This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 942,505

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

8498
G32

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR GELU

Avec Traduction littérale en regard

PRÉCÉDÉES D'UN

AVANT-PROPOS DE FRÉDÉRIC MISTRAL

ET D'UNE

Étude biographique et critique par AUGUSTE CABROL

PORTRAIT DE L'AUTEUR A L'EAU FORTE

Par F. DESMOULIN

TOME PREMIER

CHANSONS MARSEILLAISES

MARSEILLE
Chez tous les Libraires

PARIS
Chez G. CHARPENTIER, éditeur

1886

Tous droits réservés

847.8
G32

412

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR GELU

TOME PREMIER

Cet ouvrage a été tiré à :

1,000 exemplaires papier vélin.
50 » papier de Hollande, in-4°, numérotés de 1 à 50.

UNIV. OF MICH.

Victor Gebhardt

2 dame

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR GELU

A 25 A

Avec Traduction littérale en regard

PRÉCÉDÉES D'UN

AVANT-PROPOS DE FRÉDÉRIC MISTRAL

ET D'UNE

Étude biographique et critique par AUGUSTE CABROL

PORTRAIT DE L'AUTEUR A L'EAU FORTE

Par F. DESMOULIN

TOME PREMIER

CHANSONS MARSEILLAISES

MARSEILLE
Chez tous les Libraires

PARIS
Chez G. CHARPENTIER, éditeur

1886

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

AVANT-PREPAUS

En l'an 1852, quàuqui jouvènt faguèron crido, à tóuti li troubaire dóu parla de Prouvènço, que, lou 29 d'avoust, tendrien assemblado en vilo d'Arle, pèr se vèire e se counèisse, aquéli que gardavon encaro dins lou cor l'amour de nosto lengo e de sa pouësio.

En Arle dounc, ansin, pèr la proumiero fes, aguè liò l'acampado di troubaire prouvençau souto la presidènci dóu venerable dóutour Louis d'Astros, de Tourves. Aviéu vinto-dous an.

A la dinado, coume es la modo despièi entre felibre, se diguè forço vers e se cantè proun cansouneto. Veici que tout-d'un-cop, d'un caire de la taulo, s'aubourè davans nautre un ome — peraqui d'uno cinquanteno d'an, es-

AVANT-PROPOS

En l'an 1852, quelques jeunes poètes firent savoir à tous leurs confrères du parler de Provence, qu'une assemblée serait tenue, le 29 août, en ville d'Arles, pour se voir et se connaître, entre gens qui gardaient encore dans le cœur l'amour de notre langue et de sa poésie.

A Arles donc, ainsi, pour la première fois, eut lieu la réunion des trouvères provençaux sous la présidence du vénérable docteur Louis d'Astros, de Tourves. J'avais vingt-deux ans.

Au banquet, comme c'est l'usage depuis lors entre félibres, il se dit force vers et l'on chanta nombre de chansonnettes. Voici que tout à coup, d'un coin de la table, se dressa devant nous un homme pouvant avoir environ cinquante

palu, gaiard e brun. — Ni quant vau ni quant costo, quitè soun paletot, desboutounè soun pitre, estroupè jusqu'au couide si mancho de camiso, e levant si bras nus, si dous bras de luchaire, pèr faire lou silènci, coumencè de canta.

Ero Vitour Gelu, lou celèbre Gelu, que vesiéu e qu'ausiéu pèr la proumiero fes.

Nous cantè *Feiniant e Groumand*... mai emé quento voio, mai emé quento fogo, mai emé quento fùri, es pas poussible de lou dire! Emé sa voues brounzanto, esclatanto de fes coume lou tron de Diéu, emé sa caro fièro, emé soun gèste rufe, emé soun naturau escrèt d'ome dóu pople, fuguè bèu, fuguè superbe, e piquerian di man à nous enfaucha li poung.

Mai Gelu, qu'èro fin coume un Prouvençau pòu l'èstre, coumprenènt suslou-cop que la brutalita de sa cansoun de *nèrvi* aurié pouscu douna, i pouèto que l'escoutavon, uno idèio groussiero de soun gàubi, que faguè? remeteguè soun vièsti, demandè lou silènci pèr encaro un moumen, e tirant de sa pòchi un fuiet de papié, nous legiguè un moussèu ounte,

ans, un brun solide et aux larges épaules. Sans plus de façons, il quitta son paletot, déboutonna son poitrail, retroussa jusqu'au coude ses manches de chemise, et levant ses bras nus, ses deux bras athlétiques, pour imposer silence, il commença de chanter.

C'était Victor Gelu, le célèbre Gelu, que je voyais et entendais pour la première fois.

Il nous chanta *Fainéant et Gourmand*... mais avec une vigueur, une fougue, une furie impossibles à retracer! Avec sa voix d'airain, éclatante parfois comme la foudre, avec sa mine fière, avec son geste rude, avec son naturel parfait d'homme du peuple, il fut beau, il fut superbe, et nous battîmes des mains à nous disloquer les poings.

Mais Gelu, qui était fin comme un Provençal peut l'être, comprenant aussitôt que la brutalité de son chant de *voyou* aurait bien pu laisser, à cet auditoire de poètes, l'impression d'un talent grossier, savez-vous ce qu'il fit? Il remit son habit, demanda le silence pour un moment encore, et tirant de sa poche un feuillet de papier, il nous lut un morceau

esmougu, countavo un souveni de soun paure paire, quand anavo à l'escolo encò di bràvi fraire que i'aprenguèron à legi. E, parlant de soun paire e di mèstre de soun paire, nous faguè tòuti ploura.

N'ai vist Gelu qu'aquelo fes. Dins plus ges de nòsti fèsto ni de nòsti reünioun, tant frequènto pamens despièi la foundacioun dóu Felibrige, noun avèn plus rescountra lou terrible cansounié. Coume aquéli vièi lioun que, quand se fan dins l'age, van viéure soulitàri dins lou founs dóu desert, ansin lou vièi troubaire que, tout en gaubejant maïstralamen sa lengo, avié desespera de soun reviscoulamen, en vesènt aquéli jouine que mountavon après éu, ébri d'entousiasme e d'esperanço prouvençalo, éu faguè bando soulet e, despichous e mut, leissè courre la farandoulo.

Mai aquelo reservo au regard di felibre, counsequènto dóu rèsto i prefàci que Gelu a messo dins soun libre, nous engardara pas de saluda dins éu un mascle de la raço, un pouèto poupulàri; veritablamen poupulàri, qu'a sachu rejougne en cant, en vers acoulouri, redoun e nervïous, l'antico renarié, lou brutalige fèr, lis empourtamen fòu, li misèri, li

où il racontait, ému, un souvenir de son pauvre père, lorsqu'il allait à l'école apprendre à lire chez les Frères. Et, parlant de son père et des maîtres de son père, il nous fit tous pleurer.

Je n'ai vu Gelu que cette fois. Dans aucune de nos fêtes ni de nos réunions, si fréquentes pourtant depuis la fondation du Félibrige, nous n'avons plus rencontré le terrible chansonnier. De même que les lions, devenus vieux, vont vivre solitaires dans le fond du désert, ainsi le vieux poète qui, tout en maniant magistralement sa langue, avait désespéré de sa résurrection, en voyant après lui monter ces jeunes, ivres d'enthousiasme et d'espérances provençales, fit seul sa bande à part, et dédaigneux, muet, laissa courir la farandole.

Mais cette réserve à l'égard des félibres, conséquente du reste aux préfaces que Gelu a mises dans son livre, ne nous empêchera pas de saluer en lui un mâle de la race, un poète populaire, véritablement populaire, qui a su resserrer en chansons, en vers concis, nerveux et colorés, l'antique gronderie, la brutalité sauvage, les emportements fous, les mi-

crid, li plagnun, li pegin, li menaço feroujo, li ruscle abrasama, lis estrambord menèbre d'aquéu poupulas ravoi, ardènt, estraio-braso, que trimo o landrinejo, que ris o que sacrejo, que bramo e que brassejo sus li port de Marsiho.

Pòu, lou nivèu fatau de la civilisacioun, pòu, lou pincèu banau de la centralisacioun, desmascla, descara, desmascara aquéu pople ; podon, li tiro-l'aufo de la poulitico bèsti, lou redurre en troupèu, en grouün sènso noum, que renègo soun Diéu, sa lengo e sa Prouvènço : quand tout sara parié, quand tout sara passi, quand tout sara marfi e unifourmisa, es dins lou libre de Gelu que reviéura la vido de la pauriho marsiheso, que reviéura l'ourguei di vièi fenat de Ribo-Novo.

E regardas eiçò : quaranto an avans tóuti, Gelu, emé soun istint de pouèto d'engèni, avié capita just aquéu grand coustat de l'art que vuei a tant de vogo, l'óusservacioun eisato di mitan souciau, la pinturo nuso e cruso di « doucumen uman » ; e tau naturalisto que poudrian nouma, coume Richepin pèr eisèmple,

sères, les cris, les plaintes, les rancunes, les menaces farouches, les âpres appétits, les transports brusques de cette foule ardente, vigoureuse, fanfaronne, qui travaille ou qui flâne, qui rit ou qui maugrée, qui braille et gesticule sur les ports de Marseille.

La civilisation et son niveau fatal, la centralisation et son badigeon banal, peuvent émasculer ce peuple, le déhâler, lui enlever sa physionomie ; ils peuvent, les exploiteurs de la politique bête, le réduire en troupeau, en grouillement sans nom, qui renie son Dieu, sa langue et sa Provence : quand tout sera pareil, quand tout sera terni, quand tout sera flétri et uniformisé, c'est dans l'ouvrage de Gelu que revivra la vie de la plèbe marseillaise, que revivra l'orgueil des vieux lurons de Rive-Neuve.

Et regardez ceci : quarante ans avant tous, Gelu, avec son instinct de poète de génie, avait juste deviné ce grand côté de l'art qui a tant de vogue aujourd'hui, l'observation exacte des milieux sociaux, la peinture nue et crue des « documents humains », et tel naturaliste que nous pourrions nommer, comme Riche-

ennovo de cansoun emé de pouësio que passon pèr ardido e estraourdinàri, e que soun, acò's vesible, de la meno e dóu biais d'aquéli de Gelu.

Dounc, uno fes de mai, aquelo lengo prouvençalo, que tant de sis enfant afèton d'ignoura, que lou gouvernamen secuto dis escolo coume un enemi publi, a dubert à l'art mouderne uno draio nouvello vers lou trelus de la verita.

Es en se servènt d'elo que Gelu a crea, e qu'a pouscu crea obro virilo e pouderouso... e, iéu m'alassarai jamai de lou redire, pousquèsse-ti acò èstre mai uno leiçoun pèr li fiéu de Prouvènço que, barbelant de glòri, se desounglon à prene pèr estrumen de pouësio uno parladuro autro qu'aquelo que s'es facho pèr nous-àutri Prouvençau !

F. MISTRAL.

Maiano, 19 de febrié de 1886.

pin par exemple, innove des chansons et une poésie qui passent pour hardies et extraordinaires, et qui sont, c'est évident, de l'espèce et du tour de celles de Gelu.

Donc, une fois de plus, cette langue provençale, que tant de ses enfants affectent d'ignorer, que le gouvernement chasse de nos écoles comme un ennemi public, a ouvert à l'art moderne une voie nouvelle vers la splendeur du vrai.

C'est en se servant d'elle que Gelu à créé et qu'il a pu créer une œuvre virile et puissante... et, je ne me lasserai jamais de le redire : puisse-t-il, son exemple, être une leçon de plus pour les fils de Provence qui, convoiteux de gloire, usent leurs ongles à prendre pour instrument de poésie une langue autre que celle qui, pour nous Provençaux, est la seule naturelle.

F. MISTRAL.

Maillane, 19 février 1886.

VICTOR GELU

VICTOR GELU !...

Il est des noms depuis si longtemps connus qu'ils semblent l'avoir toujours été, noms de poètes, d'artistes, de savants, qu'on se souvient, pour si loin qu'on remonte dans ses souvenirs, d'avoir de tout temps et un peu partout entendu citer. Ces noms, naturellement inscrits dans toutes les mémoires, en de certains milieux, reviennent fréquemment sur toutes les lèvres, ils y constituent comme d'indispensables parcelles de la monnaie courante des conversations. L'éclat particulier qui les entoure, le rayonnement spécial qu'ils projettent, sont choses admises, faits acceptés, même par la masse du public, bien que souvent le public pris en masse, à qui ces noms sont pourtant familiers, ne connaisse pas autrement et ne cherche pas à autrement connaître les actes ou les œuvres de ceux qui les portent ou les ont portés. Tel a été longtemps pour moi, tel est encore pour beaucoup le nom de Victor Gelu.

L'illustration, disons le mot vrai, la célébrité, depuis si longtemps attachée à ces quatre syllabes sonores, sont et restent hors de discussion ; mais l'homme que

ces syllabes désignent, au moins pour le plus grand nombre, est très insuffisamment, très vaguement connu. Quant à l'œuvre, dont la divulgation, du vivant de l'auteur, n'a jamais été que partiellement tentée, elle n'est, en toute connaissance de cause, appréciée que par un nombre restreint et qui va se restreignant de jour en jour, d'admirateurs et de lettrés. L'homme et certains fragments de ce qu'il a produit sont bien restés extrêmement populaires, d'une popularité qui ne remonte pas à moins d'un demi-siècle, mais, peut-être en raison même de l'ancienneté de son origine, combien peu, peuvent se flatter d'avoir pénétré le secret de cette popularité, de connaître à fond quelles furent ses bases et les raisons vraies de sa durée ?

Bizarre et fréquent effet de la chose la plus bizarre, la plus capricieuse et pourtant la plus probante qui soit au monde, la renommée ! Il n'est pas un *cabanon* du terroir marseillais, pas un *bastidon* provençal, pas un *pavillon* du Comtat, pas un *mas* ou un *mazet* de Camargue ou du Bas-Languedoc, où n'ait été chanté après boire *Qu'es pas fenian*, où n'ait été prononcé le nom de Victor Gelu. Et cependant, depuis cinquante ans bien sonnés que cela dure, parmi ceux qui prononçaient ou prononcent encore l'un, qui chantaient ou chantent toujours l'autre, combien s'en trouvait-il, combien surtout s'en trouve-t-il de nos jours, capables d'établir d'une façon bien exacte les liens de paternité qui unissent le chansonnier et la chanson. Et s'il en est ainsi de *Qu'es pas fenian*, la composition la plus populaire du poète, que ne doit-il pas en être du reste ?

C'est pour tirer le nom et l'œuvre de Victor Gelu de cette pénombre prestigieuse, dont les lueurs pour-

raient créer de fausses perspectives, c'est pour mettre en pleine et franche lumière la puissante, vigoureuse et artistique personnalité du maître-chansonnier, qu'a été entreprise la publicarion d'une édition définitive et complète de ses œuvres déjà livrées au public et de celles qui ne l'ont pas encore été. Il fallait soustraire à la légende déjà presque formée cette gloire provençale, si haute et si pure, à qui l'histoire et la réalité suffisent si amplement. C'est ce qu'ont voulu faire, c'est ce qu'ont fait de nombreux admirateurs de Gelu, guidés dans l'accomplissement de ce projet par la pieuse sollicitude du fils digne d'un tel père. Et l'on m'a attribué cet insigne, ce redoutable honneur, d'associer mon humble notoriété à la célébrité du maître, de me demander de déchirer, en essayant de dire ce que fut le poète, ce qu'était l'homme, ce que restera le penseur, le voile derrière lequel ils n'apparaissent que d'une manière incomplète et confuse. A ne tenir compte que des circonstances, en laissant de côté une insuffisance qu'on ne veut pas admettre, l'honneur venait bien à son heure, la demande ne pouvait arriver plus à propos. Je l'ai aux trois quarts avoué : quoique le nom de Victor Gelu m'ait été de tout temps connu, je n'avais jamais eu l'occasion de pénétrer sérieusement dans son œuvre, de m'imprégner de sa saveur, d'en apprécier le coloris superbe, d'en admirer les âcres beautés. C'est à peine si quelques lambeaux d'une trame aussi solide et aussi riche, lambeaux çà ou là vaguement entrevus, m'en avaient donné comme une fugitive impression. De confiance et même, s'il faut tout dire, pour ne pas donner la mesure de mon ignorance en un tel sujet et à propos d'un tel homme, j'acceptais, sans les approuver ou y contredire, les témoignages d'admiration, les marques

d'enthousiasme des initiés. Il m'était bien arrivé d'être subitement troublé par la justesse et la portée d'un trait lancé à la faveur d'un joyeux refrain, d'être fortement frappé du tour primesautier, du mordant et de la vivacité de l'expression, de la profondeur des aperçus de certains couplets résonnant à mon oreille; je n'en restais pas moins un profane, tenant pour faite, même pour méritée, la réputation de Victor Gelu, mais n'en connaissant ni la raison d'être ni la légitimité. Un hasard devait me faire trouver mon chemin de Damas.

J'avais écrit, pour le livre d'un ami, certaine préface, dont le thème principal était la diversité d'origine que nous attribuions, l'un et l'autre, à un cri populaire très persistant et très répété à Marseille, le cri : *O Felipo !* Sans entrer dans les détails de la controverse, où mon ami et moi avions tort tous les deux, il suffira de dire que l'origine du cri en question n'était ni celle que je combattais ni celle que j'avais cru découvrir. Un tiers ami me le prouva, en me mettant sous les yeux les *Chansons Provençales* de Victor Gelu, édition de 1856. A la page 102 du livre se trouvait une chanson intitulée *Felipo*, chanson datée de 1841 et dont le refrain contenait le cri dont l'origine était en discussion. La chanson, je l'appris bientôt, avait eu une vogue considérable, mais qui ne pouvait durer, le sujet n'étant que d'importance passagère et qu'on définirait de nos jours en disant toute d'actualité. L'actualité cessant, le refrain avait été oublié, mais le peuple marseillais en avait retenu le cri principal, qu'il répète encore à chaque instant. Que mon ami me pardonne en faveur de la communauté de notre infortune, nous avions, l'un et l'autre, longuement parlé pour ne rien dire. Mais le livre de

Gelu était entre mes mains, il y resta. La découverte que je venais de faire avait vivement surexcité ma curiosité. La profonde empreinte, laissée dans le souvenir d'un peuple, dont la mobilité d'impression est si grande, par cette simple interjection sans signification précise, mais ayant fait partie d'un refrain oublié, m'avait singulièrement frappé. Il n'y a, me disais-je, que les coups de pouce fortement appliqués et portant à l'endroit voulu qui laissent des traces aussi durables, et ces coups de pouce-là n'appartiennent ni au talent vulgaire ni aux hommes qui ne sortent pas du commun. Et je résolus de lire Victor Gelu, de le lire et de le comprendre, ce qui devait rapidement me conduire à l'admirer.

Les débuts de l'initiation furent extrêmement laborieux. Le dialecte patois, dans lequel a écrit Victor Gelu, ne ressemblait que de très loin à celui auquel j'ai été habitué dès mon enfance ; il s'éloignait même singulièrement de tous ceux que mes longues tournées et divers séjours en Provence et en Languedoc m'ont rendus familiers. Le pur marseillais de Gelu, avec ses idiotismes propres, avec ses brusques abréviations, la rudesse de certaines de ses terminaisons et ses élisions inattendues, me déconcerta longtemps. Habitué au patois beaucoup plus grammatical de Montpellier, où les accords constants de genre et de nombre sont poussés jusqu'à l'exagération et on ne peut plus vigoureusement marqués par la constante observation de cette règle de prononciation qui veut que les lettres soient faites pour être prononcées, je m'arrêtais à chaque instant, désorienté par l'absence systématique du pluriel, par la confusion si fréquente du masculin et du féminin, qu'on a tant de fois reprochées à Gelu. Mais il en donnait de si bonnes raisons, dont la prin-

cipale, absolument concluante, est que cette confusion et cette absence existent réellement dans la langue dont il s'est servi, la seule dont il pût se servir puisque c'est celle des personnages qu'il a mis en scène, que je me dis que l'obstacle n'était que matériel, qu'avec quelque ténacité je parviendrais certainement à le franchir, ce qui ne tarda pas. Après quelques semaines d'étude, je ne lisais certainement pas le patois de Victor Gelu avec la pureté d'accent, avec la sûreté de prononciation d'un vieux pêcheur de Saint-Jean ou d'un naturel de la rue Sainte-Barbe ; mais j'avais pénétré le secret de son génie original, je m'étais imprégné de son esprit particulier, je me sentais à même d'en comprendre toutes les finesses, d'en apprécier toute l'originale énergie, d'en saisir toutes les ressources, d'en admirer le vibrant coloris, d'en goûter toute la savoureuse ampleur.

Alors quelles perspectives ne s'ouvrirent pas devant moi ! Ç'était tous les jours une découverte nouvelle, tous les jours un homme nouveau, qui m'apparaissait, avec ses faces multiples, ses proportions qui semblaient sans cesse grandir sans jamais rien perdre de leur harmonie. Le maître railleur dominait. Je le voyais, descendant direct de Rabelais, dont il a la candeur narquoise et la gouailleuse bonhomie, le rire énorme, l'impitoyable ironie, le trait soudain, implacable, strident et laissant d'indélébiles marques. Puis et surtout je découvrais en Gelu le poète à la fois amer et attendri, s'indignant et s'apitoyant sur les misères qu'il dévoilait, sur les souffrances qu'il découvrait, le chantre terrible et ému des angoisses du paria des sociétés modernes, forçat de la géhenne contemporaine, victime du travail aventureux et misérable, gagne-petit dont la vie n'a plus de veille et manque de lendemain,

atome perdu dans la foule des insouciants, des résignés, des désespérés, qui dînent de la rue et couchent au ruisseau. Comme il les connaît, tous ces misérables ! Comme il les a étudiés de près, tous ces maudits ! Pour dire ce qu'ils sont, pour exprimer ce qu'ils souffrent, pour rendre vivant et palpable ce qu'ils subissent, il s'est vêtu de leurs haillons, il a vécu de leur vie à part, il a emprunté leur langage, il est littéralement entré dans leur peau et c'est à leur unisson qu'il lance à la société malédictions pour malédictions.

Certes ! il sait cette tourbe capable de tout. Certes ! il en connaît les instincts mauvais, la bestialité des appétits, la violence des préjugés, l'étendue, l'intensité des convoitises. Il n'ignore rien des mauvais coups qu'ils méditent ; il sait à n'en pas douter un seul instant que, sans le gendarme, en vue de l'assouvissement de leurs appétits, ils n'y regarderaient pas à deux fois pour mettre le feu aux quatre coins de la société ; mais quoi ? *Marteou* n'est-il pas là pour expliquer la chose ?

Sieou groussié coumo un pan d'ouardi :
Sieou pu ferouge qu'un lou ;
Mai sé graffini, sé mouardi,
Es-ti ma faouto, aprè tou ?
Mounte soun
Lei liçoun
Qué m'oourien rascla la grueio ?...

Et voilà ! C'est l'ignorance, c'est l'organisation sociale, si défectueuse, si injustement et à faux équilibrée, qui sont cause de tout le mal, de celui qui existe, du pire qui peut arriver. Le *Marteou* de Victor Gelu, *Marteou* et les autres, ressemblent furieusement et même autant qu'on voudra à des prédestinés de la police correctionnelle ; mais peuvent-ils être autre

chose et sont-ils complètement dans leur tort ? On ne leur a appris qu'à souffrir, on ne leur donne à vivre que du hasard et de l'aventure, pâtir sans comprendre est leur unique lot. Et l'on s'étonne qu'ils ne déragent pas ! Et l'on trouve à redire s'ils en arrivent à s'imaginer que tout ce qui leur est inconnu ne peut être dirigé que contre eux, uniquement inventé en vue d'accroître leurs privations et leurs souffrances, de les faire descendre un degré de plus sur l'échelle de la misère et de l'abjection sans issue ! Aussi, pourquoi le gaz, l'*Agazo*, sinon pour empoisonner la mer, en gâter et faire périr les derniers coquillages, comme si

N'avié pas proun doou Ginouvès,

et enlever à *toutei lei soutaire* jusqu'à la dernière chance de satisfaire de loin en loin leur faim toujours inassouvie, surtout leur soif toujours ardente ? Et *lou Miroramo*, pourquoi l'inventa-t-on, sinon et exclusivement pour vexer la *paouro Mioun*, pour lui occasionner, au milieu des déboires et des fatigues d'un commerce infime et qui ne va déjà pas si bien, de nouveaux cassements de tête et d'inutiles soucis ? Elle avait ses petites habitudes, la *paouro Mioun*, peut-être aussi ses petits profits plus ou moins licites basés sur le manque d'unité des anciens poids et mesures, l'*an empega lou Miroramo !...* Et vous ne voulez pas que la *terro si prefoundé?* Et vous ne voyez pas *qu'es entamena l'an quaranto ?...* Il y a quelques jours, traversant les environs de la halle Charles-Delacroix, deux dames causaient sur le trottoir. Passe une partisane qui, libre de ses mouvements, aurait certainement pu se glisser entre les deux dames et le mur, ainsi d'ailleurs que je le fis très aisément ; mais, embarrassée de deux ou trois *banasto*, de sa balance, de sa romaine, ne pouvant

avancer qu'à la condition d'occuper le trottoir en entier, la partisane fut obligée d'en descendre. « *Sé lei fourrié pa fusïa !...* » grommela-t-elle d'un ton furibond. « *Pa maï qu'acò ?* » ne pus-je m'empêcher de dire. La brave femme me regarda avec un sourire dans lequel il était aisé de lire qu'elle était incapable de donner la plus anodine des chiquenaudes à celles qu'elle ne parlait de rien moins que de fusiller. Mais c'est dans le sang, il faut se plaindre, surtout exagérer. Et puis on travaille tant et la vie est si dure !... La *paouro Mioun* de Gelu n'en eût pas moins dit que ma partisane, mais elle n'en eût pas fait davantage.

C'est là, d'ailleurs, le caractère particulier du talent de Victor Gelu, il possède à fond les personnages frustes, grossiers, aux reliefs énormes et rudes, qu'il met en scène ; on sent qu'il a été mêlé à leur vie, qu'il a pu tout au moins l'observer de très près, qu'il s'est assimilé leurs passions brutales, leur langage énergique, leurs préjugés et jusqu'à leur ignorance, mère de leurs mauvais instincts, de leurs croyances naïves, de leurs tendances au merveilleux et à l'impossible, et nous croyons le moment venu d'expliquer, à l'aide de quelques notes biographiques, que nous empruntons à peu près littéralement à une excellente notice parue à Draguignan, modestement signée *un Bibliophile*, mais que tout le monde sait être l'œuvre de M. Alexandre Mouttet, comment Victor Gelu fut conduit à une assimilation aussi complète, assimilation qui donne à son œuvre tant d'originale saveur. Au surplus, la biographie d'un poète est toujours d'un puissant attrait, non seulement pour les bibliophiles, mais pour toutes les intelligences cultivées, possédant ce sens du vrai et du beau qui fait aimer et apprécier l'homme par ce qu'il a produit.

Victor Gelu était de ceux à qui l'on s'attache plus particulièrement parce que ses productions éminemment originales expriment des sentiments nouveaux sous des formes nouvelles, parce que ces productions sont bien elles-mêmes et tout à fait en dehors de ce qu'on trouve ailleurs et que, nulle autre part, on ne rencontre un reflet plus exact de ce qui est la nature même des personnages mis en scène, sous ses formes vraies, belles et variées, comme sous leurs travers pittoresques, rudes et grossiers. C'est que Gelu était à la fois un profond observateur, un penseur puissant et un incomparable artiste. En lui s'incarnait réellement la vieille race marseillaise et tel il apparaissait à tous ceux à qui il était donné de l'approcher. Quand on considérait ce vieillard au front large et dénudé, à la barbe blanche, aux yeux brillants et dont l'âge n'avait pu éteindre le pétillant éclat, quand on examinait cette physionomie dénotant le calme de l'âme et la satisfaction d'une existence bien remplie, quand on écoutait ce langage plein de douceur et de bonté, toujours marqué au coin du bon sens, du jugement le plus sain et le plus élevé, on croyait être en présence d'un de ces patriarches ou d'un de ces grands philosophes de l'antiquité, dont la moindre parole, sous une forme saisissante et forte, contenait toujours quelque sage précepte, quelque précieux conseil.

La famille Gelu est originaire d'Embrun. Les annales historiques de cette ville relatent qu'en 1417 il y avait un Jacques Gelu qui fut archevêque, légat en France, et remplit diverses missions importantes pour le Dauphin Charles VII.

Sans nous étendre sur des détails généalogiques forcément un peu arides, disons toutefois que le grand-père du poète, Claude-Victor Gelu, était en 1750

boulanger au vieux chemin de Rome, à Marseille, et que son père, Etienne-Victor Gelu, né place de l'Oriol, à l'entrée de la rue Noailles, en 1769, fut employé pendant dix années à la paneterie royale en Espagne. Celui-ci, bien que modeste artisan, n'en était pas moins un esprit élevé, un homme judicieux, plein de goût et d'un sens droit. Ce long séjour à l'étranger avait mûri son intelligence naturelle et développé les belles qualités de son cœur. On se souvient encore du bien qu'il a fait et des services qu'il a rendus autour de lui.

La mère de notre poète, couturière avant son mariage, avait été la tailleuse des dames Bonaparte qui habitaient alors Marseille. Peut-être trouverait-on encore, dans une salle spéciale du Musée des Souverains, parmi les chapeaux, les redingotes grises et les bottes du soldat célèbre, quelque vieille robe de Madame Létizia, confectionnée par les mains habiles de Mademoiselle Rosalie Margalet, la promise d'Etienne-Victor Gelu.

André-Jean-Victor Gelu naquit le 12 septembre 1806, rue du Bon-Pasteur, n° 5, à Marseille ; il est mort le 2 avril 1885, rue du Jardin-des-Plantes, n° 44.

Ecolier primaire dans sa première enfance, notre poète se trouva mêlé aux polissons des quais de Marseille et aux *marrias* qui pullulent dans nos ports. C'est au contact de ces farouches compagnons de ses débuts dans la vie, qu'il a puisé à pleines mains l'impression originale du dialecte âpre, rude, mais si coloré de la plèbe marseillaise. C'est au souvenir de ces petits polissons, devenus plus tard les types frappants des gueux et des truands de la vieille ville, qu'il doit d'avoir pu fixer si magistralement dans son œuvre, les types de *Nicou*, de *Guien*, de *Blème*, de *Dogou*, de

Gargamèlo, de *Marteou*, de *Tacheto*, de *Demoni*, de *Jubilè*, etc., etc.

A l'âge de dix ans, le père de Victor Gelu l'envoya à l'institution des Frères Gris, à Aix, alors en faveur marquée dans le département. Revenu à Marseille, il suivit, comme élève externe, les cours du Petit-Séminaire, et à la fin de chaque année scolaire, ses études étaient récompensées par un grand nombre de couronnes, ce qui lui a fait dire plaisamment : « Ma mère eut là du laurier pour assaisonner, durant plus de vingt ans, ses ragoûts quotidiens. » En quatre ans, l'écolier fit toutes ses études de latinité, rhétorique comprise, et il était dans sa quinzième année lorsque son père mourut, lui laissant le fécond héritage d'une réputation des plus honorées, d'une saine philosophie et d'une morale à toute épreuve.

Obligé d'abandonner ses études, afin d'aider sa mère dans la boulangerie qu'elle continuait à gérer, le jeune Gelu devint apprenti, puis garçon boulanger, ensuite commis-négociant et enfin maître boulanger à son tour. Mais une existence aussi monotone ne pouvait convenir à cette nature ardente, poétique et avide de connaître. Il quitta donc Marseille en 1829 et, jusqu'en 1836, il ne cessa de parcourir dans tous les sens la France et la Suisse. On le vit successivement occuper des postes qui réclament une dépense réelle d'intelligence et de savoir, à Toulouse, Bordeaux, Paris et Genève. Devenu clerc d'avoué à Lyon, il séjourna pendant cinq ans dans cette ville, où il eut l'occasion de faire preuve de capacité et d'aptitude sérieuse à tous les travaux intellectuels et à se faire estimer par sa conduite généreuse, lors des événements insurrectionnels de novembre 1831.

Après sept années passées de la sorte loin de sa ville

natale, Victor Gelu revint à Marseille, où sa vie si accidentée devait se continuer. Là, il fut encore tour à tour minotier, clerc d'avoué, puis encore minotier et finalement directeur pendant longtemps de la grande minoterie que son frère exploitait à Roquevaire. Plus tard, il fit un séjour de quinze mois en Italie, en qualité de chef de meunerie, tantôt à Gênes et tantôt à Turin.

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse, disait-il un jour ; j'ai souvent mangé de la vache enragée, mais quelles riches moissons d'observations j'ai pu faire dans le cours de ma vie aventureuse ! »

Victor Gelu avait trente-deux ans quand il composa, par hasard, en octobre 1838, ses premiers vers patois : *Fenian é Grouman*, une terrible chanson qui eut un retentissement incroyable à Marseille et dans toute la Provence. C'est, on peut le dire, dans ce brûlot-torpille que le réalisme éclata soudain comme pour ouvrir une voie nouvelle à la littérature moderne. Critiquée par les uns, applaudie par la foule, cette pièce n'en a pas moins été, dès le début, la pierre angulaire de l'œuvre tout entière de Victor Gelu. Il la chantait tous les soirs à ses amis, qui la lui redemandaient le lendemain, et c'était toujours le même enthousiasme de la part de son auditoire toujours plus nombreux et sans cesse se renouvelant.

C'est qu'à part sa verve poétique, si vive, si pénétrante et si hardie, Victor Gelu possédait un incomparable talent de diseur. Tous ceux qui l'ont entendu ont gardé de la façon dont il détaillait ses œuvres un impérissable souvenir, et nous trouvons dans un numéro de la *Tribune Artistique et Littéraire du Midi* d'août 1863, au cours d'un article très remarquable sur les chansons de Victor Gelu, article signé Louis-

André Louthier, *Vieux Marseillais du Panier*, la trace de la profonde impression que le poète produisait toujours sur ses auditeurs : « Dans les chansons de Gelu, dit notre vieux Marseillais, il y a quelquefois à rire et toujours à méditer. Ce sont de véritables petits drames en sept, dix, quinze et vingt couplets au besoin, qui, la plupart, offrent une exposition, un nœud, un dénouement, et où l'intérêt se trouve gradué comme dans les œuvres scéniques. Il est arrivé à l'auteur de les chanter cent fois dans un an, même les plus longues, surtout les plus longues, devant un auditoire de dix ou douze personnes constamment les mêmes ; et cent fois, dans une même année, il a été trouvé trop court par son auditoire, toujours le même.

« C'est que Gelu possède une puissance de moyens, un charme et une souplesse de diction dont rien ne saurait donner une idée exacte à ceux qui ne l'ont point entendu ! C'est qu'il dit également bien ses compositions à lui et les productions françaises de nos grands maîtres ! Avec sa chaleur sympathique, sa vive compréhension du beau, son organe métallique, il lui est arrivé bien souvent de faire tour à tour rire, pleurer et frémir un nombreux auditoire !

« Aussi, en janvier 1856, à la suite d'une séance solennelle donnée par le chansonnier marseillais au Cercle de l'Athénée, rue de la Darse, séance dans laquelle le poète, à lui seul, avait passionné durant trois heures une assemblée de quatre cents personnes, comprenant l'élite des intelligences marseillaises, il reçut un éloge qui dut bien le flatter, car cet éloge était mérité.

« Un jeune écrivain de nos amis, aujourd'hui publiciste éminent à Paris, adressa à Gelu une chanson-compliment, dans laquelle, entre autres choses remar-

quables, bien pensées et bien dites, se trouvait la strophe suivante :

« Oui, cet ami, c'est notre Dante,
A nous vieux Provençaux bronzés ;
Il faut à sa verve mordante
Des mots que l'on n'ait point usés.
Son vers a le tranchant du glaive ;
Et, quand, d'un geste résolu,
Assénant le trait, il se lève,
On frissonne devant Gelu !... »

Les témoignages abondent sur ce côté si particulier de la physionomie déjà si originale du grand chansonnier marseillais. Voici quelques autres incidents qui prouvent quel saisissant effet produisait partout et toujours la diction de Victor Gelu. C'était au commencement de février 1848, à Marseille, dans un banquet artistique à l'Athénée, où plus de quarante personnes s'étaient réunies pour fêter Jasmin, le célèbre poète d'Agen en tournée. Au dessert, au lieu de chanter ou de réciter un de ses *brûlots* provençaux, Gelu débita tout bonnement *Lous dus frays bessous*, de Jasmin. Gelu était placé au centre de la table, en face du héros de la fête. A la fin de la pièce, pendant toute la durée de laquelle Jasmin n'avait cessé de trépigner et de bondir sur son siège, l'Agenais sauta sur la table pour venir embrasser le Marseillais et lui dit d'une voix haletante : « Monsieur, je vous rends les armes !... Avant de vous avoir entendu je ne savais pas que j'étais un grand poète... Vous venez de me le faire comprendre, vous Marseillais, en récitant une de mes pièces gasconnes ! Merci mille fois. »

Quinze ans plus tard le *Cercle Artistique* de Marseille donna une séance extraordinaire, dont le souvenir est resté dans la mémoire de tous ceux qui y

assistaient. Victor Gelu obtint un vrai triomphe. Malgré son âge et sa santé, altérée par une longue et douloureuse maladie, il n'avait pas perdu cette verve de jeunesse et cette action puissante qu'il conserva toujours et qui, depuis plus de trente ans, ont fasciné tous ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre dire ses vers.

Un petit incident marqua cetre séance. Gelu venait de terminer l'admirable élégie de *Veouzo Mègi ;* il était lui-même sous l'émotion qui avait gagné toute la salle, composée en partie de jeunes gens qui l'entendaient pour la première fois, lorsqu'on apporta un billet sur la table du chansonnier. Ce billet ne contenait que ces deux lignes tracées au crayon :

« Honneur au poète chez qui l'art de bien dire le dispute à celui de bien faire ! »

Tout le monde applaudit chaleureusemeut à cet ingénieux à-propos. Cet hommage spontané était rendu à Gelu par un haut fonctionnaire de l'Université qui ne l'avait jamais entendu, M. Marius Topin, neveu de l'illustre écrivain Mignet.

Après cette soirée mémorable, les membres du Cercle ne voulurent pas se séparer du poète populaire sans le remercier du concours qu'il avait bien voulu prêter à leur réunion, et sans rendre hommage à son beau talent ; un des membres lui porta le toast suivant :

« A Victor Gelu,

« A l'homme sorti des rangs du peuple qui a su être le chaleureux interprète des misères sociales et des douleurs du pauvre ;

« Au peintre saisissant de nos mœurs populaires ;

« Au poète qui a su retrouver la langue expressive de nos pères ;

« Au génie longtemps méconnu qui, sous des

dehors austères, cache une âme sensible et qui est enfin accepté de tous, dont le nom et les vers vivront tant qu'il restera un vestige de cette langue forte, colorée, impétueuse, qu'il nous a si merveilleusement restituée ;

« A l'observateur qui a élevé la chanson populaire à la hauteur d'un drame moral, qui, dans *Veouzo Mègi*, a déploré les horreurs lamentables de la guerre ; qui, dans *Meste Ancerro*, a su nous consoler des tristesses d'ici-bas en nous faisant entrevoir une patrie meilleure ; qui, dans le *Crèdo dé Cassian*, a éteint les brasiers de l'enfer et, suivant l'inspiration d'une doctrine plus consolante, nous a ouvert à deux battants les portes d'un ciel enchanté ; qui enfin, dans *lou Garagaï*, nous a peint l'ivresse du joueur, gouffre insondable dont le premier il a su mesurer le fond, et qui restera comme une protestation éloquente contre un fléau qui a défié jusqu'ici la sagesse des législateurs ;

« Enfin, pour clore cet hommage spontané et parti du cœur,

« Au diseur incomparable, qui retrouve encore ce soir tout le feu de sa jeunesse pour électriser son jeune auditoire en lui parlant une langue que tout le monde sent, mais que personne ne parle plus ;

« A Victor Gelu, le terrible et grand poète, comme l'a salué un Français, un Parisien, Philarète Chasles, qui a su arracher le génie à l'obscurité et proclamer à Paris même, en plein Collège de France, l'incontestable talent de Victor Gelu, le Béranger de notre vieux Marseille ! »

Mais de tous les témoignages sur ce point, le plus précieux est celui que Victor Gelu se rend à lui-même, dans la fine et charmante lettre qu'on va lire et qu'il adressait à un de ses amis :

« Roquevaire, 10 mai 1865.

« Mon cher Ami,

« Il m'est arrivé l'autre jour, à Marseille, quelque chose d'assez étrange et de bien flatteur. Je puis vous conter tout uniment l'aventure à vous qui prenez tant d'intérêt à la réputation littéraire de votre ami Victor Gelu. Je sais que vous aurez de l'indulgence, vous, pour mon ingénuité quelque peu glorieuse.

« J'avais été assigné comme témoin devant la deuxième chambre du tribunal civil, dans une enquête ordonnée en un procès intenté par un potier d'Aubagne à la Compagnie du Chemin de fer, à la suite du grave accident du 23 novembre dernier, accident dont j'ai écrit en son temps les détails circonstanciés à votre Cercle de l'Industrie. Comme j'étais en tête de la liste, je fus entendu le premier. C'était le vendredi, 28 avril expiré, à trois heures du soir. Quand j'eus terminé ma déposition qui avait été très succincte, mais où je n'avais rien omis d'essentiel ni de frappant, M. Autran, le président de la chambre, me dît :

« Monsieur, il est impossible de déposer d'une « manière plus nette, plus précise, plus claire, plus « imagée, plus expressive. En vous entendant, il sem- « ble que l'on assiste à l'accident dont vous avez « failli être victime. On voit la catastrophe quand « vous la racontez. Le tribunal vous sait gré de votre « déposition, et il vous en félicite sincèrement. »

« Sur ce, les deux juges assesseurs joignirent leurs compliments à ceux de M. Autran, et un murmure d'approbation courut aussitôt de par toute la salle

d'audience. Alors,l'avocat de la Compagnie P.-L.-M., placé, à la barre, derrière moi, prit la parole, et dit à son tour :

« Monsieur le Président, le mérite de la déposition « que vous venez d'entendre vous aurait beaucoup « moins étonné si vous aviez mieux connu le témoin « qui l'a faite. M. Victor Gelu est un écrivain très « distingué, un poète provençal éminemment remar- « quable qui fait honneur à Marseille, sa ville na- « tale. » Et le Président reprit : « En effet, on s'aper- « çoit bien que le témoin est peintre, et peintre « vigoureux. »

« Là-dessus, je saluai en me retirant ; et presque tous les avocats et avoués qui étaient par là vinrent me serrer la main avec effusion.

« Pendant ce court incident, si je me trouvai un peu confus, j'avouerai volontiers que je ne me sentis point du tout malheureux. »

Malgré la rare puissance et le charme incomparable de sa diction, Gelu, toujours modeste et même quelque peu sauvage, se dérobait, autant qu'il le pouvait et que les convenances le permettaient, à ces réunions d'amis, à ces solennités littéraires ou artistiques, où il trouvait l'occasion de si vifs succès personnels. On le pressa bien des fois de faire comme tant d'autres, d'aller chercher à Paris la consécration de son talent et de sa renommée, jamais il ne voulut y consentir. Sa Muse, altière et farouche, ne lui semblait pas de ce monde, où elle aurait sans doute perdu, selon lui, quelque chose de sa virginité. Il la voulait toute pour lui et ce ne fut qu'à force d'instances qu'il se décida à la montrer nue au public, en donnant la première édition de ses *Chansons Provençales*. Et de quelles

précautions n'entoura-t-il pas cette exhibition pour ainsi dire forcée et faite à contre-cœur ? Il n'y a qu'à lire les avant-propos, les notes et les préfaces, dont il l'accompagna, pour se rendre compte des inquiétudes, des craintes, que lui causait cette entrée en communication directe et en quelque sorte officielle avec le public. Gelu n'était pas et ne voulait pas être un poète comme les autres ; ce qu'il redoutait le plus au monde c'était qu'on pût le soupçonner de rechercher la vaine gloriole du littérateur, et voici une anecdote qu'il a lui-même racontée et qui en dit long à ce sujet :

« Le trente-un juillet 1878, le président de l'Académie de Marseille et un autre académicien de céans, officier de l'instruction publique, et l'ami intime de Victor Gelu, allèrent rendre visite à ce dernier qui habitait alors le village de Saint-Barnabé.

« Ces deux messieurs, esprits excellents, justement estimés et considérés dans notre ville, l'un comme savant paléographe des plus distingués, l'autre comme lettré des plus érudits et comme écrivain remarquable par la pureté de son goût, venaient engager vivement le chansonnier marseillais à se présenter comme candidat à l'Académie de Marseille. Ils lui promettaient l'unanimité des suffrages. Ils lui en donnaient même l'assurance formelle, et ils garantissaient ce résultat sans que Gelu eût besoin de s'imposer aucune sorte de démarche ni de sollicitation pour atteindre le but. Ils insistèrent fortement et à maintes reprises pour obtenir le consentement du poète. Voyant celui-ci fort peu disposé à se laisser tenter, ils restèrent à dîner avec lui et ils passèrent ensemble toute la journée, qui fut des plus agréables pour tous les trois.

« Mais toute l'éloquence des deux académiciens échoua contre la résolution inébranlable du chanson-

nier. Ils eurent beau revenir vingt fois à la charge, de onze heures du matin à six heures du soir, Gelu, aussi ferme que modeste dans son refus, leur répondit toujours :

« Oui, messieurs, je l'avouerai franchement : votre « proposition, vos promesses, vos assurances m'honorent infiniment ; j'en suis très flatté, j'en suis même « bien fier, et je vous en remercie de tout mon cœur. « Mais quelque profonde sympathie que m'atteste la « vivacité de vos instances, je ne saurais y céder ; « quelque séduisantes que puissent être vos offres, « vous ne me déciderez point à les accepter. Ma « Muse patoise est beaucoup trop dépenaillée, beaucoup trop forte en gueule ; elle ferait bien trop « piètre figure au milieu de tous vos amateurs du beau « langage, pour que je consente jamais à l'y aventurer. Sauvage elle a vécu jusqu'ici, sauvage elle prétend vivre encore, sans jamais se frotter aux raffinés de la littérature, de la science et des beaux-« arts. »

« Et ces deux académiciens s'en retournèrent bredouilles, non pourtant sans avoir échangé avec le chansonnier les protestations les plus cordiales et les poignées de main les plus affectueuses. »

Mais le talent de Victor Gelu était trop haut pour qu'il ait pu espérer d'en garder secrets les inestimables trésors. L'apparition des *Chansons Provençales* fut un véritable événement littéraire. A Marseille et dans toute la région provençale, à cette occasion et même longtemps après, la presse s'occupa du poète et de ses œuvres. MM. Justin Dromel, F. Tamisier, Adolphe Carle, Louis Brès, Mazuy, Emile Buer et d'autres, dans le *Nouvelliste*, le *Sémaphore*, la *Publicité*, l'*Egalité*, leur consacrèrent d'enthousiastes articles ou de

remarquables études. A Aix, à Arles, à Avignon, à Toulon, à Draguignan, les chansons de Gelu eurent un immense succès. A Paris même, le chansonnier marseillais compta de nombreux admirateurs, parmi lesquels j'aime à citer Camille Pelletan, Louis Jourdan et mon maître éternellement regretté, Taxile Delord. Enfin Philarète Chasles, cet esprit si primesautier, ce connaisseur si difficile à contenter, ce lettré si délicat et si fin, produisit avec éclat Gelu en plein Collège de France, et voici ce que raconte à ce sujet M. Mouttet :

« Dans le courant du mois de décembre 1863, M. Alphonse Denis nous écrivait d'Hyères que M. Philarète Chasles, ayant eu la bonne fortune d'assister, la veille, dans la salle de l'ancien théâtre de Toulon, à la représentation de l'une de nos pastorales provençales, désirait vivement en avoir le texte, son intention étant d'écrire, sur cette représentation, un article pour le *Journal des Débats*.

« Je ne connais que vous, me disait-il, qui puissiez lui procurer ce qu'il désire, et vous seriez bien aimable, si vous consentiez à venir déjeuner avec lui jeudi prochain. C'est chez moi, bien entendu, que vous déjeunerez d'une cuisse de chevreuil que le duc de Luynes vient de nous envoyer.

« Si vous pouviez procurer à Chasles quelques documents sur ce genre de représentations encore assez commun en plus d'un endroit de la Provence, vos documents seraient les très-bien reçus. »

« Nous arrivâmes à Hyères avec une petite cargaison de *Crèches* et de *Pastorales*, tout ce que nous avions pu réunir, en quelques jours, de documents sur cette vieille littérature populaire. Philarète Chasles fut enchanté, mais ce qui le charma surtout, ce fut un

exemplaire des *Chansons Provençales* de Victor Gelu que nous y avions joint. Du premier coup, il mit la main sur *Veouzo Mègi* et s'en enthousiasma à tel point que, de retour à Paris, il consacra sa première leçon, au Collège de France (12 janvier 1864), à l'œuvre de notre poète marseillais. Il lut, traduisit et commenta, au milieu des applaudissements et des larmes d'un auditoire transporté, *Veouzo Mègi,* ce cri déchirant d'une pauvre mère, à qui la loi inflexible du recrutement ravit son fils bien-aimé, son cadet resté auprès d'elle, le seul soutien de son infirme et malheureuse vieillesse.

« Quelques jours après, nous recevions la lettre suivante, que nous pouvons publier, aujourd'hui que Philarète Chasles est mort :

« Ils étaient là, sept ou huit cents très madrés. Les comtesses et les étudiants, les gros et les petits de Paris ont, grâce à vous, pleuré et applaudi la *Veouzo Mègi* qui a obtenu le plus complet triomphe dans la vieille salle de Delille, d'Andrieux, d'Ampère et de Rossi. Les grands traits marseillais ont été, non sans raison, trouvés sublimes. Vous voyez que je récolte vite, comme en Provence.

« Votre dévoué et reconnaissant,

« PHILARÈTE CHASLES. »

Cet enthousiasme de la part du spirituel professeur pourrait paraître exagéré, s'il ne se trouvait confirmé par la lettre, qu'au sortir du Collège de France, un juge excellent, M. Henri Amat, ancien député des Bouches-du-Rhône, écrivait à son frère. En voici un extrait :

« Comme je passais hier devant le Collège de France, j'entrai au hasard et tombai au milieu d'une

leçon de M. Philarète Chasles. Il s'agissait des littératures du Nord. Je n'étais pas entré dans l'intention de m'arrêter bien longtemps ; mais M. Chasles ayant dit qu'il arrivait de la Provence et s'étant mis à nous parler des Provençaux, je restai jusqu'à quatre heures et demie.

« Il parla de nos *Pastorales*, de Mistral, de Roumanille, et s'arrêta bientôt à Victor Gelu comme au *peintre le plus exact des mœurs populaires du vieux Marseille, à l'écrivain le mieux trempé aux vraies sources de notre langue énergique et pittoresque.*

« Le professeur n'hésita pas à placer Victor Gelu aux sommets de la poésie, et, après l'avoir suffisamment caractérisé, il cita tout entière la dernière chanson de son recueil : *Veouzo Mègi*, en s'excusant de n'en pouvoir rendre qu'imparfaitement l'énergie dans sa traduction. Il lut ainsi les quatorze strophes, et cet auditoire, ordinairement si calme, interrompit plusieurs fois la lecture par de chaleureux applaudissements.

« En relisant aujourd'hui moi-même la pièce originale, j'ai pu marquer les nombreux passages où je me suis rappelé que les applaudissements avaient éclaté.

« J'ai pensé que, si tu as occasion de voir ton ami Victor Gelu, il te serait agréable de lui annoncer que ses poésies ont fait avec honneur le sujet d'une leçon au Collège de France. »

Il faut, d'ailleurs, se garder de croire que tout ce qu'on admire dans l'œuvre de Victor Gelu soit uniquement dû aux dons dont l'avait si largement doué la nature. Le poète, en lui, se doublait d'un travailleur acharné et clairvoyant, qui ne laissa jamais rien aux hasards de l'inspiration, qui soumettait au contraire celle-ci aux règles d'une discipline rigide et la

forçait à suivre le précepte du « Cent fois sur le métier... » Voici ce que le chansonnier écrit lui-même à ce sujet :

« Lorsqu'il me vient en tête un sujet qui en vaut la peine, un de ces sujets corsés, susceptibles d'intéresser profondément et longtemps, je me recueille et je l'examine d'abord sous toutes ses faces. Ma pensée réfléchie fouille et creuse la question dans tous les sens. Cet examen préliminaire me prend du temps. Puis vient l'incubation de l'œuvre. Elle est très lente d'ordinaire et fréquemment suspendue. Je quitte cinquante fois mon canevas, et j'y retourne cinquante autres fois, à des intervalles irréguliers, sans rien écrire encore. Peu à peu cependant l'ébauche mentale prend tournure ; les grands traits de mon sujet apparaissent, se dessinent et se gravent d'une manière ineffaçable dans ma pensée. Alors, je détends la corde de la méditation et je laisse reposer mon cerveau jusqu'au jour, purement fortuit, de l'inspiration. Ce jour, je l'attends souvent des mois entiers. Il m'est arrivé quelquefois de ne pas voir son aube vermeille de toute une année.

« Enfin, l'heure propice est venue : (*Deus! Ecce Deus!*) Je sens comme un frisson qui m'horripile. Je sors en courant. Il faut que j'aille me promener à grands pas. Il me faut le grand air, un large espace, une longue avenue, un plan horizontal bien uni. Les grands chemins peu fréquentés font mon affaire. L'ascension d'une hauteur quelconque détruirait le charme inspirateur. Je fume à vastes bouffées comme une cheminée de locomotive. Ma marche et mon pouls s'accélèrent ; le cœur me bat de plus fort en plus fort ; et le tissu de ma trame poétique vient se présenter fil à fil à mon imagination surexcitée qui, dès lors, n'a plus

aucune peine à broder le canevas depuis longtemps préparé. En effet, pour peu que mon cerveau soit échauffé à cet exercice, les difficultés de détail disparaissent comme par enchantement ; l'expression forte, vraie, imagée que, de sang-froid, j'aurais cherchée en vain toute ma vie, ne me fait jamais défaut dans ces courtes heures d'effervescence, heures qui ont bien leurs délices !... Aussi, lorsque depuis longtemps descendu du trépied, il m'arrive de relire quelqu'un de ces traits vraiment miens, vraiment uniques, qui sont venus dans mes pièces je ne sais d'où, j'en suis à me demander avec une fierté stupéfaite : « Où diable as-tu donc pu trouver cela ? »

« Il faut vous dire que je n'écris jamais rien, tant que mon œuvre n'est pas terminée. Je garde ainsi en mémoire des centaines de vers ou des bribes de vers, sans jamais en laisser échapper la moindre parcelle... Après ces accès plus ou moins durables, plus ou moins rapprochés, de fièvre poétique intermittente, je rentre chez moi, heureux comme un père à la naissance de son enfant. Ma pièce étant finie, je la couche alors tout entière sur le papier. Et puis je l'oublie : mais je l'oublie littéralement. Dès qu'une fois ces vers de premier jet sont transcrits, il me serait impossible de me les rappeler sans les apprendre expressément par cœur !... Et moi dont la mémoire a toujours été si ample et si sûre (elle l'est même encore), si je venais à perdre l'écrit en question, je serais réduit à recommencer ma besogne depuis Alpha jusqu'à Oméga !... Je laisse ainsi le métal au moule jusqu'à ce que la matière soit bien figée et entièrement refroidie. Au bout de dix, de quinze jours au plus, j'y reviens, pour ébarber soigneusement toutes les bavures de la pièce, qui se trouve alors parachevée. »

Lecteur, pourquoi t'arrêtes-tu, surpris et émerveillé ? « Quoi ! sembles-tu dire, cette page si délicate, si finement écrite, ce morceau de français si élégant et si aisé, d'un tour si original et si imagé, sort de la même plume qui a traduit, en vulgaire patois, les véhémences des truands de la vieille cité marseillaise ? Gelu n'est donc pas le paysan du Danube qu'on me disait ? Le poète aux allures rudes et brutales, dont la Muse, campée le poing sur la hanche, parle si couramment la langue des halles et des carrefours populaires, est donc un lettré, et s'il eût voulu écrire en français ?... » Mon Dieu, oui ! ne te l'avais-je pas encore dit, qu'avec cette sorte de phénomène littéraire qui s'appelle Victor Gelu, il fallait t'attendre à tout ? Quoi qu'il en soit, après avoir lu ce qui précède, t'étonneras-tu encore de la puissance et du relief des créations du vibrant poète, de leur vigueur et de leur coloris ? Une telle incubation, dans une aussi ardente fournaise, ne pouvait produire autre chose qu'une œuvre où la force et la justesse des observations le disputeraient à la profondeur des aperçus, au grandiose des perspectives, à l'éclat des peintures et à l'intensité des rendus, où la vie circulerait, ardente, coulant à flots tumultueux et débordants. Et quelle vie ! Celle qu'a voulu peindre Victor Gelu et que, chétif, j'ai appelé ailleurs « la vie marseillaise d'en bas, vie savoureuse et pimentée, d'où s'exhalent, dans ses manifestations matérielles, les parfums mêlés de l'ail, du goudron et des algues marines, vie toute en dehors, toute de pleine rue, de plein soleil et de plein vent, » dont les caractéristiques morales sont le violent dans l'inattendu, la fougue dans l'ignorance envieuse et basse, le pittoresque dans l'exagération énorme, le vague et l'indécis dans les aspirations vers l'impossible et le merveilleux.

J'ai dit qu'il fallut bien des instances pour décider Gelu à publier ses chansons, qui, dans sa pensée, n'étaient pas destinées à l'impression. Il céda pourtant et ses premières œuvres parurent, en 1840, dans une plaquette contenant les chansons provençales suivantes : *Fenian é Grouman*, *Vint-un-cen-fran*, *L'Agazo*, *Leis Aoubre doou Cous*, *Lei Lume é lou Frico*, *La Loutarié*, *Lou Pègou*, *Lou Chin-nana-poun*, *Lou Miroramo*, *A La Risquo* et diverses chansons françaises que je n'ai pas à apprécier ici, sinon pour en dire qu'elles valurent à leur auteur les félicitations chaleureuses de Béranger. La deuxième édition des œuvres de Victor Gelu date de 1856 et, dans l'avertissement qui ouvre le volume, le poète a trop spirituellement décrit les ennuis que lui valut cette publication, les embarras qu'elle lui causa, pour que j'en parle après lui, autrement que pour recommander d'une façon toute spéciale aux délicats et aux lettrés la lecture de ce fin morceau de prose aimable, substantielle et goguenarde, lecture qui constitue un régal du plus haut goût.

Victor Gelu, on l'a dit cent fois, on ne saurait trop le répéter, fut un grand penseur et un grand peintre. Rien n'égale la solidité et la netteté du dessin, l'éclat et l'harmonie des couleurs, avec lesquels il pose et peint ses personnages. D'un autre côté, la pensée en lui descend jusqu'au plus profond des sentiments humains, de même qu'elle s'élève jusqu'aux plus hautes envolées vers l'infini. Maître en l'art d'écrire, le poète a touché et su faire vibrer toutes les cordes. Inimitable dans le comique, dont il a plus d'une fois atteint l'extrême limite, il fait, quand il le veut, frissonner de terreur ; puis, s'adressant à la pitié, il arrache des larmes de compassion. Il a le souffle iambique, l'indignation qui

« fait le vers » et le transforme en un instrument d'éternelle et vengeresse justice, le plus redoutable, le plus impitoyable de tous. C'est surtout cette partie de sa mission de poète qu'il a le plus énergiquement, le plus implacablement remplie. En posant, *nus et crus*, comme il le dit lui-même, en face d'une société mal venue et dont l'égoïsme semble le pivot fondamental, les déshérités et les désespérés qu'il a chantés, Gelu n'a-t-il pas fait, de main de maître, le procès de cette société ? N'a-t-il pas porté contre elle la plus formidable, la plus juste des accusations ? Ne l'a-t-il pas justement et irrémédiablement condamnée ? Il fait, je ne crains pas de le proclamer, partie de l'aréopage des grands justiciers de son temps, il en a toute l'autorité, et quand il flagelle, rien qu'en les montrant tels qu'ils sont, les *Demoni* qu'il trouve sur son chemin, l'effet de la flagellation est terrible autant qu'il sera durable. S'il lui arrive de quitter la terre, d'oublier un instant ses héros de prédilection et de s'élancer vers les plus hauts sommets de la poésie contemplative, s'il touche *ei saliver dé l'enfini*, il trouve des accents d'une véritable magnificence, en exposant la cosmogonie et la théorie des transformations de l'homme par la mort, telles que les a imaginées son vieux pâtre *Cassian*. Homme dans la plus haute et la plus noble acception du mot, rien de ce qui est humain ne lui est étranger, tout est dans ses vers et ses vers sont et vont partout. Gelu a les haines patriotiques vigoureuses de ses contemporains, sa Muse a l'horreur du Cosaque, elle pousse droit à l'Anglais. Il est même assez étonnant que ce côté du tempérament du maître chansonnier ait été négligé par la plupart de ceux qui ont écrit sur son œuvre. En plus d'un endroit pourtant, sous le poète perce le patriote ; l'homme se sou-

vient d'avoir vu, enfant, les habits rouges circuler dans les rues de Marseille, et il est telle de ses chansons, non des moins belles, *Vieio Guerro*, qui montre quel irritant souvenir il a gardé de ce spectacle. Son *Machoferri*, qui a laissé une jambe à Trafalgar, n'y va pas par quatre chemins, il ne parle de rien moins que de voguer à la conquête de l'Angleterre,

Sé n'an brusqua quoouquei bèto din Carri
V'ensignaraï lou camin dé Plimou !

Et l'indignation s'empare de la Muse de Gelu. Elle a vu, elle aussi, nos femmes « belles d'impudeur » :

Dé vouestei mèro an vira lei cervèlo :
L'ai vi, lou tem, qué sei bloundin testié,
Lei Marc-Antouano é nouestei dameisèlo,
Rouffianegean ensemble ei pescarié,
Fasien lou brandou, enliassa d'ooulivié !
Counsouela-nou d'aquelei farandouro,
Enfan, vengea lou pople Marsïes
Doou cremezin qué l'a pita l'amouro !
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Il n'y a pas jusqu'à *Veouzo Mègi* qui, au milieu des navrantes lamentations que lui arrache la pensée qu'elle va perdre son fils enlevé par la conscription, n'affirme ces haines vivaces de l'envahisseur, qui sont comme la suprême sauvegarde des vaincus :

Agroumandi dé tei despouio,
Sé l'enemi, din toun endré,
Venié per ti cerca garrouïo
E sacregea tout adarré,
Alor dirieou : guerro d'outranço !
Cadé, piquo-li doou gro bou !
Rompe lou Russo, mangeo-lou !

Hélas ! Victor Gelu a assez vécu pour apprendre qu'à cette haine du Russe et de l'Anglais, il nous faut

désormais en joindre une autre, plus ardente, mieux justifiée et dont le culte incessant et passionné est la dernière espérance de la patrie.

Voilà l'homme, voilà le poète, que quelques amis bienveillants mais dangereux m'ont chargé de présenter aux lecteurs de l'édition définitive de ses œuvres. Il n'en est pas de plus vigoureuse, de plus originale, de plus primesautière et pittoresque. J'ajoute, en me hâtant, qu'il n'en est pas de plus littéraire. Et quelque part, cependant, Gelu se défend et ne veut pas qu'on l'appelle littérateur. Pas littérateur, Victor Gelu ! Que son ombre vénérée pardonne l'irrévérence grande : littérateur, il le fut jusque dans le plus profond des moelles, non pas dans le sens industriel et si j'ose le dire *puffiste* du mot, mais dans sa plus haute, sa plus belle et sa plus large acception. Avec quels soins minutieux ne traitait-il pas son propre talent ? De quels égards délicats et attentifs n'entourait-il pas sa Muse, ne la violentant jamais, attendant qu'elle se donnât, qu'elle entrât d'elle-même en mal d'inspiration ? Gelu nous l'a dit plus haut. Et il faut avoir vu le respect qu'il professait pour la moindre de ses productions, avec quelles précautions il les classifiait, les annotait, les étiquetait, pour avoir une idée de l'énorme somme de travail littéraire raisonné, que représentent les deux volumes qu'on va lire, travail où rien n'est laissé au hasard, où tout est prévu, combiné, agencé avec méthode et perspicacité. Si de telles habitudes et de pareilles façons de travailler ne constituent pas le littérateur, où le trouvera-t-on et que sera-ce que la littérature ? Mais c'est autre chose sans doute qu'a voulu dire Gelu, notamment qu'il avait en horreur certaines camaraderies, qu'il était résolu à se tenir à l'écart de telles coteries soi-disant littéraires, purs

cénacles d'admiration mutuelle, où, la courte-échelle étant le moyen, la poudre aux yeux du public est le but, hélas ! souvent atteint.

Et cette attitude n'a pas nui à la renommée du poète. L'écart l'a grandi, il a permis de prendre tout le recul voulu pour bien saisir, dans son vigoureux ensemble et ses merveilleux détails, sa puissante personnalité. Gelu est et restera un poète à part ; la place, qu'il a choisie, est bien à lui et nul ne l'en dépossèdera. Chantre prestigieux et ému de cette populace marseillaise, qui grouille sur les quais, en quête de travail ou d'aventure, qui tient ses assises de flânerie ou d'affaires suspectes, aux coins des étroites rues de l'ancienne ville, il aura donné une note extraordinairement originale et personnelle, dont la postérité, déjà commencée pour l'œuvre et pour l'ouvrier, appréciera de plus en plus la justesse et la portée. Cette note dominera longtemps tous les tumultes ; elle vibrera, stridente, sonore et vraie, par dessus le bruit que font nos élans irréfléchis, nos défaillances sans raison, nos ardeurs généreuses ou funestes, tous ces heurts, tous ces chocs, tous ces revirements inexplicables et subits, au milieu desquels se perpétue, depuis près de trois mille ans, cette vie marseillaise si fiévreusement active, si prodigieusement féconde, si prompte en ses alarmes, si ardente au plaisir, surexcitée par les effluves d'une atmosphère de feu et fouettée par les folles rafales du mistral. Oui, la voix de Gelu restera la voix de Marseille elle-même, de Marseille, la superbe et inconstante cité, si semblable en ses emportements et en ses enthousiasmes, en ses transports, en ses haines et en ses joies, à cette mer d'écume ou d'azur, qui la baigne et dont les apaisements, d'un charme si profond et si irrésistible, ne

servent souvent qu'à masquer les colères soudaines, les fureurs perfides et les mortels enlacements.

Sous le niveau du progrès, cette vie à part se fond déjà dans l'uniformité de la vie générale. Ses reliefs s'émoussent, ses angles rentrants se garnissent, les scories soulevées par les poètes se tassent et vont se refroidissant, tout ce qui en faisait une vie ayant son âcre saveur particulière, ses « verrues » comme on l'a dit, s'estompe et s'assouplit. Elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir confus, qu'une sorte de légende curieuse et impénétrable. Mais en face du Sphinx, toujours prêt à en expliquer le secret, qu'il possède en *entier*, parce qu'il a eu le courage de fouiller la Chimère jusqu'au fond des entrailles, les générations trouveront le penseur tenace, vaillant et doux, le poète sincère, indigné et ému, l'Œdipe prudent, perspicace et vainqueur, Victor Gelu. Et c'est pour que ces générations puissent consulter l'oracle avec fruit, pour qu'elles connaissent le *Vates* tout entier, qu'a été faite la présente, complète et définitive édition de son œuvre provençale.

AUGUSTE CABROL.

Marseille, 5 juillet 1886.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Ces Chansons n'étaient point destinées à l'impression. L'on s'en apercevra facilement en les lisant. Il a fallu des instances bien vives et bien souvent réitérées pour me déterminer à les publier. Mais avant de franchir ce redoutable premier pas, j'éprouve le besoin irrésistible de hasarder quelques explications en faveur de ces bagatelles.

L'idiome provençal se meurt. Au train dont va le siècle, faisant rafle impitoyable des mœurs, des usages, du caractère, des costumes et du langage anciens, en donnant à tout et à tous une teinte régulièrement uniforme et pâle, avant trente ans, cette langue sera aussi difficile à expliquer que la langue des hiéroglyphes pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de notre population marseillaise. Malgré le succès mérité des charmants ouvrages de notre poète populaire, on ne trouverait pas dans notre ville, à l'heure qu'il est, cent personnes qui pussent lire couramment ses productions, encore moins en

écrire dix lignes sous la dictée d'une manière correcte. Déjà les jeunes gens nés depuis 1815, ceux surtout qui ont reçu quelque instruction, n'y entendent plus rien. Et quel profond mépris, quelle horreur cette génération affecte pour l'idiome de ses pères!

Certes, c'est arriver mal à propos que de venir, en 1840, offrir un Recueil de Chansons Provençales à ce public dédaigneux, dont je vois la bouche prête à se tordre pour faire fi! et lui dire :

« Lecteur, tu es habitué à la poésie harmonieuse des grands écrivains de notre époque, aux vapeurs mielleuses, à la période désossée de leurs innombrables imitateurs. Eh bien! voici des vers qui, la plupart, n'ont d'autre mérite que l'énergie de la pensée et la brutalité pittoresque de l'expression.

« J'ai choisi mes personnages parmi ces enfants de la populace marseillaise que tu ne connais pas. J'ai pris plaisir à dépeindre leur physionomie sauvage et caractéristique.

« Plusieurs de nos compatriotes ont tracé, avant moi, des portraits analogues aux miens; mais leurs tableaux, quoique souvent spirituels, ne sont pas toujours vrais. En voulant idéaliser leurs sujets, ils leur ont donné une allure et des formes fantastiques qui leur sont étrangères. Il faut quitter le gant jaune pour disséquer notre Bohémien, pur sang Phocéen : l'a-t-on fait ?... Il faut s'asseoir au besoin sur la borne pour décrire le carrefour. Comme je m'y étais assis, moi, bien souvent et de longues heures durant mon enfance, je n'ai eu qu'à évoquer mes souve-

nirs pour voir poser devant moi le Crocheteur, le Manouvrier, le Plongeur, le Lazzarone de Rive-Neuve, le Garçon boulanger, le Savetier, et autres individus de même espèce.

« Voilà mes héros. Voilà les êtres que j'ai essayé de sculpter en relief avec leur geste grossier, leur voix de buffle, leur parole rude, leur âpre discours dont le mécanisme échappe à toutes les combinaisons de la linguistique.

« Ces gens-là jurent souvent. Ils ne peuvent pas dire vingt mots sans y intercaler au moins huit blasphèmes. Je les ai fait jurer quelquefois. Ces gens-là pensent, comme l'âne de la fable, que leur ennemi, c'est leur maître. Ils le répètent à tout propos et à tout venant : je l'ai répété après eux. Ils croient que cet ennemi est pour beaucoup dans leurs misères. Ils haïssent, ils envient tout ce qui est au-dessus d'eux. Je n'ai dissimulé ni leur haine, ni leur envie, l'envie surtout, ce cancer du pauvre ! Qui le croirait ? Ces gens-là, par intervalles, font preuve d'entrailles ; par intervalles aussi j'ai laissé voir leurs entrailles.

« Après tout, mes héros valent-ils bien un peu la peine d'être étudiés. Aujourd'hui que l'on recherche avec tant d'avidité les types étranges, pourquoi ne jetterait-on pas un coup-d'œil sur ces enfants perdus de la nature, sur ces prodiges d'excentricité ? »

Et si la curiosité l'emportant sur le dédain systématique, on se décide à lire mes bluettes, que de choses à blâmer l'on y trouvera !

Idiotismes locaux inintelligibles, imprécations affreuses, gravelures impardonnables, détails

ignobles ; la prosodie, la syntaxe, l'orthographe estropiées sans pitié, sacrifiées comme à dessein ! Outrage aux mœurs, outrage aux lois, outrage au bon goût, outrage aux fonctionnaires publics ! Que de défauts, grand Dieu ! que de délits ! que de crimes qui vont m'attirer, à coup sûr, des reproches sanglants et la réprobation universelle !

D'abord, mes héros sont Marseillais avant tout. Ils ne pensent point en français pour s'exprimer en provençal. Ils parlent le patois de Marseille et non la langue, si langue il y a, telle qu'elle doit s'écrire. Leur dialecte est celui des rues, des quais et des halles. Il n'a rien à démêler ni avec le dictionnaire de l'Académie, ni avec la grammaire provençale. Au reste, cette grammaire, si elle existe, ou même si elle a jamais existé, que peut-elle être aujourd'hui, sinon une introuvable rareté bibliographique ?

Si, en dépit des puristes, j'ai, dans plusieurs passages de mes compositions, sauté à pieds joints sur toutes les règles de la grammaire, de la prosodie et de l'orthographe provençale, c'est que l'étude m'a appris que tel terme et telle phrase de l'idiome local, écrits suivant la règle, perdaient la moitié de leur valeur, ou ne signifiaient plus rien.

Et, chose singulière, j'ose avancer (les vieux Marseillais tant soit peu lettrés et attentifs comprendront ma pensée et pourront affirmer mon dire), je soutiens que les traits les plus heureux, les images les plus saillantes de mes chansons, se trouvent ordinairement renfermés dans ces idiotismes spéciaux qui feront peut-être donner au diable les trois quarts de mes lecteurs.

J'ai pris mes héros au dernier degré de l'échelle sociale, parce que notre patois ne pouvait être placé convenablement que dans leur bouche, parce qu'il exclut toute idée de grâce et ne peut bien rendre que la force ; parce que ce dialecte est brutal et impétueux comme le vent de nord-ouest qui lui a donné naissance et lui a imprimé son cachet d'ouragan; parce que nos femmes elles-mêmes, qui sont pourtant si jolies, deviennent laides quand elles articulent ce langage diabolique ; parce que les dégoûts, les ennuis, les cœurs usés et blasés; parce que la mélancolie, la mignardise, les soupirs, les élancements, les passions volcaniques, les descriptions coloriées au vert et au bleu ; tout, enfin, ce qui compose le bagage littéraire de notre époque, tout cela, dis-je, personnifié différemment et rendu en vers provençaux, ne pouvait être qu'une mascarade inqualifiable.

A propos de détails ignobles, je rappellerai le tableau du *Jeune Mendiant* de Murillo. L'enfant y est occupé à une chasse que je n'ai osé faire exécuter à aucun de mes lazzaroni, et pourtant les connaisseurs s'extasient journellement au Louvre devant l'œuvre du grand maître espagnol. Je sais bien que le génie sert d'excuse à tout et que je ne puis pas invoquer cette excuse. Mais lorsqu'une peinture est empreinte de vérité, provînt-elle du dernier des rapins, pourquoi les hommes sages ne l'absoudraient-ils pas, comme ils ont absous l'œuvre enfantée par le génie ?...

Quoi qu'on en dise, un recueil de chansons ne doit pas être précisément un livre de morale.

Mon royal devancier Salomon, le sage par excellence, était déjà de cet avis il y a trois mille ans ; il l'a prouvé dans plus d'un exemple que je pourrais citer au besoin pour ma justification. Je me suis permis quelquefois des locutions plus que graveleuses, c'est vrai ; mais quand mes personnages ont employé l'expression crue qu'ils ne savent jamais adoucir, ils n'ont pas eu l'intention de provoquer le scandale ; ils ont suivi l'impulsion de leur nature excentrique ; ils n'ont fait que laisser tomber, sans malice, de leurs lèvres, les termes de leur vocabulaire usuel. Si bien que mes couplets, quelquefois cyniques par la forme, n'en sont pas moins tout à fait chastes au fond.

Les mœurs n'ont point à souffrir de ce prétendu cynisme. Le provençal admet peut-être encore plus de licence que le latin. Tel mot français révolterait justement la pudeur, qui, traduit par un synonyme local, n'effarouchera pas la prude la plus austère. J'ai chanté rondement mes passages les plus scabreux devant des personnes honorables de tout âge et de tout sexe, et toutes ont ri de bon cœur sans jamais manifester le moindre scrupule au sujet de mes hardiesses cyniques. Bien certainement aucun de mes gros mots n'a fait et ne fera jamais penser à mal une jeune fille.

Et qu'on n'aille pas me prendre pour un septembriseur, au moins ?... Ami de la paix et de l'ordre établi autant que qui que ce soit, lorsque j'ai formulé l'anathème démagogique de nos truands, j'ai voulu plaisanter et non point faire un appel violent aux mauvaises passions de la multitude. Il est convenu que

l'homme déteint toujours un peu sur son œuvre. Si j'ai déteint quelque part, ce n'est point sur les passages dont je viens de parler ; bien sûrement.

J'ai accolé des épithètes peu évangéliques au nom de nos premiers magistrats. Mais à chaque instant du jour, dans nos marchés et sur nos places publiques, n'entendons-nous pas un feu roulant d'épigrammes tout aussi peu chrétiennes décochées vers la même adresse? Est-ce à dire que la considération de nos administrateurs doive ou puisse en recevoir la moindre atteinte ?

Eh ! mon Dieu ! que serait la chanson sans l'opposition, sans la plaisanterie, sans le paradoxe, sans l'extravagance ! Plus une exagération est outrée, plus elle s'en empare avec ardeur. Aussi son hyperbole est-elle ordinairement innocente, parce qu'à force de vouloir se grandir, elle devient burlesque au point de ne plus pouvoir être prise au sérieux.

J'ai vu de bons vieillards de l'ancien régime, de ces âmes timorées que le souvenir seul de 93 fait tomber en syncope, rire aux éclats et battre des mains aux boutades anti-sociales de mes héros. Or, si ces gens-là, si des hommes qui jusqu'en 1840 ont conservé la queue en tresse sur la tête, n'osant plus la laisser pendre sur les épaules, rient de mes plus terribles imprécations, qui pourrait s'en effrayer ?

Mais, dira-t-on encore, en admettant que les personnes sensées veuillent bien excuser assez la forme de vos maximes brutales pour ne point les prendre au sérieux, les terribles originaux que vous nous dépeignez ne voudront-ils jamais s'en

étayer? Ne chercheront-ils jamais à en poursuivre les conséquences ?

Rassurez-vous... Blème, Nicou, Guïen, Jourian, Troumbloun, Tebelein lou soutaire, toutes ces bêtes sauvages dont j'ai esquissé le portrait, n'apprendront jamais mes chansons. Ils ne savent pas lire.

Entre eux tous, Gargamèlo seul est à même de comprendre toute la portée du langage que je lui ai prêté ; mais Gargamèlo est une organisation d'élite ; Gargamèlo a des sentiments élevés ; Gargamèlo prospère ; il est en train de bâtir sa fortune pyramidale : il n'est plus dangereux.

Et maintenant, quelque ridicule que puisse paraître aux yeux de beaucoup, une préface (ainsi que plusieurs qualifieront malignement cette justification), pour des choses aussi futiles, pour des chansons ! puisqu'il faut les appeler par leur nom, j'ajouterai que je ne me suis pas senti le courage de renoncer à cette faiblesse.

Eh ! quel père voudrait lancer dans le monde son enfant chéri sans l'appuyer de quelques mots de recommandation !

VICTOR GELU.

22 Avril 1840.

AVERTISSEMENT

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Ce qui était vrai en 1840, se trouve de la dernière évidence en 1855. Dans cet espace de quinze années, le discrédit de l'idiome provençal a fait des pas de géant. La langue pittoresque de nos pères, nous la voyons de jour en jour plus honnie et plus délaissée. Il n'y a pas un mois que le fils d'une cacane de nos halles et d'un portefaix cossu, jeune étourdi dont ses parents ont fait un élégant parisien, disait, en jetant un regard de mépris sur mon recueil imprimé qu'il feignait de ne pouvoir déchiffrer : « Mais, mon Dieu ! c'est de l'arabe que cela ! »

Outre les causes générales qui devaient amener infailliblement ce résultat, il s'en est présenté une toute particulière, et plus déterminante que les autres : les fourbisseurs de gallicismes ont fait irruption dans le sanctuaire national d'où ils ont délogé les chantres aborigènes. Depuis la publication de mon petit livre, en avril 1840, les poètes provençaux ont surgi par centaines. L'article a beaucoup trop abondé sur place pour ne

pas être fort avili. Les mets les plus fortement épicés, la bourride, l'ayoli et même la bouillabaisse pimentée des Catalans finissent à la longue par écœurer, tout comme les plus fades préparations culinaires. Faut du patois, pas trop n'en faut : l'excès en tout est un défaut.

Vers ces derniers temps, quelques-uns de nos modernes troubadours ont proposé de soumettre nos différents dialectes provençaux à une orthographe uniforme. A ce sujet, divers systèmes mis au jour par des cerveaux d'initiative, ont été vaillamment appuyés ou combattus avec plus ou moins de verve, d'esprit, de bon sens et même d'érudition transcendante. La tentative était courageuse ; mais elle avait le malheur de s'attaquer à un problème insoluble : elle n'a point abouti. Chaque trouvère a continué à se servir d'une méthode et d'un vocabulaire à sa guise ; et nous avons vu notre langue vulgaire acquérir en peu de temps une richesse de mots fabuleuse. Charles Nodier dit quelque part que la langue des anges n'a que trois mots et que ces trois mots peuvent représenter trois millions d'idées, tandis que nos langues bâtardes, entées sur nos langues officielles, auront bientôt trois millions de mots qui ne pourront pas rendre trois idées.

Totalement étranger à ces discussions de grammaire et de linguistique qui me semblent au moins intempestives, j'ai cru devoir user d'un moyen très simple pour éviter toute confusion orthographique, en écrivant mes chansons. Je parle, moi, le provençal marseillais que ma mère m'a appris à bégayer quand j'étais à la mamelle,

sous les beaux jours du premier Empire, en 1808 et 1809. A cette époque, tous mes compatriotes, grands et petits, sans aucune exception, parlaient encore le bon, le large, le grenu provençal dont le Dante avait, dit-on, failli se servir cinq cents ans auparavant pour ciseler son épopée de Titan. Alors, et même plus tard, tout *francio* était un étranger et partant un ennemi pour nous tous, enfants de la vieille bourgade nord, nés dans la rue du Bon-Pasteur, et devenus écoliers primaires de M. Chabaud, le magister bossu de la place des Grands-Carmes. Alors, devant le tribunal civil, un témoin, pêcheur de profession, interpellé par le juge sur sa nationalité, pouvait répondre naïvement, sans exciter dans la salle d'audience aucune rumeur railleuse : *Nani, moussu, sieou pas Francè : sieou dé San-Jan.* Et ce provençal, qui n'est certes jamais frelaté dans mes vers, pour le rendre plus facilement lisible et compréhensible, je l'écris exactement de la même manière qu'on le prononce, et comme si c'était de l'italien, sans aucune lettre inutile.

Cet instrument-là est bien vieux, j'en conviens, mais il est encore solide. Entre les mains de quelqu'un qui en connaît à fond toutes les ressources et qui sait les manier, il peut créer encore des œuvres d'un vif intérêt. Il n'a rien de commun avec le fouillis de phrases métisses dont le public est rassasié. Il offre une puissance inouïe pour rendre avec vigueur et originalité les sensations, les besoins et les désirs de notre classe tout à fait inférieure, la seule à présent qui se serve encore de notre dialecte primitif, et

qui lui ait conservé toute sa sauvage pureté. Aussi ai-je continué à mettre en scène, à peu près exclusivement, les parias de mon pays natal...

Depuis l'apparition de mes premières chansons, des évènements d'une portée immense ont fait explosion parmi nous. L'Encelade populaire s'est agité, et le vieux continent européen a tremblé tout entier durant plus d'une année jusques en ses fondements. Cette terrible secousse a paru donner un cachet spécial de vérité et d'actualité au langage de mes héros déjà connus du public. Comme le plus grand nombre de mes pièces inédites se trouve avoir encore la même tendance, je tiens à ce que l'on sache que ces pièces ont été composées bien avant la révolution de Février. Parmi les personnes qui, depuis sept ans, ont entendu ces chansons, les unes m'ont fait l'honneur de me considérer comme prophète, tandis que beaucoup d'autres, me déniant le don de seconde vue, ont insinué que je voulais après coup me donner des airs de divination et que mes dernières compositions avaient toutes été inspirées par le bouleversement de 1848. Il n'en est rien pourtant. Dans mes études de mœurs populaires, je ne me suis jamais préoccupé de la circonstance. J'ai cherché à être peintre fidèle, je crois y être parvenu quelquefois ; et je me suis trouvé prophète sans m'en douter. Mes camarades savent fort bien que la chanson intitulée : *Lou Tramblamen* date de septembre 1841. Ils pourraient attester au besoin que depuis cette époque tout le cercle de mes connaissances intimes a souvent fredonné des

fragments de cette pièce, retenus par cœur à force de me l'entendre chanter. Ceci n'est pas incroyable puisque le dernier couplet de *Fenian é Grouman*, qui en dit pour le moins aussi gros que *Lou Tramblamen*, date de 1838, et qu'il a été imprimé en 1840.

Au reste, que l'on ne cherche point, dans ces peintures énergiques, ce que je n'ai jamais pensé à y mettre. J'aime un peu à philosopher, et parfois je me fais illusion jusqu'à me croire juge impartial. J'ai tâché de mettre à nu, sous une forme essentiellement rude, quelques-unes des plus tristes passions de l'humanité souffrante. Après avoir creusé profondément mon idée, je me suis contenté de peindre des tableaux ressemblants, sans afficher nulle part la prétention d'en rien conclure. J'ai fait comme un président de Cour criminelle à la fin d'un procès; j'ai résumé les débats en quelques refrains, laissant au grand jury le soin de décider sur la question. Et d'ailleurs, en ces matières ardues, celui qui ne pense point comme moi ne sait peut-être point la vérité, que je ne sais pas non plus. *Homo sum : humani nihil a me alienum puto*. Je chante sur tous les tons la plainte du faible, de la victime, du pauvre enfin : cette lamentation éternelle qui retentit sur la terre depuis que l'homme y existe, et qui, je le crains bien, ne finira qu'avec l'espèce humaine. Mais, tout en psalmodiant quelques versets de ce douloureux *Miserere*, si je comprends les niveleurs, et si mon vers paraît souvent leur être sympathique, cela ne m'empêche point de m'expliquer aussi les conservateurs et de les juger *in petto* sans amer-

tume. Tout individu qui souffre aspire à changer de position : c'est dans la nature. Vous avez beau dire au blessé étendu sur son lit de douleur : « Ne bouge pas ! tout mouvement te serait nuisible à toi et nous dérangerait, nous autres! » L'instinct est là toujours, bien autrement impérieux que votre froide raison. A moins d'une compression irrésistible, le patient remue spontanément, parce qu'il lui semble qu'en se retournant sur sa couche il va être aussitôt soulagé. Au contraire, tout possesseur d'un bien-être quelconque devient partisan fanatique du *statu quo* qui lui assure sa position. Pourquoi changer quand on est bien ?..... Ce *statu quo* est la seule chose que le conservateur comprenne, la seule qu'il exalte, la seule qu'il soit capable de défendre, même avec rage, dans l'occasion. De là cet abîme infranchissable, cette haine aveugle d'une part, cette envie féroce de l'autre. De là cette querelle à tout jamais inextinguible entre le riche et le pauvre... Cela est ainsi !... La chanson le dit d'une façon plus ou moins piquante ; mais il n'est pas plus donné à la chanson d'envenimer ce mal qu'il ne lui est donné de le guérir... Il est passé le temps des Orphée !... La lyre n'a plus aucun pouvoir sur les bêtes farouches! C'est tout au plus s'il lui est permis de bercer parfois quelques indifférents civilisés, et de verser une goutte de baume sur des plaies trop cuisantes... Quoi qu'il en soit, même dans mes écarts les plus furibonds, même lorsque j'ai prêté la parole à des tigres affamés, je ne pense pas avoir jamais perdu de vue au fond le principe sacré de toute morale, la base immuable de toute

loi, divine et humaine : *Ne fais point à autrui ce que tu craindrais de la part d'autrui. Fais à autrui ce que tu désirerais de la part d'autrui.*

Malgré l'innocence de mes intentions, je n'espère pas que mon livre puisse arriver jamais jusqu'aux salons. A part de rares exceptions, les curieux même de ces lieux privilégiés ne veulent point se donner la peine de le lire. Les femmes en ont peur. On a tant dit aux hommes du monde, aux véritables dispensateurs des réputations : « Fi ! l'horreur ! c'est ruisselant de démagogie ! » que la plupart d'entre eux ont fini par en croire mes détracteurs sur parole, et que je me suis vu excommunié sans rémission par la presque unanimité des amateurs même les plus intrépides. Il est pourtant déplorable de se voir condamner ainsi sans défense et sans appel par une foule d'injustes Aristarques qui jugent sur l'étiquette du sac, sans jamais avoir disséqué avec conscience, que dis-je ? sans avoir jamais lu peut-être, un seul de mes couplets.

Aussi m'estimerais-je heureux si quelque lettré influent, dégagé de toute prévention malveillante, osait un jour se dévouer pour tous, et cherchait positivement à quoi s'en tenir sur les prétendues abominations de ma muse. Je serais bien aise que cette personne eût la patience de lire au moins deux fois, avec une attention sérieuse, mes chansons les plus virulentes. Pour peu qu'il s'approchât de la quarantaine, ou qu'il l'eût dépassée, s'il possédait à fond le vieil idiome marseillais, et si, dans le cours de sa vie, il s'était frotté quelquefois à la plèbe de nos quartiers démocratiques, cet arbitre, j'en suis per-

suadé, changerait bientôt d'avis sur mon compte ; et sa conviction entraînant celle de beaucoup d'autres, l'anathème qui pèse sur mes humbles flons-flons ne tarderait guères à être partout révoqué. En me lisant avec soin, on rira souvent; plus souvent encore on trouvera matière à réfléchir ; mais on ne rencontrera nulle part ni le dégoût, ni l'horreur.

Qu'on me lise donc : c'est mon ambition suprême. Si elle est déçue, j'en serai mortifié, sans doute... Mais, après tout, c'est peut-être encore assez, pour que l'on se souvienne de nous, que d'avoir écrit, même dans une langue qui achève de mourir, deux ou trois chansons, une seule, si l'on veut, qui serve d'organe à des peines profondes, et d'écho aux cris d'angoisse de toute une classe malheureuse. On a été vrai une fois : votre propre cœur vous le dit ; quelques esprits d'élite se plaisent à le reconnaître tôt ou tard... Et cela fait compensation au dédain systématique des précieux.

VICTOR GELU.

31 janvier 1855.

NOTE

SUR

LA TRADUCTION LITTÉRALE DE MES CHANSONS

Mes Chansons provençales sont sans contredit, l'un des écrits les plus intraduisibles qu'il y ait au monde. Aussi, cette traduction, bien que consciencieuse, est-elle loin de rendre tout le nerf et tout le gros sel du texte original ; mais elle suffira, je pense, pour en donner une idée vraie. Au reste, quelque médiocre que puisse être ce travail de truchement, je suis persuadé que nul de mes compatriotes, sans même en excepter ni nos Académiciens du crû, ni nos illustrations européennes, n'aurait pu venir à bout de rien d'approchant. C'est une chasse bien ardue que celle de l'équivalent littéral ! Il est plus difficile qu'on ne saurait le croire de pouvoir l'atteindre trois fois sur cinq, ce rara avis in terris *! A cette heure, par suite de l'horreur générale qui accompagne le patois, surtout grâce à mon âge déjà mûr, à mes antécédents, à mes études,*

au milieu dans lequel j'ai longtemps vécu, je suis probablement le seul Marseillais qui connaisse la signification positive, l'acception, la valeur précises de presque tous les termes de notre ancien dialecte local. C'est pourquoi, sur les vives instances de plusieurs de mes amis, j'ai consenti à me charger de cette ingrate besogne de traducteur. Elle épargnera d'ennuyeuses recherches et plus d'un commentaire hasardé aux rares amateurs qui peuvent se soucier encore de ces bagatelles.

VICTOR GELU.

24 Juillet 1861.

CHANSONS MARSEILLAISES

FENIAN É GROUMAN

Touei lei souar, ma bousso de maire
Mi renourié : sies un voourien !
Aimes mangea bouen, voues ren faire ;
Un jou feniras maou, Guïen !
Lou feniantugi,
Lou groumandugi
An dé tou ten desavia lei jouven !...
Maire, li dieou,
Pa tan bedeou,
Per v'escouta, dé mi leva la peou !
Basto qué lou marteou proucure
Dé qué chiqua... rame qu'a fan !
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

A luego dé neisse canaïo,
L'enfan d'un paoure ouvrié massoun,
Perqué sieou pas sorti dei braïo
D'un negoucian vo d'un baroun !
Ieou, tan coouvasso !
Oh ! qué vidasso !

FAINÉANT ET GOURMAND

Tous les soirs, ma buse de mère — Me grognonne : tu es un vaurien ! — Tu aimes à manger bon ; tu ne veux rien faire : — Un jour tu finiras mal, Guillen !.... — Le fainéanter, — La goinfrerie — Ont de tout temps dévoyé les jeunes gens !... — Mère, lui dis-je : — Pas si godiche, — Pour vous complaire, de m'élimer la peau ! — Pourvu que le marteau procure — De quoi mastiquer, rame qui a faim ! — Qui n'est pas fainéant, qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

Au lieu de naître canaille, — L'enfant d'un pauvre ouvrier maçon, — Pourquoi ne suis-je pas sorti des braies — D'un négociant ou d'un baron !... — Moi, si charogne ! — Oh ! quelle large vie !

Oh ! qué challa ! s'avieou agu dé ploun !
Vouaddé-milié !
Particulié !
Ti l'oourieou fa juga, lou restelié !
Mai foou qué Guïen si mesure !...
S'oou-men m'avien fa capelan !...
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

L'iver, lou bou dei dé vou siblo ;
L'estieou, dé suzou sia nega :
Ana un paou manegea la tiblo,
Lei man gobi, lou san giela !
Mai en goguèto,
A la guinguèto,
Rire, canta, gusegea, fa tuba ;
Pui la broucheto,
Pui lei carteto,
Pui eme Chouazo oou lié si radassa !
L'a ti v'un bregan qué mi jure
Qu'aco es pa lou plesi dei san ?
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

L'an passa, doou ten dei Carèno,
Éri rede coumo un palé :
Juna, per ieou es troou dé peno,
E surtou juna per Nouvé !...
Oou courretié
Zou ! trei camié :
N'en retireri mei nouananto pié !
N'agueri proun
Per un capoun ;
Ero de buerri ! m'ané ei vint oungloun !...

Oh ! quelles délices ! si j'avais eu du plomb !...— Oh ! mer de voluptés ! — Mon particulier ! — Je te l'aurais fait jouer, le râtelier !... — Mais il faut que Guillen se mesure !... — Si, au moins, l'on m'avait fait prêtre !... — Qui n'est pas fainéant, qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

L'hiver, le bout des doigts vous siffle ; — L'été, de sueur vous êtes noyé ; — Allez un peu manier la truelle, — Les mains gourdes, le sang gelé !... — Mais en goguette, — A la guinguette, — Rire, chanter, godailler, fumailler ; — Puis la brochette, — Puis les chères petites cartes, — Puis avec Françoise au lit se traînailler !... — Y a-t-il un brigand qui me jure — Que cela n'est pas le plaisir des saints !... — Qui n'est pas fainéant, qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

L'an passé, du temps des calènes (ripailles de Noël), — J'étais raide comme un pieu : — Jeûner, pour moi c'est trop de peine ; — Et surtout jeûner à la Noël !... — Au fripier — Sus ! trois chemises ! — J'en retirai mes quatre-vingt-dix sous ! — J'en eus assez — Pour un chapon ; — Il était de beurre ! Il m'alla aux vingt ongles !...

Qu voou jouï foou qué n'endure :
Fasieou gin-gin lou lendeman ;
Mai es egaou : qu'es pa grouman
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

Mi fa suza lei bassaqueto
Quan vieou certein richas booumian,
Per espragna quoouquei peceto,
Pati doou souen é dé la fan !
Es pa peca
Dé s'espïa
Quan lou besoun vou li reduise pa !
Manges un uou,
O viei couguou !
E poues avé dé gamato dé buou !
Voues pa qué lou mesquin marmure
Quan lou Cresus vieou en mandian !
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

E noueste cura, qué san cesso
Oou prone ven degoubïa
Contro la taoulo é la paresso !
Dé l'oouzi mi fa tremoura !
L'isto pa ben,
Oou citouïen,
Dé coumanda lou juni ei parrouassien !
Es tou redoun,
A sè mentoun,
Lou nazarè rouge coumo un pebroun !
Foou qué ma testo si madure,
Qué li dirieou : ô charlatan !
Creido pu leou : qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

Qui veut jouir, il faut qu'il en endure : — Je grelottais le lendemain ; — Mais c'est égal ! qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

Cela me fait suer les boursicotes, — Quand je vois certains richards bohémiens, — Pour épargner quelques piécettes, — Pâtir du sommeil et de la faim ! — N'est-ce pas péché — De s'éreinter — Quand le besoin ne vous y réduit pas ! — Tu manges un œuf, — O vieux cocu ! — Et tu peux avoir de pleines auges de bœuf ! — Tu ne veux pas que le mesquin murmure — Quand le Crésus vit en mendiant ! — Qui n'est pas fainéant, qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

Et notre curé qui, sans cesse, — Au prône vient déblatérer — Contre la table et la paresse ! — De l'ouïr cela me fait trembler ! — Ne lui sied-il pas bien — Au citoyen, — De commander le jeûne aux paroissiens ! — Il est tout rotond (rond), — Il a sept mentons, — Et son gros nez rouge comme un piment ! — Il faut que ma tête se mûrisse, — Car je lui dirais : ô charlatan ! — Crie plutôt : qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

Vui cadun parlo poletiquo :
M'en meli pa, l'entendi ren ;
Mai s'en fasen la repebliquo
Lou paoure avié toujou d'argen !
S'en pa triman,
Avié tou l'an
Bouen lié, bouen vin, bouen fricò, bouen pan blan,
Leou, leou, dirieou :
Vengue un fusieou !
Espooutissen lei rei, marrias de Dieou !
E qué la repebliquo dure :
Sieou lou proumié de sei rouffian !...
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé Dieou lou cure !

Octobre 1838.

Aujourd'hui chacun parle politique : — Je ne m'en mêle point, je n'y entends rien ; — Mais si, en faisant la république, — Le pauvre avait toujours de l'argent ! — Si, en ne pas trimant, — Il avait tout l'an — Bon lit, bon vin, bon fricot, bon pain blanc ! — Vite, vite, je dirais : — Vienne un fusil ! — Écrasons les rois, truand de Dieu ! — Et que la république dure : — Je suis le premier de ses rufiens !... — Qui n'est pas fainéant, qui n'est pas gourmand, — Qu'un tonnerre de Dieu le creuse !

VINT-UN-CEN-FRAN *

Nicou, vint-un cen fran !... qué veno !...
Vint-un cen fran, bouen robeiroou !...
Vint-un cen fran !... ta camié es pleno
Dé louei d'or eme d'escu noou !...
Quan tron-dé-Dieou n'a dé dougeno ?
Bessai quaranto, qu va soou ?...
Aco si qué n'en soun, dé boou !...
Avié resoun dé mi dire, moun paire :
Poues pa trachi ? bouto à la loutarié.
L'a ren dé taou per tira doou chantié
Lei paourei gen coumo leis acabaire...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

* Le crocheteur qui s'est rendu si fameux à Marseille, sous le nom de *Vint-un-cen-fran*, devait florir vers l'année 1809. Toute la ville s'est occupée longtemps, et les hommes d'un âge mûr se souviennent encore des prodigalités burlesquement royales de ce personnage.

Il avait gagné à la loterie une somme de deux mille cent francs qui lui semblait ne devoir jamais finir, et il trouva moyen de la dépenser en quelques jours. Puis il retourna tranquillement à ses crochets.

VINGT-UN CENTS FRANCS

Dominique, vingt-un cents francs ! quelle veine ! — Vingt-un cents francs, bon crocheteur !... — Vingt-un cents francs !... ta chemise est pleine — De louis d'or et puis d'écus neufs !... — Combien, tonnerre de Dieu, y en a-t-il de douzaines ? — Peut-être quarante !... qui le sait ?... — Cela oui en sont, des coups de filets !... — Il avait raison de me dire, mon père : — Tu ne peux pas percer ? mets à la loterie ; — Il n'y a rien de tel pour tirer du chantier — Les pauvres gens comme les mange-tout !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Le poste d'habitude de *Vint-un-cen-fran* était sur la place extérieure de la Porte-d'Aix, à l'endroit même où a été construit l'Arc-de-Triomphe, quinze ans plus tard. Là, il existait alors un égout qui traversait la chaussée. De chaque côté du grand chemin, un banc de pierre servait de parapet à l'égout. C'est sur ce banc que les crocheteurs avaient coutume de s'asseoir ou de se coucher, en attendant les commissions.

Aro, lei quitti, lei braieto :
Sieou pu riche qu'un remplaçan !
N'ai proun carregea dé receto
Per un marri tècou dé pan ;
M'avè proun souven fa ligueto
Dé voustei saqué d'argen blan,
Ta dé voulur dé negoucian !...
Aro, lou voou fa passa, l'enterigou !
Per mi glounfa la tripo, aro, aï dé pié !...
Lou ganchou oou boïou ! oou boïou lou païé,
Qué m'an rendu pu linge qu'un charnigou !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï,
Vint-un cen fran per fa bouï !

Per pousqué mangea dé becasso
Oourieou vendu mei douei roustoun,
Senso troou faire la grimaço.
Jugea : moun mïou guletoun
Es dé marlusso à la matrasso,
Vo ben dé testo dé mooutoun !...
Aro, voou briffa mies qu'un Moun !
Ai boueno den ; soourrai faire ma pleguo :
A la Reservo, à Vitou doou Farò,
Voueli neda din dé pous dé fricò !...
M'en voou garça, dé poulé, per lei breguo !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

Sounco mi vien, à Meissemino,
Ieou qu'èri toujou tan pegous,
Lei botto, lei gan, la faquino,
Lou flame corsé dé velous,
Lou jabò, lei roun, la badino,
Serai plu Nicou lou puïous.

A cette heure, je les quitte, les caleçons de coureur : — Je suis plus riche qu'un remplaçant ! — J'en ai assez charrié, de recettes, — Pour un mauvais fragment de pain ! — Vous m'avez trop souvent fait la figue — De vos sachets d'argent blanc, — Tas de voleurs de négociants !... — A présent je vais le faire passer, l'agacement des dents ! — Pour me gonfler la tripaille à présent j'ai des sous !... — Le crochet, au bourreau ! Au bourreau, le tortillon — Qui m'ont rendu plus fluet qu'un lévrier ! — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Pour pouvoir manger des bécasses — J'aurais vendu mes deux génitoires, — Sans trop faire la grimace. — Jugez : mon meilleur gueuleton — C'est de la morue cuite sous la cendre — Ou bien des têtes de mouton !... — Maintenant je vais bafrer mieux qu'un Moine !... — J'ai bonne dent, je saurai faire ma tâche ! — A la Réserve, à Victor du Pharo, — Je veux nager dans des puits de fricot ! — Je vais m'en repasser, des poulets, par le grouin !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Lorsqu'on me verra à Maximine, — Moi qui étais toujours si sordide, — Les bottes, les gants, la redingote, — L'élégant gilet de velours, — Le jabot, les boucles d'oreilles, la badine, — Je ne serai plus Dominique le pouilleux.

Alor', farai ma par d'espous !...
Fouesso diran : qu'es aqueou Coumissari !...
E su lou Por sounco voou proumena,
Rasa dé fres é ben requinquïa,
Lei gateiroou m'en diran dé : Canari !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

Sieou tan porta per la fumèlo,
E pa mouïen d'atrouba plan !
Pa uno bougro dé maquarèlo
Qué mi vouguesse per galan !
Toutei, traviran la parpèlo,
Disien : qué voou, lou mouar dé fan ?
Mai esto fé, garo davan !
A mei ginous foou toutei qué lei vigui.
La pelanchoué Nanoun mi dira plu :
Vai ti fa pendre, espia ! buai dé tu !
Coumo rira, vui, sounco la coutigui !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

Voou bouliversa tou Marsïo !
Emmerdi Gobè, Tibodò !
Ah ! ti nen voou foutre en pooutïo
Dé croyançur dé moussurò !
Oou Pounchu, à la Coumedïo,
N'espessarai, dé matalò !
Sieou l'Amperour ! ai d'espegò !...
Nicou tamben la mandara, la cano ;
Ah ! n'ana veire un brave, dé pelaou !
Sieou proun Briqué per garça fué à l'oustaou !
Cregni degun ! sieou lou bourreou dei crano !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

Alors, je ferai ma part d'éclaboussures !... — Beaucoup diront : quel est ce Commissaire !... — Et sur le Port quand j'irai me promener, — Rasé de frais et bien requinqué, — Les poissardes m'en diront de : Canari !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Je suis si enclin à la femelle, — Et pas moyen de trouver chevance amoureuse ! — Pas une bougresse de maquerelle — Qui me voulût pour galant ! — Toutes, tordant la paupière, — Disaient : que veut-il, le meurt-de-faim ?... — Mais, cette fois, gare devant ! — A mes genoux il faut toutes que je les voie ! — La filandière Nanon ne me dira plus : — Va te faire pendre, gredin ! pouah ! de toi !... — Comme elle rira, aujourd'hui, quand je la chatouillerai !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Je vais bouleverser tout Marseille : — J'emmerde Gobet, Thibaudeau ! — Ah ! je t'en foutrai en marmelade — Des glorieux de petits-messieurs !... — Au Pointu, à la Comédie, — J'en écharperai, des matelots !... — Je suis l'Empereur ! J'ai des espèces ! — Dominique aussi la lancera, la canne : — Ah ! vous allez en voir un brave, de pilau !... — Je suis assez forcené pour flanquer feu à la maison !... — Je ne crains personne : je suis le bourreau des crânes !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

Gè l'escoubiié, qué s'esfrayo :
Nicou ! mi di, foou gooubegea !
Soun pesan lei barrien dé païo :
Va sabes, n'as proun manegea ;
Vai plan ; ooutromen ta granaïo
La vas tan leou escudela !
— Sieou-ti Gavoué, per boussegea !
Quan durarié qu'un mes, moun bordelagi ;
Un mes, doou men, oourai fa lou moussu ;
Mourras mandian coumo as toujou viscu,
Tu !... leisso-mi, couïoun dé caguo-à-ragi !...
Sian eme Dieou !... aven dé qué jouï :
Vint-un cen fran per fa bouï !

Février 1839.

Joseph le balayeur, qui s'effraie : — Dominique, dit-il, il faut économiser ! — Elles sont pesantes les bottes de paille ! — Tu le sais ; tu en as assez manié, — Va doucement; autrement, ta grenaille — Tu auras bientôt transvasé !... — Suis-je Gavot, pour boursicoter !... — Quand elle ne durerait qu'un mois, mon orgie, — Un mois, du moins, j'aurai fait le monsieur !... — Tu mourras mendiant comme tu as toujours vécu, — Toi !... laisse-moi, coïon de chie-à-foison !... — Nous sommes avec Dieu ! nous avons de quoi jouir : — Vingt-un cents francs pour faire bouillir !

L'AGAZO *

Souto la capo doou souleou
L'a d'urous que lei fieou dé pipi.
Qué ti dirai ? viro pa beou !
Despui toun viagi, brave Zipi,
Soun desesca, tei poourei quiqui !
Nous an ſoutu lou coou parfè,
Oh ! mai dé qué maniero !...
Aqueou mangeo-san dé Pouarfè,
Aqueou brandur dé Mèro,
(Douei restan dé galèro !)
Per desavia nouste péis,
Pa counten d'estraïa la brazo,
Nous an fa veni dé Paris
Un lume qué li dien l'Agazo...
Mai sé sabies cé qu'es l'Agazo !
Bougro d'Agazo !
Putan d'Agazo !

* Durant toute l'année 1838 et une partie de 1839, le sol de Marseille, dans les principaux quartiers, a été bouleversé par trois Compagnies d'éclairage au gaz. Chacune de ces entreprises a fait pratiquer des tranchées particulières pour ses tuyaux de conduite. La Compagnie Méridionale avait établi son usine à gaz sur le boulevard

LE GAZ

Sous la cape du soleil — Il n'y a d'heureux que les fils de proxénètes ! — Que te dirai-je ? il ne retourne pas beau ! — Depuis ton voyage, brave Joseph, — Ils sont désamorcés, tes pauvres mignons !... — On nous a foutu le coup parfait ; — Oh ! mais de quelle manière ! — Ce mange-sang de Préfet, — Ce branleur de Maire, — Deux rebuts de galère ! — Pour dévoyer notre pays, — Non contents de répandre la braise, — Nous ont fait venir de Paris — Une lumière qu'ils appellent le Gaz !... — Mais si tu savais ce que c'est que le Gaz ! — Bougre de Gaz ! Putain de Gaz !

des Dames, tout près de la vieille tour Sainte-Paule. Les pêcheurs de coquillages prétendaient que le résidu de cette fabrique coulant vers la Joliette, avait infecté l'anse de ce nom, puis toutes celles des environs. Au point que le poisson en aurait contracté d'abord un goût de résine fort désagréable, et puis qu'il aurait fini par abandonner tout-à-fait nos parages.

Magino-ti qu'ei grand quartié
Vies uno longuo tirassiero
Dé gro foutraou dé bistortié
Qu'aclapoun dé siei pan dé terro :
Alin dedin l'a la matiero.
Es pa d'oli ; es pa dé seou ;
Diria pa qué bouleguo,
Esquïo mai qué d'argen vieou !
Vira l'uei, fa une lèguo.
Aquelo si, qu'empeguo !
E dé suito qué ven la nué,
Din dé veire coumo d'avazo
Vies espousqua un jué-d'aiguo dé fué.
E vaqui cé qu'es, soun Agazo !...
N'ai plen lei doousso, dé l'Agazo !
Bougro d'Agazo !
Putan d'Agazo !

Meme à l'enclaou dé Moussu Tian,
Oou camin dé la Joulieto,
Dé Franciò, dé breguetian
Fabriquoun la droguo secrèto.
N'en counoueissi pa la recèto ;
Mai duou restre un mooudi pouioun !
Soun jus, lon la muraïo,
Rageo pu negre qu'un carboun ;
Eissoto s'esparpaïo,
Pui, la mar va rabaïo,
E doou Barri eis Enfiermarié,
Su lei pouncho vo din lei craso,
Sé fas un pei, es dé fumié :
V'a tou poustifera l'Agazo !
O poustèmo dé Dieou d'Agazo !
Bougro d'Agazo !
Putan d'Agazo !

Imagine-toi qu'aux grands quartiers — Tu vois une longue traînée — De gros fatras de bistortiers — Que l'on recouvre de six empans de terre : — Là dedans il y a la matière. — Ce n'est pas de l'huile; ce n'est pas du suif; — Vous ne diriez pas que cela bouge; — Cela glisse plus que de l'argent vif : — Vous clignez de l'œil, cela fait une lieue. — Celle-là oui est gluante ! — Et de suite que vient la nuit, — Dans des verres comme des vases, — Tu vois éclabousser un jet d'eau de feu. — Et voilà ce qu'est leur Gaz... — J'en ai plein les bourses de leur Gaz. — Bougre de Gaz ! — Putain de Gaz !

Même à l'enclos de Monsieur Tian, — Au chemin de la Joliette, — Des Franciots, des bateleurs — Fabriquent la drogue secrète. — Je n'en connais point la recette; — Mais ce doit être un maudit poison ! — Son suc, le long de la muraille, — Coule plus noir qu'un charbon. — Ceci s'éparpille, — Puis la mer le ramasse; — Et de la falaise aux Infirmeries — Sur les côtes ou dans les criques, — Si tu prends un poisson, c'est du fumier : — Il a tout pestiféré, le Gaz ! — O apostème de Dieu de Gaz ! — Bougre de Gaz ! — Putain de Gaz !

Ai la pratiquo d'un Moussu
Qué paguo ben, mai qu'es pa tendre :
Mi crompo fouesso mourre-du,
E tou lou pei qué pouedi prendre
Lou dimècre vo lou divendre.
Adavanzier, dé fieoupelan
Avieou fa ma banasto,
La pouarti leou à moun chalan,
N'en douarbe vun, lou tasto,
E subran mi di : basto !
Voues m'empouisouna, maquareou !
As esca dé quitran, zé gazo !...
Oou large ! é vengues plu, bourreou !
Vaqui cé qué m'a fa l'Agazo !...
O pessin dé fremo d'Agazo !
Bougro d'Agazo !
Putan d'Agazo !

En soutan d'ooussin, ten passa,
En fen per aqui quaouquei muscle,
Nous arribavo d'amouessa
Noueste goouzié, quan sentié l'uscle,
Vivian chin-cherin senso ruscle ;
Mai, per lou coou, adieou meis uou !
Adieou, blanquo mounisso !
Adieou flamei basse dé buou !
Toumban dé la tooulisso !
N'an garça la sooucisso !
N'avié pa proun doou Ginouves,
Mouestre bandi qué nous escraso,
Per acaba lou Marsïes
Li foulié encaro soun Agazo !...
A Gèno ! lei marchan d'Agazo !
Bougro d'Agazo !
Putan d'Agazo !

J'ai la pratique d'un Monsieur — Qui paie bien, mais qui n'est pas tendre; — Il m'achète force gros vers d'amorce — Et tout le poisson que je puis prendre — Le mercredi ou le vendredi. — Avant-hier d'énormes crustacés — J'avais empli ma corbeille; — Je la porte aussitôt à mon chaland; — Il en ouvre un, il le goûte, — Et soudain il me dit : assez ! — Tu veux m'empoisonner, maquereau ! — Tu as amorcé avec du goudron, je gage ! — Au large ! et ne viens plus, bourreau !... — Voilà ce que m'a fait le Gaz ! — O pissat de femme de Gaz ! — Bougre de Gaz ! — Putain de Gaz !

En plongeant aux oursins, temps passé, — En faisant par là quelques moules, — Il nous arrivait d'éteindre — Notre gosier, quand il sentait le roussi; — Nous vivions cahin-caha, sans fringale. — Mais pour le coup, adieu ma couvée !... — Adieu, blanche munition ! — Adieu, succulents arlequins de bœuf ! — Nous tombons de la toiture ! — On nous a fichu la saucisse !... — Il n'y en avait pas assez du Génois, — Monstre, bandit qui nous écrase ! — Pour achever le Marseillais — Il y fallait encore leur Gaz !... — A Gênes, les marchands de Gaz ! — Bougre de Gaz ! — Putain de Gaz !

Aro, qué faran Tebelein,
Chèchi, Jané, Mècle, soun fraire,
Cieouclé, Mietaioun, Gèto, Nin?
Qué faran toutei lei soutaire,
Per pa mouri dé fan, péchaire!
Pouden plus restre escoubiié,
Tan-paou espïo-rosso :
An arrenta, aquelei mestié
En dé gouapou à carrosso,
Qué doou paoure fan bosso!
Ensin, per mettre d'oli oou blé,
Sé sa micaniquo noun raso,
Fourra qu'alounguen lei cin dé,
E va duourren à soun Agazo!...
O guïoutinuzo d'Agazo!
Bougro d'Agazo!
Putan d'Agazo!

Mai vendra ben, lou tramblamen,
Per nou tira dé la misèri!
Clapié dé piaffou! vou daren
Eme vouesti borneou dé ferri,
Alor, d'Agazo un fier cristèri!...
Vouei, oouré bèlo creida oou lar,
V'aplatiren la figuo!
Foou qué d'Agazo lou petar
Devesse sei boutiguo,
N'en fasse millo briguo!...
Alor, tamben à noueste tour
Diren : Zèno! pa balïazo!...
Nous a suça nouesto suzour ;
N'a voula noueste pan, l'Agazo ;
Mai vui noun revengeo, l'Agazo!
Vivo l'Agazo!
Vivo l'Agazo!

Mars 1839.

A présent que feront Tebelein, — François, Jeannet, Barthélemy, son frère ? — Cerclet, Mi-Taillon, Joseph, Tonin ? — Que feront tous les plongeurs, — Pour ne point mourir de faim, les misérables ! — Nous ne pouvons plus être balayeurs, — Non plus écorche-rosses : — L'on a affermé ces métiers — A des matadors en carrosse, — Qui du pauvre font ripaille ! — Ainsi, pour mettre de l'huile à la mèche, — Si leur mécanique nous rase, — Il faudra que nous allongions les cinq doigts, — Et nous le devrons à leur Gaz ! — O guillotineur de Gaz !... — Bougre de Gaz ! — Putain de Gaz !

Mais il viendra bien, le tremblement, — Pour nous tirer de la misère ! — Monceau de filous ! Nous vous donnerons — Avec vos tuyaux de fer — Alors, de gaz un fier clystère !... — Oui, vous aurez beau crier à l'aide; — Nous vous aplatirons la figue ! — Il faut que de gaz le pétard — Renverse les boutiques, — En fasse mille bribes !... — Alors aussi, à notre tour, — Nous dirons : Gêne ! point de balayage !... — Il nous a sucé notre sueur; — Il nous a volé notre pain, le Gaz; — Mais aujourd'hui il nous venge, le Gaz : — Vive le Gaz ! — Vive le Gaz !

LEIS AOUBRE DOOU COUS *

La frenizien mi pouigne l'avelano !
Ma fé dé Dieou ! nouestei Consou fouirous
Vien plu luzi l'estèlo Tremountano :
Fan deraba lei beis oume doou Cous !

Paourei Mitroun qué la suzou devoro,
Aquito avian un paou d'oumbro, l'estieou ;
Nou la leva ! foou doun qué siguen Floro ?
S'anan resti, Caramantran dé Dieou !

Lou jou, la nué brazié su la casaquo :
Avan la mouar seren dedin l'infer !
Coumo voulè qu'aganten pa la flaquo ?
Es troou verai : lou fué lacho lei ner !

Sé quaouquei fé s'atrouvan en patrouio,
Enchancrissian, doou diminche oou dilun,
A l'aveni dé longuo faren chouio ;
Lei bossou van nou seca lou petun.

* On a commencé à abattre les arbres de notre Grand-Cours le mardi-saint, 26 mars 1839. L'opération a été entièrement terminée le vendredi 12 avril suivant. Ces

LES ARBRES DU COURS

Le frémissement me titille la noisette ! — Ma foi de Dieu ! nos consuls foireux — Ne voient plus luire l'étoile Tramontane : — Ils font arracher les beaux ormes du Cours !

Pauvres mitrons que la sueur dévore, — Là nous avions un peu d'ombre, l'été : — Vous nous l'enlevez ! il faut donc que nous soyons victimes ? — Nous allons nous rôtir, Carême-entrant de Dieu !

Le jour, la nuit, brasier sur la casaque : — Avant la mort nous serons dans l'enfer ! — Comment voulez-vous que nous n'empoignions pas la mollesse ? — C'est trop vrai : le feu lâche les nerfs !

Si quelquefois nous trouvant en patrouille, — Nous chagrinions la frase, du dimanche au lundi, — A l'avenir, sans cesse nous ferons pâte peu travaillée ; — Les maîtres vont nous sécher le derrière.

arbres, encore magnifiques, pour la plupart, avaient, dit-on, été plantés dans le courant de l'année 1765.

Lei passeroun anaran eis Alèio
Per s'espragna la ragi doou souleou ;
Mai lei Mitroun é lei fio à lieourèio
Mounté pourran faire soun San-Micheou !

Lei Bouquetiero, eme sei grans estori,
Sei parapluegeo é sei gouarbo dé flou,
Dei viei cepoun perdran leou la memori ;
Naoutrei, qu'oouren per carma la doulou ?

Pamen lou Cous èro noueste eiretagi ;
Dé pèro en fieou, despui deso-sè-cen,
Si li venian refresca lou couragi,
Faire dé testo, é chima l'eigarden.

Oh ! lou morbin mi pouigne l'avelano !
Ma fé dé Dieou ! nouestei Consou fouirous
Vien plu lusi l'estèlo Tremountano :
Fan déraba lei beis oume doou Cous !

Lou gro Loouren, noueste mestre dé palo,
Mi di : Jourian, qué serto dé brama ?
Ieou ti la voou amouessa, la cigalo :
Escouto-mi, seras leou clavela.

Pitoué, s'avies un pessu dé lituro,
Soouriés d'abor qué tei cavo tan aou
Soun dé taceou davan l'architeturo
Qu'an desparti su lou fron deis oustaou.

Demando vo ei taiaire dé peiro,
Qu'es soun mestié ; elei ti va diran :
Quan voou basti qué l'architètro gueiro
Per fin qué ren li tape soun davan.

Les moineaux iront aux Allées — Pour s'épargner l'ardeur du soleil ; — Mais les mitrons et les filles à livrée — Où pourront-ils faire leur Saint-Michel !

Les bouquetières, avec leurs grands stores, — Leurs parasols et leurs corbeilles de fleurs, — Des vieux billots perdront tôt la mémoire ; — Nous, qu'aurons-nous pour calmer la douleur ?

Pourtant le Cours était notre héritage : — De père en fils, depuis dix-sept cents, — Nous nous y venions rafraîchir le courage, — Faire des conquêtes et humer l'eau-de-vie.

Oh ! la malice me pique la noisette ! — Ma foi de Dieu ! nos consuls foireux — Ne voient plus luire l'étoile polaire : — Ils font arracher les beaux ormes du Cours !

Le gros Laurent, notre maître de pelle, — Me dit : Julien, que sert-il de brailler ? — Moi, je te le vais éteindre, ton babil : — Écoute-moi, tu seras bientôt cloué !

Garçon, si tu avais une pincée de lecture, — Tu saurais d'abord que tes objets si hauts — Sont des emplâtres devant l'architecture — Que l'on a départi sur le front des maisons.

Demande-le aux tailleurs de pierre, — Car c'est leur métier ; eux, ils te diront : — Lorsqu'il veut bâtir que l'architecte prend ses mesures — Afin que rien ne lui bouche sa devanture.

Nouesteis encian feroun une falipo ;
Oourien degu leissa tout aco nus ;
V'a leou coumpré, tamben, Meste Felipo ;
E nous a di : vite ! oou soou aqueou brus !

Figuro-ti la bèlo proumenado,
Sounco lou Cous sera debaguegea ;
Qué dé pertou l'oouran mé dé calado ;
Qué li veiras l'agazo lampegea !

Lou souar, alor, sé vas eme Rouseto,
Su lei bancaou, caligna, darnagas !
Lei passeroun ni mai lei dindoureto
Ti vendran plu caga dessu lou nas.

Teis aoubre, pui, avien toutei lou verme ;
Enca siei mes tou serié esta pourri :
Va sabes ben qu'èro rouiga, soun germe ?
Va visies pa coumo èroun nequeri ?

Leis an toumba per ti soouva la trouncho ;
N'ères temouin : quan venié lou mistraou,
N'avié toujou quoouqu'un qué partié en pouncho.
Vai, proun vo tar t'oourien mé à l'espitaou !

Ensin, Jourian, creze-mi : resto à nuno.
Sabes qué sieou jamai esta rouyous ;
Mai an resoun lei Prieou dé la Coumuno
De coundana lei vieis oume doou Cous...

— Pèro Loouren, vou parla coumo un libre ;
Ieou, pouedi pa m'espliqua din lou fin ;
Mai, foutu-Dieou ! es-qué sian doun pa libre
Dé si lagna, s'aven lou gro pegin !

Nos anciens firent une bévue; — Ils auraient dû laisser tout cela nu ; — Il l'a bien compris, aussi, Maître Philippe ; — Et il nous a dit : vite ! à bas ce buisson !

Figure-toi la belle promenade, — Lorsque le Cours sera déblayé ; — Que de toutes parts on y aura mis des pavés ; — Que tu y verras le gaz flamboyer !

Le soir, alors, si tu vas avec Rosette, — Sur les bancs faire l'amour, étourneau ! — Les passereaux non plus les hirondelles — Ne te viendront plus chier sur le nez.

Tes arbres, puis, avaient tous le ver : — Encore six mois, tout aurait été pourri. — Tu ne le sais pas, qu'il était rongé, leur germe ? — Ne le voyais-tu pas, comme ils étaient exténués ?

On les a abattus pour te sauver la boule. — Tu en étais témoin : quand venait le mistral, — Il y en avait toujours quelqu'un qui partait en pointe. — Va ! tôt ou tard ils t'auraient mis à l'hôpital !

Ainsi, Julien, crois-moi, reste tranquille. — Tu sais que je n'ai jamais été rouilleux ; — Mais ils ont raison, les Prieurs de la Commune, — De condamner les vieux ormes du Cours...

Père Laurent, vous parlez comme un livre ; — Moi, je ne puis m'expliquer dans le fin ; — Mais, fou-tu-Dieu ! est-ce que nous ne sommes donc pas libres — De nous lamenter, si nous avons le gros chagrin !

Senso cerqua leis uei darnié l'oourïo,
Vou respoundrai : qu'es aco tan courous ?
N'avian pa proun dé carriero, à Marsïo ?
N'avian pa proun dé gran camin pooussous ?

Leissi pima davan d'uno muraio
Cademicien, pintre vo frejourié :
Lei beis oustaou, qué soun per la gusaio ?
Qu'es, dé pilastre, oou garçoun boulangié !

Eimarié mies lou fuiagi d'un aoubre,
Quan la calou li ven leva l'aren,
Qué vin palai dé frejaou é dé maoubre
Toutei raia coumo un cuïé d'argen.

Qué mi canta dé saven, dé beluro !
L'ai oouzi dire en aquelei booumian,
Qué lou mïou ché-d'uvro dé mouluro
Es ren, respè doou dedaou d'un aglan !

Dia qué leis oume avien plu gé dé sabo ;
Pamen, n'ai vi toumba dei tres par doues :
Avien lou couar plu rouge qu'uno rabo ;
E dé ma vido ai vi tan flame boues !

Meste Loouren, vè ! coouqua fouero l'iero,
Perqué via pa mounté voueloun veni :
L'aven fa poou eme nouesto bandiero,
E lei foussa cerquoun dé nou puni !

V'en souvenè ? quan fé babaou la Santo,
N'avien bourra dessu leis ome blan :
Li garcerian une fiero tramblanto ;
Es soun revenge, aco, dei viei bregan !

Sans chercher les yeux derrière l'oreille, — Je vous répondrai : qu'est-ce que cela si décent ? — Nous n'en avions point assez de rues, à Marseille ? — Nous n'en avions point assez de grands chemins poudreux ?

Je laisse se pâmer devant une muraille — Académicien, peintre ou sculpteur : — Les belles maisons, que sont-elles pour la gueusaille ? — Qu'est-ce que des pilastres au garçon boulanger ?

Il aimerait mieux le feuillage d'un arbre, — Quand la chaleur lui vient enlever l'haleine, — Que vingt palais de pierre taillée et de marbre — Tous rayés comme une cuiller en argent !

Que me chantez-vous de savants, de ciselures ! — Je leur ai ouï dire, à ces bohémiens, — Que le meilleur chef-d'œuvre de moulure — N'est rien auprès de la coque d'un gland !

Vous dites que les ormes n'avaient plus de sève ; — Cependant j'en ai vu abattre des trois parts deux : — Ils avaient le cœur plus rouge qu'une betterave ; — Et de ma vie je n'ai vu tant superbe bois !

Maître Laurent, voyez-vous, vous foulez hors de l'aire, — Parce que vous ne voyez pas où ils en veulent venir : — Nous leur avons fait peur avec notre bannière, — Et les forçats cherchent à nous punir !

Vous vous en souvenez ? quand apparut la Sainte (République), — On nous avait lâchés sur les hommes blancs ; — Nous leur flanquâmes une fière tremblante ; — C'est leur revanche, cela, des vieux brigands !

Aro, lou Cous semblo uno lichofroïo
Qu'an alesti per nou faire toourra.
Dé noueste maou juguoun lei boueinei voïo ;
An sei bastido, elei, per si challa !

Aro si dien : segu ! voou ben la peno
Qué d'espoumpi, boulangié vo maçoun,
Qué dé marrias vendur dé chèr umèno
Aguoun d'oumbragi oou fouar dé la sesoun !

Coupa l'aco ! adrou su la canaïo !
Ah ! lei fena demandoun dé plesi ?
Grezïa lei ! la marrido peissaïo
Es pla goustous qué quan es ben fregi !...

Oh ! lou verin mi pouigne l'avelano !
Ma fé dé Dieou ! nouestéi Consou fouirous
Vien plu luzi l'estèlo Tremountano :
Fan deraba lei beis oume doou Cous !

Mai 1839.

Maintenant le Cours ressemble à une lèchefrite — Qu'ils ont apprêtée pour nous faire torréfier. — De notre mal ils en rient, les bons sires ! — Ils ont leurs bastides, eux, pour se prélasser !

A présent ils nous disent : c'est sûr ! il vaut bien la peine — Que des malotrus, boulangers ou maçons, — Que des misérables, vendeurs de chair humaine, — Aient de l'ombrage au fort de la saison !

Coupez-leur cela ! haro ! sur la canaille ! — Ah ! les forcenés demandent du plaisir ? — Grillez-les ! le méchant menu-fretin — N'est plat savoureux que lorsqu'il est bien frit !...

Oh ! le venin me darde l'aveline ! — Ma foi de Dieu ! nos Consuls foireux — Ne voient plus luire l'étoile Tramontane : — Ils ont arraché les beaux ormes du Cours !

LEI LUME E LOU FRICO

Meste Manuei cregne tan la sorniero
Qué mangeo ren, per mies veire, à soupa :
Uno tartiflo, un pouarri ; tristo chiero ;
Mai siei calen ; osquo per la clarta !...
O massacan ! qué la pitanço abounde !
Lou gus tamben s'imple, senso pegoun.
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Per benezi moun cabanoun d'Endoume
Si sian trouva deso-noou portafai,
E mi disien, lei fleou : d'abor, Guieoume,
Eicito foou dé quinqué : l'a d'espai...
Mooudi dé Dieou ! lou ciele vou prefounde
Parlen doou gi, dei dindo, dé l'artoun.
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Coumo ! avè poou dé manqua la soupapo !
L'aze, à la grupi, a t'i dé candelié ?
E va soun trin, counten qué dé la trapo
L'aguoun pouarju per soourra lou perié.

LES LUMIÈRES ET LE FRICOT

Maître Mal-Œil craint tant l'obscurité — Qu'il ne mange rien, pour mieux voir, à souper : — Une patate, un porreau ; triste chère ; — Mais six calens (lampes) ; bravo pour la clarté !... — O caillou brut ! que la pitance abonde ! — Le ventre aussi bien s'emplit sans torche. — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

Pour bénir mon cabanon d'Endoume — Nous nous sommes trouvés dix-neuf portefaix, — Et ils me disaient, les étourdis : d'abord, Guillaume, — Ici il faut des quinquets : puis de l'espace... — Maudits de Dieu ! le ciel vous engouffre — Parlons du vin, des dindes, du bon pain. — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez !

Comment ! vous avez peur de manquer la soupape ! — L'âne, à la crèche, a-t-il des chandeliers ? — Et il va son train, content que de la trappe — On lui ait tendu pour lester le pylore.

Lou chin quan voou rouiga l'ouesse, s'escounde :
Brando la quoué s'a feni soun mouroun.
Dé lumé n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Nouestei Sendy soun d'animaou bijarre :
M'an fa ranchi dé ciargi, per ma par,
Un miech-escu, la festo dé San-Piarre :
Tou jus lou près dé cin lieouro dé pouar.
D'aquel escla, lou patroun qué n'en tounde ?
Pa tan dé ciero, é moustou cambajoun !...
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Dien qu'estou ten es lou sieoucle dei lume,
Perqué si vi din lei mendre caffè,
Pa un morpienò qué noun liege é noun fume ;
Lei Barbabou fincou parloun francè !...
Belo avarié qué lou riche semounde
Su l'estouma quan nou tiro un sedoun !
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Qué guzarié d'engraissa dé boudori
Per mascara dé troué dé papié blan !
N'en voulen plu, dé libre, d'escritori ;
Vouestei saven soun toutei dé fenian !
Qué su lou quei Piarreto mi segounde :
Mi curarien l'armari, sei liçoun !
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Vouei, dé pertou fabriquoun dé bougïo ;
Dé nué l'agazo attaquo lou souleou ;

Le chien quand il veut ronger l'os, se cache : — Il branle la queue s'il a fini son tas. — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

Nos Syndics sont des animaux bizarres : — Ils m'ont subtilisé de cierges, pour ma part, — Un demi-écu, à la fête de Saint-Pierre : — Tout juste le prix de cinq livres de porc. — De cet éclat, le patron qu'en tond-il ? — Pas tant de cire, et succulent jambonneau !... — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

On dit que ce temps-ci est le siècle des lumières, — Parce qu'on le voit dans les moindres cafés, — Pas un petit morpion qui ne lise et ne fume ; — Les Barbaboucs jusque parlent français !... — Belle avarie que le riche nous semond — Sur l'estomac quand il nous pratique un seton ! — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

Quelle gueuserie d'engraisser des outres à huile poussifs — Pour machurer des fragments de papier blanc ! — Nous n'en voulons plus de livres, d'écritoires ; — Vos savants sont tous des fainéants ! — Que sur le quai Petit-Pierre me seconde : — Elles me dévasteraient le buffet, ses leçons ! — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

Oui, de toutes parts on fabrique des bougies ; — La nuit, le gaz défie le soleil ;

Mai paou à paou restreignoun lei boutïo ;
Mai quienze pié d'un mousselé d'agneou !
Mai lou gazan, en tantou, qué si founde !
Sé vian pu clar, fen fouesso pu pichoun !
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Qué proufitan dé sei manifaturo ?
Sé lei vapour aduen doou Lenguedo
Milo bestiaou per nouesto nourrituro,
Brulan lou seou ; mai gardoun lei gigo !...
Cagan dé dré ; la barro nou counfounde,
N'esbarluga !... douna-nou dé bouioun !
Dé lume n'a toujou per tou lou mounde ;
Mai dé frico n'a jamai proun !

Juin 1839.

Mais peu à peu l'on rétrécit les bouteilles ; — Mais quinze sous d'un morcelet (petit morceau) d'agneau ! — Mais le gain, en attendant, qui se fond ! — Si nous voyons plus clair, nous faisons beaucoup plus petites bouchées ! — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

En quoi profitons-nous de leurs manufactures ? — Si les vapeurs apportent du Languedoc — Mille bestiaux pour notre nourriture, — Nous brûlons le suif ; mais ils mangent les gigots !... — Nous chions debout ; la barre nous morfond ; — Vous nous éblouissez ! donnez-nous du bouillon ! — Des lumières il y en a toujours pour tout le monde ; — Mais du fricot il n'y en a jamais assez.

LA LOUTARIE *

Poues faire la crous oou bouenur ;
Ti poues ana debooussa à l'Ourso !
Tu tamben, capelié foulur,
Sies enredi, senso ressourço.
Lei Roudrigou, fasur dé lei,
De tei souvè prenen mesuro,
N'an sachu ravoueira lou crei
Dins un décrè caffi d'orduro.
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

Ti rapèles qu'untei regrè,
Oou lué doou fuoutre, quan dé sedo
Fougué basti leï cicorè :
Semblaves uno pero bledo.
Enca, per releva l'aïé,
Ti restavo oou men lou quaterno.

* La loterie, qui avait déjà subi des modifications assez importantes au commencement de 1830, a été, comme chacun sait, définitivement supprimée à partir du premier janvier 1836. Tout le monde a justement

LA LOTERIE

Tu peux faire la croix au bonheur ; — Tu peux aller te précipiter à l'Ourse : — Toi aussi, chapelier fouleur, — Tu es ruiné sans ressource. — Les Gérontes, faiseurs de lois, — De tes souhaits prenant mesure, — En ont su raser le surcroît — Dans un décret bourré de fautes ! — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

Tu te rappelles quels regrets, — Au lieu de feutre, quand de soie — Il fallut bâtir les chapeaux : — Tu ressemblais à une poire blette. — Encore, pour relever l'ayoli, — Il te restait au moins le quaterne.

applaudi à cette mesure, hors le menu peuple, dans l'intérêt duquel elle a été prise. Ainsi, cette chanson n'est point un anachronisme, comme sa date pourrait le faire supposer. Les regrets qu'elle exprime ne sont que l'écho des plaintes quotidiennes de nos ouvriers.

Vui, ton mitou fa pecouïé :
Es escouelado, la citerno !
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

E pui ti fan aqueou varun !
Ti venoun dire qué lou pople,
Sé voou mangea dé bouei fassun,
Foou ni qué jugue, ni qué pople !
Pouedon plu chiffra sei milien,
Elei : n'an per dessu la testo ;
Mai gardaran la permissien
En Bourso dé doubla soun resto !...
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

La saquo plato, erian counten
Dé pantaia fino boumbanço ;
Ogro ! vou couestavo pa ren
Noueste songi dé beneranço ;
E nou venè derevïa !...
Treboura la souleto joïo
Qu'aguessian gaou dé choourïa !...
Adieou lei forço ! adieou la voïo !
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

Sé nou quichavo troou,lou fai,
Courrian uno bïeto escrieoure
En disen : sangeara, bessai !...
Bessai, sant espouar qué fa vieoure !...
Mai noun : toujou seren esclaou ;
Din sei plesi l'a ren dé nouestre,

Aujourd'hui ton nez s'allonge en queue flétrie : — Elle est épuisée, la citerne! — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

Et puis ils te font ce fracas ! — Ils te viennent dire que le peuple, — S'il veut manger de bons hâchis, — Il faut ni qu'il joue, ni qu'il peuple ! — Ils ne peuvent plus chiffrer leurs millions, — Eux: ils en ont par dessus la tête; — Mais ils garderont la permission — En Bourse de tripler leur reste... — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

La besace plate, nous étions contents — De rêvasser fine bombance ; — Ogres! il ne vous coûtait rien — Notre songe de surabondance ; — Et vous nous avez réveillés !... — Vous troublez la seule joie — Que nous eussions plaisir à choyer !... — Adieu les forces ! adieu la volonté ! — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

S'il nous pressait trop, le faix, — Nous courions un billet écrire — En disant : cela changera, peut-être!... — Peut-être, saint espoir qui fait vivre !... — Mais non ! toujours nous serons esclaves ; — Dans leurs plaisirs il n'y a rien de nôtre,

Tité, dra fin, varlé, chivaou,
Accaparraran tou, lei mouestre !
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

Ah-tè ! massacro-ti, crestian !
Carculo su tei bouiabaisso ;
Dé la soupo dé teis enfan
Rouigno lou deimo per sa caisso !
Dé teis espragni, esten malaou,
Pagaran pa trei medecino,
L'interes é lou capitaou !...
Fa lou coumourun, ta deblino.
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié :
Per fa dé bla plu gé dé loutarié !

M'an pa demanda moun avis
Per arsouna sa lei mooudicho !
Qué l'oourieou di : ta dé boutis !
Voulè qué la bourro sié richo ?
Leva cin liar dessu lou pan ;
N'agoutè plu tan leis oulivo,
E leissa-nou quaouquei fé l'an
La galioto en prouspetivo...
Qué sé nou foou creba su d'un fumié,
S'estordissen eme la loutarié.

Oh ! carita ! rendè nou lo !
Sabè ! nou maquo, la courregeo !
Rendè nou l'espouar doou gro lo ;
Dei malurous bressa l'envegeo !
Quan lei nistoun an lou mouqué,
Li refuso jamai, sa mèro,

Poupées, drap fin, valets, chevaux, — Ils accapareront tout, les monstres ! — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

Ah ! tiens, massacre-toi, pauvre chrétien ! — Calcule sur tes bouillabaisses ; — De la soupe de tes enfants — Rogne la dîme pour leur caisse ! — De tes épargnes, étant malade, — Ils ne paieront pas trois médecines, — L'intérêt et le capital !... — Elle est au comble ta débine. — Toussaint, tu mourras proscrit sur un fumier : — Pour faire du butin plus de loterie !

Ils ne m'ont pas demandé mon avis — Pour arçonner leur loi maudite ! — Car je leur aurais dit : tas de succubes ! — Vous voulez que la bourre soit riche? — Otez cinq liards sur le pain ; — Ne nous égouttez plus tant les olives, — Et laissez-nous quelquefois l'an — Les galions en perspective... — Afin que, s'il nous faut crever sur un fumier, — Nous nous étourdissions avec la loterie !

Oh ! charité ! rendez-nous-la ! — Savez-vous ! elle nous meurtrit, la courroie ! — Rendez-nous l'espoir du gros lot ; — Des malheureux bercez l'envie ! — Quand les nourrissons ont la coqueluche, — Elle ne leur refuse jamais, leur mère,

Dé muscardin ni dé jugué;...
Un paou dé bono à la misèro!...
Qué sé nou foou creba su d'un fumié...
S'estordissen eme la loutarié!

Juin 1839.

Des bonbons ni des hochets... — Un peu de douceurs à la misère !... — Afin que, s'il nous faut crever sur un fumier, — Nous nous étourdissions avec la loterie !

LOU PEGOU

A rapor qué din lei lacoun
Logi en chambro garnido,
Tou lou mounde mi crido
Qué sieou un caïman, un capoun !
Cadun m'adoubo ;
Mi fan la loubo ;
Mi coucharien ben leou à coou d'escoubo.
Doou Pouen dé Peire ei Caraman
Mi dien : i ! Blème, lou Damian !...
Sieou piaffou, vouei ; mai vouestei negoucian !
Tur, Judieou, Crestian, Grègou,
Angles, Francè, Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Blème voou gaire, es proun verai :
Counouei la manipolo ;
Ei Frèro dé l'escolo
Fasié peta fouesso artirai.
Duro cervèlo
E den cruèlo,
Per lou bouiroun èro piegi qué grèlo,

LE LARRON

A cause que dans les accons — Je loge en chambre garnie, — Tout le monde me crie — Que je suis un caïman, un capon ! — Chacun m'arrange ; — On m'assaille de huées ; — On me chasserait bientôt à coups de balai. — Du Pont de Pierre aux Poutres flottantes — On me dit : hue ! Blême, le vagabond !... — Je suis voyou, oui ; mais vos négociants ! — Turcs, Juifs, Chrétiens, Grecs, — Anglais, Français, Galiciens, — Blême est un saint auprès de ces larrons !

Blême ne vaut guère, c'est trop vrai : — Il connaît la prestidigitation ; — Aux Frères de l'école — Il faisait main basse sur force clincaille. — Dure cervelle — Et dent cruelle, — Pour la maraude il était pis que grêle,

Cagatroué, Breca, Pataclé
L'an fa esquineto en milo endré
Per espooussa figuiero é pesseguié !
Mai sé parla dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Esten mômo, dessu lou quei
Ai porta la roumano,
E ti n'ai vi dé crano !
Mi n'an empré lei gen dé lei !
Chasquo pesado,
Uno esparrado,
E boou pu fouar qué vin dé mei mesado !
Lou portafai guincho de l'uei,
Lou pesadou souarte l'estuei,
E fa bouqueto en creidan : cin-çan-vuei !...
Oh ! sé parla dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Moun paire, mestre escoubiié
Qu'eimavo esquicha l'agi,
Mi leissé en eiretagi
Sei couesto en lon é gran goousié,
Quaouquei souenaio ;
Mai sa mitraio
Entre mei man sigué qu'un fué dé paio !
Dien : qu buou ben Dieou lou beni ;
Ieou, qu'ai tan begu, sieou mooudi !
Per sussista foou qué fassi ranchi ;
Mai sé parla dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Trognon, Ebrêché, Pataclet — Lui ont fait courte échelle en mille endroits — Pour secouer figuier et pêcher ! — Mais si vous parlez des Grecs, — Des négociants galiciens, — Blême est un saint auprès de ces larrons !

Étant moutard, sur le quai — J'ai porté la romaine, — Et je t'y en ai vu des crânes ! — Ils m'en ont appris les gens de loi ! — Chaque pesée — Une glissade, — Et rafle plus fort que vingt de mes mois ! — Le portefaix cligne de l'œil, — Le peseur sort l'étui, — Et fait risette en criant : cinq-cent huit !... — Oh ! si vous parlez des Grecs, — Des négociants galiciens, — Blême est un saint auprès de toute cette pègre

Mon père, maître balayeur — Qui aimait à écraser le grain du raisin, — Me laissa en héritage — Ses côtes en long et grand gosier ; — Quelques sonnailles ; — Mais sa mitraille — Entre mes mains a été feu de paille ! — On dit : qui boit bien, Dieu le bénit ; — Moi qui ai tout bu, je suis maudit ! — Pour subsister il faut que je fasse jouer les doigts ; — Mais si vous parlez des Grecs, — Des négociants galiciens, — Blême est un saint auprès de ces larrons.

Passé per uei moun san Crespin ;
Aro si qué m'en penti !
Poudieou restre un leventi,
E sieou lou jugué dei Bachin !...
Lou pies mi fumo;
Tan l'aiguo es sumo ;
Paoure oousseloun, mi resto pa uno plumo !
Tamben, per mi bagna lou bè,
Foou lou souffre ; foou lou campè,
Foou l'endigò, lou sucre, lou cafè...
Mai sé parla dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Qué voulè dé la quoué d'un pouar
Tira menin plumachou ?
Foou qué visqui Gavachou :
Lou bras qué pissi es mita mouar ;
Sieou cardalino,
Plen dé vermino;
En boulegan l'oues mi traouquo l'esquino.
Eme dé tan marris ooutis,
Pa mouien dé chiqua l'arris :
M'éngini doun per ben cala mei thys;
Mai sé parla dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

O pinto-moffi dé judieou !
Cregnes pa la pepido ;
Tei glori soun fassido,
E fas lou quècou mai qué ieou !
E qué ti manquo ?
Ta camié es blanquo,

Il s'évapora, mon saint-frusquin ! — A présent, oui, je m'en repens ! — Je pouvais être un beau monsieur, — Et je suis le jouet des Génois ! — La gorge me fume ; — Tant l'eau est basse ; — Pauvre oisillon, il ne me reste pas une plume ! — Aussi pour me mouiller le bec, — Je fais le soufre, je fais le campêche ; — Je fais l'indigo, le sucre, le café... — Mais si vous parlez des Grecs, — Des négociants galiciens, — Blême est un saint auprès de ces larrons !

Que voulez-vous de la queue d'un cochon — Tirer gentil panache ? — Il faut que je sois Gavache : — Le bras dont je pisse est à moitié mort ! — Je suis chardonneret, — Plein de vermine ; — En remuant, l'os me troue l'échine ! — Avec d'aussi méchants outils, — Pas moyen de manger le riz : — Je m'ingénie donc pour bien tendre mes nasses ; — Mais si vous parlez des Grecs, — Des négociants galiciens, — Blême est un saint auprès de ces larrons !

O peintre-à-mottes de juif ! — Tu ne crains point la pépie ; — Tes bourses sont farcies, — Et tu fais le filou plus que moi ! — Eh ! que te manque-t-il ? — Ta chemise est blanche,

As busquichèlo é fielé su la planquo !...
S'avieou tan dé graisso ei roustoun,
Lun dé voula senso besoun,
Deman serieou lou Jèsu dei lacoun !...
Mai parlen plu dei Grègou,
Dei negoucian Galiègou,
Blème es un san respè d'aquelei pègou !

Septembre 1839.

Tu as barquette et filet sur la planche !... — Si j'avais autant de graisse aux génitoires, — Loin de voler sans besoin, — Demain je serais le Jésus des accons !... — Mais ne parlons plus des Grecs, — Des négociants galiciens : — Blême est un saint auprès de cette pègre !

LOU CHIN-NANA-POUN

D'un viagi dé milo lèguo
Pu luen que lou firmamen,
Revenieou ver lei coulèguo
Dé la Vileto é d'Aren.
Touei meis encian cambarado,
Sablounié vo pescadou,
Mi douneroun serenado
En soupan co dé Rebou.
L'agué dé cur : si canté l'anrièto ;
Dé saoutenler jugueroun doou viouloun ;
Mai qué dien sei salineto
Per lou matalo Troumbloun ?
Gé dé mesiquo basseto
Senso lou chin-nana-poun,
Moustou lou chin-nana-poun !
Osquo ! lou chin-nana-poun !

Lou lendeman, coumo quatre,
Countan dé mi règala,
Mi remouquoun oou Gran-Tiatre
Mounte dounoun l'opera.

LE DJIM-NANA-BAOUND

D'un voyage de mille lieues — Plus loin que le firmament, — Je revenais vers les collègues — De la Vilette et d'Arenc. — Tous mes anciens camarades, — Sablonniers ou pêcheurs, — Me donnèrent sérénade — En soupant chez Reboul. — Il y eut des chœurs ; on chanta l'ariette ; — Des saute-en-l'air jouèrent du violon ; — Mais que disent leurs serinettes — Pour le matelot Tromblon ? — Point de musique chouette — Sans le djim-nana-baound ! — Parfait le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Le lendemain, comme quatre, — Comptant me régaler, — Je me remorque au Grand-Théâtre — Où l'on joue l'opéra.

Mi disien : qu'untei cantaire !
Tou d'avouas doou fué dé Dieou !
E dé fremo, bouen coumpaire,
Qué fan la barbo ei chichieou !
La basso-taïo a un crus d'uno barriquo
E l'aouto-contro un piveou dé loutoun.
E pui oousiras la cliquo
Dei troumpeto é dei rounfloun !...
— Gé dé basseto mesiquo
Senso lou chin-nana-poun.
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Acoumençoun soun ooubado :
La fumèlo fa lou ga,
Vo buou à la regalado ;
L'ome a lei miraou creba :
Soun duor es su la rodo :
Foulié per lou sousteni
Dé tirassur dé coumodo ;
Mai visia qué d'agouni !
Leis abiqué creidavoun : c'è maziquo !
Aplooudissien à s'enfooucha lei poun !
Ieou mi chaspavi la biquo ;
Mai mi fasié pa mangeoun.
Gé dé basseto mesiquo
Senso lou chin-nana-poun.
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Tout aco voou l'abitudo :
Oouré bèlo v'estudia ;
Vou fourra toujou d'ajudo
Per pousqué ben va destria.

Ils me disaient : quels chanteurs! — Tous des voix du feu de Dieu! — Et des femmes, bon compère, — Qui font la barbe aux oisillons ! — La basse-taille a un creux d'une barrique — Et la haute-contre un gosier de laiton. — Et puis tu ouïras la clique — Des trompettes et des ronflons !... — Point de plaisante musique — Sans le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Ils commencent leur aubade : — La femelle contrefait le chat, — Ou elle boit à la régalade; — L'homme a les amygdales crevées : — Leur duo est sur la roue : — Il fallait pour le soutenir — Des traîneurs de commodes ; — Mais vous ne voyez que des agonisants ! — Les petits habits criaient : c'est magique ! — Ils applaudissaient à se fouler les poings ! — Moi je me tâtais la bique ; — Mais elle ne me faisait pas démangeaison. — Point de plaisante musique — Sans le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Tout cela veut l'habitude : — Vous aurez beau l'étudier ; — Il vous faudra toujours de l'aide — Pour pouvoir bien le démêler.

Jouïssè ; vou voueli creire ;
Maï alor d'ounte preven,
Dessu tan qué va van veire,
Qué fouesso li sentoun ren ?
Cadun coumpren lei cavo manufiquo :
Berbi, pastras, moussi, mestre, segoun.
Lou souleou, qu lou cratiquo ?
Lei sour aouvoun lou canoun !
Gé dé basseto mesiquo
Senso lou chin-nana-poun.
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Magina vouestei cantuso
Su lou pouen, quan leis unié,
Lei pla-bor é la cambuso
Crenïoun dé brefounié.
Magina dé contro-basso,
Dé tiro-vin, dé fluité,
Eme aquelei brando-biasso
Qu'amoueloun tan ben l'arqué ;
E diga mi, sé sabè la fusiquo :
Curbira-ti l'aragan, soun voun-voun ?
Lou bouffé qué Dieou fabriquo
Soueno mai qué cen bassoun.
Gé dé rounflanto mesiquo
Senso lou chin-nana-poun.
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Mai vengué lou ciele en lagno
N'embornia dé seis uiaou,
E touqua su la mountagno
Lou tambourin dei grapaou :

Vous jouissez ; je veux vous croire ; — Mais alors d'où provient-il, — Sur tant qui le vont voir, — Que beaucoup n'y ressentent rien ? — Chacun comprend les choses magnifiques : — Paysan, rustaud, mousse, maître, second. — Le soleil, qui le critique ? — Les sourds entendent le canon ! — Point de plaisante musique — Sans le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Imaginez vos chanteuses — Sur le pont, quand les huniers, — Les plats-bords et la cambuse — Craquent sous la rafale. — Imaginez des contrebasses, — Des trombones, des flageolets, — Avec ces branle-besaces — Qui affilent si bien l'archet ; — Et dites-moi, si vous savez la physique : — Couvrira-t-il l'ouragan, leur bourdonnement ?... — Le soufflet que Dieu fabrique — Résonne plus que cent bassons. — Point de ronflante musique — Sans le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Mais vienne le ciel en alarme — Nous aveugler de ses éclairs, — Et toucher sur la montagne — Le tambourin des crapauds :

La chavano si desclaro,
Lou soou tramblo souto ieou,
E moun founfoni fara encaro
Dire cebo oou tron dé Dieou !
Assagea un paou sé poudè ana dé piquo ;
Freta vou-li, roussignoou dé saloun !
Per sibla voueste cantiquo
Dé bouenasso avè besoun.
Gé dé basseto mesiquo
Senso lou chin-nana-poun.
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Vou fa reboumba ; vou touesse ;
Vou grato lei cascaveou :
Jusqu'à la meouio deis ouesse
Vou trepano lei bouteou.
Pouigne tan lou caguo-ei-braio
Qué si cardo coumo un lien.
Ti-na gagna, dé bataio.
Despui la Revoulucien !
A l'estrangié n'a foutu, dé couliquo !
Ti-n'a destrui, dé raquin dei Pountoun !
A chapla lou Brètaniquo
Mies qu'un troué dé canioun....
Oh ! la basseto mesiquo
Qu'es aqueou chin-nana-poun !
Osquo ! lou chin-nana-poun !
Moustou, lou chin-nana-poun !

Octobre 1839.

L'orage furieux se déclare, — Le sol tremble sous moi, — Et mon orchestre fera encore — Dire merci au tonnerre de Dieu ! — Essayez un peu si vous pouvez aller de concurrence ; — Frottez-vous-y, rossignols de salon ! — Pour siffloter votre cantique — De bonasse vous avez besoin. — Point de plaisante musique — Sans le djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound !

Il vous fait rebondir ; il vous tord ; — Il vous gratte les grelots : — Jusqu'à la moelle des os — Il vous pénètre les mollets. — Il aiguillonne tant le poltron-foireux — Qu'il se cogne comme un lion. — Il t'en a gagné, des batailles, — Depuis la Révolution ! — A l'étranger il en a foutu des coliques ! — Il t'en a détruit, des requins des Pontons !... — Il a haché la Britannique — Mieux qu'un bout de mince roseau... — Oh ! la plaisante musique — Qu'est ce djim-nana-baound ! — Bravo ! le djim-nana-baound ! — Parfait ! le djim-nana-baound !

LOU MIRORAMO *

Aven reçu sa santo estreno :
Un jué dé pes ben pounçouna ;
Troubaio propro à rançouna
  Lou jas é la gareno.
Dé tron dé noun empachatieou
Qué degun li coumprendra gouto !
Leis an tira, m'a di Pecouto,
Doou catachiarme dei Judieou !
En m'en serven perdi moun amo ;
Foou pacho eme quaouque demoun :
N'an empega lou Miroramo ;
Jèsus-Maria ! paouro Mioun !

Lou recalieou dé ma cassoro
M'escaoumo plu ; sieou vieio à bou ;
E per emprendre soun babou
  Mi fourrié ana à l'escoro !

* Le système métrique des poids et mesures qui a été imposé à l'exclusion rigoureuse de tout autre, à partir du premier janvier 1840, a rencontré dans son application une opposition très vive chez nos femmes des halles et

LE MYRIAGRAMME

Nous avons reçu leur sainte étrenne : — Un jeu de poids bien poinçonnés ; — Trouvaille propre à rançonner — Le bercail et la garenne. — Des tonnerres de noms enchevêtrés — Auxquels nul ne comprendra goutte ! — Ils les ont tirés, m'a dit Pécoute, — Du catéchisme des Juifs ! — En m'en servant, je perds mon âme ; — Je fais pacte avec quelque démon ! — Ils nous ont collé le myriagramme ; — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

Le fraisil de ma chaufferette — Ne m'écaille plus : Je suis vieille à bout ; — Et, pour apprendre leur bagout, — Il me faudrait aller à l'école !

marchés. On dit que les Bretons sont têtus et qu'ils tiennent beaucoup à leurs vieux usages, mais il est difficile de s'imaginer que sur ce point ils soient aussi entiers que nos Marseillaises de l'ancien régime.

Farieou beou veire, à la Tata,
Su Santo-Croua, promier article,
Braquan mei resto dé bericle,
E vin tetaire à mei cousta !
Sabi pa, mancou, d'uno damo,
Dire en francè lou coutioun,
E n'empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

Es feni : per lou samentèri
Din quatre jou quiti moun ban.
Segu mi pourrira lou san
Soun bourreou dé mistèri !
Ten benurous qué mi visies
La priouresso dei Partisano,
E l'esclussi dei pu Cacano,
O ten dé glori ! mounté sies ?
Dezanzado doou Tiroramo,
Qué m'avié chapa lou bouioun,
M'an empega lou Miroramo,
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

Nouesto vergo èro pa proun drecho,
Dé la redreissa prenoun souein ;
A nouesto mancho an mes un pouein ;
Ero pa proun estrecho.
Mai elei, mestre doou poudé,
Ren li bridara sei caprici :
Su sa balanço dé justici
Pourran toujou douna doou dé....
Aco n'en soun, dé finei lamo !
Ah ! fai benoua d'un quarteiroun :
T'an empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

Je ferais beau voir, à la *Tata*, — Sur Sainte-Croix, premier article, — Braquant mes restes de besicles, — Et vingt têteurs à mes côtés ! — Je ne sais pas même d'une dame — Dire en français le cotillon, — Et, vous nous collez le Myriagramme ! — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

C'est fini ! pour le cimetière — Dans quatre jours je quitte mon banc — Sûr il me pourrira le sang. — Leur bourreau de mystère ! — Temps bienheureux qui me voyais — La prieuresse des Partisanes — Et l'éclipse des plus huppées, — O temps de gloire, où es-tu ? — Dégingandée du Kilogramme — Qui m'avait fêlé le peson, — Ils m'ont collé le Myriagramme ! — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

Notre verge n'était pas assez droite, — De la redresser ils prennent le soin ; — A notre manche ils ont mis un point ; — Elle n'était pas assez étroite. — Mais eux, maîtres du pouvoir, — Rien ne leur bridera leurs caprices : — Sur leur balance de justice — Ils pourront toujours donner du doigt... — Cela en sont, des fines lames ! — Ah ! fais tricherie d'un quarteron : — Ils t'ont collé le Myriagramme ! — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

Qu'a fa la lei, a fa l'engambi :
Per fugi lei controvencien
Que ploouran dé soun invencien,
  En qu foou qué m'arrambi ?
O Gargantuan dé Capourié !
Mai qué v'a fa, la pepelaço,
Qué jusqu'ei mieto dé sa biaço
Li pren, vouesto couquinarié ?
L'interes publi leis enflammo !
Coumo gardian dei picaïoun,
N'an empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

An pensa : plu dé sourdo oourïo :
Anfin, à l'ouro d'ooujordui,
L'aoubre nouveou pouarto soun frui
  Meme jusqu'à Marsïo.
— Nani ! lei Carme, San-Loouren,
La Plano, la carriero Novo,
E San-Jan dien qué vouesto esprovo
A jura la guerro oou bouen sen.
Oouzè : pertou lou pople bramo :
Via rire qué lei parpaioun,
E n'empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

L'escrivan dé la fouen Marouno
Mi di : Coumaire, aco es pa un maou :
Vou veiré plu toumba doou baou
  En croumpan la coutouno.
Din chasque emperi doou gro grun,
Per desbueia la tablaturo,
Lei pes, la lenguo é la mesuro
Sentè qué duvoun restre qu'un.

Qui a fait la loi a fait l'anicroche : — Pour fuir les contraventions — Qui pleuvront de leur invention, — A qui faut-il que je m'accroche ? — O Gargantuas de Chefs-de-file ! — Mais que vous a-t-elle fait, la populace, — Que jusqu'aux miettes de sa besace, — Elle lui dérobe, votre coquinerie ? — L'intérêt public les enflamme ! — Comme gardiens des picaillons, — Ils nous ont collé le Myriagramme ! — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

Ils ont pensé : plus de sourde oreille ; — Enfin, à l'heure d'aujourd'hui, — L'arbre nouveau porte son fruit — Même jusqu'à Marseille. — Nenni ! les Carmes, Saint-Laurent, — La Plaine, la rue Neuve, — Et Saint-Jean disent que votre épreuve — A juré la guerre au bon sens. — Oyez ! partout le peuple braille ; — Vous ne voyez rire que les papillons. — Et vous nous collez le Myriagramme ! — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

L'écrivain de la fontaine Maronne — Me dit : Commère, cela n'est point un mal : — Vous ne vous verrez plus précipiter du rocher — En achetant la cotonnade. — Dans chaque empire du gros grain, — Pour débrouiller la tablature, — Les poids, la langue et la mesure — Vous sentez qu'ils ne doivent être qu'un.

— Coumo ! L'Empèri qué n'afamo,
L'oougea defendre, viei menoun !
N'an empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

Foou qué la terro si prefounde ;
Quan leis ome dé religien
Soustenoun l'abooouminacien,
Marquo la fin doou mounde !
A bello prècha, moussu Gay,
Ai leis ooussiden d'espouvanto ;
Es entamena, l'an quaranto !
Flourira plu lou mes dé Mai !
Déjà l'angi negre prouclamo
Qué Dieou noun nèguo lou pardoun !
N'an empega lou Miroramo !
Jèsu-Maria ! paouro Mioun !

Janvier 1840.

Comment! l'Empire qui nous affame, — Vous l'osez défendre, vieux bouc ! — Ils nous ont collé le Myriagramme ; — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

Il faut que la terre s'engloutisse ; -- Quand les hommes de religion — Soutiennent l'abomination, — Cela marque la fin du monde ! — Il a beau prêcher monsieur Gay, — J'ai les convulsions d'épouvante ; — Il est entamé, l'an quarante ! — Il ne fleurira plus, le mois de Mai !... — Déjà l'ange noir proclame — Que Dieu nous nie le pardon ! — Ils nous ont collé le Myriagramme : — Jésus-Maria ! pauvre Mïon !

A LA RISQUO

Es arriba deis Ilo en quaranteno
Lou bastimen qu'adué moun mourouné !
Dilun matin ensacarai l'ooubeno ;
Faren lou conte, é Moussu Freissiné
Mi crachara lei piarre oou bassiné....
As ruissi un coou, Gargamèlo, en ta vido !
Ruissiras dous ; douarbe leis acubié ;
Fai parouli ! la fortuno ti crido :
L'a proun lon ten qué fures lou gibié !
Riche marchan vo paouré poulaïé !

Zou ! Gargamèlo : à la risquo ! à la risquo !
Moougra qu'eier fousses marri pegò,
Oujordui vuno é deman quatre brisquo,
E senso avé recous ei matagò,
Din quaouqueis an fas lou vié dei magò.
Vies saluda chasque souar à la Logeo
Milor Barriquo eme Milor Aouffié :
Eisa l'orguei per lei gro nas derogeo ;
E perqué pa tamben Milor Groulié !
Riche marchan vo paouré poulaïé !

A TOUT RISQUE

Il est arrivé des Iles en quarantaine — Le bâtiment qui apporte ma petite cargaison ! — Lundi matin j'ensacherai l'aubaine ; — Nous ferons le compte, et Monsieur Fraissinet — Me crachera les piastres au bassinet... — Tu as réussi une fois, Gargamèle, en ta vie ! — Tu réussiras deux ; ouvre les écubiers ; — Fais paroli ! La fortune te crie : — Il y a prou longtemps que tu guettes le gibier ! — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Sus ! Gargamèle : à tout risque ! à tout risque ! — Malgré qu'hier tu fusses méchant gniaff, — Aujourd'hui une et demain quatre brisques ; — Et sans avoir recours aux farfadets, — Dans quelques ans tu fais le vit des magots. — Tu vois saluer chaque soir à la Loge — Milord Barrique avec Milord Sparterie : — Aisément l'orgueil pour les dollards déroge : — Et pourquoi pas aussi Milord Savetier. — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Vaqui cé qu'es : voulè saoupre, foou vieoure.
Cresieou, bedè ! qué l'escoulian coussu
Qué parlo fin é qué soou ben escrieoure
Avié soulé lou mouele deis escu :
Lou foun doou flascou èro pa enca begu.
Vagué-à l'azar ! qué l'azar es avugle !
Ooussan lou gus dessu la galarié,
Remarquo pa quan dé coou dé bizegle
Manquo à sa gruio, à soun verbo groussié.
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Aro, ai la claou doou secrè dei miracle !
Voou l'atrouva lou bouen Dieou endormi !
Eri neissu per faire un espetacle !
Lou san mi brulo, é mi senti freni
Quan moun cerveou devoro l'aveni ! ...
Qu'a d'estouma si tiro dé la foulo :
N'ai sè fé troou per pa restre premié.
Sé m'an caga su d'un mouroun dé groulo,
Lou Dieou Crestian sorté d'un restelié !...
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Laissa passa Gargamèlo ! fè plaço !
Ooutourita, negoucian, parvengu,
Vite ! en douei double ! à ginous, chin dé raço !
Lipa la man qué vous a soustengu ;
E sigué fier dé n'estre ben vengu !....
Lou viadou m'a servi d'escabèlo
Per mi lança mounté van lei ratié !
Brouncharai plu, mancou, d'uno semèlo ;
Voueli ma par dé touto mangearié !
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Serai richas ; mai ingra, mai bricouni,
Noun ! dé bouenur plouraran touei lei mieou !

Voilà ce que c'est : voulez-vous savoir, il faut vivre. — Je croyais, benêt ! que l'écolier cossu — Qui parle élégamment et qui sait bien écrire — Avait seul le moule des écus : — Le fond du flacon n'était pas encore bu. — Allons au hasard ! car le hasard est aveugle ! — Hissant le gueux au dessus de la galerie, — Il ne remarque pas combien de coup de bisaigle — Il manque à son écorce, à son verbe grossier. — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

A présent j'ai la clé du secret des miracles ! — Je vais le trouver le bon Dieu endormi ! — J'étais né pour faire un cataclysme ! — Le sang me brûle et je me sens frémir — Quand mon cerveau dévore l'avenir !... — Qui a du cœur se tire de la foule : — J'en ai sept fois trop pour ne pas être premier. — Si l'on m'a chié sur un monceau de savates, — Le Dieu chrétien sortit d'un râtelier !... — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Laissez passer Gargamèle ! faites place, — Autorités, négociants, parvenus, — Vite ! en deux doubles ! à genoux, chiens de race ! — Léchez la main qui vous a soutenus ; — Et soyez fiers d'en être bien venus !... — L'établi m'a servi d'escabelle — Pour m'élancer où vont les éperviers ! — Je ne broncherai plus même d'une semelle ; — Je veux ma part de toute mangerie ! — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Je serai richard ; mais ingrat, mais dénaturé, — Non ! de bonheur ils pleureront tous, les miens !

M'en souvendra toujou dé Bagatouni ;
Dé la placeto ounté, nistoun, venieou
Fa la patincho é jugua là-ti-vieou !....
D'argen massi foou l'oustaou dé moun pèro ;
Tapazo en blo seran seis escalié ;
Foou dé diaman la chambro dé ma mèro,
Dé queiroun d'or caladi lou Panié !....
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Noueste péis jangouero á foun dé calo :
Dé marriassas lou suçoun jusqu'oou san ;
Mai Gargamèlo es eici ! dé l'espalo.
Turto la chiurmo ; adieou lei devouran !
Cadun sa chouio, é sa fiolo, é soun pan !
Trabaiadou qu'a fugi la pratiquo,
Vou lagné plu : soun duber mei chantié !
I : lei Bachin ! oou fué lei micaniquo !
Vengué dé bras ! tout un mounde d'ouvrié !...
Riche marchan vo paouré poulaïé !

Voou alounga Marsïo en esplanado
Dé la Tourreto à la couelo d'Araou !
Millo casteou en peiro finoulado
Reluziran su l'aiguo doou Canaou ;
Faraí vergougno oou Cor Municipaou !
Soun Marca noou, pieouzeou blesi, varaïo ;
En m'amusan li planti dé pounchié ;
Per tua lou ten bastissi la muraïo
Qué duou cencha la Visto é San-Ginié !
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Leis avalouar qué tirassoun vouaturo
Per proumena sei chivaou gris é blan,

Il m'en souviendra toujours des vieux quartiers ; — De la petite place où, moutard, je venais — Faire la patinche et jouer à holà ! je te vois !... — D'argent massif je fais la maison de mon père ; — Topazes en bloc seront les marches d'escaliers ; — Je fais de diamant la chambre de ma mère, — De cailloux d'or je pave le Panier !... — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Notre pays geint à fond de cale : — De grands vauriens le sucent jusqu'au sang ; — Mais Gargamèle est ici : de l'épaule — Il heurte la chiourme ; adieu les dévorants ! — Chacun sa côtelette, et sa fiole, et son pain ! — Travailleurs qu'a fui la pratique, — Ne vous lamentez plus : ils sont ouverts mes chantiers ! — Hue ! les Génois ! au feu ! les mécaniques ! — Viennent des bras ! tout un monde d'ouvriers !... — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Je vais allonger Marseille en esplanade — De la Tourrette à la colline d'Allauch ! — Mille châteaux en pierre ciselée — Reluiront sur l'eau du canal ; — Je ferai vergogne au Corps Municipal ! — Son Marché neuf, puceau échiné, vacille ; — En m'amusant j'y plante des étançons ; — Pour tuer le temps je bâtis la muraille — Qui doit ceindre la Viste et Saint-Giniez ! — Riche marchand ou pauvre poulaillier !

Les avaloirs qui traînent voiture — Pour promener leurs chevaux gris ou blancs,

Prochi dé ieou faran maigro figuro
Sounco oou Fada meni Caramantran
Din moun carrosso atala d'arafan !....
Qué crèbo-couar per elei ! qué regali
Per ieou, sounco lou pople tout entié,
Jitan dé flou coumo davan lou pali,
Mi creidara glouaro à n'eou ! beni sié !
Riche marchan vo paoure poulaïé !

E sé lou sor mi disié : toumbo-bèlo !
Sé doou tramplein mi foulié debana,
Maginaré beissai qué Gargamèlo,
Su lou fusieou parten coumo un dana,
Lou cabestran s'anarié enfremina ?
Pa tan couioun ! uno chouno, é naveguo !
Sabi l'inguen d'aquelo maladié :
Quan as agu lei man facho dé peguo,
Li poues rascla, n'a toujou dé grapié....
Riche marchan vo paoure poulaïé !

Février 1840.

Proche de moi feront maigre figure — Lorsqu'au Fada je mènerai Carème-entrant— Dans mon carrosse attelé d'éléphants!... — Quel crève-cœur pour eux! quel régal — Pour moi, lorsque le peuple tout entier, — Jetant des fleurs comme devant le dais, — Me criera gloire à lui! béni soit-il! — Riche marchand ou pauvre poulaillier!

Et si le sort me disait: tombe, belle! — Si du tremplin il me fallait dégringoler, — Vous imaginerez peut-être que Gargamèle, — Sur le fusil partant comme un damné, — Le cabestan s'irait pulvériser? — Pas tant coïon! un plongeon, et navigue! — Je sais l'onguent de ces maladies-là : — Quand tu as eu les mains imprégnées de poix, — Tu peux y râcler, il y en a toujours des débris... — Riche marchand ou pauvre poulaillier!

LOU PARISIEN

En travaian coumo uno besti
Desempui lou ten dé la pas,
Paou à paou s'es enfla, moun viesti ;
Mi sieou sentu lou bousssoun gras.
Ai pensa : tiro en terro ;
Mando oou boues la galèro :
Oustaou é bastidoun,
Aro n'as proun....
Mai Polito es un sugè rare,
Foou lisqua soun enducacien ;
Souarte d'en pensien,
Qué vague à Paris ;
En vian dé péis,
Fara soun camin,
Vendra fin lapin....
Acrè, massacan !
Suzo lou malan ;
Oouras la crèmo dei galan.
Lazare, Lazare,
Fai toun fieou Parisien !

LE PARISIEN

En travaillant comme une bête (de somme) — Depuis le temps de la paix, — Peu à peu s'est enflé mon vêtement; — Je me suis senti le gousset gras. — J'ai pensé : tire à terre; — Envoie au bois la galère : — Maison et bastidon (cassine), — Maintenant tu en as assez... — Mais Hippolyte est un sujet rare, — Il faut attifer son éducation; — Il sort de pension, — Qu'il aille à Paris; — En voyant du pays, — Il fera son chemin, — Il deviendra fin lapin... — Hardi! maladroit! — Sue la vérole ; — Tu auras la crême des galants. — Lazare, Lazare, — Fais ton fils Parisien !

Reven ; m'escrieou soun arribado ;
Courri oou Cochou, dijoou passa ;
L'atrobi ma bèlo pipado
Qu'avié crento dé m'embrassa ;
En li sooutan oou couele,
Vieou qué tiravo mouele :
Polito, mai sies tu ?
Tu, tan pounchu !
E ben ! m'agrado, toun endare !
As l'èr d'un preguo-dieou d'Ensen.
Faran sensacien
Din nouestei quartié
Tei mouninarié !...
Respouende : — Vréman,
Mon pero é sarman !...
Nou se revouarron,
Nou se parleron....
E dieou, en bacelan moun fron :
Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

Jugea sé lou couar mi soounavo :
Moun bou dé barro Franciò
Eme lou buai arremarquavo
Ma camié bluro é moun calò !...
Ah ! paoure ! mi digueri :
Polito es qu'un arlèri,
Un morpien cougourdié
Un perruquié !
M'oourié leou tratta dé barbare,
Dé viei mouzi, d'ome dé ren !
Qué counsoulacien !
Tan dé bei souvè !
Tan dé gran proujè,

Il revient; il m'écrit son arrivée; — Je cours au coche, jeudi passé; — J'y trouve ma belle poupée — Qui avait honte de m'embrasser; — En lui sautant au cou, — Je vois qu'il tirait mou : — Hippolyte! Mais c'est toi? — Toi, si pointu!... — Eh bien! elle me plaît, ton allure! — Tu as l'air d'une sauterelle de Séon ! — Elles feront sensation — Dans nos quartiers — Tes singeries!... — Il répond : Vraiment, — Mon père est charmant! — Nous nous reverrons; — Nous nous parlerons... — Et je dis, en martelant mon front : — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien!

Jugez si le cœur me saignait, — Mon bout-de-barre Franciot — Avec le mal au cœur considérait — Ma chemise bleue et ma barrette !. . — Ah! pauvre! me dis-je : — Hippolyte n'est qu'un écervelé, — Un morpion suffisant, — Un perruquier! — Il m'aurait bientôt traité de barbare, — De vieillard moisi, d'homme de rien! — Quelle consolation! — Tant de beaux souhaits! — Tant de grands projets,

Qué s'envan en fun,
Qué toumboun en frun !...
Tamben ti va foou :
Es Dieou qué va voou,
As maou mesura tei lansoou !
Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

Diminge, su la Canebiero,
En brasseto dé sei Piarrò,
A lou rescontre dé sa mèro,
Qué li di : bounjou, tintarlò !...
— Qu'il é don céto Damo,
Polito ? — Céto famo ?
C'é misé Tereson,
Notre souion !...
E la Muso ! crèsè qué charre
En vian lou frui dé l'embicien
Qu'es ma punicien !...
Aquel estorneou,
Marchan d'estampeou
Èier su lou quei,
Bouffan coumo un Rei,
M'es vengu turta
Senso mi parla
E lei coulèguo dé canta :
Lazare ! Lazare !
Toun fieou es Parisien !

Sei botto, qu'an gé dé tacheto,
Ti trooucarien mies qu'un guiouné ;
Sei braïo sembloun douei brouqueto
Vo douei petadou doou Cané.
Lou quar d'uno faquino

Qui tombent en poussière, — Qui s'en vont en fumée!... — Aussi il te le faut: — C'est Dieu qui le veut : — Tu as mal mesuré tes draps de lit ! — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Dimanche, sur la Cannebière, — Passant au bras de ses Pierrots, — Il a la rencontre de sa mère, — Qui lui dit : Bonjour, petit muguet !... — Quelle est donc cette dame, Hippolyte ? — Cette femme ? — C'est Misé Théreson, — Notre souillon!... — Et la Muse ! croyez-vous qu'elle jase — En voyant le fruit de l'ambition — Qui est ma punition !... — Cet étourneau, — Marchand d'embarras, — Hier, sur le quai, — Soufflant comme un Roi, — M'est venu heurter — Sans me parler, — Et les collègues de chanter : — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Ses bottes, qui n'ont point de chevilles, — Te trouveraient mieux qu'une percerette; — Ses braies ressemblent à deux allumettes — Ou à deux bombardes en sureau, du Cannet. — Le quart d'une redingote

Li bïo leis esquino ;
Su la testo a un orsoun
Lei puou en lon !...
Un saïou, bouen ! basto qué carre ;
Mai l'abi dé la coumunien,
Qué tron d'invencien !...
Sei dé soun plaqua
Dé gan enciera ;
Pouarto un mantelé
Dé cascarelé,
Qu'a memo façoun
Qué sé Teresoun
Mettié en coulas soun coutïoun !...
Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

S'arrapo à l'uei coumo arapedo,
Vo bindouço su l'estouma,
Oou bou d'une chasso dé sedo,
Un mouceou dé veire carra.
Seis ounglo, su l'espalo,
Ti mantendrien la balo,
Mai qu'un bè dé jaquò
Ti fan lou crò !...
Lou matin, foou qué si prepare ;
Foou qué s'escure leis arpien
Uno ouro lou men ;
Pui si fa rasa ;
Pui si fa frisa ;
Pui quan a lou su
Lis é ben vouignu,
Ti parte en viran
E va samenan
Mai dé prefun qué Demoussian !...

Lui bille les omoplates ; — Sur la tête il a un ourson — Les poils en long !... — Un sayon, bon ! pourvu qu'il carre ; — Mais l'habit de la communion, — Quel tonnerre d'invention !... — Ses doigts sont plaqués — De gants glacés ; — Il porte un mantelet — De cabrioleur, — Qui a même façon — Que si Théréson — Mettait en collier son cotillon !... — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Il s'accroche à l'œil comme patelle, — Ou il balance sur la poitrine, — Au bout d'une ficelle de soie, — Un morceau de verre carré. — Ses ongles, sur l'épaule, — Te maintiendraient la balle, — Mieux qu'un bec de jacquot — Ils te forment le croc !... — Le matin il faut qu'il se prépare ; — Il faut qu'il se recure les griffes — Une heure le moins ; — Puis il se fait raser ; — Puis il se fait friser ; — Puis, quand il a le sinciput — Lisse et bien oint — Il te part en pirouettant, — Et va semant — Plus de parfums que Demoussian !...

Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

Quan l'entendi qué si pessuguo
Dé poou dé lacha quaouque escar,
Ma facho es pleno dé beluguo :
O beffe ! espliquo-ti doun clar !
Sabè pa sé galegeo ;
Diria qué bartounegeo,
A sangea soun fielé
Contro un siblé...
Foou qu'à la longuo si repare
L'assan de la prenounçacien,
E sarro lei den !...
Aprè quienze mes,
Doou bouen Marsïes
Soou plu degruna
Lei mò tan grana !
Moussu l'Alleman !
Li parles crestian
E demando lou droguoman !
Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

Dé secrè per faire fortuno,
N'en soou, apparo lou couffin !
En si proumenan din la luno
Crei accampa dé gro bouffin.
Tooulié qué conto à milo,
Mai qué Moussu dé Pilo,
Fabriquo lei milliar
Dé soun sicar !
Doou jus dé coude s'es avare,
Espragno pa sa prouvisien

Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Quand je l'entends qui se pince — De peur de lâcher quelque écart, — Ma face est pleine d'étincelles : — O Phébus ! explique-toi donc clair ! — Vous ne savez pas s'il gouaille ; — Vous diriez qu'il bégaie ; — Il a échangé son filet (sa voix) — Contre un sifflet... — Pour qu'à la longue il se répare — L'accent de la prononciation, — Il se serre les dents !.. — Après quinze mois, — Du pur Marseillais — Il ne sait plus égrener — Les mots si grenus ! — Monsieur l'Allemand ! — Tu lui parles chrétien — Et il demande le drogman ! — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Des secrets pour faire fortune, — Il en sait, tends-moi le cabas ! — En se promenant dans la lune, — Il croit amasser de grosses bouchées. — Tuilier qui compte par mille, — Mieux que Monsieur de Piles, — Il fabrique les milliards — De sa seule volonté ! — Du jus de coudes s'il est avare, — Il n'épargne pas sa provision.

D'enmaginacien.
Desticulara,
E carcular a
Qué mei quatre soou
Mi cousteroun troou;
Qué per englouti
Dé poulé resti,
L'a qué d'avé gros appeti...
Lazare, Lazare,
Toun fieou es Parisien !

S'es coumo aco qué leis adouboun
Dins aquel affrous Paradis,
L'aze mi quïe sé l'escouboun
Lei petouro doou caguo-nis !...
L'einè, Dieou t'amancipe;
Qu t'a fa qué ti lipe !
Dé bedin dé bedò
Vai ! saouto oou clò !
Fran qué la maigro nou separe,
Ti li veirai à la racien,
Cassaire d'engien,
Amo en ploun massi,
Mié-fooudieou passi,
Ingra croyançur,
Fénian, sot emblur !...
Voues qué toun bouné
Si counserve né,
Foou qué Jané reste Jané !...
Lazare, Lazare,
N'as troou d'un Parisien !

Juillet 1840.

D'imagination. — Il gesticulera, — Et calculera — Que mes quatre sous — Me coûtèrent trop ; — Que pour ingurgiter — Des poulets rôtis, — Il n'y a qu'à avoir grand appétit !... — Lazare, Lazare, — Ton fils est Parisien !

Si c'est comme cela qu'on les arrange — Dans cet affreux Paradis, — L'ase-me-fiche si l'on y balaie — Les gringuenaudes du culot !... — L'ainé, Dieu t'émancipe — Qui t'a fait, te lèche ; — De cascade en cascade — Va ! saute au fossé ! — A moins que la maigre (mort) ne nous sépare, — Je t'y verrai, à la ration, — Chasseur d'expédients, — Ame en plomb massif, — Hermaphrodite flétri, — Ingrat orgueilleux, — Fainéant, sot hâbleur !... — Veux-tu que ton bonnet — Se conserve net, — Il faut que Jeannet reste Jeannet !... — Lazare, Lazare, — Tu en as trop d'un Parisien !

VIEIO GUERRO *

Tu, pichouné, qu'as passa tan dé libre,
Es doun verai cé qué dien lei papié :
Qué lei vesin an roumpu l'aquilibre ;
Qué n'an ouardi dé tour dé soun mestié ;
Qué sian loucha per dé faribustié ?...
Oh ! cien dé Dieou ! .. doou paoure Machoferri
Lou gro coudoun qu'esquichavo lou pies,
Si pourra foundre oou bor doou samentèri !...
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Qué n'ai counta, dé marquo, su ma taïo,
Senso pousque dire : seras paga !...
Mai luze enfin lou jou dé la bataïo !
Aro li sian oou Santus !... foou sala
Aqueou gigò qu'ai leissa à Trafarga !...
Souto Destein m'an demouli moun paire ;
M'an derena moun ouncle davan Bres ;
En Aboukir m'an chabi mei douei fraire !...
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

* Allocution adressée à l'un de ses neveux par un vieux batelier du quartier Saint-Jean, dit *Machoferri*, ancien marin de l'Empire, amputé à Trafalgar, et prisonnier des pontons d'Angleterre.

Chanson composée à propos des bruits de guerre nés

VIEILLE GUERRE

Toi, petit, qui as repassé tant de livres, — C'est donc vrai ce que disent les papiers : — Que les voisins ont rompu l'équilibre; — Qu'ils nous ont ourdi des tours de leur métier; — Que nous sommes floués par des flibustiers?... — Oh! bénédiction de Dieu!... du pauvre Mâchefer — Le gros coing qui oppressait la poitrine, — Se pourra fondre au seuil du cimetière!... — Sus! guerre à mort! haro sur les Anglais!

Que j'en ai compté, de marques, sur ma taille, — Sans pouvoir dire : tu seras payé!... — Mais il luit enfin le jour de la bataille! — A présent nous y sommes, au Sanctus!... Il faut saler — Ce gigot que j'ai laissé à Trafalgar!... — Sous d'Estaing ils m'ont démoli mon père; — Ils m'ont éreinté mon oncle devant Brest; — A Aboukir ils m'ont tué mes deux frères!... — Sus! guerre à mort! haro sur les Anglais!

du traité de Londres, du 15 juillet 1840, de la quadruple alliance contre Méhémet-Ali, de l'exclusion de la France de ce traité, et de ses préparatifs militaires depuis le commencement du mois d'août.

Dé treitarié nouesto Françe es pui lasso !
N'en a pa proun doou cor doou gran Pilò !
Li foou dé san per escarfa la traço
Qué l'empegué l'atou de Vaterlò !...
Fara rapi, s'es estado capò !
Soun pa enca mouar touei lei viei patrioto !
E n'a grïa dé fourniguié dé fres.
Aven d'escu per cin cen galioto !
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Alerto, enfan ! arma-mi dé coussari :
A moun bateou dounaré lou remou.
Sé n'an brusqua quaouquei bèto din Carri,
V'ensignarai lou camin dé Plimou !
Fen cachafué dei veisseou dé Pormou !
Su sei pountoun mounte ai ploura famino,
Li voueli battre un artichaou à dès
Doou cagatroué dé ma cambo roubino !...
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Dé vouestei mèro an vira lei cervèlo :
L'ai vi, lou ten, qué sei bloundin testié,
Lei Marc-Antouano é nouestei dameisèlo',
Rouffianegean ensemble ei pescarié,
Fasien lou brandou, enliassa d'ooulivié !
Counsouela-nou d'aquelei farandouro,
Enfan ! vengea lou pople Marsïes
Doou Cremezin qué l'a pita l'amouro !...
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Pouignè ! sabra ! mordè ! qué la picosso
Tor à traver rebrounde en moulinan !
Si cresoun du perqué tiroun la bosso ;
Mai du qué du, quan serien dé juran,

De trahisons notre France est puis lasse ! — Elle n'en a point assez du corps du grand Pilote ! — Il lui faut du sang pour effacer la trace — Que lui placarda l'atout de Waterloo !... — Elle fera repic, si elle a été capot ! — Ils ne sont pas encore morts tous les vieux patriotes ! — Et il en a germé des fourmilières de frais ! — Nous avons des écus pour cinq cents galiotes ! — Sus ! guerre à mort ! haro sur les Anglais !

Alerte, enfants ! Armez-moi des corsaires : — A mon bateau vous donnerez la remorque. — S'ils nous ont flambé quelques youyous dans Carri, — Je vous enseignerai le chemin de Plymouth ; — Faisons feu-de-joie des vaisseaux de Portsmouth ! — Sur leurs pontons où j'ai pleuré famine, — J'y veux battre un entrechat à dix — Du trognon de ma jambe mutilée !... — Sus ! guerre à mort ! haro sur les Anglais !

De vos mères ils ont chaviré les cervelles : — Je l'ai vu le temps, où leurs blondins damerets, — Les Marc-Antoine (Verdets) et nos demoiselles, — Rufianant ensemble aux poissonneries, — Faisaient le branle, enlacés d'olivier ! — Consolez-nous de ces farandoles, — Enfants ! vengez le peuple Marseillais — Du cramoisi qui lui a picoré la becquée !... — Sus ! guerre à mort ! haro sur les Anglais !

Lardez ! sabrez ! mordez ! que la hache d'abordage — A tort et à travers émonde en tournoyant ! — Ils se croient durs parce qu'ils pratiquent la boxe ; — Mais durs que durs, quand ils seraient des géants,

Vouestei boulé, bouta, lei trooucaran !...
E digué plu coumo l'anciano troupo :
La gardo meur ! vui, duvè faire mies :
Foou pa peri ! li foou trempa la soupo !
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Aquestou coou l'arriban jusqu'à Loundre !
Vai ! uno fé qué sian descooussana,
Fièro pieouzèlo, oouras bèlo t'escoundre :
Ti la metren la testo din lou sa ;
Coumo tei sur t'anan despieouzela !
Doou pavaïoun qué su vin capitalo
A desplega sei trei superbe les,
Vendras lipa lei darno triounfalo !...
Zou ! guerro à mouar ! adrou su leis Angles !

Août 1840.

Vos boulets, allez! les troueront!... — Et ne dites plus comme l'ancienne troupe : — La garde meurt ! aujourd'hui vous devez faire mieux : — Il ne faut pas périr ! Il leur faut tremper la soupe ! — Sus! guerre à mort! haro sur les Anglais!

Ce coup-ci nous y arrivons jusqu'à Londres ! — Va ! une fois que nous sommes sans licou, — Fière pucelle, tu auras beau te cacher: — Nous te la mettrons la tête dans le sac ; — Comme tes sœurs nous t'allons dépuceler ! — Du pavillon qui sur vingt capitales — A déployé ses trois superbes lés, — Tu viendras lécher les darnes triomphales !... — Sus ! guerre à mort ! haro sur les Anglais!

PACIENÇO

Trento-sèt an ei Sueio, à l'Oousservanço,
A Santo-Paoulo eme à l'Adoubadou,
En dian souven : poou pa peri la Franço !
Ai empiela dé moutto à moun sadou.
Paoure Pacienço ! aro qué venes ranci,
Dé toun reflein oouras lou dementi ;
Per lou carboun dé peiro enmalaouti,
Vui, toun destin es dé mouri d'estranci !
Anen, Pacienço : avalo lou boucon ;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Quan mi l'an mé, lou faou-noum dé Pacienço,
Eri d'aploun, degourdi , fres é gai ;
E chasque jou mi vouignieou la councienço
D'un escandaou dé mous, oou Viei Palai.
Vui, sabi plu lou camin doou Racati ;
Sieou troou erous d'avé dé brigadeou,
E pinti plu qué d'un jaoune morveou
Cin coou per mes lei traveto doou pati !...
Anen, Pacienço : avalo lou boucon ;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

PATIENCE

Trente-sept ans, aux Enclos à fumier, à l'Observance, — A Sainte-Paule ainsi qu'à l'Abattoir, — En disant souvent : elle ne peut pas périr la France ! — J'ai empilé des mottes (de tan) à mon saoûl. — Pauvre Patience ! à présent que tu deviens rance, — De ton refrain tu auras le démenti ; — Par le charbon de terre rendu malade, — Aujourd'hui, ton destin est de mourir de consomption ! — Allons, Patience : avale le bocon ; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Lorsqu'on me l'a mis, le surnom de Patience, — J'étais d'aplomb, dégourdi, frais et agile ; — Et chaque jour je m'huilais la conscience — D'un scandal (mesure) de moût au Vieux Palais. — Aujourd'hui, je ne sais plus le chemin du Racati ; — Je suis trop heureux d'avoir de la bouillie, — Et je ne peins plus que d'une jaune morve — Cinq coups par mois, les lambourdes du lieu d'aisance !... — Allons, Patience : avale le bocon ; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Despui qu'aduen soun arseni dé coko,
Dé mai en mai la plago mi recoui;
Oou cavalé plu ni coquo, ni moquo;
Toutei mei mouele an mié pouce dé roui!...
Lei femelan empuroun l'uçandïo :
A seis oustaou, din lou pichoun Bavò,
Dei fugueiroun sa pesto es lou pivò ;
Aougeoun tratta la rusquo dé bordïo!...
Anen, Pacienço : avalo lou boucon ;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Nou leis an pré lei bras à l'engranagi,
Lei charreiras Liounes é Parisien,
Quan si soun di : qu pito fa gavagi ;
Foou enventa dé centenaou d'engien.
Mai qué riguen, sé la vermino plouro,
Quan li segan l'erbo souto lei pè,
Grègou toujou! per parla san respè,
S'engreissaren meme dé sei petouro!...
Anen, Pacienço: avalo lou boucon;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Lou fabrican cerquo l'aconomïo,
E ben! alor qu'es qué l'empacharié
Dé fa d'espragni en brulan ma senïo
Per sei vapour é sei raffinarié?
Tiro parti jusquo dé la pu-fino :
Dé sa brutici un calitro es pu chier
Qu'un toumbareou dé moutto en plen iver;
Mai testo aqui! l'an clava seis eisino!
Anen, Pacienço : avalo lou boucon ;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Depuis qu'ils apportent leur arsenic de coke, — De plus en plus la plaie me cuit; — Au chevalet plus *ni coque ni moque* (plus d'eau à boire); — Tous mes moules ont demi-pouce de rouille!... — Nos femelles attisent l'incendie : — A leurs maisons, dans le petit Beauvau, — Des foyers leur peste est le pivot; — Elles osent traiter le tan d'immondice!... — Allons, Patience : avale le bocon ; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Ils nous les ont pris, les bras à l'engrenage, — Les grands bavards Lyonnais et Parisiens, — Quand ils se sont dit : qui becquette emplit le gésier; — Il faut inventer des centaines d'engins. — Pourvu que nous riions, si la vermine pleure — Quand nous lui fauchons l'herbe sous les pieds, — En avant! toujours! pour parler sauf respect, — Nous nous engraisserons même de leurs excréments!... — Allons, Patience : avale le bocon ; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Le fabricant cherche l'économie, — Eh bien! alors qu'est-ce qui l'empêcherait — De faire de l'épargne en brûlant mon détritus — Pour ses vapeurs et ses raffineries? — Ils tirent parti jusque de la matière fécale : — De leur ordure un décalitre est plus cher — Qu'un tombereau de mottes en plein hiver; — Mais mordicus! ils leur ont fermé leurs usines! — Allons, Patience: avale le bocon; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

An estendu dé Morgieou à Menpenti,
Din lei caranquo, oou bor dé noueste gou,
Dei Crotto Aren, dé l'Ataquo à Girenti,
Soun vilen dra mortuoron dé pertou.
Negre manteou, imou dé tan dé larmo,
Oh! sé poudieou coumanda lou ven Lar!
Bouffo, roumpu! devoro, galavar!
Acrè! dirieou, vengeo-mi, qu'ai gé d'armo!
Mai noun, Pacienço : avalo lou boucon;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Quan dé sizampo, oou Carnavas tou pale,
Senti canta mei den din moun fanaou,
E qu'en passan mounte si douno bale,
Li vieou suza lei vitro doou gro caou;
En tremouran dieou : oou foun dé l'abime
Qué t'a poussa? cé qué fumo adamoun
E fa ragea sei miraou : lou carboun!...
Alor, alor! lou coumpreni, lou crime!
Mai noun, Pacienço : avalo lou boucon;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Es doun escri! dé-longuo à touto vèlo
Abordaran sei pincou doou cuou pla!
Viran la proué su sei tristei penèlo,
Jamai l'Angles n'en pourra gé couela!
N'en vendra gé, dé guerro, dé delugi!
Veiran la fin dé seis inoundacien!
Agouttaran sei pousaraquo à Lien!
Punira pa, Dieou, tou soun capounugi!...
Oh! noun, Pacienço : avalo lou boucon;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Ils ont étendu de Morgiou à Menpenti, — Dans les calanques, au bord de notre golfe, — Des Crottes à Arenc, de l'Attaque à Gerin, — Leur vilain drap mortuaire, de toutes parts. — Sinistre manteau, humide de tant de larmes, — Oh! si je pouvais commander le vent du large, — Souffle, rompu! dévore, vorace! — Hourrah! dirais-je, venge-moi, car je n'ai point d'armes! — Mais non, Patience: avale le bocon; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Quand, de froide bise, au Carnaval tout pâle, — J'entends grincer mes dents en mon fanal (ma tête), — Et qu'en passant où se donne un bal, — J'y vois suer les vitres, du grand chaud; — En tremblotant je dis: au fond de l'abîme — Qui t'a poussé? ce qui fume là-haut — Et fait ruisseler leurs miroirs: le charbon!... — Alors, alors! je le comprends, le crime! — Mais non, Patience: avale le bocon; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

C'est donc écrit! sans cesse à toutes voiles — Ils aborderont leurs pinques à fond plat! — Tournant le cap sur leurs tristes penelles, — Jamais l'Anglais n'en pourra point couler! — Il n'en viendra point, de guerre, de déluge! — Ils verront la fin de leurs inondations! — Ils égoutteront leurs puits de mine, à Lyon! — Il ne punira pas, Dieu, toute leur friponnerie!... — Oh! non, Patience: avale le bocon; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

Viei, nus é crus, senso ami, senso asilo,
M'accampara, bessai, la Charitè :
Din sei forneou, per surleva ma bilo,
Veirai luzi soun incro poutitè.
En mooudissen la clarta qué m'affusquo,
La leissarai, ma peou, à l'espitaou.
Siou tan fava, qué moun darnié badaou
L'espirarai senso senti la rusquo !...
Anen, Pacienço : avalo lou boucon;
Ti lou mordries, n'en serié pa pu lon.

Novembre 1840.

Vieux, nu et crû, sans ami, sans asile, — Elle me recueillera peut-être, la Charité : — Dans ses fourneaux, pour soulever ma bile, — Je verrai briller leur noire drogue. — En maudissant la clarté qui m'offusque, — Je la laisserai, ma peau, à l'hôpital. — Je suis tant févé, que, mon dernier soupir, — Je l'exhalerai sans odorer l'écorce (du tan) !... — Allons, Patience : avale le bocon ; — Tu te le mordrais, il n'en serait pas plus long.

FELIPO *

Qué jabò !
Qu'estrambò !
T'a plu qu'aqueou roun, ma pipo !
O Felipo,
Qu'unto fripo !
Tu, l'enfan dé Misè Babò !...

* Au mois d'août 1814, lors du débarquement à Marseille, de la famille d'Orléans, à son retour de Sicile, un jeune garçon de dix-sept à dix-huit ans, du nom de Philippe, que toute la ville avait pu voir tantôt décrotteur, tantôt commissionnaire, tantôt marchand d'oublies, tantôt porte-romaine, et plus souvent encore crieur de bulletins, fut recueilli par Mme d'Orléans-Penthièvre, duchesse douairière, qui l'emmena avec elle à Paris.

Ce jeune homme était doué, dit-on, d'une intelligence peu commune. Sa noble bienfaitrice lui fit donner une éducation distinguée dont il a dû profiter. Le pauvre décrotteur est aujourd'hui Me Philippe Dentend, notaire du roi, à Paris. Or, voici comment on explique l'origine de cette fortune romanesque.

En 1795 ou 1796, vers les derniers temps de la détention à notre fort Saint-Jean, des ducs de Montpensier et de Beaujolais, frères du roi actuel, la mère de notre Philippe fut chargée de quelques soins domestiques

PHILIPPE

Quel jabot ! — Quelle exultation ! — Elle ne t'a plus que ce culot, ma pipe ! — O Philippe, — Quelle noce ! — Toi, l'enfant de Misé Babo (Mère Élisabeth) !...

auprès des jeunes princes. Cette femme, mariée à un M. Dentend, orfèvre en chambre à la Grand'Rue, n'était plus jeune, et même elle n'avait jamais été jolie. Cependant, il s'établit peu à peu des relations intimes entre elle et le duc de Montpensier. Si bien que lorsque celui-ci partit pour aller rejoindre son frère aîné aux États-Unis, il laissa la femme Dentend enceinte de ses œuvres. C'est, du moins, ce qu'assure la chronique scandaleuse de l'époque.

Le duc, à son départ, confia l'enfant à venir aux soins de M. Catalan, alors Consul Américain à Marseille. Ce fonctionnaire reçut en même temps une somme considérable, et il lui fut promis une subvention annuelle pour élever notre Antony d'une manière convenable et fournir généreusement à tous ses besoins, en attendant le moment opportun où les d'Orléans pourraient réclamer ce rejeton.

L'enfant naquit, grandit et grossit, choyé d'abord par

Chi, l'entenderes l'Estarloguo
Qu'an mi digué : caspi ! qué pei !
Qu'es neissu toun mourra pa boguo :
Salu ! cousin-german doou Rei !...
Fran, Carambò, Raffeou é Pissarotto,
En si truffan penseroun : lou mesquin
Sera toujou vendur dé bulletin ;
E pamen la vies, ma balotto !
Qué jabò !
Qu'es trambò !
T'a plu qu'aqueou roun, ma pipo !
O Felipo,
Qu'unto fripo !
Tu, l'enfan dé Misè Babò ! ..

Erian eilato su lou Barri,
S'attaquavian oou bataïoun :
Trei gendarmo eme un Coumissari
Mi pescoun, é vagué oou viouloun.
Mi vieou perdu, counoueissen leis Apotro ;
Creidi, Messies, pieta ! sieou pa michan !
Foou gé dé maou : sieou Félipo Dantan !
E dé suito mi fan dé votro !...
Qué jabò ! etc...

M. Catalan, qui le négligea plus tard et finit par l'abandonner tout à fait, soit que la subvention ne lui fût plus versée régulièrement, soit que la gigantesque fortune de Napoléon fît regarder au Consul Américain comme une absurde chimère la possibilité d'une Restauration. Quoi qu'il en soit, notre Philippe, repoussé par ses parents de Marseille qui le voyaient d'assez mauvais œil, et délaissé par le Consul, son protecteur, notre Philippe se trouva bientôt dans la rue, où beau-

François, tu l'entendis l'Astrologue — Quand il me dit : peste ! quel poisson ! — Qui est né thon ne mourra pas bogue : — Salut ! cousin germain du Roi !... — Franc, Chevrette, Raphaël et Pissarotte, — En se moquant pensèrent : le mesquin — Sera toujours vendeur de bulletins ; — Et pourtant, tu la vois, ma fortune ! — Quel jabot! — Quelle exultation ! — Elle ne t'a plus que ce culot, ma pipe ! — O Philippe, — Quelle noce ! — Toi, l'enfant de Misé Babo (Mère Élisabeth) !...

Nous étions là-bas sur la falaise ; — Nous nous attaquions au bataillon : — Trois gendarmes avec un Commissaire — Me pincent, et, leste ! au violon ! — Je me vois perdu, connaissant les Apôtres ; — Je crie : Messieurs, pitié ! je ne suis point méchant ! — Je ne fais point de mal : je suis Philippe Dentend ! — Et de suite ils me font des courbettes !... — Quel jabot ! etc...

coup de nos compatriotes l'ont rencontré mille fois, alerte, frais, épanoui, rubicond, carré, blondin, frisé, et fouettant l'air de son nez Bourbonnien. Et toujours fier, quoique longtemps déguenillé, il exerça, durant plusieurs années, ses trois ou quatre chétives industries de l'humeur du monde la plus philosophiquement joyeuse.

Et il est resté dans la rue jusqu'au jour où sa bonne et digne grand'mère l'y a ramassé, à sa rentrée en France.

Mi menoun à la Prefeturo
Davan lou Duguo qué reven :
Oh ! qué tramblun ! eou m'asseguro ;
Mi pouarge la man en risen.
A soun signaou, Coumissari, gendarmo
Passoun per uei, é s'atrouvan soulé.
Ero moun ouncle ! ... oou pouein qué lou piqué
Despui d'alor mi pouarto l'armo !
Qué jabò ! etc...

Va creiries ? douei superbei damo,
Uno, vieio, qu'a tan bouen èr,
L'aoutro, jouino, é fouesso pu flamo,
M'embrassoun, mi loumoun soun chier !...
La ran-mama semblo la Boueno-Mèro :
Oourieou vougu saoupre l'Ave-Maria,
Quan en plouran s'es messo à marmura :
Es tou la facho dé soun pèro !
Qué jabò ! etc...

Mettoun oou lissieou moun cieragi
E mei bouigneto, é moun camboï ;
M'arnesquoun mies qu'ei Roumavagi
L'ai vo lou muou dé sant Aroy.
Qu'unt abi noou, remarquo ! é qué limaço !
O paoure Chi, quan mi sieou vi tan beou,
Mi sieou chaspa per senti s'èri ieou,
En m'amiraian din sei glaço !
Qué jabò ! etc...

Dooura coumo d'Avesque en capo,
Per mi refresca lou barquieou,
Lei proumié moustardié doou Papo
A taoulo soun dré darrié ieou.

Ils me mènent à la Préfecture — Devant le Duc qui revient: — Oh! quel tremblement! lui me rassure; — Il me tend la main en souriant. — A son signal, Commissaire, gendarmes — Disparaissent, et nous nous trouvons seuls. — C'était mon oncle !... au point que le piquet — Depuis lors me porte les armes! — Quel jabot ! etc...

Le croirais-tu? Deux superbes dames, — L'une vieille, qui a tant bon air, — L'autre, jeune, et beaucoup plus parée, — M'embrassent, me nomment leur cher!... — La grand'maman ressemble à la Bonne-Mère: — J'aurais voulu savoir l'Ave-Maria, — Lorsqu'en pleurant elle s'est mise à murmurer : — C'est tout la face de son père ! — Quel jabot ! etc...

On met au lessif mon cirage, — Et mes taches de graisse, et mon cambouis ; — On m'enharnache mieux qu'aux Romérages — L'âne ou le mulet de saint Éloi !... — Quel frac tout neuf, regarde! et quelle chemise! — O pauvre François! quand je me suis vu si beau, — Je me suis tâté pour sentir si j'étais moi, — En me mirant dans leurs glaces!... — Quel jabot ! etc...

Dorés comme des Évêques en chape, — Pour me rafraîchir le réservoir, — Les premiers moutardiers du pape, — A table sont debout derrière moi.

Un gro Moussu lou souar mi desabïo,
Caouffo moun lié, pui l'embaimo dé mus ;
E sei Mouazò si dien ; es pa camus ;
Mai qué richo fisolomïo !
Qué jabò ! etc...

A la boouduffo, ei bïo, ei bocho,
Esten vun dei pu fin nitar,
Fasieou dé globou dé mei pocho,
E disia : sies cresta, bastar !
Restre bastar, qué rodo ! quan sia mince !
Foou escupi sei parmoun per un soou ;
Basti dé pouen su lei vala quan plòou ;
Mai aro, men garci ! sieou Prince !
Qué jabò ! etc...

Faouto d'un caffouchou, pecaire !
Senso cuberto é senso fué,
Su l'aouguo, ei baoumo doou Gran-Caire,
Ti l'ai battudo tan dé nué !
Mai poou veni Pluvioso é Vantoso,
Passerouné ; creses qué la battrai
A moun casteou, mounte penecarai
Su mei coueissin caffi dé roso !...
Qué jabò ! etc...

Qué dé crèto, dé coou dé sabre,
L'abooouminablo varminié,
M'a regla dessu moun cadabre,
Tan qué l'a tengu coumpainié !...
Ai proun souffri ! mi mordré plu, cebeto !
Cacaraca dei pu noble mourron
Cregnirai plu blaveiroou ni fleiroun
Qué dei sucé dé sei babeto !
Qué jabò ! etc...

Un gros Monsieur le soir me déshabille; — Il chauffe mon lit; il le parfume de musc; — Et leurs Damoiselles se disent : il n'est pas camus; — Mais quelle riche physionomie ! — Quel jabot ! etc...

A la toupie, aux billes, aux boules, — Étant l'un des plus fins prévôts, — Je faisais des ballons de mes poches, — Et vous disiez : tu es châtré, bâtard ! — Être bâtard, quel supplice ! quand on est mince ! — Il faut cracher ses poumons pour un sou; — Bâtir des ponts sur les ruisseaux quand il pleut; — Mais à présent, je m'en ris ! je suis Prince ! — Quel jabot ! etc...

Faute d'un réduit, infortuné ! — Sans couverture et sans feu, — Sur l'algue, aux baumes du Grand-Caire, — Je te l'ai battue (la générale) tant de nuits ! — Mais il peut venir pluviôse et ventôse, — Mon petit passereau; crois-tu que je la battrai (je grelotterai), — Dans mon château, où je sommeillerai — Sur mes coussins bourrés de roses !... — Quel jabot ! etc...

Que de cicatrices, de coups de sabres — L'abominable vermine — M'a rayé sur le cadavre, — Tant qu'elle lui a tenu compagnie !... — J'ai assez souffert ! Vous ne me mordrez plus, je vous en défie ! — Coquerico des plus nobles minois, — Je ne craindrai plus phlyctènes ni boutons — Que des suçons de leurs baisers amoureux ! — Quel jabot ! etc...

A chivaou, en ran dé bataïo,
Oou davan dei tambour-majou,
Oou lué dei clicleto en tarraïo
Tendrai l'espazo, quaouque jou !
Alor vendré lei vouala per moun conte ;
Vé n'emplirai, dé chaple dé papié !
Voueli cuerbi lou famous Castagnié !...
Oh ! moun istouaro sera un conte !...
Qué jabò ! etc...

Ai dé bla per lei santeis obro,
O coulèguo qué tira oou mur :
Pouarto-roumano, gus, manobro,
Marchan d'armana, decroutur
Buvè ! treissa ! guèto é bosso mortalo !
Dé vouesto peou descordura l'ooussé !
Engouargua-vou dé barrieou dé glacé !
Frèro ! s'u mouà qué zé regalo !
Qué jabò ! etc...

Dessouto leis ar de triounfle
Duven passa deman matin ;
Siguè brave ! foou qu'aco rounfle ;
Mai creidè pa : jita peirin !
Qu'es dé manda lei dardeno à palado,
A tiro-puou !... misèri !... su lou Cous
Lei double louei faras vira dé dous
Ramarciant à toun cambarado !...
Qué jabò ! etc...

Chi, ma famïo si languisse :
Adieou ! si veiren bessai plu.
Mai sounco vun dei tieou patisse,
Sabes l'adresso doou Boumbu.

A cheval, en ligne de bataille, — Au-devant des tambours-majors, — Au lieu de cliquettes en terraille — Je tiendrai l'épée, quelque jour ! — Alors vous vendrez les bulletins pour mon compte; — Je vous en emplirai des abatis de papier ! — Je veux dépasser le fameux Châtaignier (l'Empereur) !... — Oh ! mon histoire sera un conte !... — Quel jabot ! etc...

J'ai du bien pour les saintes-œuvres, — O collègues qui tirez au mur (dans la pénurie) : — Porte-romaines, gueux, manœuvres, — Marchands d'almanach, décrotteurs, — Buvez, triturez ! ivresse et ripaille mortelles ! — De votre peau décousez le troussis ! — Gorgez-vous de barils de sorbets ! — Frères ! c'est moi qui régale ! — Quel jabot ! etc...

Sous les arcs-de-triomphe — Nous devons passer demain matin ; — Soyez braves ! il faut que cela souffle; — Mais ne criez pas : jetez, parrain ! — Qu'est-ce que de lancer des deux liards à pelletées — Pour l'arrache-poils? misère !... sur le Cours — Les doubles louis tu joueras à pile ou face, — Grand merci à ton camarade !... — Quel jabot ! etc...

François, ma famille languit (à m'attendre) : — Adieu ! nous ne nous verrons peut-être plus. — Mais si parfois l'un des tiens pâtit, — Tu sais l'adresse du Bombu (Louis le Désiré).

Conto su ieou, fegi, couar, san é tripo!
E quan vendras teis oubli à la zoua,
Sé per sambi cantes : vivo lé Roua !
Ajusto en soungean à Felipo :
Qué jabò !
Qu'estrambò !
T'a plu qu'aqueou roun, sa pipo !
O Felipo,
Qu'unto fripo
Per lou fieou dé Misè Babò !

Février 1841.

Compte sur moi, foie, cœur, sang et entrailles! — Et lorsque tu vendras tes oublies à la joie, — Si pour appeau tu chantes : vive le Roi! — Ajoute, en songeant à Philippe : — Quel jabot! — Quelle exultation ! — Elle ne t'a plus que ce cercle, sa pipe! — O Philippe, — Quelle noce! — Pour le fils de Misé Babo! (Mère Elisabeth) !

BOUENO-VOYO

Eme Lissandro lou sarraire,
En esten qué lou boues va gaire,
Fen dé carcu !
Sé buven miegeo à la taverno,
Blagan dé cé qué nou councerno
A la chuchu.
Li dieou : coulèguo, as bèlo avé dé croïo ;
Sies, coumo ieou, ren qu'uno boueno-voyo ;
Es pa per tu qué fan courre lei joïo !
— Leisso bouï, respouende, fincou oou bou !
Ancra vo gus, vai, bouen Vitou,
L'arribaren toujou :
Ancra vo gus, l'arribaren toujou.

As pa agu l'uéi ! quan lou cor-mestre,
Un finochou qué li soou restre,
Un manelas,
Dé voulado t'a di : coumpaire,
Eicito oouré gran cavo à faire ;
Seré pa las ;

FRANC-BOHÈME

Avec Alexandre le scieur de long, — Attendu que le bois ne va guère, — Nous faisons des calculs ! — En buvant chopine à la taverne, — Nous blaguons de ce qui nous concerne — A la sourdine. — Je lui dis : collègue, tu as beau avoir de l'orgueil ; — Tu n'es, comme moi, rien qu'un piètre bohême ; — Ce n'est pas pour toi que l'on fait courre les prix ! — Laisse bouillir, répond-il jusqu'au bout ! — Ancré (riche) ou gueux, va, bon Victor, — Nous y arriverons toujours : — Ancré ou gueux, nous y arriverons toujours.

Tu n'as pas eu l'œil (juste) ! quand le contremaître, — Un finaud qui sait s'y prendre, — Un patelin, — De prime-abord t'a dit : compère, — Ici vous n'aurez pas grand chose à faire ; — Vous ne serez point las ;

L'as respoundu : bouta, sigué pa en peno !
Es pa moun fouar lou travai à dougeno ;
Ieou, d'un plateou n'ai proun per ma quienzeno !
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou ! etc...

As leou fini ta semanado :
Lou dilun fas la carougnado,
E lou dimar,
Quan ti fourrié rintra en campagno,
Sies demouli per la castagno,
Li vies plu clar !
Lon dé ta serro ai vi dé taranino !...
S'as un buqué plaqua su leis esquino,
Qué ti faran toun biai é ta platino !
— Leisso bouï, coulègo, fincou oou bou ! etc...

Per fa resquïa la sarrïo
Sies pa counten d'uno boutïo
A chicouloun ;
Muou artera, senso cooussano
Escoularies lei damajeano
A plen jarroun !
Pui lei chinouas, l'anisado, l'andayo,
Lou roun, lou punch, lou cougna, taïo ! taïo !...
Bugues pa tan, mandri : crompo dé braïo !
— Leisso bouï, coulèguo', fincou oou bou ! etc...

T'an signa ta fueio de routo ;
Mai poues pa faire bancarouto :
As qué vin pié !
Plu gé dé crèdi à la gargotto,
E foou qué visques dé garrotto,
En fusardié !

Tu lui as répondu : allez, ne soyez pas en peine ! — Ce n'est pas mon fort, le travail à douzaine ; — Moi d'un plateau, j'en ai assez pour ma quinzaine ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Tu as bientôt fini ta besogne de la semaine : — Le lundi tu fais la charogne, — Et le mardi, — Quand il te faudrait rentrer en campagne, — Tu es agoni par la fainéantise, — Tu n'y vois plus clair ! — Le long de ta scie j'ai vu des toiles d'araignée !... — Si tu as un piquet plaqué contre l'échine, — Que te feront ton biais et ta platine ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Pour faire glisser la sciure — Tu n'es pas content d'une bouteille — A petites gorgées ; — Mulet altéré, sans licou (retenue) — Tu épuiserais les damejeannes — A pleins jarrons ! — Puis les chinois, l'anisette, l'andaye, — Le rhum, le punch, le cognac, taille ! taille !... — Ne bois pas tant, vaurien : achète des braies ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

On t'a signé ta feuille de route ; — Mais tu ne peux pas faire banqueroute : — Tu n'as que vingt sous ! — Plus aucun crédit à la gargotte, — Et il faut que tu vives de carottes, — En écornifleur !

Su lou crestian partiras per l'Afriquo ;
Si va degli, senso jus, ta barriquo ;
Sé voues fuma, foou qué seques tei chiquo!
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou ! etc...

Deja devales dé la biguo :
Toun capelé semblo uno figuo
Doou pecou touar ;
Un mié travè dé dé dé crasso
Luze su ta negro tignasso
D'entarro-mouar.
Qu'as, entrecuei, aquito, qué ti pende ?
Es dé vin blan, moun paoure treisso-lende ;
Mai es pa aco qu'oou mai pende oou mai rende!
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou ! etc...

A toun coupo-cuou dei diminge
Si li pendrié coumo à toun linge,
Milo cuïé ;
Lou fré ti dounara la rampo
Sounco sies abïa dé pampo
Vo dé papié.
E sounco vies, chasque jou dé ta vido,
Dei gourrinò ta misèri asseguido,
N'en courriras dé fiero, dé bourrido !
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou ! etc...

Ei portafai vendras dé bouffo ;
Ti la chooupinaran, la couffo ;
O raffala !
T'acclaparan dé chichibèli ;
Per lei vendur dé santibèli
Seras mouela !...

Sur le chrétien (pieds-nus) tu partiras pour l'Afrique ; — Elle va se déjoindre, sans liquide, ta barrique ; — Si tu veux fumer, il faut que tu sèches tes chiques ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Déjà tu dévalles (dégringoles) de la bigue : — Ton vieux petit chapeau ressemble à une figue — De la queue torte ; — Un demi-travers de doigt de crasse — Reluit sur ta noire teignasse — De fossoyeur. — Qu'as-tu entre cuisse, là, qui te pend ? — C'est du vin blanc (la chemise) mon pauvre écrase-lentes ; — Mais ce n'est pas cela qui : plus ça pend, plus ça rend ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

A ta carmagnole des dimanches — Il s'y appendrait, comme à ton linge, — Mille cuillers ; — Le froid te donnera la crampe — Quand tu seras habillé de feuilles d'arbre — Ou de papier. — Et quand tu verras, chaque jour de ta vie, — Par les petits voyous ta misère assaillie, — Tu en courras de furieuses, de bordées ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Aux portefaix tu vendras des gourmades (sur les joues) ; — Ils te la froisseront, la croupe, — O dégommé ! — Ils te couvriront de queues-de-rat ; — Par les vendeurs de figurines — Tu seras moulé !...

Tu qu'aoutrei fé trevaves lei borduso,
Qu'as carina doucì faroto estiruso,
Esfrayaras l'escaboué dei sabruso!
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou! etc...

Ah! nouzo-ti lei ribouletto!
Tu qu'as goouvi tan dé forchetto
En dejunan;
Tu qu'as foundu tei parpaïolo
A sucegea pageou é solo,
Lou é marlan,
Lei plouraras tei bei moumen dé poumpo,
Lei fin chodè troou groussié per ta troumpo,
Quan oouras plu galetto, pan ni poumpo!
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou! etc...

E pui, lou fan ti nequerisse;
Pui Lissandro foou qué périsse
Coumo un viei chin!
Su lou revès dé quaouquo baoumo
T'arremarquaran fa la paoumo
Senso chacrin;
E pui diran : sabè ben Barbo-Salo,
Lou vaquo-bouen? a creba dé la galo :
Eier oou souar l'an jita à Portugalo!...
— Leisso bouï, coulèguo, fincou oou bou!
Ancra vo gus, vai, bouen Vitou,
L'arribaren toujou :
Ancra vo gus, l'arribaren toujou.

Juin 1841.

Toi qui autrefois fréquentais les bordeuses, — Qui as courtisé deux sémillantes repasseuses, — Tu effraieras le troupeau des sabreuses ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Ah ! noue-toi les grands boyaux ! — Toi qui as usé tant de fourchettes — En déjeûnant ; — Toi qui as fondu tes parpayoles — A suçotter pageau et sole, — Loup et merlan, — Tu les pleureras, tes beaux moments de pompe, — Les fins échaudés trop grossiers pour ta trompe, — Lorsque tu n'auras plus galette, pain, ni gâteau ! — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! etc...

Et puis la faim t'exténue ; — Puis Alexandre il faut qu'il périsse — Comme un vieux chien ! — Sur le revers de quelque baume (caverne) — On te regardera battre de l'aile, — Sans nul chagrin ; — Et puis on dira : vous savez bien Barbe-Sale, — Le vagabond ? il a crevé de la gale : — Hier au soir on l'a jeté à Porte-Galle !... — Laisse bouillir, collègue, jusqu'au bout ! — Ancré ou gueux, va, bon Victor, — Nous y arriverons toujours : — Ancré ou gueux, nous y arriverons toujours.

LOU TRAMBLAMEN *

Fouero ! lou san qué noun resto a lou bouei !
Fouero ! sansu, qu'avè la gorgeo pleno !
Fouero ! bouchié, gras dé nouesto coudeno !
Fouero ! à soun tour lou bestiaou pren lou fouei !

Mourou, ti dounoun trento soou,
Quan vas debarqua dé matiero,
Lei mestre dé ta sabouniero
Qué t'an dé louei lei plen peiroou.
Enca ti duves creire erous
Sé ti rougnoun pa la jornado !
Lei traïte, emé soun teta dous,
Ti l'empugnoun senso poumado,
Senso poumado !...
Fouero ! lou san qué noun resto a lou bouei !
Fouero ! sansu, qu'avè la gorgeo pleno !
Fouero ! bouchié, gras dé nouesto coudeno !
Fouero ! à soun tour lou bestiaou pren lou fouei !

* A propos de l'échauffourée populacière, dite complot

LE TREMBLEMENT

Arrière ! le sang qui nous reste bouillonne ! — Arrière ! sangsues, qui avez la gorge pleine ! — Arrière ! bouchers gras de notre couenne ! — Arrière ! à son tour le bétail prend le fouet !

More, ils te donnent trente sous, — Quand tu vas débarquer de la matière (soude), — Les maîtres de ta savonnière — Qui t'ont des louis leurs pleins chaudrons. — Encore tu dois te croire heureux — S'ils ne te rognent pas sur ta journée ! — Les traîtres, avec leur têter doux (ton mielleux), — Te le poussent sans pommade, — Sans pommade !... — Arrière ! le sang qui nous reste bouillonne ! — Arrière ! sangsues, qui avez la gorge pleine ! — Arrière ! bouchers gras de notre couenne ! — Arrière ! à son tour le bétail prend le fouet !

de la Villette, qui a eu lieu à Marseille le 9 mars 1841.

M'es dé latin, ieou, soun babou :
Moun engien dé longuo li clavo ;
E souven pensi : qu'unei cavo !
Jamai ajusta lei douei bou !...
Aqueou trafi poou plu dura :
Foou qué sange, vo qué tou pete !
Lou tron dé Dieou lei va cura ;
Garo ! qué Mourou si li mete ;
Vouei, si li mete !...
Fouero ! etc...

Sé jusqu'aro ai agu, rascas,
La favo senso jouïssuro,
Qu'oou men douni ma mouardiduro
Su lou rouiaoume dei richas !
Ieou sieou juste : pa tou per un !
Es naoutrei qué loouran la reguo,
Pui, apanaou é coumourun,
V'arrapa tou ! daïse, coulèguo !
Daïse ! coulèguo !...
Fouero ! etc...

Ti l'ai tan coucha, lou marlus,
Despui qué vivi dé rapuguo ;
Mi sieou tan nourri dé lachuguo,
Qué sieou glounfe coumo un perus !
Tan qu'ai pouscu teni l'aren,
Ai pati senso dire cebo.
Esperavi lou tramblamen ;
Vui qu'es vengu, lou peze crèbo ;
Lou peze crebo !
Fouero ! etc...

Eier, oou coou dé miegeo-nué,
A l'oustalé doou Traou-dei-Masquo,

Il m'est du latin, moi, à leur verbiage : — Mon esprit constamment y perd la clé ; — Et souvent je pense : quelle chose ! — Jamais ne rajuster les deux bouts !... — Ce trafic ne peut plus durer : — Il faut qu'il change, ou que tout se brise ! — Le feu du ciel les va dévorer ; — Gare ! que More s'y mette ; — Oui, il s'y met !... — Arrière ! etc.

Si jusqu'à cette heure j'ai eu, teigneux, — Le guignon sans jouissances, — Qu'au moins je donne mon coup de dent — Sur le gâteau-royal des richards ! — Moi, je suis juste : pas tout pour un seul ! — C'est nous qui creusons le sillon, — Puis, boisseau et mesure combles, — Vous empoignez tout ! doucement, collègues ! — Doucement, collègues !... — Arrière ! etc.

Je te l'ai tant poursuivi, le merlan (tiré le diable par la queue), — Depuis que je vis de grapillons ; — Je me suis tant nourri de laitues, — Que je suis gonflé comme une poire tapée ! — Tant que j'ai pu retenir l'haleine, — J'ai pâti sans dire : miséricorde ! — J'attendais le tremblement ; — Aujourd'hui qu'il est venu, la capsule éclate ; — Le pétard fait explosion ! — Arrière ! etc.

Hier, au coup de minuit, — A la maisonnette du Trou-des-Masques,

Misè Mandino la Tarasquo,
N'a tira lei carto oou gran jué !
Enfan, nous a di, bouen espouar !
Lacha lou grame ei cervouranto ;
Sia bouniqué ; piquaré fouar.
Dé mousquo, enfan, qu'oouré la Santo !...
L'oouren la Santo !
Fouero ! etc...

Sapur, Calobre, l'Agacin,
Nazou, Ratoun, Naveou, Mesiquo,
Touei leis ome dé la fabriquo
An prepara sei picoucin.
Lou pies pelous, lei pè descaou,
E tezan lei ner dé sei pougno,
Foou oouvi lei braïo à miraou
Creida : zou ! saïo ! à la besougno !
A la besougno !...
Fouero ! etc...

Noun manquo pa dé moustachu
Qué saboun l'estè doou sarvici,
E qué n'ensignoun l'ezarcici
Dei fusieou à l'ooutis pounchu !
Counta dessu vouesteis arquin :
Faran pa mies qué meste Moucho ;
Per li crevela lou blesquin
Soouren l'estrassa la cartoucho !
Sian dé Cartoucho !...
Fouero ! etc...

La cuecho si menara du :
Boulegan pa per canta messo :
Tamben s'atrovo dé cabesso
Din nouesto bando dé perdu !

Misé Mandine la Tarasque (la stryge), — Nous a tiré les cartes au grand jeu ! — Enfants, nous a-t-elle dit, bon espoir ! — Lâchez la ficelle aux cerfs-volants ; — Vous êtes pas mal solides ; vous cognerez fort. — De l'ardeur, enfants, vous aurez la Sainte (République) !... — Nous l'aurons, la Sainte ! — Arrière ! etc.

Sapeur, le Colosse informe, Le Bossu, — Gros-nez, Raton, Navet, Musique, — Tous les hommes de la fabrique — Ont préparé leurs cognées. — La poitrine velue, les pieds déchaux, — Et raidissant les muscles de leurs poignets, — Il faut ouir les braies à miroir (à pièces encadrées) — Hurler : sus ! tire ! à la besogne ! — A la besogne !... — Arrière ! etc.

Il ne nous manque pas de moustachus — Qui savent la manœuvre du service, — Et qui nous enseignent l'exercice — Des fusils à l'outil pointu ! — Comptez sur vos vieux troupiers : — Ils ne feront pas mieux que maître Mouche ; — Pour leur cribler la rate — Nous saurons la déchirer, la cartouche ! — Nous sommes des Cartouches !... — Arrière ! etc.

La cuite se mènera dru : — Nous ne remuons pas pour chanter messe : — Aussi bien il se trouve de fortes têtes — Dans notre bande de perdus !

L'a ni gouapou, ni Cidavan
Qu'aguoun fa soun libre dé conte :
Qué li garço ! leis armo en man,
Un sabounié voou mai qu'un Conte !
Ben mai qu'un Conte !....
Fouero ! etc...

Per generaou aven Sapur ;
Noueste pouarfè sera lou Garri ;
L'Agacin sera coumissari ;
Esperi lou nouman peiur.
L'a plu ren qu'un posto à soougi ;
Va qué pinto à moun caratèro ;
Per malur sabi pa liegi,
Porcas dé disqui ! serieou Mèro !...
Serieou lou Mèro !..
Fouero ! etc...

Qu n'a n'en mete : aqui la lei !
La troumpetaren din la Franço !
En esparpaian la finanço,
Pourra pita, lou pichoun pei.
Sé Paris si voou pa clina
L'a lei pegoun dei jou dé festo ;
Sé Marsïo voou reguina,
Brulan lou por, é coupo testo !
E coupo testo !
Fouero ! etc...

Lou viei radassaire Reynié
Mi ven dire ; espoousso-salado,
Vies pa qué lei quatro façado
Doou complò veiran l'agounié !...
Merdo ! cé qu'ai di, v'ai ben di !

Il n'y a ni matadors, ni Ci-devant — Qui aient fait leur livre de comptes : — Qu'y font cela : les armes en mains, — Un savonnier vaut plus qu'un Comte ! — Bien plus qu'un Comte !... — Arrière ! etc.

Pour général nous avons Sapeur ; — Notre préfet sera le Raton ; — Le Bossu sera commissaire ; — Esprit, nous le nommons payeur. — Il n'y a plus rien qu'un poste à choisir ; — Il sied à merveille à mon caractère ; — Par malheur je ne sais pas lire, — Cochonas de destin ! je serais Maire !... — Je serais le Maire ! .. — Arrière ! etc.

Qui en a en mette ! voilà la loi ! — Nous la trompetterons dans la France ! — En éparpillant la finance, — Il pourra mordre le petit poisson. — Si Paris ne veut pas s'inclinèr — Il y a les torches des jours de fête ; — Si Marseille veut rechigner, — Nous brûlons le port, et coupe têtes ! — Et coupe têtes !... — Arrière ! etc.

Le vieux vadrouilleur (ouvrier qui nettoie les barriques d'huile) Reynier — Me vient dire : secoue-salade, — Ne vois-tu pas que les quatre façades — Du complot verront l'agonie !... — Merde ! ce que j'ai dit, je l'ai bien dit !

Per Cocolein, per uno pruno,
Coumo qué Mourou sié estordi,
Uno fé rede, a fa fortuno !
A fa fortuno !...
Fouero ! lou san qué noun resto a lou bouei !
Fouero ! sansu, qu'avè la gorgeo pleno !
Fouero ! bouchié, gras dé nouesto coudeno !
Fouero ! à soun tour lou bestiaou pren lou fouei !

Septembre 1841.

Par Coquelin, par une prune, — De quelque manière que More soit étourdi, — Une fois raide il a fait fortune ! — Il a fait fortune !... — Arrière ! le sang qui nous reste bouillonne ! — Arrière ! sangsues qui avez la gorge pleine ! — Arrière ! bouchers, gras de notre couenne ! — Arrière ! à son tour le bétail prend le fouet !

S'ÈRI TUR !

Sooucissò, qué ven doou Levan,
M'a counta qu'à Coustantinople
Lei pu pingre quienzou doou pople,
Selon la lei dei Maoumetan,
An dé niado dé femelan.
Lei testo li fan la cambeto,
E li dièn : passa ! lei farçur !...
Ieou, qué m'an bategea Brouqueto,
Ieou ! lou pu caou dei lamanur,
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !

Dé pertou cerqui dé toupin
Per apparia ma cabucèlo ;
Sieou capitani dei vanèlo,
Sieou l'Antecris dei libertin,
Enca li perdi moun latin !
Dès mataou per uno campano,
Din nouesto péis dé malur !
Eilavaou, per un, vin Surtano !
Oh ! qué désastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

SI J'ÉTAIS TURC !

Saucisson, qui vient du Levant, — M'a conté qu'à Constantinople — Les plus misérables gueux du peuple, — Selon la loi des Mahométans, — Ont des nichées de femelles. — Les maîtresses leur font le croc-en-jambe, — Et ils leur disent : veux-tu courir ! les farceurs !... — Moi, que l'on a baptisé Allumette, — Moi, le plus chaud des lamaneurs, — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc !

De toutes parts je cherche des tupins — Pour apparier mon couvercle ; — Je suis capitaine des luxurieux, — Je suis l'Antéchrist des libertins, — Encore j'y perds mon latin ! — Dix battants pour une cloche, — Dans notre pays de malheur ! — Par là-bas, pour un seul vingt sultanes ! — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Coumo soun rare, mei vouaddé !
Ieou, qu'ai d'aiguo-for din lei veno,
Quan lei Braiasso tiroun peno
D'un paou vouigne seis escudé,
Dé forço mi suci lou dé !
Vo mi soubri, quan voou oou vici,
La rousto dé quaouque chiqur,
S'a jàbo li foou mei brutici !...
Mai qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Qué poou pista, l'ome d'esteou ?
Dé repetiero, dé lanuso !
Dé chambriero, dé cigaruso !
Lei chivaou dé boues, lei baceou
Soun lei mïou dé sei mouceou !
Mai lei fin Nini deis eimagi,
Qué sa bèbo a l'èr tan mouqur,
N'en pessuga dé mortaragi !
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Ren qué dé veire un coutïoun,
Senti bouï lei ramichèli ;
Ren qué dé fresta sei charcheli,
Dé suito arbouri pavaïoun,
E sieou lès per lou bataïoun !
E veirieou battre dé sissolo
Ei Duvèsso doou Gran-Seinur,
Qué juguarien dei castagnolo !...
Oh ! qüé desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Comme ils sont rares, mes ébats voluptueux ! — Moi, qui ai du vitriol dans les veines, — Quand les Braiasses (sobriquet des Turcs à Marseille) sont en peine — Pour un peu oindre leurs écussons libidineux, — Par force je me suce le doigt ! — Ou bien je gagne, quand je vais au vice, — La frottée de quelque souteneur, — Si gratis j'y fais mes immondices !... — Mais quel désastre, si jétais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Qui peut-il courtiser, l'homme des écueils ? — Des revendeuses, des filandières en laine ! — Des chambrières, des cigareuses ! — Les chevaux de bois, les Maritornes bûches — Sont les meilleurs de ses morceaux ! — Mais les friands tendrons des estampes, — Dont la moue a l'air si moqueur, — En pincer des myriades ! — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Rien qu'à voir un cotillon, — Je sens bouillonner mes entrailles ; — Rien que de frôler ses fanfreluches, — Aussitôt j'arbore pavillon, — Et je suis prêt pour le bataillon ! — Et je verrais battre des entrechats — Aux Déesses du Grand-Seigneur, — Qui joueraient des castagnettes !... — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Eme sei raoubo à la Sicè,
Dé pampaieto d'or broudado,
A ma barbo, lei coouquïado
Qué marchoun su lou pié francè,
Cantarien lou Salamalè !
Dejà rababeou dé romanço,
Oourieou dé coulèguo doou cur
Tan mistoulin dé corpouranço !...
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Sieou proun soulide doou jarré ;
Bloundo, negresso, bruno, rousso,
Viando dé velous tanti douço !
Zuei vieou, nas fiela, menin trè,
Va menarieou tout adarrè !
Pepieou moufflu din sei babouchou,
Ginous redoun.... Dia dé bouenur ?
Li goousirieou cen cacarouchou !
Oh ! qué désastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

S'as ben traffegua dé l'ooutis,
S'as ben sachu rampli toun role,
Sooucissò di qu'es ben pu drole :
Lei capelan d'aqueou péis
Ti respouendoun doou paradis !
Qué toun cabudeou si desfiele,
Sies recounoueissu fouar treissur,
Vun dei sans Angi dé toun ciele !...
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Avec leurs robes à la Psyché, — De paillettes d'or brodées, — A ma barbe, les alouettes — Qui marchent sur le pied français, — Chanteraient le Salam-Alek! — Déjà délirant de romances, — J'aurais des collègues du chœur — Aussi sveltes de corpulence !... — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Je suis bien solide du jarret ; — Blonde, négresse, brune, rousse, — Chair de velours si moelleuse ! — Yeux pétillants, nez effilés, mignons traits, — Je croquerais tout à la file ! — Petits pieds dodus dans leurs babouches, — Genoux arrondis... Vous dites du bonheur ? — J'y sacrifierais cent bobinettes ! — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Si tu as bien ouvré de l'outil, — Si tu as bien su remplir ton rôle, — Saucisson dit que c'est bien plus drôle : — Les prêtres de ce pays — Te répondent du Paradis ! — Que ton écheveau se dévide, — Tu es reconnu fort copulateur, — Un des saints anges de ton ciel !... — Oh ! quel désastre, si j'étais Turc ! — Oh ! de mes mollets ! si j'étais Turc !

Mai pui, veici lou pu pouri :
Amoun l'a dé ta dé fumèlo,
Toujou flourido, toujou bèlo,
Qué soun bouen noum es lei Zouri,
E qu'an leis Angi per mari.
Dei trege pli dé sa pampeto,
Din milo an, gé d'escarpissur
L'an pouscu roumpré la teleto !...
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Sé sabieou qué lei secula
Mi mitounessoun aqueou vèzou,
Lun d'estre devò mèzou-mèzou,
Oou Dieou dei Mamalou, Rhallah,
Farieou vu dé moun canéla !...
Mi pourrien dire Nigodémus,
Renega, machoueto, empoustur :
Oh ! Rhalli-Rhallah ! qué d'orèmus !
Oh ! qué desastre, s'èri Tur !
Oh ! dé mei bouteou ! s'èri Tur !

Novembre 1841.

Mais puis, voici le plus joli : — Là-haut il y a des tas de donzelles, — Toujours florissantes, toujours belles, — Dont le vrai nom se dit Houris, — Et qui ont les anges pour maris. — Des treize plis de leur corolle, — En mille ans, nul lacérateur — N'a pu déchirer la pellicule!...— Oh! quel désastre, si j'étais Turc! — Oh! de mes mollets! si j'étais Turc!

Si je savais que les siècles des siècles — Me mitonnassent cette perspective, — Loin d'être dévot coussi-coussi, — Au Dieu des Mamelucks, Rhalla, — Je ferais vœu de mon cannelas!... — On pourrait m'appeler *Nigodemus*, — Renégat, chouette, imposteur : — Oh! Rhalli! Rhallah! que d'oremus! — Oh! quel désastre, si j'étais Turc! — Oh! de mes mollets! si j'étais Turc!

PICHOUN FAI

Ai dé cuisso coumo dé plò ;
Ai douei bras qué sembloun douei tanquo ;
Ai boueno esquino, sieou raplò ;
Souspezi vounze-cen tilò ;
Es pa la mousquo qué mi manquo.
E sieou força, ieou, Touano Buou,
Promié mestre dé bosso angleso,
Dé dire per dé puou dé cuou :
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Din noueste foussa dé mestié
Qu si n'en tiro es pa uno rosso.
Dé marino sieou charpantié :
Lou matin, quan voou oou chantié,
Mi soun dé plumo aisso é picosso.
Mai lou souar, en ooussan l'ooutis,
Ai moun jarré qué si destezo ;
Pleguo coumo un reifouar boutis :
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Soupavian co dé Vooucansoun,
E senti qué moun barrieou vesso :

PETIT FAIX

J'ai des cuisses comme des billots ; — J'ai deux bras qui ressemblent à deux barres de porte ; — J'ai robuste échine ; je suis trapu ; — Je soulève onze cents kilos ; — Ce n'est point l'ardeur qui me manque. — Et je suis forcé, moi, Antoine Bœuf, — Premier maître de boxe anglaise, — De dire pour des poils de cul : — Petit faix tout de même de loin pèse.

Dans notre forçat de métier — Qui s'en tire n'est point une rosse. — De marine je suis charpentier : — Le matin, quand je vais au chantier, — Elles me sont des plumes l'herminette et la hache. — Mais le soir en relevant l'outil, — J'ai mon jarret qui se distend ; — Il plie comme un raifort spongieux : — Petit faix tout de même de loin pèse.

Nous soupions chez Vaucanson, — Et je sens que mon baril déborde :

Accoumençavoun lei cansoun,
Mai courri, creidan oou charroun,
Cerqua la premiero travesso.
Lei tripo mi fasien glou-glou,
Per douge figuo Marsïeso
Qu'avieou mangea, fran doou pecou!
Pichoun fai tamben dé lun peso.

En m'atrouvan oou descuber,
D'avé boustiga la negresso,
Mi vieou souspré par lou grant èr;
Garci lou can; é gé dé cler
Dessouto la crous fa tan d'esso.
Mi disieou proun : Buou, ten ti du!
Mai qu'unteis uou!... dé pò dé frèzo!
Uno chiquo m'oourié estendu.
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Dé la Majou, mount'es l'oustaou,
Portan soun nabou à la pousso,
Jusquo darnié Moussu Guiaou,
La fremo va coumo un chivaou
Qué voou gagna la cherpo ei cousso.
Cargui l'enfan en revenen;
Arribi; Goutoun mi mespreso :
Touano, mi di : sies suzaren!
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Quan feri plan eme Goutoun,
Avié lou mentoun à crouseto,
Dé gro bouteou, gento façoun,
Un beou corché, courous couiffoun,
Escarpin à fino rouseto.
Qué bouenur dé si marida!

On commençait les chansons, — Mais je cours, criant au charron (à l'aide), — Chercher la première traverse. — Les entrailles me faisaient glou-glou, — Pour douze figues Marseillaises — Que j'avais mangées, hormis la queue ! — Petit faix tout de même de loin pèse.

En me trouvant à découvert, — D'avoir (pour avoir) chiffonné la négresse, — Je me vois surpris (saisi) par le grand air ; — Je fous le camp ; et aucun clergeon — Sous la croix ne décrit autant d'esses ! — Je me disais bien : Bœuf, tiens-toi dur ! — Mais quels œufs (quels efforts) ! .. des pots de fraise ! — Une chiquenaude m'aurait étendu (par terre). — Petit faix tout de même de loin pèse.

De la Major, où est notre maison, — Portant son nabot à la mamelle, — Jusque derrière Monsieur Guiaud, — Ma femme va comme un cheval — Qui veut gagner l'écharpe aux courses. — Je me charge de l'enfant, en revenant ; — J'arrive ; Goton me raille avec dédain : — Antoine, me dit-elle, tu es en sueur ! — Petit faix tout de même de loin pèse.

Quand je fis accord avec Goton, — Elle avait le menton à fossette, — De gros mollets, gentille façon, — Un beau crochet, propre bavolet, — Escarpin à jolie rosette. — Quel bonheur de se marier !

Zou ! piquo-li su la mortèzo !
Mai lou retour doou san, fada !
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Goutoun aimo dé proumena,
Aimo la danso, aimo la verso ;
Ieou, ren d'aco mi poou ana,
Aimi qué mous, carto é dina :
Sian gaire dé la memo merso.
Ah ! sieou un pouli pistoulé
Per la bindoussa lon dei tezo !
L'ai troou tirassa, lou boulé !
Pichoun fai tamben dé lun peso.

M'a coua cin moussi din quatre an ;
Per engrana tan dé pieoutaire,
Foou n'esquarri dé caraman
Senso si veire un soou davan !
E Buou es sadou dé l'araire.
Prendrié dé pebre en lavamen,
Qué dirié basto à la foutèzo !
Dé nourrigoun lou todi es plen.
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Foou pui qu'uno peremounié
Per aduerre la maou-parado.
Lou picacouano, lei soounié
S'ajudoun à toun agounié ;
Petes pu sé qu'uno arencado.
Siei à la barro portaran
Toun paqué d'ouesse, alor, Niquèzo,
E su lou bor doou traou diran :
Pichoun fai tamben dé lun peso.

Août 1842.

Sus ! tapes-y sur la mortaise ! — Mais le retour du sang, imbécile ! — Petit faix tout de même de loin pèse.

Goton aime à se promener, — Elle aime la danse, elle aime la valse ; — Moi, rien de cela ne peut m'aller, — Je n'aime que moût, cartes et dîners : — Nous ne sommes guère de la même trempe. — Ah ! je suis un singulier pistolet — Pour la balancer le long des charmilles ! — Je l'ai trop trimballé, le boulet ! — Petit faix tout de même de loin pèse.

Elle m'a pondu cinq mousses en quatre ans ; — Pour sustenter tant de piauleurs, — Il faut en équarrir des poutres, — Sans se voir un sou devant ! — Et Bœuf est rassasié de l'araire. — Il prendrait du poivre en lavement, — Qu'il dirait merci à la bagatelle ! — De nourrissons le taudis est plein. — Petit faix tout de même de loin pèse.

Il ne faut puis qu'une péripneumonie — Pour amener la malechance. — L'ipécacuanah, les saignées — Concourent à ton agonie ; — Tu meurs plus sec qu'un hareng fumé. — Six à la barre ils porteront — Ton paquet d'os, alors Nicaise, — Et sur le bord du trou ils diront : — Petit faix tout de même de loin pèse.

LEI VOUATURIN *

Pole, curo ta coumodo ;
Foou qué devengues lisqué.
Leou, anen, fai fouero blodo ;
Enverguo-mi l'abiqué.
Ensin va voou l'ordounanço
Dé Moussu Mas-Counsoula.
Es ditado ta santanço,
E t'atroves encala.
As vi sa lei escricho
Dessu trei milo afficho.
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

A proun papié, soun estori,
Per tapissa un paro-ven.
Louei a pres un torticori
Eier en mi lou liegen.
Oou mitan d'uno marrèlo,
En carra su d'aco lon,

* A propos de deux arrêtés municipaux concernant

LES VOITURINS

Paul, vide en plein ta commode ; — Il faut que tu deviennes damoiseau. — Leste, allons, mets bas la blouse ; — Enfourche-moi le frac étriqué ! — Ainsi le veut l'ordonnance — De monsieur Max Consolat. — Elle est édictée ta sentence, — Et tu te trouves empêtré. — Tu as vu sa loi écrite — Sur trois mille affiches. — Voiturin, Voiturin, — On t'a gâté ton train (ton ornière).

Il a assez de papier, leur store, — Pour tapisser un paravent. — Louis a pris un torticoli — Hier en me le lisant. — Au milieu d'une mérelle, — En carré sur cette pancarte longue,

le tarif et le règlement de police des voitures de place, affichés à Marseille le quatorze septembre 1842.

Vies negregea la sequèlo
Dei près qué ti fan affron.
Emé sei tiromètro,
Emé sei miramètro,
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

A quaranto pié lou viagi,
An jugea qu'èro enca troou ;
T'arrouinoun, sies oou pïagi :
Ti lei taoussoun à vin soou !
Eme aco fourra qué fuze
Ta carriolo, oou camin ;
Qué dei chivaou lou puou luze ;
Qué sieguoun senso verin.
L'amendo dei pessègui
Fourra qué la mastegui !
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Ten ta facho é tei man netto ;
Ten toun linge toujou blan ;
Plu d'aié ni dé cebetto :
Sa sentou va qu'ei peisan.
Doou galifou la fumado
Emportuno lei Moussu :
N'en laches gé dé gourado
Davan lei gen doou pessu.
Lou taba leis entesto ;
La chiquo es maou ounesto !
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Tu vois ressortir en noir la sequelle — Des prix qui te font outrage. — Avec leurs kilomètres, — Avec leurs myriamètres, — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

A quarante sous le voyage, — Ils ont jugé que c'était encore trop ; — Ils te ruinent, tu es au pillage : — Ils te les taxent à vingt sous ! — Avec cela il faudra qu'elle vole — Ta carriole, au chemin ; — Que des chevaux le poil reluise ; — Qu'ils soient exempts de tout venin. — L'amande des abricots (ruade) — Il faudra que je la mâche ! — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

Tiens ta face et tes mains nettes ; — Tiens ton linge toujours blanc ; — Plus d'ail, plus d'échalottes : — Leur senteur ne va qu'aux paysans. — Du brûle-gueule la fumée — Importune les messieurs : — N'en lâche aucune bouffée — Devant les gens de condition. — Le tabac les entête ; — La chique est malhonnête ! — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

Tu qué tan eisa ti faches
Dei cavo à rebucitè,
Aro, Pole, foou qué saches
A foun la cevelitè.
Qué ta fleoumo si counserve;
E sé roumpies un issieou,
Lou ciele ti san-preserve
Dé jura lou noum dé Dieou !
Tout oou mai sé lei riche
Ti passoun quoouquei : fiche !...
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Sies soumes eis enquivoquo
D'un ta dé mandian suspè.
Per dé marchan dé barloquo
Ti vies manqua dé respè.
Un Moufflianti ti tutegeo,
Foou soufri seis embarras.
T'an restreignu la courregeo,
Fai lou mouar souto lou bas.
Hu ! dia ! vai ! meno, meno ;
Mai quistes plu l'estreno !
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

N'en voues uno pu sevèro ?
Ti dien, en beou parouli,
Qué t'an garça lou cooutèro
Ren qué per lou ben publi !
Mai doou pople dé Marsïo
N'en soun doun plu, lei couchié ?
Soun bandi dé la famïo !
Soun pa tan qué dé quichié !...

Toi qui si aisément te fâches — Des choses à rebours (injustes), — A présent, Paul, il faut que tu saches — A fond la civilité, — Que ton flegme se conserve ; — Et si tu rompais un essieu, — Ah ! que le ciel te préserve — De jurer le nom de Dieu ! — Tout au plus si les riches — Te passent quelques : fichtre !... — Voiturin, Voiturin, — On t'a gâté ton ornière.

Tu es soumis aux équivoques — D'un tas de mendiants suspects. — Par des marchands de breloques — Tu te vois manquer de respect. — Un charlatan te tutoie, — Il faut souffrir ses embarras. — On t'a restreint la courroie, — Fais le mort sous le bât. — Hue ! dia ! va ! mène, conduis ; — Mais ne quête plus l'étrenne ! — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

En veux-tu une plus sévère ? — Ils te disent, en beau langage, — Qu'ils ne t'ont flanqué le cautère — Rien que pour le bien public ! — Mais du peuple de Marseille, — Ils n'en sont donc plus, les cochers ? — Ils sont bannis de la famille ! — Ils ne sont pas autant que des forestiers parasites !...

Quan fè tira, mascaro !
Oou men creida-nou : garo !
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Sé faoutes à la counsigno ;
Dé cé qué t'es coumanda
Sé t'escartes d'uno ligno,
Dé suito sies amenda.
D'abor, à la bimbarrado,
L'Espetour ti fa un proucès :
Gagnes pa per tei bugado,
E t'assassinoun dé frès !
Dé paga ti derangeo ?
Allè ! la caguo-mangeo !
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Tendra pa soun ordounanço ;
Oh ! noun segu, tendra pa !
Mi n'an douna l'assuranço,
Lei pu famous avouca.
La patento dei ramasso,
Dei coumpagnoun lou libré,
Va pa ei Prince de la chasso
Qué voueloun avé soun dré !
Lei pilo d'uno barquo
Soun pa dé saoutenbarquo !...
Vouaturin, Vouaturin,
Tan gasta toun trin.

E s'ooutenen pa justici,
Su lei pouen doou terradou,
Per castiga sei malici

Quand vous faites tirer, sales coucheurs ! — Au moins criez-nous : gare ! — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

Si tu bronches à la consigne ; — De ce qui t'est commandé — Si tu t'écartes d'une ligne, — Aussitôt tu es amendé. — D'abord, au gré de ses lubies, — L'inspecteur te fait un procès ; — Tu ne gagnes pas pour tes lessives, — Et on t'assassine de frais ! — De payer cela te dérange ? — Allez ! à l'ergastule ! — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

Elle ne tiendra pas leur ordonnance ; — Oh ! non, sûr, elle ne tiendra pas ! — Ils m'en ont donné l'assurance, — Les plus fameux avocats. — La patente des traînées, — Des compagnons le livret, — Ne va point aux princes de la ficelle à fouet — Qui veulent avoir leur droit ! — Les pilotes d'une barque — Ne sont pas des saltimbanques ! .. — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

Et si nous n'obtenons pas justice, — Sur les ponts du territoire, — Pour châtier leurs méchancetés

Manquo pa debooussadou !...
Vo leis Ajouien vo lou Mèro,
Sounco n'en meni quoouqu'un,
Pataflaou à la rivièro !
Lèvo-t'aco doou petun !...
L'an vougu, lou desastre,
Li cerquaran d'emplastre !...
Vouaturin, Vouaturin,
T'an gasta toun trin.

Septembre 1842.

Il ne manque pas précipices!... — Ou les Adjoints ou le Maire, — Lorsque j'en conduirai quelqu'un, — Patatras à la rivière! — Ote-toi cela du postérieur!... — Ils l'ont voulu, le désastre, — Ils y chercheront des emplâtres!... — Voiturin, Voiturin, — Ils t'ont gâté ton ornière.

LOU BOUES DÉ CUGEO

Ti va dieou : mi voues pas creire,
Ro, sies testar coumo un muou !
T'attaques à Moussu Peire,
Ro : li leissaras doou puou !
Ro, l'a gé dé boues dé Cugeo
Piegi qué noueste palai ;
Quan es lou gouapou qué jugeo
Lou paoure a toujou lou fai !...
Lu mi v'a rena ;
Mai avieou troou la ragi
D'ana oou viagi ;
E sieou coundana
Per trei jugi corna !...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

Ieou m'engini, viri, vogui ;
Ai moun foun dé milo sa ;
A cin soou pèço lei logui
Per lei negoucian dé bla.
Mi n'en pren quaranto pocho
Moussu Peire, dins un mes ;

LE BOIS DE CUGES

Je te le dis : tu ne veux pas me croire, — Roch, tu es têtu comme un mulet ! — Tu t'attaques à monsieur Peyre, — Roch : tu y laisseras du poil ! — Roch, il n'y a point de bois de Cuges — Pire que notre palais ; — Quand c'est le puissant qui juge — Le pauvre a toujours le faix !... — Luc me l'a ressassé ; — Mais j'avais trop la rage — D'aller au voyage (de tenter le coup) ; — Et je suis condamné — Par trois juges cornards !... — Enragés, plaidez donc : — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

Moi, je m'ingénie, je tourne, je vogue ; — J'ai mon fonds de mille sacs ; — A cinq sous pièce je les loue — Pour les négociants en blé. — Il m'en prend quarante poches, — Monsieur Peyre, dans un mois;

Leis estraio, é d'anicrocho
Mi paguo, quan sian oou pres...
A n'un tan gro pei
Li garça l'ensacado,
Tarounado !
Mïou mi parei
Lou secous dé la lei...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

Doun, voou prendre la counsurto
D'un ome dé gabiné ;
S'espliquan, é n'en resurto
Qué moun fatou es clar é né.
Dé soun counseou dé judici,
Oou proucurour, d'en proumié,
Per gramaci l'escupissi
Trento rodo dé darrié.
En sorten mi di :
Bouto, leisso mi faire,
Seras fraire.
Toun couquin mooudi
Ti l'anan espedi...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

L'avouca taïo sei plumo,
Graffino sei gran cayèr,
E la barbo ni n'en fumo,
Tan es beou soun pledoyèr.
L'ussié qué gueiro la volo,
Dé plesi freto sei man.
Lou papié marqua barrolo ;
Qué dé negre su dé blan !

Il les disperse, et d'anicroches — Il me paie, quand nous venons au règlement... — A un si gros poisson — Lui flanquer la volée, — Duperie! — Meilleur me paraît — Le secours de la loi... — Enragés, plaidez donc; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

Donc, je vais prendre la consultation — D'un homme de cabinet ; — Nous nous expliquons, et il en résulte — Que mon fait est clair et net. — De son conseil judicieux, — Au procureur, tout d'abord, — Pour remercîment je crache — Trente roues de derrière (écus de 5 francs) ! — En sortant, il me dit : — Va ! laisse-moi faire, — Tu seras frère (vainqueur). — Ton coquin maudit — Nous te l'allons expédier... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

L'avocat taille ses plumes, — Il égratigne ses grands cahiers, — Et la barbe lui en fume, — Tant il est beau son plaidoyer. — L'huissier, qui guette la curée, — De plaisir frotte ses mains. — Le papier timbré circule ; — Que de noir sur du blanc !

N'oourié dé qué empli
Uno largeo paiasso
A douei plaço ;
E, fisa vou-li ;
L'atroubaria pa un pli !...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

L'ai sentudo, la moustardo,
Dé Nouvè jusqu'à San-Jan !
Ni n'en ai mounta, dé gardo,
Din sei bureou d'escrivan !
M'emprenien lei reverança,
Entandooumen, chasque jou,
Mi tiravoun, lei gavança,
Sei fusado dé loungou !...
Qué dé roumpimen
Dé testo ! dé déspenso,
Dé pacienço !
Qué dé san bouien
Avan lou jugeamen !...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

La questien dé mei dardèno
A la fin ven à prepaou ;
Lou brandaba s'entameno
Vis à vis doou tribunaou ;
Mai d'un paire dé famïo
Quan l'esclarcissoun lei dré,
Touto la chiurmo roupio :
Qu'espera dé douarme-dré !...
Tamben, lou madu,
Lou cheffe dé la bando,

Il y en aurait de quoi emplir — Une large paillasse — A deux places ; — Et, fiez-vous-y ; — Vous n'y trouveriez pas un pli !... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

Je l'ai sentie, la moutarde, — De Noël jusqu'à la Saint-Jean (d'été)! — Je t'en ai monté, des gardes, — Dans leurs bureaux d'écrivains ! — Ils m'apprenaient les révérences, — En attendant, chaque jour, — Ils me tiraient, les gouliafres, — Des carottes de longueur !... — Que de cassements — De tête ! quelle dépense — De patience ! — Que de sang bouillant — Avant le jugement !... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

La question de mes dardennes, — A la fin vient à propos ; — Le branle-bas s'entame — Vis-à-vis du tribunal ; — Mais d'un père de famille — Tandis qu'on lui expose les droits, — Toute la chiourme roupille : — Qu'attendre de dormeurs-debout !... — Aussi, le plus mûr, — Le chef de la bande

Nou remando ;
Di : tout entendu,
Sies tu, Ro, qu'as perdu !...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

La facho negro dé sugeo,
Escambarlan un abroué,
Lou voulur doou boues dé Cugeo
Oou men t'arribo d'aproué !...
Sies piastra, voues ren entendre,
As toun couteou é bouen bras ;
Sia soulé, ti poues defendre :
Lou sagattes é t'en vas !...
Oou palai, lou fus
Dé ta minço fortuno
Si degruno :
Foou resta chutus,
E sorti nus é crus !...
Enragea, pleidegea :
Sia jugea : sia grugea !

Ah ! qué l'avieou ben pu bèlo,
S'eme quatre coou dé poun,
Avian fini la querèlo,
A la modo dei capoun !
Qu'arrisquavi ? quaouquei boffo ?
Douei rageado dé boudin ?
Doou capeou la vieio coffo ?
E passavi moun morbin !
Mai dé sei varbaou
S'embendèli la plaguo,
Qu'estoumago,

Nous congédie; — Il dit : tout entendu, — C'est toi, Roch, qui as perdu !... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

La face noire de suie, — Sautant par dessus un buisson, — Le voleur du bois de Cuges — Au moins, t'arrive par la proue !... — Tu es piastré, tu ne veux rien entendre, — Tu as ton couteau et bon bras ; — Vous êtes seuls, tu peux te défendre : — Tu le poignardes, et tu t'en vas !... — Au palais, le fuseau — De ta mince fortune — Se dévide : — Il faut rester muet, — En sortir nu et cru !... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés: vous êtes grugés !

Ah! que je l'avais bien plus belle, — Si, avec quatre coups de poing, — Nous avions fini la querelle, — A la mode des capons ! — Que risquais-je ? quelques bosses ? — Deux écoulements de boudin (saignement de nez) ? — Du chapeau la vieille coiffe ? — Et je passais ma rage ! — Mais de leurs verbaux — Si je veux bander la plaie — Qui me porte au cœur,

Un tian d'aiguo-saou
Garira pa moun maou !...
Enragea, pleidegea ;
Sia jugea : sia grugea !

Gagnoun la crous dé merite,
En fasen aqueou mestié !
Ah ! pu leou manda lei vite
Oou poussieou, su d'un fumié !
Qué li rounfloun à soun centre,
Portaran tor en degun ;
Si doublaran plu lou ventre
Dé la peou d'un paou cadun !
Davan l'enemi
Tou sorda qué soumïo
Si fusïo ;
E d'apoustumi
Decoroun dé momi !...
Enragea, pleidegea ;
Sia jugea : sia grugea !

La mangeanço qué noun saouno,
Fè mies, fè n'en dé lampien !
Dé soupre la camié jaouno
En tout aquelei payen !
Planta lei oou bou dei biguo
En rangiero, lon doou Cous ;
Sounco lou fué lei coutiguo,
Lou pegoun sera moustous !
E qu'en souveni
Dé l'isemple esfrouiable,
Lou minable

Une terrine d'eau salée — Ne guérira pas mon mal !... — Enragés, plaidez donc : — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

Ils gagnent la croix de mérite, — En faisant ce métier-là ! — Ah ! plutôt envoyez-les bien vite — A la loge à cochon, sur un fumier ! — Qu'ils y ronflent à leur centre, — Ils ne porteront tort à personne ; — Ils ne se doubleront plus le ventre — De la peau d'un peu chacun ! — Devant l'ennemi tout soldat qui sommeille — Est fusillé ; — Et des pourris — Décorent des momies !... — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

Les mangeurs qui nous saignent, — Faites mieux, faites-en des lampions ! — De soufre la chemise jaune — A tous ces damnés païens ! — Plantez-les au bout des poteaux — En rangée, le long du Cours ; — Lorsque le feu les chatouillera, — Le brandon sera gluant ! — Et qu'en souvenir de l'exemple effroyable, — Le misérable

Pousque plu veni
Redire à l'aveni :
Enragea, pleidegea :
Sia jugea, sia grugea !

Novembre 1842.

Ne puisse plus venir — Redire à l'avenir : — Enragés, plaidez donc ; — Vous êtes jugés : vous êtes grugés !

LEI MEDECIN

Ai ! ai ! ai ! dé moun roumatime !
Ei ginous m'an mé lei farrou :
Semblo qu'un diable, per mei crime,
En si truffan dé mei doulou,
Mi gratuzo lei petadou !
La maladié s'announço bruto ;
Meis ouesse cantoun catalan...
S'enmagino qué sieou pa blan,
Uno vesino bazaruto,
Courre oou cirurgien à la muto...
Eri dedin l'ourrour
Quan vengué lou dooutour ;
Talamen l'ai lou ti,
Qué toujou m'èri di :
Sounco vies broussa toun pessin,
Qué sentira lou jooussemin,
Fèli, leou-leou soueno Catin ;
Mai gardo-ti dei medecin !

Doou tem qué batieou la campagno
Din lou regimen dei febrous,
Mouissaro ei pato d'uno aragno,
Davan darnié dessu la crous,

LES MÉDECINS

Aïe ! Aïe ! Aïe ! De mon rhumatisme ! — Aux genoux on m'a mis les verroux : — Il semble qu'un diable, pour mes crimes, — En se moquant de mes douleurs, — Me rape les tibias ! — La maladie s'annonce sale; — Mes os résonnent catalan (félé)... — Elle s'imagine que je ne suis pas blanc, (je suis perdu), — Une voisine caqueteuse; — Elle court au chirurgien en catimini... — J'étais dans le délire — Lorsque vint le docteur ; -- Tellement, je l'ai en grippe, — Que toujours je m'étais dit : — Si une fois tu vois tourner ton urine, — Lorsqu'elle sentira le jasmin, — Félix, tôt ! tôt ! appelle Catin ; — Mais garde-toi des médecins !

Tandis que je battais la campagne — Dans le régiment des fiévreux, — Moucheron aux pattes d'une araignée, — Sens devant derrière sur la croix,

Lou cirurgien chaspo moun pous.
Pui visen Catin qué plouravo,
Li di : vou li sia presso à tem,
Ma boueno, aco n'en sera ren ;
Mai enca un paou avia la favo,
Lou paoure Fèli li passavo !
Sé suivè mei counseou,
Aro respouendi d'eou.
Escouta doun eissò
Senso n'en perdre un mò !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Via pa qué Fèli si mouzisse
En travaian ei tanarié ?
Aquito l'imou l'espoumpisse ;
Sa viando deven pourridié...
Voou ren per eou aqueou mestié.
A quaranto an ooura lei gouto ;
Sera bouffi, blème, moullias ;
Pourra plu faire carnavas,
Pa mancou soouta su lei mouto.
Seis esquino faran la vouto.
Sera plen dé fleiroun,
Dé berbi, dé carboun !
Dei coou d'arno, sa peou
Oura l'èr d'un creveou !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

A l'aveni fourra, ma bèlo,
Qué Fèli siegué mies souigna ;
Qué s'enviraoute dé flanèlo,
Qué vague plan dé s'enroouma ;
Qué si meinage l'estouma.
Foou plu qué mange ni marlusso,

Le chirurgien tâte mon pouls. — Puis, voyant Catin qui pleurait, — Il lui dit : Vous vous y êtes prise à temps, — Ma bonne, cela ne sera rien ; — Mais encore un peu vous aviez la fève, — Le pauvre Félix y passait ! — Si vous suivez mes conseils, — A présent, je réponds de lui. — Écoutez donc ceci — Et n'en perdez pas un mot !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Ne voyez-vous pas que Félix se moisit — En travaillant aux tanneries ? — Là l'humidité le détrempe ; — Sa chair y devient pourriture... — Il ne vaut rien pour lui, ce métier. — A quarante ans il aura la goutte ; — Il sera bouffi, blême, mollasse ; — Il ne pourra plus faire carnaval, — Pas même sauter sur les mottes (de tan). — Son échine formera la voûte. — Il sera plein de furoncles, — De dartres, de charbons (d'anthrax) ! — Des piqûres de vers, sa peau — Aura l'air d'un crible !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

A l'avenir il faudra, ma belle, — Que Félix soit mieux soigné ; — Qu'il s'enveloppe de flanelle, — Qu'il aille doucement de s'enrhumer ; — Qu'il se menage l'estomac. — Il ne faut plus qu'il mange ni morue,

Ni pouar, ni lieoume, ni cooulé.
Ren qué dé cuisso dé poulé,
Dé vedeou, dé pei qué si suço !...
Catin lou coupo en fen leis usso :
Sé fen tou cé qué dia,
Moussu, sian desavia !
Nou cresè bouenamen,
La maire dé l'argen !
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

L'ordouno d'uno boutïetto
D'un sirò coulou dé safran,
Qué simplamen uno briguetto
Qué n'en dounes à n'un crestian,
Dé suito li caïo soun san !
Li mescloun, din d'aquelo droguo,
D'opion, d'arseni, d'argen-vieou,
E ti dien qu'es la man dé Dieou !
Qu'es un baime qu'a fouesso foguo...
T'an trouva aqueou leis estarloguo !...
N'ai pré qu'un mié cueié,
M'a rouiga lou goousié ;
Pensa un paou sé moun pies
Sé n'es ensentu mies !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Catin pouarto à l'abouticari
Un plé qué degun soou liegi :
N'adué dé poudro per lei garri,
Dé flou dé caou, d'alun, dé gi,
E dé sablo per mi fregi !
Aprè, mi rebouquo lei botto
D'emplastre dé grano dé lin ;
M'engouarguo doou souar oou matin

Ni porc, ni légumes, ni choux ; — Rien que des cuisses de Poulet, — Du veau, du poisson que l'on suce !... — Catin l'interrompt avec des yeux de travers : — Si nous faisons tout ce que vous nous dites, — Monsieur, nous sommes perdus ! — Est-ce que vous nous croyez bonnement, — La mine de l'argent ! — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Il lui ordonne d'une topette — D'un sirop couleur de safran, — Duquel simplement une larme — Que tu en donnes à un chrétien, — De suite ceci lui caille son sang ! — Ils y mêlent, dans cette drogue, — De l'opium, de l'arsenic, du vif-argent, — Et ils te disent que c'est la main de Dieu ! — Que c'est un baume qui a force vogue... — Ils t'ont trouvé celui-là, les astrologues !... — Je n'en ai pris qu'une demi-cuillerée, — Elle m'a corrodé le gosier ; — Pensez un peu si ma poitrine — S'en est mieux ressentie !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Catin porte à l'apothicaire — Un pli que personne ne sait lire : — Elle en rapporte de la mort-aux-rats, — De la fleur de chaux, de l'alun, du plâtre, — Et du sable pour me mettre en friture ! — Après, elle me récrépit les jambes — D'emplâtres de graine de lin ; — Elle me gorge du soir au matin

Dé sa tisano dé garrotto ;
E ti n'empassi dé balotto !...
Quan m'a ben sacregea,
Ben soouda, ben purgea,
Moussu lou cirurgien
Parlo d'oouperacien !
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Mi di dé pa avé l'amo inquieto :
Qué mi fara gaire dé maou ;
Souarte dé l'estui sa lanceto,
Eme un beou manche dé couraou,
Taïa, luzen, qué fasié gaou !
En galegean à sa manièro,
M'amarro lei quatre quartié
Qué coutoun lei mountan doou lié ;
Pui mi traouquo uno boutouniero
Largeo coumo la gatouniero.
Soun couteou din moun flan
Brulavo, en mi gielan !...
Toumberi mita-cué ;
Visieou rouge !... èro nué !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Aprè siei mes, Moussu San-Romo
M'a pui lacha ; mai sieou pouri !
Sembli zatamen vun su-omo
Qu'a plu qu'à bada per mouri,
E soua-disan m'a ben gari !...
Ai plu pa un crin su la cabosso ;
Per bras douei bletto dé fenou ;
Sieou plu qu'un marri peiroou rou.
Tou dezanza coumo uno rosso',
Pouedi plu marcha senso crosso.

De sa tisane de carottes ; — Et je t'en avale, des pilules !... Quand il m'a bien s'accagé, — Bien sondé, bien purgé, — Monsieur le chirurgien — Parle d'opération ! — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Il me dit de ne point avoir l'âme inquiète : — Qu'il ne me fera guère de mal ; — Il sort de l'étui sa lancette, — Avec un beau manche de corail, — Ciselé, reluisant, qu'il faisait joie à voir ! — En plaisantant à sa manière, — Il m'amarre les quatre quartiers — Qui calent les montants du lit ; — Puis il me troue une boutonnière — Large comme la chatière. — Son couteau dans mon flanc — Brûlait, en me gelant !... — Je retombai à moitié cuit ; — J'y voyais rouge !... Il était nuit !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Après six mois, Monsieur Saint-Rome — M'a puis lâché ; mais je suis joli ! — Je ressemble exactement à un *Ecce-homo* — Qui n'a plus qu'à bayer pour mourir, — Et, soi-disant, il m'a bien guéri !... — Je n'ai plus pas un crin sur ma caboche ; — Pour bras deux baguettes de fenouil ; — Je ne suis plus qu'un méchant chaudron rompu. — Tout dégingandé comme une rosse, — Je ne puis plus marcher sans béquilles.

Ai perdu lou senti,
Lou souen é l'apeti ;
Oou mendre mouvamen
La tre-suzou mi pren !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Fin finalo dé sa manuvro,
Lou cirurgien, pa troou crentous,
Per si paga dé soun ché-d'uvro,
Mi mando un certein bïé dous,
Qué mi prevoquo un fier degous !
Lou conte soulé dei remedi
Mounto douei pielo d'escu noou ;
Cen vesito à cinquanto soou,
Douge louei d'or per tres assèdi ;
E su d'aco pa un liar dé crèdi !...
Din la gorgeo doou lou,
Ieou, bouen travaiadou,
Qu'èri dessu meis uou,
L'ai leissa tou lou puou !...
Sounco vies broussa toun pessin, etc...

Quan uno besti es pa troou lesto,
Chin, ga, buou, mooutoun vo chivaou,
Fran d'avé tout-à-fè la pesto,
Emé la dieto é lou repaou,
Si passara doou manechaou.
E l'ome malaou s'abandouno
A la graci d'un arpagoun,
Qué per li chiqua tou soun ploun,
Un an oou lié si lou mitouno,
Ti l'estroupié, ti l'empouisouno !...
Ah ! sé ven lou malan,
Mete-ti leou d'à plan,

J'ai perdu l'odorat, — Le sommeil et l'appétit ; — Au moindre mouvement — La sueur froide me prend !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Fin finale de sa manœuvre, — Le chirurgien, qui n'est pas honteux, — Pour se payer de son chef-d'œuvre, — M'envoie un certain billet doux, — Qui provoque en moi un fier dégoût ! — Le compte seul des remèdes — Se monte à deux piles d'écus neufs ; — Cent visites à cinquante sous, — Douze louis d'or pour trois accédit ; — Et sur cela pas un liard de crédit !... — Dans la gorge du loup, — Moi, bon travailleur, — Qui étais sur mes œufs (à mon aise), — J'ai laissé tout le poil !... — Si une fois tu vois tourner ton urine, etc...

Quand une bête n'est pas bien disposée, — Chien, chat, bœuf, mouton ou cheval, — Sauf d'avoir tout-à-fait la peste, — Avec la diète et le repos, — Elle se passera du maréchal (vétérinaire). — Et l'homme malade s'abandonne — A la merci d'un harpagon, — Qui pour lui dévorer tout son plomb, — Un an au lit se le mitonne, — Te l'estropie, te l'empoisonne !... — Si une fois vient le mal sérieux, — Mets-toi vite à plat de lit,

Fèli, ten ti tapa ;
Buou d'aiguo, manges pa !
E sé vies broussa toun pessin,
Quan sentira lou jooussemin,
Fèli, leou-leou soueno Catin ;
Mai gardo-ti dei medecin !

Avril 1843.

Félix, tiens-toi couvert ; — Bois de l'eau, ne mange point ! — Et si tu vois tourner ton urine, — Lorsqu'elle sentira le jasmin, — Félix, tôt ! tôt ! — appelle Catin ; — Mais garde-toi des médecins !

L'OOUTROUA

Puto dé mouar ! es-ti poussible !
Si nega dedins un pechié !
Oou trebuqué lou pu vesible
Sieou pesca per un bregadié !...
Gaspar, toun souffre eme ta colo
Va poues jita ei chin ;
Lei gardi dessu cen mieirolo
T'an mé lou grampin !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

A cabrimè su la demito
Qu'escaro lon dei boulevar,
Avieou un agachoun aquito,
Mounte oourieou agoutta la mar.
Bouen, pa chier, é grosso mesuro :
La flou dei mouissoun
Li devessavo lei doubluro
Dé touei sei boussoun...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin,
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

L'OCTROI

Pute de mort ! Est-il possible ! — Se noyer dans un pichet ! — Au trébuchet le plus visible — Je suis happé par un brigadier !... — Gaspard, ton soufre avec ta colle, — Tu les peux jeter aux chiens ; — Les gardes sur cent millerolles — T'ont mis le grapin !... — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

A califourchon sur la limite — Qui grimpe le long des boulevards, — J'avais un affût, dans ce poste, — Où j'aurais épuisé la mer. — Bon, pas cher, et large mesure : — La fleur des biberons — Y renversait les doublures — De tous ses goussets... — Je ne mourrai qu'une fois si j'épanche mon fiel, — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Eme dé tèlo enquitranado
Din ma crotto avieou fa un coundu,
Qué dé defouero, à la voulado,
Emplié mei bouto senso embu.
Quan l'embulan tavanegeavo,
Dessu l'embruni,
Tranquille, Gaspar si soungeavo :
Oh ! li poues veni !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Moun proumié chimur dé boutïo,
Espien paga per mi tira,
Tan mi chaspo, tan mi choourïo,
Qué fenisse per m'entarra.
Coumo un couscri dessu la taoulo
L'atabli moun jué ;
Lou secrè dé ma gatamiaoulo
Leou-leou sigué cué !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Doou tem qué secavi ma miato,
Aouzi un bastreinglo san parei ;
L'embulanço arribo é m'esclato
Ma guinguèto oou noum dé la lei.
A la testo dé la bregado,
L'espien, moun bourreou,
Encitavo sei cambarado
A faire bordeou !
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Avec de la toile goudronnée — Dans ma cave j'avais fait un conduit, — Qui, de dehors, à la volée, — Emplissait mes tonneaux sans chante-pleure. — Lorsque l'ambulant (gabelou) bourdonnait, — Vers la brune, — Tranquille, Gaspard songeait en lui-même : — Oh ! tu peux y venir !... — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Mon premier licheur de bouteilles, — Espion payé pour me flouer, — Tant me tâte, tant m'entortille, — Qu'il finit par m'enterrer. — Comme un conscrit, sur la table — Je lui étale mon jeu ; — Le secret de ma chattemite (cachette) — Bientôt fut flambé ! .. — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Pendant que je cuvais mon trop plein de boisson, — J'entends un bastringue sans égal ; — L'ambulance arrive et me force — Ma guinguette, au nom de la loi. — A la tête de la brigade, — L'espion, mon bourreau, — Excitait tous ses camarades — A faire de l'esclandre ! — Je ne mourrai qu'un coup si j'épanche mon fiel ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Ai vi lei sorda dé la soundo,
A fueq-à-san din moun celié,
Faire peta toutei lei boundo,
Espessa tou moun moubilié !
Lou chooupin doou chan dé bataïo
V'oourié fa gemi :
Moun vin, en gisclan dei futaïo,
Avié gé d'ami !
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Dien qu'ai merita la poutenci
En faribustegean l'Ooutroua,
E sieou esta la prouvidenci
Dei mesquin, graci à mei benoua.
En tooussan à dous soou lei miegeo,
Qué dé pies tara,
Per s'estre gava dé bouregeo,
Ai reviscouria !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Eh, vouei ! vivo la controbando !
A jabò oou men soou desparti
Lei ben qué lou ciele nou mando :
Lou paoure a dejà troou pati.
Quan, faouto d'un chiqué, s'estigne
Dins un maou dé couar,
La crèmo dé soun san vou tigne
Vouestei papafar !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

J'ai vu les soldats de la sonde, — A feu-à-sang dans mon cellier, — Faire sauter toutes les bondes, — Mettre en pièces tout mon mobilier ! — Le hâchis du champ de bataille — Vous aurait fait gémir : — Mon vin, en jaillissant des futailles, — N'avait point d'ami ! — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Ils disent que j'ai mérité la potence — En flibustant l'Octroi, — Et j'ai été la Providence — Des besoigneux, grâce à mes fraudes. — En taxant à deux sous les chopines, — Que d'estomaes tarés, — Pour s'être farcis de bouillie, — J'ai ravivé !... — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Eh ! oui ! vive la contrebande ! — Sans frais au moins elle sait répartir — Les biens que le ciel nous envoie : — Déjà le pauvre a trop pâti. — Quand, faute d'un doigt de vin, il s'éteint — Dans une syncôpe, — La crême de son sang vous teint — Vos pancartes-galimatias !.. — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Tou moun beou gazan qué li passo
Entre coupïo é jugeamen !
M'an arrouina, lei chiquo-estrasso :
Mai qué n'en fan dé tan d'argen !...
Moun paqué dé bïé dé banquo,
Tou, ver é madu,
Lou frui dé vint an dé nué blanquo,
Tout es counfoundu !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin ;
Mai dei gabian foou qué vigui la fin !

Aquelo conto ! li la gardi ;
Proun vo tar mi revengearai.
Es pan benezi dé tua un gardi :
Sieou desavia, m'en souvendrai !
Senso ana champeira dé jugi
Per puni Judas,
Li voueli deraba lou fugi
E rouiga lou nas !...
Mourrai qu'un coou sé passi moun morbin,
Mai dei gabian foou qué vigui la fin.

Octobre 1847.

Tout mon beau gain qui y passe — Entre citation et jugements ! — Il m'ont ruiné, les mange-chiffons : — Mais qu'en font-ils, de tant d'argent !... — Mon paquet de billets de banque, — Tout, vert et mûr, — Le fruit de vingt ans de nuits blanches, — Tout est confondu !... — Je ne mourrai qu'une fois si j'assouvis ma haine ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

Celle-là compte ! Je la leur garde ; — Tôt ou tard je me vengerai. — C'est pain béni que de tuer un garde (d'octroi) : — Je suis perdu, je m'en souviendrai ! — Sans aller requérir des juges — Pour punir Judas, — Je veux lui arracher le foie — Et lui dévorer le nez !... — Je ne mourrai qu'un coup si j'épanche mon fiel ; — Mais des gabelous il faut que je voie la fin !

A MOUSSU JOOUSSEMIN

Quan richas é lettru, ministre, prince é rei
T'an enebria d'incen, t'an nouma san-parei ;
Quan lei villo, à couffin, t'an jita dé courouno,
Ieou, quècou dé Marsïo, en ti venen loouza,
Ai proun poou dé ti veire aoujordui mespresa
Mei façoun dé marrias, moun verbo à la capouno !
Mai sé sieou espïa, brutaou, senso camié,
Quan tu, d'or, dé satin, dé velous fas fumié,
Ti n'en oouffenses pa ! vai ! tamben applooudissi
Eme mei gro baceou toueï negre dé brutici !...
Din ma paoure loouvisso ai qué quatre portrè :
Cornèïo, Berengié, Lafontèno é Molièro ;
(Mei grans ome, va vies, soun pa d'ome d'esprè)
Tu cinquieme oou mitan ti voou mettre en rangiero !
Ieou suiven moun draioou é tu toun gran camin,
T'aimi, sieou fier dé tu, moun noble Jooussemin !
Prouvençaou é Gascoun aven la memo maire :
Minable vo sapa foou doun qué siguen fraire.
En ti fen coumplimen ai bèlo parla raou :
Moun avouas ven doou couar, segu ti fara gaou.

Février 1848.

A MONSIEUR JASMIN

Quand richards et lettrés, ministres, princes et roi — T'ont enivré d'encens, t'ont nommé sans-pareil : — Quand les villes, à pleins cabas, t'ont jeté des couronnes, — Moi, voyou de Marseille, en te venant louanger, — J'ai bien peur de te voir aujourdhui mépriser — Mes façons de truand, mon verbe à la caponne ! — Mais si je suis dépenaillé, brutal, sans chemise, — Lorsque toi, d'or, de satin, de velours tu fais litière, — Ne t'en offense pas ! Va ! aussi bien j'applaudis — Avec mes gros battoirs tout noirs de saleté !... — Dans ma pauvre mansarde je n'ai que quatre portraits : — Corneille, Béranger, Lafontaine et Molière ; — (Mes grands hommes, tu le vois, ne sont point des hommes postiches) — Toi cinquième, au milieu, je vais te mettre en rangée ! — En suivant mon sentier, et toi ton grand chemin, — Je t'aime, je suis fier de toi, mon noble Jasmin ! — Provençal et Gascon, nous avons la même mère : — En haillons ou bien nippés, il faut donc que nous soyions frère. — En te faisant compliment, j'ai beau parler rauque : — Ma voix vient du cœur ; sûrement, elle te fera joie.

TACHETO

Tacheto,
Arriè toun escoubeto,
Toun crochou, tei claveou rouious ;
A toun calò poues fa la crous :
Vas rabaïa l'or à plen pous !

Lou segoun dé la *Zoʒefino*
A grati mi pren à soun bor ;
Anan din lou péis dei mino
Cava lei traou mounte ven l'or :
Aquesto nué quittan lou por.
En siei mes, s'ai lou ven d'à poupo,
Peravaou, oou bou dé la mar,
Meis indès, per couina la soupo,
Seran trei lingoun, pes dé mar !...
Tacheto,
Arriè toun escoubeto,
Toun crochou, tei claveou rouious ;
A toun calò poues fa la crous :
Vas rabaïa l'or à plen pous !

BROQUETTE

Broquette, — Arrière ton petit balai, — Ton crochet, tes clous rouillés ; — A ton calot tu peux faire la croix (dire adieu) : — Tu vas ramasser l'or à pleins puits !

Le second de la *Joséphine* — Gratis me prend à son bord ; — Nous allons dans le pays des mines — Creuser les trous où vient l'or : — Cette nuit nous quittons le port. — Dans six mois, si j'ai le vent en poupe, — Par là-bas, au bout de la mer, — Mes trépieds pour cuire la soupe, — Seront trois lingots, poids de marc !... — Broquette, — Arrière ton petit balai, — Ton crochet, tes clous rouillés ; — A ton calot tu peux faire la croix (dire adieu) : — Tu vas ramasser l'or à pleins puits !

Qu m'a foutu dé poletiquo
Menado per dé massacan !
Qu m'a foutu ta repebliquo
Qué nou refuso un troué dé pan !
Ieou voueli pa mouri dé fan !
Mandrouno oou couar dé peleganto,
Meirastro à l'estouma passi,
Ti renègui ! sies pa la Santo !
La nourrisso dei san-souci !
Tacheto, etc..

Sian tratta dé descaladaire
S'en rasclan din lei valadé,
Dei queiroun enfoouchan l'escaire :
Ensin toujou sian lei cavé,
E lou pastre mangeo l'avé !...
Lei gouapou, lei portur d'espazo,
A plesi van tou devessa
Per lou Canaou é per l'Agazo :
Mai degun li douno soun sa !...
Tacheto, etc...

Adieou lou mestié dé rasclaire !
Nouesto mitraio es oou degai :
An publia qué l'estrassaire
Duou plu gé croumpa d'artirai !...
Moussu l'Ajouein es un bel ai !
Noun garço la pouliço ei trousso ;
Souar é matin sian arcela :
Aven repousso su repousso ;
Poueden plu gratta lei vala !...
Tacheto, etc...

Qui m'a foutu de la politique — Conduite par des massacres ! — Qui m'a foutu ta république — Qui nous refuse un morceau de pain ! — Moi, je ne veux pas mourir de faim ! — Mégère au cœur de parchemin, — Marâtre aux mamelles flétries, — Je te renie ! Tu n'es pas la Sainte (république) ! — La nourrice des sans-soucis ! — Broquette, etc.

Nous sommes traités de barricadeurs, — Si en râclant dans les rigoles, — Des pavés nous gauchissons l'équerre : — Ainsi toujours nous sommes les dindons, — Et le berger mange le troupeau !... — Les puissants, les porteurs d'épée, — A plaisir vont tout bouleverser — Pour le Canal et pour le Gaz ; Mais personne ne leur donne leur sac !... — Broquette, etc.

Adieu le métier de gratteur ! — Notre mitraille est au dégât : — L'on a publié que le chiffonnier — Ne doit plus acheter des ferrailles !... — Monsieur l'Adjoint est un bel âne ! — Il nous flanque la police aux trousses ; — Soir et matin nous sommes harcelés : — Nous avons rebuffades sur rebuffades ; — Nous ne pouvons plus gratter les ruisseaux !... — Broquette, etc.

Grananué mi disié : Tacheto,
Restes eici ? songeo qu'un buou
Caguo mai qué cen dindoureto :
Oouras bèlo bagna lou puou,
Seras jamai qu'un vié dé muou.
Crei-mi, rascas ! i ! lei couliquo !
N'an proun di qu'erian d'espoumpi :
Vengue d'or ! vivo l'Ameriquo !
Lou Pèrrou ! lou Missipipi !
Tacheto, etc...

As qu'à ti beissa per n'en prendre
Aqui, selon la Libertè ;
Mai sé fas ren, poues ren pretendre :
Es la lei dé l'Égalitè ;
E pui, qu'unto Fraternitè !
Quan sies malaou, cadun t'ajudo ;
Ti revengeoun quan sies maqua ;
Ti prestoun tamis é cornudo ;
T'amoueloun toun pi, s'es brequa...
Tacheto, etc...

Parté lou jou dei barricado :
Si soou pa cé qu'es devengu,
Grananué, moun viei cambarado ;
Mai s'oou gran pouaire a pa begu,
L'es eilavaou, dé ben segu...
Dien proun qu'es un endré dé fèbre,
Calada dé ser verinoué ;
Bah ! perié du, dé roum, dé pebre,
Sies saouvo ! fai tira, pitoué !
Tacheto, etc...

Lézard-gris me disait : Broquette, — Tu restes ici ? songe qu'un bœuf — Chie plus que cent hirondelles : — Tu auras beau mouiller le poil, — Tu ne seras jamais qu'un vit de mulet. — Crois-moi, lépreux ! hue ! les coliques ! — On nous a trop dit que nous étions des scrofuleux, — Vienne de l'or ! Vivent l'Amérique ! — Le Pérou ! Le Mississipi ! — Broquette, etc.

Tu n'as qu'à te baisser pour en prendre — Là-bas, selon la Liberté ; — Mais si tu ne fais rien, tu ne peux rien prétendre : — C'est la loi de l'Égalité ; — Et puis quelle Fraternité ! — Lorsque tu es malade, chacun t'aide ; — On te venge, si tu es meurtri ; — On te prête tamis et bennes ; — On t'aiguise ton pic, s'il est ébréché... — Broquette, etc.

Il partit le jour des barricades : — On ne sait pas ce qu'il est devenu, — Lézard-gris, mon vieux camarade ; — Mais si au grand seau il n'a pas bu, — Il y est là-bas, j'en suis bien sûr... — On dit bien que c'est un pays de fièvres, — Tout pavé de serpents vénimeux ; — Bah ! pylore dur, du rhum, du poivre, — Tu es sauf ! Fais tirer en avant mon garçon ! Broquette, etc.

Sounco luzoun lei pampaieto
Din lou gurdus qu'oourai troouca,
Oh ! Dieou ! qu'unei cascareleto !
Qu'unt aoubre dré ! senso touca
Doou pet oou soou, ni m'embrounca !
E sounco piqui su la roquo,
Quan sentirai qué fara : din !
Cresè qu'aquel uou à la coquo
Lou roumprai eme lou pegin ?...
Tacheto, etc...

Es qué sera pa d'or dé Luquo,
Coumo lei boutoun dei moussu !
Travessarieou pa la Sambuquo
En n'ayen vun saqué dessu !
Sera d'or fran, d'or doou pessu !
Sera rous coumo un chevu d'angi,
Rous coumo lou roun doou souleou,
Rous coumo uno grueio d'arangi,
Rous à n'en veni rababeou !
Tacheto,

Per ajuda lei patrioto,
Dé douge pèço dé canoun,
Alor, armi ma galioto,
Qué dé la poulèno oou timoun
Ooura ni ferri, ni loutoun.
Foou lou fèni dei merevïo
Per li carga tou moun tresor :
Doublagi, mà, cable, cavïo,
Ancro, soourro, tou sera d'or !
Tacheto, etc...

Lorsqu'elles reluiront, mes paillettes, — Dans la mare que j'aurai creusée, — O Dieu ! quelles cabrioles ! — Quel candélabre ! sans toucher — Du pied au sol, et sans m'achoper ! — Et lorsque je frapperai sur la roche, — Quand j'entendrai qu'elle sonnera : Tinn ! — Croyez-vous que cet œuf à la coque — Je le romprai avec dépit ? ... — Broquette, etc.

C'est que ce ne sera pas de l'or de Lucques, — Comme les boutons des Messieurs ! — Je ne traverserais pas la Sambucque — En en portant un sachet sur moi ! — Ce sera de l'or franc, de l'or du premier titre ! — Il sera roux comme un cheveu d'ange, — Roux comme le disque du soleil, — Roux comme une écorce d'orange, — Roux à en devenir fou frénétique ! — Broquette, etc.

Pour aider les patriotes, — De douze pièces de canon, — J'arme, puis, une galiotte, — Qui, de la poulaine au timon, — N'aura ni fer, ni laiton. — Il me faut le phénix des prodiges — Pour y charger tout mon trésor : — Doublage, mâts, câbles, chevilles, — Ancre, lest, tout sera d'or ! — Broquette, etc.

E sounco retouarni deis Ilo,
Sé lei bandi, voulur dé mar,
M'attaquoun, foussoun-ti dès-milo,
Amarra su moun ban dé quar,
Leis esperi ! garo à soun lar !
Mi cardarieou à l'arrambagi,
Coumo un tigre désespera !...
Oou resto, ai fa vu ; dé l'ooufragi
La Viargi mi preservara !...
Tacheto, etc...

E pui voou à la Boueno-Mèro,
Sapa mies qué l'enfan d'un Per :
Li foou presen dé doues bandiero
E d'un manteou lour per l'iver...
Ma nèço li dira lou ver !...
Pui foou basti la catedralo
Mounte chascun ven respeta
Ma galioto san rivalo
Pendudo en l'èr dessu l'oouta !...
Tacheto, etc...

Mai aqueou ta dé paourei diable
Qu'oouran pa ruissi coumo ieou :
Tan dé rasclaire, dé minable,
Qué mi veiran d'un uei soutieou,
Li fourra ben pouarge doou mieou :
Esten gran soci eme lou Mèro,
Farai sa pas ; pui, d'escoundoun,
Samenarai per lei carriero
Fouesso mouceou dé mei lingoun...
Tacheto,

Et, quand je retournerai des Iles, — Si les bandits, forbans de mer, — M'attaquent, fussent-ils dix mille, — Amarré sur mon banc de quart, — Je les attends ! gare à leur lard ! — Je me défendrai à l'abordage, — Comme un tigre désespéré !... — Au reste, j'ai fait un vœu ; du naufrage — La Vierge me préservera ! — Broquette, etc.

Et puis je vais à la Bonne-Mère, — Nippé mieux que l'enfant d'un Pair ; — Je lui fais présent de deux bannières — Et d'un manteau lourd pour l'hiver... — Ma nièce lui débitera le compliment en vers !... — Puis, je fais bâtir la cathédrale, — Où chacun viendra respecter — Ma galiotte sans rivale — Suspendue en l'air sur l'autel !... — Broquette, etc.

Mais ce tas de pauvres diables — Qui n'auront pas réussi comme moi : — Tant de gratteurs, de misérables, — Qui me regarderont d'un œil sournois, — Il faudra bien leur fournir du mien : — Étant devenu le grand camarade du Maire, — Je ferai leur paix ; puis, en cachette, — Je sèmerai par les rues — Force fragments de mes lingots... —

Arriè toun escoubeto,
Toun crochou, tei claveou rouious ;
A toun calò poues fa la crous :
Vas rabaïa l'or à plen pous !

Gênes, Juillet 1850.

Broquette, — Arrière ton petit balai, — Ton crochet, tes clous rouillés ; — A ton calot tu peux faire la croix : — Tu vas ramasser l'or à pleins puits !

JAN-TREPASSO

CONTE

Jan lou Patu, Mar Espelé,
Nin Cougourdo, touei tres bastidan dé Ceyresto,
Touei tres renouma per soun blé,
Degoubïan oou fres, un jou dé festo,
A mouar fasien navegua lou siblé ;
Coumo trei ga borni blagavoun,
E d'affuscacien allumavoun,
Tan l'avien en touei tres ben coupa lou fielé.
Cougourdo, qu'èro lou pu jouine,
E si cresié tamben lou pu malin,
Oh ! di : frèro, mi ven un pantai dei surfin !
Sé voulè qué faguen uno fripo dé mouine,
Juguan un barrieou dé bouen vin,
Quienze tiero dé pan à testo,
Uno cano en cadun soucisso vo boudin,
Dé chouïo uno griado ounesto,
Anfin un apanaou dé pachichoï, per resto,
En qu maginara lou souvè lou pu grò !...
Lou proumié soougira lei bouffin à sa testo
lou radié dei tres pagara tou l'escò !...

JEAN NEC-PLUS-ULTRA

CONTE

Jean le Pattu, Marc Espelet, — Tonin Citrouille, tous trois campagnards de Ceyreste, — Tous trois renommés pour leur babil, — Dégoisant au frais, un jour de fête, — A mort faisaient naviguer leur sifflet ; — Comme trois chats aveugles ils bavardaient, — Et de passion jaseuse ils flamboyaient, — Tant on leur avait à tous trois bien coupé le filet. — Citrouille, qui était le plus jeune, — Et se croyait aussi le plus malin, — Oh ! dit-il, frères, il me vient un rêve des surfins ! — Si vous voulez que nous fassions un festin de moines, — Gageons un baril de bon vin, — Quinze files de pain à tête, — Une canne à chacun de saucisses ou de boudins, — De côtelettes une grillade honnête, — Enfin un boisseau de quatre mendiants, pour reste, — A qui imaginera le souhait le plus gros !... — Le premier choisira les bouchées à sa fantaisie — Et le dernier des trois paiera tout l'écot !...

Tout aro lei s'anan mesura, lei cabesso,
Sé mi l'oougea teni, moun escoumesso !...
Vou va ? toucan ? — va ! va ! toucan lou pichoun dé !
— Qu'accoumençó, viguen ? ieou ? — ò ; sies lou cadé.

E ben, vourrieòu avé dé milien dé miliasso
Tan coumo l'a dé crin su toutei lei tignasso,
Tan coumo l'a dé lume adaou ei fiermamen,
Tan coumo l'a dé grun dé sablo su la terro,
Eme dé goutto d'aiguo à la mar, ei riviero,
Doou souleou levan oou pounen !...
Vourrieou qué chasquo fueio d'aoubre,
Chasque baou dé roucas, chasquo peiro dé maoubre
Siguessoun vo bïé dé banquo, vo diaman;
E tout aco n'avé per mangea ren qu'un an !...
Ai feni ! di Cougourdo, eme un ton triounfan :
Coulèguo, à voueste tour d'assagea la gatado ;
V'esperi : lacha-mi cadun vouesto pètado !...

Es dé fè qu'avié mé din l'estoupo un dei sieou :
Lou fron plissa, l'uei pensatieou,
Su lei breguo dé Jan, Mar Espelé chamavo
Un marri troué d'escan per debana soun fieou ;
E si grattan darnié l'oourïo, marmuravo :
Qu'un animaou pelous ! marodicien dé Dieou !...
Cerquo, chaspo, carculo ; à la fin si decido
D'enregua la sieouno oou mitan,
E di : viguen un paou s'eici l'ooura la vido !...

Vourrieou coumo un gara fa l'univer tou plan,
E caffi la mita, doou soou finqu'eis estèlo,
Dé caissetin ; noun, mies, dé sa dé fino tèlo ;
E pui vourrieou qué touei aquelei sa
S'emplissessoun d'agueïo à pa pousqué troussa...

Tout à l'heure nous allons nous les mesurer, les caboches, — Si vous me l'osez tenir, mon pari !... — Il vous va ?... Topons-nous ?... — Va ! va ! touchons le petit doigt !... — Qui commence, Voyons ? Moi ? — Oui ; tu es le cadet.

Eh bien je voudrais avoir des millions de milliasses, — Autant qu'il y a de crins sur toutes les tignasses, — Autant qu'il y a de lumières là haut aux firmaments, — Autant qu'il y a de grains de sable sur la terre, — Et puis de gouttes d'eau à la mer, aux rivières, — Du soleil levant au ponant !... — Je voudrais que chaque feuille d'arbre, — Chaque bloc de rocher, chaque pierre de marbre — Fussent ou billets de banque, ou diamants ; — Et tout cela n'en avoir pour manger rien qu'un an !...— J'ai fini ! dit Citrouille, avec un ton triomphant : — Collègues, à votre tour d'essayer la besogne ; — Je vous attends : lâchez-moi chacun votre bordée !...

Il est de fait qu'il avait embrouillé dans l'étoupe un des siens : — Le front plissé, l'œil pensif, — Sur les lèvres de Jean, Marc Espelet implorait — Un méchant tronçon de dévidoir pour dérouler son fil ; — Et, se grattant derrière l'oreille, il murmurait : — Quel animal velu ! Malédiction de Dieu !... — Il cherche, il tâtonne, il calcule ; à la fin il se décide — A enrayer la sienne au milieu ; — Et il dit : voyons un peu si dans ceci il y aura la vie !...

Je voudrais comme un guéret faire l'univers tout plan, — Et en bourrer la moitié, du sol jusqu'aux étoiles, — De caissetins ; non mieux, de sacs de fine toile ; — Et puis je voudrais que tous ces sacs — S'emplissent d'aiguilles à ne pouvoir les tordre...

Qu'aquesteis agueïo, uno à vuno,
En cen fumeou, lou men, dedin chasquo coumuno,
Servissessoun lou jou, la nué, per cordura
Dé saqué dé quadruplo é dé doubloun carra !
E qu'aqueou clapié d'or, qué trooucarié la luno,
En garbiero alesti, propramen empiera,
Siguesse tou beou jus lou grieou dé ma fortuno !
Ben entendu qu'oourieou lou dré, qu'oourieou lou souein
Dé gé gita d'aguïo ooutan qué mettrien pouein !...

Mar si taiso, suvere é serieou coumo un Papo,
E Cougourdo repren : m'as cuerbi ! sieou foutu !.
Pui, si viran à Jan qué risié souto capo :
E ben ! qualo noun dies, cambarado Patu ?
As bèlo touesse en l'èr tei narro é tei babino ;
Aro si tratto plu dé faire la gallino ;
Rescasso Mar, sé poues ! ai clava : ven à tu !...

Jan, alor, gassaïan la trouncho dei douei caire :
Vou cresè fouesso du, li di, paourei charraire !
Cadeou qué voulè emprene à foueire à voueste paire !
Mai sabè pa qué Jan es bayle dé l'araire !...
Cougourdo a fa lou pouen : s'es pré barlan dé rei ;
Tu, Mar, as barlan d'as ; é Jan, qu'a l'uei, lou pei !
Gardo barlan carra !... Jan es lou san parei !...
Mi fa peno dé vou va dire,
Perqué dedin lou foun sia dé braveis enfan ;
Mai eissito, aprè tou, n'es qu'un conte per rire,
Mi l'oourè pardouna pa pu tar qué deman :
Vourrieou qu'un fué dé Dieou toutei dous vou grïesse,
E qué voueste souvè, dé chascun, mi restesse.

Octobre 1852.

Que ces aiguilles une à une, — A cent femmes, au moins, dans chaque commune, — Servissent le jour, la nuit, pour coudre — Des sachets de quadruples et de doublons carrés ! — Et que ce monceau d'or, qui trouerait la lune, — En gerbier disposé, proprement empilé, — Fût tout juste le germe de ma fortune !... — Bien entendu que j'aurais le droit, que j'aurais le soin — De ne point jeter d'aiguilles, tant qu'elles mettraient points !...

Marc se tait, sévère et sérieux comme un Pape, — Et Citrouille reprend : tu m'as dépassé ! je suis vaincu !... — Puis, se tournant vers Jean qui riait sous cape : — Et bien ! Laquelle nous dis-tu, camarade Pattu ? — Tu as beau tordre au vent tes narines et tes lèvres ; — A cette heure il ne s'agit plus de caqueter comme une poule ; — Riposte à Marc, si tu peux ! J'ai dit merci, cela vient à toi !...

Jean, alors, secouant la tête des deux côtés ; — Vous vous croyez très forts, leur dit-il, pauvres hâbleurs ! — Moutards qui voulez apprendre à piocher à votre père ! — Mais ne savez-vous pas que Jean est profès en labour !... — Citrouille a fait le pont : il s'est pris brelan de rois ; — Toi, Marc, tu as brelan d'as ; mais Jean à l'œil, le malin ! — Il garde brelan carré !... Jean est le sans pareil !... — Il me fait peine de vous le dire, — Parce que, dans le fond, vous êtes de braves enfants ; — Mais ceci, après tout, n'est qu'un conte pour rire, — Vous me l'aurez pardonné pas plus tard que demain : — Je voudrais qu'un feu de Dieu tous les deux vous grillât, — Et que votre souhait, à chacun, me restât.

LEIS AJUDO

Si, qu'èro un ome aqueou paoure Espinassi,
L'oste doou pouen per dessu San-Maceou !
Un demama, qué lei sabié, sei graci !...
En tarounan, dessouto soun capeou
Si li poudié cueï dé bouei counseou.
Lei carbounié, qué n'avien l'abitudo,
Per remisa co d'eou venien en jun,
Coumo s'avié douna civado é fun ;
E mi disié : Voues trouva fouesso ajudo,
Li? foou avé dé besoun dé degun.

Disié tamben : Voues surveni? travaïo,
E sigues Tur, pitoué ! Per separa
La nué doou jou, l'a pa gé dé muraïo.
Ti fas agneou? lou lou ti mangeara.
Toujou la peiro oou clapié toumbara.
En masquegean lei mountado soun rudo ;
Mai rouiguo men la suzou qué l'alun ;
E pui, oou bou, ti vies su toun trentun !
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li? foou avé dé besoun dé degun.

LES AIDES

Oui, c'était un homme que ce pauvre Espinasse, — L'hôte du pont par-dessus Saint-Marcel ! — Un pélerin qui les savait, ses grâces !... — En plaisantant, au-dessous de son chapeau — L'on pouvait recueillir de bons conseils. — Les charbonniers, qui en avaient l'habitude, — Pour remiser chez lui venaient de loin, — Comme s'il avait donné avoine et foin ; — Et il me disait : veux-tu trouver beaucoup d'aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Il disait encore : veux-tu parvenir ? travaille, — Et sois Turc, mon garçon ! Pour séparer — La nuit du jour, il n'y a point de muraille. — Tu te fais agneau ? Le loup te mangera. — Toujours la pierre au tas retombera. — En trimant les nuits, les montées sont rudes ; — Mais la sueur ronge moins que l'alun ; — Et puis, au bout, tu te vois sur ton trente-et-un ! — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Jouven bounias, alor, per lou plouraire
Doou vo tres an la routo avieou tengu.
Varlet é gus, mi soucitavi gaire
D'aquelei mo, ben vertadié, segu :
Mai desempui m'en sieou ensouvengu !...
Lei jooussemin, su moun poouce qué mudo,
Dé mei fanfan tigroun lou mascarun,
Aro ; é souven redieou eme amarun :
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Oou cabaré taïavi la vandomo,
E pa un briqué m'oougeavo manteni !
A moun entour visieou certein fantomo,
Qu'avien tou l'èr dé mi vouïé chabi,
En servissen ei pountou dé sambi...
Su lou tapis la volo es estendudo ;
Alor, n'en voues dé saqué, dé varun !...
Li, dé mita ? Li, va !... tout en coumun !...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Sieou vun dei prieou per mounta d'aquipagi ;
Rendrieou dé pouein ei pu fin maquignoun.
Quan li foou lume ei fiero, ei roumavagi,
Leou-leou qué sian coumpaire é coumpagnoun ;
E sabi tou : soun contro eme soun proun.
Vieiei rounchèlo oou pes dé l'or vendudo,
Maigre carcan qué raquoun lou paiun,
L'a pa dangié dé n'encapa quoouqu'un !...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Jouvenceau débonnaire, alors, pour le Pleureur — Deux ou trois ans la route j'avais tenu. — Valet et gueux, je ne me souciais guère — De ces dictons, bien véridiques assurément ; — Mais, depuis lors, je m'en suis ressouvenu !... — Les fleurs de jasmin, sur ma tempe qui mue, — De mes faces tigrent le noir foncé, — Maintenant ; et je me dis souvent avec amertume : — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Au cabaret je taillais la vendôme, — Et pas un malin n'osait me maintenir ! — A mon entour je voyais certains fantômes, — Qui avaient tout l'air de me vouloir vendre, — En servant aux pontes de signaux (d'appeaux)... — Sur le tapis la vole est étendue ; — Alors, en veux-tu des sachets, des démonstrations !... — Louis, de moitié ? Louis, va !... Tout en commun !... — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Je suis un des maîtres pour monter des équipages ; — Je rendrais des points aux plus fins maquignons. — Quand je les perce à jour, aux foires, aux romérages, — Tôt ! tôt nous sommes compères et compagnons ; — Et je sais tout : leur contre et leur pour (fort et faible). — Vieilles haridelles au poids de l'or vendues, — Maigres rosses qui rejettent la paille menue, — Tu peux y courir qu'il m'en échoie quelqu'une !... — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

A Maoumoucha si prenen dé querèlo
Eme un testar qué voou jamai coupa.
Si senten jus, saouto à la taravèlo ;
Boumbi su d'eou ; sigué leou acclapa :
Avieou pa agu besoun dé m'estroupa.
Entre mei dé ti semblavo uno arudo !...
Lei mulatié qué li vien lou tramblun,
Creidoun : gran roun ! quicho, Li ! zou ! masclun !
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Per Touei-lei-San avieou carga dé boutto ;
Lou gran camin dé fres èro empeira :
Moun caviié, vis-à-vis dé la Moutto,
S'aplanto sé, pisso ; voou plu tira.
Senso ranfor vai t'en paou demarra !
Fasieou lou lan !... mei besti soun forbudo,
Mouestras dé Dieou ! oou couteou ! tout en frun !
Ai avala !... Cin ranfor oou lué d'un !...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Un paou pu tar, erian vounze à la tiero ;
Tenieou la testo en fen moun penequé
Su moun brancan, oou daou dé la Mihiero :
Per fè d'azar, en dormen, mi touqué
D'oouzi troutta dé gendarmo un piqué.
E doou chaffaou quan la gardo es vengudo,
Eri su pè ; mai darrié ieou, ben lun,
Lei coou dé fouei fasien soun repetun.
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

A Malmouché nous nous prenons de querelle — Avec un têtu qui ne veut jamais dévier. — Se sentant un peu faible, il saute sur la bille ; — Je bondis sur lui : il fut bientôt enseveli : — Je n'avais pas eu besoin de me retrousser (les manches). — Entre mes doigts il ressemblait à une fourmi ailée !... — Les muletiers qui lui voient le tremblement, — Crient: Grand rond ! Force, Louis ! sus ! bon mâle ! — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Pour la Toussaint j'avais chargé des tonneaux ; — Le grand chemin de frais était empierré: — Mon chevillier, vis-à-vis de La Moutte, — S'arrête court, il pisse; il ne veut plus tirer. — Sans renfort, va un peu te démarrer ! — Je lançais des éclairs !... Mes bêtes sont fourbues, — Monstre de Dieu !.. Au couteau !... tout en poussière !... — J'ai avalé !... Cinq renforts au lieu d'un !... — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Un peu plus tard, nous étions onze à la file ; — Je tenais la tête en faisant mon petit somme — Sur ma charrette, au haut de la Millière: — Par fait de hasard, en dormant, il m'advint — D'entendre trotter de gendarmes une escouade. — Et de l'échafaud quand la garde nous atteignit, — J'étais sur pieds ; mais derrière moi, bien loin, — Les coups de fouet faisaient leur écho prolongé. — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

La connoueissè, bessai, la lei nouvèlo
Qu'ei carretié n'ordouno lou fanaou :
Un souar lou ven m'amouesso la candèlo ;
Lou courrié passo é mi dreisso varbaou ;
Avieou foutu lou pè din lou mourraou !
Erousamen Neno la poussarudo,
Lachan douei mo per ieou à Moussu Brun,
Lei proutetour mi roumpoun lou petun...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Un aoutre jou, ben pu piegi canulo !
Per ooublida dé faire sa racien
Oou marriassas qué ten la bassaculo,
Sa maou empli qu'ai vi mangea dei lien,
Ai troou dé pes, sieou en controvencien !...
Coumo sentieou moun affaire perdudo,
D'un viei gava foou vouigne lou fassun,
E sei bureou per ieou fan fuech é fun...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Toumbi malaou ; pa un porcas mi ven veire !
M'oourié fougu dé gen per mi vïa,
Per fa moun lié, per mi pouarge moun veire,
Per touesse oou men moun cazò remïa :
Noun. Tou soulé mi leissoun bataïa !...
Quan meis ami juguon eis escoundudo,
Oou gro Cura, per un simple rounflun,
Trento pachaou van coouffa dé prefun...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Vous la connaissez, peut-être, la loi nouvelle — Qui, à nous charretiers, ordonne le fanal : — Un soir, le vent m'éteint la chandelle ; — Le courrier passe et me dresse verbal ; — J'avais fourré le pied dans le moreau ! — Heureusement, Madeleine la mammelue, — Lâchant deux mots pour moi à Monsieur Brun, — Les protecteurs me rompent le derrière... — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Un autre jour, bien pire canule ! — Pour oublier de fournir sa ration — Au vaurien fieffé qui tient la bascule (du charroi), — Sac toujours béant, que j'ai vu mangé des poux, — J'ai trop de poids, je suis en contravention !... — Comme je sentais mon affaire perdue, — D'un vieux ventru je fais oindre l'abdomen, — Et ses bureaux pour moi font feu et flamme... — Dans la nasse veux-tu trouver maintes aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Je tombe malade ; pas un cochon ne me vient voir ! — Il m'aurait fallu du monde pour me veiller, — Pour faire mon lit, pour me tendre mon verre, — Pour tordre au moins mon tricot imbibé : — Mais non. Tout seul on me laisse batailler !... — Quand mes amis jouent à cache-cache, — Au gros curé, pour un simple enrouement, — Trente marmottes vont chauffer des parfums... — Dans la nasse veux-tu trouver une foule d'aides, — Louis ? il faut n'avoir besoin de personne.

Esten à cuou, m'an refusa lou crèdi
E manechaou, é charroun, é bastié.
Faouto dé souein é faouto dé remèdi,
Ai vi peta moun pu beou limounié.
Faouto d'arnes ai perdu moun cordié !...
Dé meis angles, vui, cadun mi saludo ;
M'an semoundu lei louei à coumourun :
Ai eirita d'un ouncle doou gro grun !...
Din lou jambin voues trouva fouesso ajudo,
Li ? foou avé dé besoun dé degun.

Avril 1853.

Étant à *quia,* ils m'ont refusé le crédit — Et maréchal, et charron, et bâtier. — Faute de soins et faute de remèdes, — J'ai vu crever mon plus beau limonier. — Faute de harnais, j'ai perdu mon cordier !... — De mes anglais, aujourd'hui, chacun me salue ; — Ils m'ont offert les louis à mesure comble : — J'ai hérité d'un oncle de la haute volée !... — Dans l'embarras veux-tu trouver une foule d'aides, — Louis? il faut n'avoir besoin de personne.

DOGOU

Es qué v'oourié pres à prefa
Dé nous ensigna lei prièro,
Noueste bregadié lou Mooufa,
Poulissoun à la Gran-Carrièro ?
Fas canta vespro ei creidaire dé nué :
Osquo, Mooufa ! vai ! counoueissi toun jué !...
Dogou taïo souven la messo ;
Mai a troou begu dé bouioun
Per pa destila la sagesso
Doou Pater noster dei couioun.

Dire eis angi : manda mé-n'en !
Su la plumo vanta la païo ;
Tasta lou pous à n'un vilen
Per soourra vouesto caço-maïo :
Prendre oou serieou l'ounour d'un Fariber ;
Camina dré quan toutei fan la ser ;
Dire oou mestre : s'èria moun bogou,
Ieou si qué serieou bouen patroun !
Vaqui cé qu'es, suivan lou Dogou,
Un Pater noster dé couioun.

DOGUE

Est-ce qu'il l'aurait pris à tâche — De nous enseigner les prières, — Notre brigadier le Difforme, — Agent de police à la Grand'Rue ? — Tu fais chanter vêpres aux crieurs de nuit : — Bravo ! Difforme ! Va ! Je connais ton jeu !... — Dogue manque souvent la messe ; — Mais il a trop bu de bouillon — Pour ne point distiller la sagesse — Du Pater-noster des imbéciles.

Dire aux anges : envoyez m'en ! — Sur la plume vanter la paille ; — Tâter le pouls à un ladre — Pour lester votre cache-maille ; — Prendre au sérieux l'honneur d'un flibustier ; — Cheminer droit quand tous vont en serpentant ; — Dire au maître : si vous étiez mon valet, — Moi oui, je serais bon patron ! — Voilà ce qu'est, suivant le Dogue, — Un Pater-noster d'imbéciles.

Dé moun mestié dé forgeiroun
Vint an avieou tengu boutiguo ;
E dé l'aoubo oou souleou tremoun,
Li fasieou crento à la forniguo...
Sieou souspesa per un entreprenur,
Qué m'embalé din soun segoun malur! ..
Eou si saché vouigne lei boto ;
Ieou mi fougué vendre moun foun
E marqua ma premièro noto
Doou Pater noster dei couioun.

Tou moun butin l'ai escampa
Per estre à l'envès dé la modo :
En japan Dogou mordié pa ;
Sentia lou pies souto sa blodo ;
L'incro suzou l'escrivié su soun fron :
Li mandes beou ! as pa lei couesto en lon !...
Pamen es veouze d'esperanço ;
S'es soubra ni poudro ni ploun,
E marcandegeo sa pitanço !...
O Pater noster dei couioun !

Pourtan, cé qué foou deveni !
Ti semblo d'avé fa subrouesse ;
Sies enca du, plen d'aveni,
Pui, un beou jou, lou maou ti touesse !...
Alor, adieou la barquo é lou mestié !
Dé mai en mai ti vies cour é coustié.
Sies enroula din la guzaïo :
Foou ameina toun pavaioun,
Quan lei gava ti dien : travaïo !...
O Pater noster dei couioun !

De mon métier de forgeron — Vingt ans j'avais tenu boutique ; — Et, de l'aube au soleil couché, — J'y faisais honte même à la fourmi... — Je suis abusé par un entrepreneur, — Qui m'enveloppa dans son second malheur !... — Il sut, lui, se graisser les bottes ; — Moi, il me fallut vendre mon fonds — Et marquer ma première note — Du Pater noster des imbéciles.

Tout mon butin je l'ai épanché — Pour être au rebours de la mode : — En aboyant Dogue ne mordait pas ; — Vous sentiez le cœur sous sa blouse ; — L'âcre sueur écrivait sur son front : — Tu buches avec courage ! Tu n'as pas les côtes en long !... — Néanmoins il est veuf d'espérances ; — Il ne s'est réservé ni poudre ni plomb, — Et il marchande sa pitance !... — O Pater noster des imbéciles !

Pourtant, ce qu'il faut devenir ! — Il te semble avoir obtenu soudure d'os (doublé le cap) ; — Tu es encore solide, plein d'avenir, — Puis, un beau jour, le mal te tord !... — Alors, adieu la barque et le métier ! — De plus en plus tu te vois à court et à côté (du but). — Tu es enrôlé dans la gueusaille : — Il faut amener ton pavillon, — Quand les repus te disent : travaille !... — O Pater noster des coïons !

Si veire ensin estoumaga
Per d'avare enfan dé chichourlo,
Qué mangeoun pa per noun caga,
Aco vouei qué vou destimbourlo !
M'an repepia, lei rougnur dé porcien :
Esquicho-ti ; mesuro tei racien ;
(Contes pa nouesteis estouffado)
Qu duou plu ren n'a toujou proun ;
Tou duoute es cavo counsacrado !...
O Pater noster dei couioun !

Fai ti gaffetou d'un ussié ;
Mette-ti din la controbando ;
Trisso dé pebre eis epicié ;
(Sian plu doou tem dei Jan d'Olando.)
Din la barriquo, anfin, bouen ome Jo,
Vai retoumba lei jarroun é lei po !...
Bouleguo-ti ; cerquo d'entriguo,
Tout en benissen lou san noun,
Lou noun dé Dieou qué ti castiguo !...
O Pater noster dei couioun !

Oou pres dé iuetanto escu l'an,
A forço dé rampa, sieou gardi ;
A la casso dé l'ome blan,
Sé lou tem es ben sour, m'azardi ;
E quaouque souar, en d'endré sounoumbrous,
Serai pouignu ; mai senso avé la crous !
E passi, mu coumo la dindo,
En m'apouncheiran lou mentoun,
Pensan, quan lou relogi dindo,
Oou Pater noster dei couioun.

Se voir ainsi estomaquer (oppresser) — Par d'avares enfants de louves, — Qui ne mangent pas pour ne point chier, — Cela oui vous désarticule (démoralise) ! — Ils m'ont rabâché, les rogneurs de portions : — Gêne-toi ; mesure tes rations ; — Ne compte point nos échauffourées (faillites), — Qui ne doit plus rien, en a toujours assez ; — Toute dette est chose consacrée !... — O Pater noster des imbéciles !

Fais-toi recors d'un huissier; — Mêle-toi de la contrebande ; — Pile du poivre aux épiciers ; — (Nous ne sommes plus au temps des Jean de Hollande.) — Dans la barrique, enfin, bonhomme Job, — Va transvaser les jarrons et les pots !... — Remue-toi ; cherche à t'ingénier, — Tout en bénissant le saint nom, — Le nom de Dieu qui te châtie !... — O Pater noster des imbéciles !

Au prix de quatre-vingts écus l'an, — A force de ramper, je suis garde ; — A la chasse de l'homme blanc, — Si le temps est bien sombre, je me hasarde ; — Et, quelque soir, en des endroits dangereux, — Je serai lardé ; mais sans avoir la croix ! — Et je passe, muet comme la dinde, — En m'étançonnant le menton, — Pensant, lorsque l'horloge tinte, — Au Pater noster des imbéciles !

Moun capeou pounchu, moun booudrié,
Moun espadroun, ma carabino,
Mi dounoun quasi l'èr guerrié :
(Es dé fè qu'ai marrido mino !)
Contro lei tron, la grèlo é lou mistraou,
Ai qué ma roupo eme moun viei fanaou !...
Alor flaquisse ma vouas fouarto,
E m'en vaou, dé garapachoun,
Marmoutegean dé pouarto en pouarto
Un Pater noster dei couioun !

Dogou traquo lei tapajur :
Dormè, prince dé la coumuno ;
Dogou vou saouvo dei voulur :
Dormè, pourri dé la fortuno !
Dogou patisse, é soou proun qué deman
Lou bourrarè, sé vou pouarge la man !...
Mai sounco deviran l'estofo,
Pourra vous aprendre, en presoun,
Coumo counsouelo un filosofo,
Lou Pater noster dei couioun.

Quan vian ruissi ren qué lei chin,
Jugi, dedin vouesteis ooudiençó,
Din vouestei missien, capouchin,
Perqué nou precha la counciençó ?
Dia : fè lou ben é trouvarè lou ben :
Es l'avangilo, es la lei, bravei gen !...
E, pecaire ! lou Nini plouro
Per gagna vouesteis picaioun,
Jus quan Dogou creido leis ouro !...
O Pater noster dei couioun !

Mon chapeau monté, mon baudrier, — Mon espadon, ma carabine, — Me donnent quasi l'air guerrier : — (Il est de fait que j'ai mauvaise mine !) — Contre les tonnerres, la grêle et le mistral, — Je n'ai que ma houppelande avec mon vieux fanal !... — Alors, elle fléchit ma voix forte — Et je m'en vais, à pas de loup, — Marmottant de porte en porte — Le Pater noster des imbéciles.

Dogue traque les tapageurs : — Dormez princes de la commune ; — Dogue vous préserve des voleurs : — Dormez, enfants gâtés de la fortune ! — Dogue pâtit ; et il sait bien que demain — Vous le rembarrerez s'il vous tend la main !... — Mais lorsque nous retournerons l'étoffe, — Il pourra vous apprendre, en prison, — Combien console un philosophe — Le Pater noster des coïons !

Quand nous ne voyons réussir rien que les chiens, — Juges, à vos audiences, — Dans vos sermons, ô capucins, — Pourquoi nous prêcher la conscience ? — Vous dites : faites le bien, et vous trouverez le bien : — C'est l'Évangile, c'est la loi, braves gens !... — Et malheureuse ! l'ingénue pleure — Pour gagner vos tristes picaillons, — Juste alors que Dogue crie les heures !... — O Pater noster des naïfs !

La lei, lou sabre de la lei,
Mount'es, s'un paoure lou reclamo !
Fran dé restre en man d'un gro pei,
Coupo dei douei cousta, sa lamo !
Aquel ooutis, enventa per lei gran,
S'en serviren quan lei gus lou faran !...
Vouesto lei ! quan Dogou li songeo,
Lei dès arteou li fan mangeoun !
Es la pu grosso dei messongeo
Doou Pater noster dei couioun.

Lou fournié raoubo su lou pan ;
Lou rouanié rouigno su la tèlo ;
Lou bouchié volo su soun ban ;
Lou bedò quisto à la capèlo...
Qué d'artera, boudieou ! qué dé marrias !...
Senso parla dei groumandassassas !...
La sinagoguo douno isemple
A la siquelo dei mooutoun ;
Batte mounedo, din lei temple,
Doou Pater noster dei couioun.

Ai oousi dire à n'un peysan,
Ouneste prieou dé Roquovaïre :
Ti duroun mai qué seis enfan,
Aco soun pa dé pouli paire !...
Souenoun lei cla... Lou fieou si languissié ;
Li dien : es mouar ! — Èro tem ! viei sorcié !...
Ah ! jugua li dé pastoralo ;
Fè-li dé prone, dé sermoun !
Per elei qu'es vouesto mouralo ?
Un Pater noster dei couioun !

La loi, le sabre de la loi, — Où est-il, si un pauvre le réclame ! — A moins d'être aux mains d'un gros poisson, — Elle coupe des deux côtés, sa lame ! — Ce terrible outil, inventé par les grands, — Nous nous en servirons quand les gueux le forgeront !... — Votre loi ! Lorsque Dogue y songe, — Les dix orteils lui font démangeaison ! — C'est le plus atroce des mensonges — Du Pater noster des coïons !

Le boulanger dérobe sur le pain ; — Le rouennier rogne sur la toile ; — Le boucher vole sur son banc ; — Le curé quémande à la chapelle... — Que d'altérés, bon Dieu ! que de gredins ! — Sans compter les super-archi-gourmandasses !... — Notre Saint-Père donne exemple — A la sequelle des moutons ; — Il bat monnaie, dans les temples, — Du Pater noster des imbéciles !

J'ai oui dire à un paysan, — Honnête prieur de Roquevaire : — Ils te durent plus que leurs enfants, — Ce ne sont pas là de jolis pères !... — On sonne le glas... Le fils s'impatientait ; — On lui dit : il est mort ! — Il était temps ! Vieux sorcier !... — Ah ! Jouez-leur des pastorales ; — Faites-leur des prônes, des sermons ! — Pour eux qu'est-elle, votre morale ? — Un Pater noster de coïons !

Trei coou mèro, à prepaou d'argen,
Sa mouïè, gento é ben prouvido,
Dei lagno dé sei belei gen,
Dins un biaou va nega sa vido !...
D'or é d'argen !... d'argen é pui mai d'or !...
N'en sia goulu !... pui soumbra din lou por !...
Aoutrei fé la pesto èro ei vilo ;
Aro souquo lei vilageoun ;
Plu mancou la fremo s'ooupilo
Oou Pater noster dei couioun.

Noun ! quan sia riche, es pa tou di !
Uno terro voou men qu'un paire !
Qué lou meinagié sié mooudi,
S'aimo mies soun pouar qué sa maire !
Veire dormi dé bei nistoun oou bres,
Qué sié surtou lou sublime interes !
Un jou, senoun, quaouque espetacle
Doou mounde fara cen taioun !...
Vaqui la crèmo deis ouracle,
E noun un Pater dé couioun !

Septembre 1853.

Trois fois mère, à propos d'argent, — Sa femme, gentille et bien pourvue, — Du chagrin causé par ses belles gens, — Dans un biez va noyer sa vie !... — De l'or et de l'argent !... De l'argent, et puis encore de l'or !... — Vous en êtes goulus !... puis vous sombrez dans le port !... — Autrefois la peste était aux villes; — Maintenant elle attaque les plus infimes villages ; — Plus même la femme ne s'engoue — Du Pater noster des benêts.

Non ! lorsque vous êtes riches, tout n'est pas dit ! — Une terre vaut moins qu'un père ! — Que le métayer soit maudit, — S'il aime mieux son porc que sa mère ! — Voir reposer de beaux nourrissons au berceau, — Que ce soit surtout le sublime intérêt ! — Un jour, sinon, quelque cataclysme — Du monde fera cent tronçons !... — Voilà la crême des oracles, — Et non un Pater d'imbéciles !

MARLUSSO

Escrieou d'abor dé l'ancro doou tinchié :
Voou mai pourri qué resta din la Chino !...
O Booutuza ! tout ome senso un pié,
Dessu la terro, es un mouar qué camino !...
Quan pourries estre un miraou dé putan,
As mïou sen enca qué boueno mino ;
Sies du, sies jouine é sies gro travaian ;
Dieou t'a prouvi doou couteou é doou pan :
Per qué jamai degun t'esquiche,
Booutuza, moun bouen, fai ti riche !

Ti voueli ben : sabes qué si sian vi
Cuou é camié, trei crous, eme toun paire ;
Quan tremounté, sigueres moun pupi ;
T'ai mes ei man l'agueio d'embalaire...
Veici lou tem d'encouarda toun balò.
Vies gé dé fleou, vui, din lei calignaire !
Tou morvelous cerquo un pichoun calò :
Malur à tu sé faoutes lou gro lò !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coumpren Marlusso, é fai ti riche !

MERLUCHE

Ecris d'abord de l'encre du pot-au rouge : — Il vaut mieux pourrir que de vivre dans la Chine (la misère) !... — O Balthazar ! tout homme sans un sou, — Sur notre terre, est un mort qui chemine !... — Lorsque tu pourrais être un miroir à catins, — Tu as meilleur sens encore que bonne mine ; — Tu es vigoureux, tu es jeune et tu es grand travailleur ; — Dieu t'a pourvu du couteau et du pain : — Pour que jamais nul ne te froisse, — Balthazar, mon bon, fais-toi riche !

Je te veux du bien : tu sais que nous nous sommes vus — Cul et chemise, trois croix (trente ans), avec ton père ; — Lorsqu'il trépassa, tu fus mon pupille ; — Je t'ai mis aux mains l'aiguille d'emballeur... — Voici le temps de ficeler ton ballot. — Tu ne vois point de dissipateurs, aujourd'hui, parmi les jeunes gens ! — Tout morveux cherche un petit pécule : — Malheur à toi si tu manques le gros lot !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Comprends Merluche, et fais-toi riche !

Sabes quan voou l'estrasso é lou lingar;
Mai songes-ti quan l'a dé merevïo
Din lei toundu qué fan ben lou peirar,
Din lei roussé coulou dé la cassïo?...
Aquelei louei qué garçoun à paqué,
Tan dé tranto-an, su l'ooussin d'uno fïo,
E qué souven juguoun contro un mouqué,
Sé n'as besoun, vai n'en quèrre un saqué!...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche!

Din toun carrè, balalin-balalan,
S'à n'un ressaou toun coli si destaquo,
As troou d'espri : t'attrovoun massacan;
Sies un souleou : ti trattoun dé moucaquo;
As un couar d'or : dien qué sies un ingra!...
Oh! mai qué vici é qué chancre, sies taquo
Qué s'en va plu, paoureta! paoureta!
D'un amperour faries un abeta!...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche!

Troves vin bras à pousqué t'apuya,
Sé sies maqua d'un tuoule per carriero;
Mai s'as foundu, sé ti vien espïa,
Adieou secous, pounchié, coulèguo é frèro!...
Lei bei premié sentiras tei paren
T'escarrassa dé sei den dé vipèro!
Ensin lei lou, quan la ragi li pren,
Mangeoun lei sieou qué toumboun en courren...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche!

Tu sais ce que vaut la triaille ou la morue verte ; — Mais songes-tu combien il y a de merveilles — Dans ces tondus (écus) qui font bien la pierre à fusil, — Dans ces jaunets, couleur de la cassie ?... — Ces louis d'or que flanquent à poignées — Tant de trente-ans (joueurs) sur l'oursin d'une ribaude, — Et que souvent ils risquent contre une coqueluche (de Vénus), — Si tu en as besoin, vas en quérir un sachet !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte fais-toi riche !

Dans ton ornière, allant balalin, balalan, — Si par un cahot ton colis se détache, — Tu as trop d'esprit : on te trouve lourdaud ; — Tu es un soleil : on te traite de macaque ; — Tu as un cœur d'or : on dit que tu es un ingrat !... — Oh ! bien plus que vice et que chancre, tu es tache — Qui ne s'en va plus, pauvreté ! pauvreté ! — D'un empereur tu ferais un hébété !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Tu trouves vingt bras à pouvoir t'appuyer, — Si tu es meurtri d'une tuile par les rues ; — Mais, si tu as fondu, si l'on te voit déguenillé, — Adieu secours, étais, collègues et frères !... — Tout les premiers tu sentiras tes parents — Te lacérer de leurs dents de vipères ! — Ainsi les loups, quand la rage les prend, — Mangent les leurs qui tombent en courant... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Per ti gari l'enroouma doou cerveou,
Alor, plu gé dé troué dé rescalissi ;
Gé dé counieou qué lipe toun morveou ;
Gé d'ami fran qué ti rende justici !...
Gé dé maneou, tampaou, senso tresor !...
Mai s'an mouien d'estraia tei brutici,
Dé t'aplati, d'enverina tei tor,
Seran brutaou lei San-Jan bouquo d'or !
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Buves ta tasso oou cafè doou Bloundin ;
Su tei repas ti foou ben uno pipo ;
Dé tems en tem vas ei Frèro-Martin
Escotisson partagea quaouquo fripo.
Dé la galèro aco poou counsouela ;
Mai lei cacan li vien ren qué falipo :
Sies mesteiroou, neissu per emballa,
Ramo, marrias, é penses pa oou challa !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Lou fré, la fan, n'en foou avé pati
Per saoupre plagne un paoure din sei peno.
Dé tei chacrin s'estoumagara-ti,
Aqueou poupu qué tou l'an fa carèno ?...
Dé lou prega fai simplamen lou ges,
Tambourinan dei dé su sa bedèno,
Lou mourre é l'uei boudenfle dé mespres,
Ti cantara : qué mi voues ? qué mi dies ?...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Pour te guérir du rhume de cerveau, — Alors plus aucun morceau de réglisse ; — Plus de tendron qui boive tes larmes amères ; — Plus d'ami franc qui te rende justice !... — Point de flatteurs, non plus, sans trésors !... — Mais s'ils ont moyen d'étaler ton linge sale, — De t'aplatir, d'envenimer tes torts, — Ils seront brutaux, les saint Jean-bouche-d'or ! — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Tu bois ta tasse au café du Blondin ; — Sur tes repas il te faut bien une pipe ; — De temps en temps tu vas aux Frères Martin, — En pique-nique partager quelque régal. — De la galère cela peut consoler ; — Mais les parvenus n'y voient rien que fredaine : — Tu es artisan, né pour emballer, — Rame, misérable, et ne pense point aux délices (de l'existence) !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Le froid, la faim, il faut en avoir pâti — Pour savoir plaindre un pauvre dans ses peines. — De tes chagrins se désolera-t-il, — Ce gros charnu qui tout l'an fait calène (ripaille de Noël) ? — De le prier fais simplement le geste, — Tambourinant des doigts sur sa bedaine, — Le groin et l'œil tout gonflés de mépris, — Il te chantonnera : que me veux tu ? que me dis-tu ?... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Su tei cepoun ti veirien esparra,
Series mortaou coumo Guichar l'ibrouigno ;
Oouries la pesto, oouries lou colera,
Quinto-é-quatorze, é la galo, é la rouigno :
Dieou pa dé rioun, bessai, dé ti fugi
Qu'uno boueno amo aguesse enca vergougno ;
Mai s'uno fé saboun qué sies fregi,
Fas poou, fas maou, fas degous, fas rougi !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Alor, n'en poues espera, dé salu !
Viroun dé bor tou roun, din lei travesso ;
Oou ciele nieou ti fissoun dé pouein blu ;
Gé d'esquiroou lei trepasso en souplesso.
Ti vien veni dé lun ? prènoun lou trò.
Li vas d'à proué ? pougeoun eme finesso...
Tu, benezi, blede coumo Piarrò,
Oougearies pa mancou li lacha un rò !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Fai ti sensaou dei devò pistachié ;
Lou subrejou trevo-mi leis egliso ;
Saouço toun froun dedin lei benichié :
Lei piquo-pies ti soouvaran la miso...
Per escala d'unei devessoun tou,
Mai lei santas dien qu'es uno soutiso :
Qué dei douei man rapiamus en douçou,
N'a tan qué foou per nouza soun pecou !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Coueste qué coueste, fai ti riche !

Sur tes colonnes on te verrait tituber, — Tu serais masse inerte comme Guichard l'ivrogne ; — Tu aurais la peste, tu aurais le choléra, — Quinte et quatorze (la syphilis), et la gale, et la teigne : — Je ne dis pas non, peut-être, de te fuir — Qu'une bonne âme eût encore vergogne ; — Mais si une fois l'on sait que tu es frit, — Tu fais peur, tu fais mal, tu fais dégoût, tu fais rougir !... — Pour que jamais nul ne te froisse — Coûte que coûte, fais toi riche !

Alors, tu peux en attendre, des saluts ! — Ils virent de bord tout court, dans les traverses ; — Au ciel couvert ils regardent des points bleus ; — Nul écureuil ne les surpasse en souplesse. — Ils te voient venir de loin ? ils prennent le trot. — Tu les abordes par la proue ? ils obliquent avec finesse... — Toi, bon enfant, ébahi comme Pierrot, — Tu n'oserais même pas leur lâcher une éructation !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Fais-toi entremetteur des dévots luxurieux ; — Les jours ouvrables hante-moi les églises ; — Trempe ton front dans les bénitiers : — Les componctifs te sauveront la mise... — Pour escalader d'aucuns chavirent tout, — Mais les sanctissimes disent que cela est une sottise : — Que des dix doigts pieux larcins faits en douceur, — Il y en a tant qu'il en faut pour nouer son sac !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Coûte que coûte, fais-toi riche !

Din lou bouenur counservo toun aploun.
Es pa lou tou d'encapa dé bei role :
Ooublides pa, s'acampes fouesso ploun,
Qué lou parterro es un animaou drole.
Per fa sa verso, un lour descadena,
Aimo surtou qu'un gardian lou cajole.
Ensouven-ti qu'à cen milo fena
As toun ben-estre à faire pardouna !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Fai ti brave, sounco sies riche!

Lei malurous, à toun entarramen,
Lou peze gro, ti faran la counduito.
Lon doou camin, qué dé benedicien
Ti mandara, lou mounde dé ta suito !...
Ieou, à ma mouar, l'ooura gaire dé doou ;
E tou beou jus sé diran trei menuito :
Tè-vé ! Marlusso a plega ?... li va foou !...
Ero, aprè tou, qu'un viei mandian dé troou !...
Per qué jamai degun t'esquiche,
Booutuza, moun bouen, fai ti riche !

Janvier 1854.

Dans le bonheur conserve ton aplomb. — Ce n'est pas tout que de rencontrer de beaux rôles : — N'oublie pas, si tu amasses force richesses, — Que le parterre est un animal singulier. — Pour exécuter sa valse, un ours déchaîné — Aime surtout qu'un gardien le cajole. — Ressouviens-toi qu'à cent mille forcenés — Tu as ton bien-être à faire pardonner !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Fais-toi honnête homme, quand tu seras riche !

Les malheureux à ton enterrement, — Le cœur gonflé, te feront la conduite. — Tout le long du chemin, que de bénédictions — Va t'envoyer le monde de ta suite !... — Moi, à ma mort, il n'y aura guère de deuil ; — Et tout bien juste si on dira trois minutes : — Tiens ! Vrai ? Merluche a plié bagage ?... Il le lui faut !... — Ce n'était, après tout, qu'un vieux mendiant de trop !... — Pour que jamais nul ne te froisse, — Balthazar, mon bon, fais-toi riche !

JAQUE FIGOUN

CONTE

Su la fin dé l'ancien regime,
En iuetanto-sè, lou pu tar,
Entre lei negoucian counoueissu fin reinar
E per lei pacho d'or coumo vun dei sublime,
A Marsïo, l'avié Moussu Danis Foucar,
L'assoucia dei Messies Cucurni, dei Menime.
Mai sé per soun gazan li visié toujou clar,
En fè dé l'escrituro èro jus!... Pichoun crime,
Mi dirè, per quoouqu'un qu'a siei vèlo su mar...

Senso counta sei bri doou Levan é d'Afriquo,
Soun superbe trei-ma, la *Fidèlo Mouniquo*,
Li fasié ben per an douei fé, lou men,
Lei viagi dé Borboun é dé la Martiniquo :
Ero un beou troué dé boues, lou rei dei bastimen.

Su d'aqueou bor tenié per subrecargo
Un viei farçur, Meste Jaque Figoun,
Mié matalò, mié coumis, mié segoun,
Qué, din lou tem, marlussiaire à Mazarguo,

JACQUES FIGON

CONTE

Sur la fin de l'ancien régime, — En quatre vingt-sept, le plus tard, — Parmi les négociants reconnu fin renard — Et pour les marchés d'or comme l'un des sublimes, — A Marseille il y avait Monsieur Denis Foucard, — L'associé des Messieurs Cucurny, des Minimes. — Mais si pour son intérêt il y voyait toujours clair, — En fait d'écriture, il était juste !... Petit crime, — Me direz-vous, pour quelqu'un qui a six voiles sur mer...

Sans compter ses bricks du Levant et d'Afrique, — Son superbe trois-mâts, la *Fidèle Monique*, — Lui faisait bien, par an, deux fois au moins, — Les voyages de Bourbon et de la Martinique : — C'était un beau morceau de bois, le roi des bâtiments.

Sur ce bord-là il tenait pour subrécargue — Un vieux farceur, Maître Jacques Figon, — Mi-matelot mi-commis, mi-second, — Qui, dans le temps, merluchier à Mazargues,

Avié fa quoouquei soou en venden dé poutarguo...
Foou vou dire qu'eis Ilo aquestou boulegoun,
Lei vento é leis acha, menavo tou rejoun.
Sei responso toujou cooussigan la demando,
L'espedicien ploouvié su la coumando.
Senso estampeou, senso artirai,
Souven l'arribavo, oou coumpaire,
Dé chapla dins un jou dé toumbareou d'afaire,
Ren qué doou sacrebieou qu'abravo soun travai.
Tamben, Moussu Foucar, charma dé soun toutobro,
Si deleguavo en vian lou marlussiaire à l'obro,
E si disié : l'oourieou fa forgea esprè,
Serié pa pu mouscous, segu, ni pus adrè !...

Un coou, pamen, l'esclussi vengué sourdo
Dessu l'espri pounchu doou digne servitour ;
Sa foguo li jugué lou pu singulié tour
En li fen bouaro à la grosso cougourdo
Uno goulado un tan si paou troou lourdo !...
Moussu Dooufin, l'ami dé noueste negoucian,
Un jou li di : ma fremo a un coou su lou timpan !...
Voou-ti pa, bouen Danis, qué li crompi dé singe
Per si n'en espassa lei san jou dei diminge,
A lei faire soouta oou capeou
Davan lei vesin doou casteou !...
Dei mino, dei pousturo é pui dei cabriolo
Qué vou fan leis ome dé boua,
Rosino mi n'en di lei foulié lei pu drolo !...
Ben mai ! di qué pourrien liegi la santo-croa !...
Anfin, qué relevan la crèmo é la paraoulo,
Mies qué nouestei pissoué lou singe serve à taoulo !...
Tu qu'as tan lou bras lon amoun, sé ti plaisié
D'escrieoure quatre ligno oou péis dei moucaquo
Per countenta lei gous dé ma fouelo mouïè,

Avait amassé quelques sous en vendant de la boutargue... — Il faut vous dire qu'aux Iles, ce frétillard, — Les ventes et les achats menait tout bien en ordre. — Ses réponses toujours enfourchant la demande, — L'expédition pleuvait sur la commande. — Sans étalage, sans attirail, — Souvent il lui arrivait, au compère, — De bâcler dans un jour des tombereaux d'affaires, — Rien que du feu sacré qui embrasait son travail. — Aussi, Monsieur Foucard, charmé de son factotum, — Se délectait en voyant le merluchier à l'œuvre, — Et il se disait : je l'aurais fait forger expressément, — Il ne serait pas plus zélé, bien sûr, ni plus adroit !...

Une fois, néanmoins, l'éclipse advint sombre — Sur l'esprit pénétrant du digne serviteur ; — Sa fougue lui joua le plus singulier tour — En lui faisant boire à la grosse gourde — Une gorgée un tant soit peu trop lourde ! .. — Monsieur Dauphin, l'ami de notre négociant, — Un jour lui dit : ma femme a un coup sur le tympan !... — Ne veut-elle pas, bon Denis, que je lui achète des singes — Pour s'en récréer, les saints jours des dimanches, — A les voir sauter au chapeau — Devant les voisins du château !... — Des mines, des postures, et puis des cabrioles — Que vous font les hommes-des-bois, — Rosine m'en dit les folies les plus drôles !... — Bien plus ! elle dit qu'ils sauraient lire la sainte-croix (alphabet) !... — Enfin, que sauf le Saint-Chrême et la parole, — Mieux que nos pisseuses (servantes) le singe sert à table !... — Toi qui as tant le bras long là-haut, s'il te plaisait — D'écrire quatre lignes au pays des macaques — Pour contenter les goûts de ma folle moitié,

M'ooussaries un beou fai dé dessu la casaquo !...
Noueste Moussu li di : Dooufin, ben voulentié !...
Degun mies qué Figoun poou trouva toun afaire.
Deman l'espedirai quoouquei mo dé bïé ;
Sabes coumo es : seras leou les ; leisso nou faire !..
—Va ben !.. Lou lendeman, quan ven per mettre à coua,
Moussu Danis, veici l'escri qué s'enmagino,
En cresen d'espragna l'abi dé san Françoua :
« Mon ser Figon, la-bà ô boua dé té colino
« Procuro toi 4 o 5 monino
« Toi memo a bor te me le soignera
« E dé retour te me le menera
« Como y me fot ce betto a la fain de l'aneo
« Sarço moi lé san perdro uno zourneo.
« *Signé :* FOUCARD. » Trei mes aprè, Jaque Figoun
Recebe aquestou pli din seis echantïoun...

Jugea sé toumbo mouar, s'es candi, é sé chifro
En vian d'ordre parié, lou brave luetenen !
Quatro o cin monino escri tou d'un tenen
En noumbre, oou lué dé mo separa zatamen,
Fasien quatre-cen-cin moucaquo, en boueno chifro !...
O tron dé Dieou ! di Jaque : ô double Dieou !
Un cargamen d'animaou foulatieou,
Qué tou soun lai cadabre es ren qu'un argen vieou !
Un cargamen entié !... Li penso pa, lou mestre !...
Tan fres oourié deja toumba din lei jacò !...
Mai coumo li pourrai arrima tout acò !...
Mi van ti galegea, lei gen !... Qu'unt escoofestre !...
Pamen foou l'ooubéi, qué sieou soun chin bassé :
Es un particulié qu'a lou couiouna sé ;
Sera cé qué sera... voou l'espedi soun noli
A la gardi dé Dieou qué respoundra dei coli !...

Tu me soulèverais un rude faix de dessus la casaque !...— Notre Monsieur lui dit: Dauphin, bien volontiers !... — Personne mieux que Figon ne peut trouver ton affaire. — Demain je lui expédierai quelques mots de billet ; — Tu sais comment il est : tu seras bientôt prêt ; laisse-nous faire !... — Va bien !.. Le lendemain, quand il vient pour mettre à couver — Monsieur Denis, voici l'écrit qu'il imagine, — En croyant épargner l'habit de saint François : — « Mon cher Figon, là-bas, aux bois de tes collines — « Procure toi 4 o 5 guenons ; — « Toi-même à bord tu me les soigneras, — « Et à ton retour tu me les amèneras. — « Comme il me faut ces bêtes à la fin de l'année, — « Cherche-les-moi sans perdre une journée. — « *Signé* Foucard. » Trois mois après, Jacques Figon — Reçoit ce pli dans ses échantillons...

Jugez s'il tombe mort, s'il est pétrifié, et s'il suppute — En voyant des ordres pareils, le brave lieutenant ! — Quatre o cinq guenons écrit tout d'un seul bloc — En nombre, au lieu de mots séparés exactement, — Faisait quatre cent cinq macaques en bons chiffres ! — O tonnerre de Dieu ! dit Jacques : o double-Dieu ! — Un chargement d'animaux affolés (endiablés). — Dont tout le laid cadavre n'est rien qu'un argent vif ! — Un chargement entier !... Il n'y songe point, le maître !. . — Tant frais, il serait déjà tombé dans les jacots (devenu fou) !... — Mais comment lui pourrai-je arrimer tout cela !... — Me vont-ils gouailler, les voisins !... Quelle calamité !... — Cependant, il faut lui obéir, puisque je suis son chien basset : — C'est un particulier qui a la plaisanterie sèche ; — Advienne que pourra... Je vais lui expédier son nolis — A la garde de Dieu, qui répondra des colis !...

E moun Jaque, suivi dé trento bracounié,
Doou matin jusqu'oou souar barrolo la campagno,
Furno lei boues, escalo lei mountagno,
Pertou calo dé lequo à soun malin gibié...
La casso duré proun... mai eme dé patienço,
Quan plagnè pa la peou, enca men la despenço,
Lou prouverbi va di : tou vou ven jus à pouein :
Oou bou doou mes Jaque avié soun apouein.
Alor fa fustegea lei quatre-cen-cin gabi
Per clava vun à vun sei sooutaire nouzabi ;
Empielo tout eissò, vou v'assieouno à plesi,
Si pimo dé marqua lei titou su leis i ;
E pui s'embarquo, é fa sa travessado
Senso gé d'avarié ni mai dé revirado.
Sa lettro din la pocho é touei lei singe à bor,
Arribo anfin à Marsïo en bouen por...
A resouna, s'amarro à quei, sangeo dé viesti,
Pren un mouceou, fa douna ei besti,
Jito sa chiquo, é va, rede coumo Artaban,
S'esclarci dé sei conte eme soun negoucian :

Bonjou, mestre !... — Bounjou, Figoun ! as fa bouen viagi ?
—Vouei, ramarçiant à Dieou ; es pa aqui l'embarras !...
Qué vou dirai, Moussu, duvè avé un fier couragi !...
—Coumo ? — Ah ! m'en sieou soubra dé lagno é dé trecas !
Quatre-cen-cin moucaquo su lei bras !...
Mai mounté plaçarè tout aqueou mortaragi ?
— Quatre-cen !... qué mi dies, Jaque ? — Vouei, quatre-cen
Es escri ! —Ben dé bouen ? —Vouei, patroun ! —Oousso-anen !
Ti truffes ? — Nani-pa ! — T'ai coumes dé mounino
Quatre vo cin, lou mai, qué moun ami Dooufin
Voou n'en faire l'estreno à Madamo Dooufino ;
Mai qué venes canta, tu, dé quatre-cen-cin ?...

Et mon Jacques, suvi de trente braconniers, — Du matin jusque au soir arpente la campagne, — Fouille les bois, escalade les montagnes, — Partout il tend des lacs à son malin gibier... — La chasse dura pron... mais avec de la patience, — Quand on n'épargne pas sa peau, encore moins sa dépense, — Le proverbe l'a dit : tout vous vient juste à point : — Au bout du mois, Jacques avait son appoint. — Alors il fait menuiser les quatre cent cinq cages — Pour renfermer un à un ses acrobates noués ; — Il empile tout ceci, il vous le soigne à plaisir, — Il s'évertue à marquer tous les points sur les i ; — Puis il s'embarque, et fait sa traversée — Sans nulle avarie et non plus sans indisposition. — Sa lettre dans la poche, et tous les singes à bord, — Il arrive enfin à Marseille à bon port... — Il a arraisonné. Il s'amarre à quai ; il change de vêtements ; — Il prend (mange) un morceau ; il fait donner la pâture aux bêtes ; — Il jette-là sa chique, et va, raide comme Artaban, — S'éclairer sur ses comptes avec son négociant :

Bonjour, maître !... — Bonjour, Figon ! As-tu fait bon voyage ? — Oui, grâces à Dieu ; ce n'est point là l'embarras !... — Que vous dirai-je, Monsieur ? Vous devez avoir un fier courage !... — Comment ? — Ah ! Je m'en suis donné de la peine et du tracas ! — Quatre cent cinq macaques sur les bras !... — Mais où placerez-vous toute cette cohue ? — Quatre cents !... que me dis-tu, Jacques ? — Oui, quatre cents ! — C'est écrit ! — Bien sérieusement ? — Oui, patron ! — Allons-donc !... — Tu te moques ? — Nenni point ! — Je t'ai commis des guenons, — Quatre ou cinq, au plus, que mon ami Dauphin — Veut donner en étrenne à Madame Dauphine ; — Mais que viens-tu chanter, toi, de quatre cent cinq ?...

— Moussu Danis, ma testo es franquo dé granaïo !
Barrêmo es-ti un couioun ? M'avè-ti escri en latin ?...
Mounte papié soun, barbo caïo :
Veici voueste papié ! quatre, zèro, pui cin,
Fan ti quatre-cen-cin ? vouei vo noun ?... l'artemetiquo,
Sé vou la pinti maou, doou men n'ai la pratiquo !
Esten jouine, sabieou dé couar moun gran librè ;
E pouedi enca dita tou mileime adarrè !...

Alor Moussu Foucar resto un moumen à n'uno,
Pren soun fron din sei man, si mando un coou dé poun,
E di : quatre cen cin mounino ! oh ! qu'uno ! qu'uno
Mi n'empegues aqui, moun paoure viei Figoun !...
Mai servirié dé ren dé sorti la feruno :
Lou tor qué poues avé mi douno pa resoun...
Per aro foou soungea dé gari nouestei plaguo :
A Paris ai d'ami din lei grandei Madraguo ;
Li semoundrai toun fichu cargamen ;
En li vouignen lei dé l'esquïarai la baguo :
Poou estre un bouen baza per lou gouvernamen,
Qu'eissò li pintarié sei jardin d'agramen...
E coumo tou malur a quooucarren d'utile,
D'aquestou tiraren sa pichouno liçoun :
Oourè bèlo estre adrè, riche, souignous, abile,
Sé sia troou ignouren, peca per la façoun !
Touei dous dé la lituro avian quasi la glori ;
Mai piquen-si lou pies é touquen-si la man ;
Ieou ai fa moun gro cho ; tu, Jaque, moun enfan,
Per leis aoubre doou Cous as pré dé cooulé-flori.

Septembre 1854.

— Monsieur Denis, ma tête est franche de grenailles ! — Barrême est-il un coïon ? M'avez-vous écrit en latin ?... — Où papiers sont, barbe caille (cède) : — Voici votre papier ! quatre, zéro, puis cinq, — Font-ils quatre cent cinq ? oui ou non ?... L'arithmétique, — Si je vous la peins mal, au moins en ai-je la pratique ! — Etant jeune, je savais par cœur mon grand-livret ; — Et je puis encore dicter tout millésime, sans ânonner !...

Alors Monsieur Foucard reste un moment silencieux ; — Il prend son front dans ses mains ; il se flanque un coup de poing, — Et dit : quatre cent cinq guenons ! Oh ! triste, triste emplâtre — Que tu m'appliques là, mon pauvre vieux Figon !... — Mais cela ne servirait à rien d'exhiber la férule : — Le tort que tu peux avoir ne me donne point raison... — Pour à présent, il faut songer à guérir nos plaies : — A Paris, j'ai des amis dans les grandes Madragues ; — Je leur proposerai ta fichue cargaison ; — En leur huilant les doigts, je leur glisserai la bague : — Ce peut-être un bon forfait pour le gouvernement, — Car ceci lui ornerait ses jardins d'agrément... — Et comme tout malheur a quelque chose d'utile, — De celui-ci nous retirerons sa modeste leçon : — Vous aurez beau être adroit, riche, soigneux, habile, — Si vous êtes trop ignorant, vous pêchez par la façon ! — Tous deux de l'instruction nous avions presque la vanité ; — Mais frapponsnous la poitrine et donnons-nous la main ; — Moi, j'ai fait mon grand écart ; toi, Jacques, pauvre enfant, — Pour les arbres du cours tu as pris des choux-fleurs !

MARTEOU

Moun capourié, Meste Oouraci,
Mi di : Marteou, paoure enfan,
As uno foutudo graci
A cousta dei femelan :
Quan Citè
Vo Zovè
Ti quistoun quoouquei babetto,
Tu li vas garça dé couetto !...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Ieou qué vivi din la fanguo,
Esten curaire dé pous,
M'istarié dé fa la languo
Coumo un lisqué d'amourous !...
Dia : Marteou,
Qué bourreou !
Toujou pessuguo é boustiguo,
Turto, quicho, mouarde, embriguo...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

MARTEL

Mon chef ouvrier, Maître Horace, — Me dit : Martel, pauvre enfant, — Tu as une foutue grâce — A côté de l'agent femelle : — Quand Félicité, — Quand Zoé — Te quêtent quelques doux baisers, — Toi, tu vas leur flanquer des taloches !... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Moi qui vis dans le bourbier, — Étant cureur de puits, — Il me siérait de faire la langue — Comme un musqué d'amoureux !... — Vous dites : Martel, — Quel bourreau ! — Toujours il pince et farfouille, — Il heurte, il force, il mord, il brise... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Sabè ben qu'eme d'estoupo
Si fa gé dé taffeta :
Ai l'uei moudourrou qué coupo,
Lou goousié plen dé tarta ;
Ai lou gès
Dé l'envès,
La peou negro é l'arpo rudo ;
Sieou pu bru qué mei cornudo ;
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Sieou bastar coumo moun pèro :
Qu m'oourié mubla lou su ?...
Quan lou fam tuegué ma mèro,
A douge an, mettieou dessu :
Ni soulié,
Ni camié !...
A sèt an cueieou dé petto ;
A vin, poussi lei brouvetto.
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

A Jarré, per Pandecousto,
Per Pasquo, lon doou Bachas,
Din lei roun mounte si gousto
Voou deboussa lou frecas !
Per San-Jan,
A Maïan,
Voou apaïa leis Alèio
Dé ginesto é dé pansèio...
— Què voulè ! sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Vous savez bien qu'avec de l'étoupe — Il ne se fait point de taffetas : — J'ai l'œil maussade qui glace, — Le larynx plein de tartre ; — J'ai le geste — A l'envers, — La peau noire et la main rude ; — Je suis plus sordide que mes bennes ; — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Je suis bâtard comme mon père : — Qui m'aurait meublé la tête ?... — Quand la faim tua ma mère, — A douze ans je mettais dessus (le blé sur les chevalets) : — Ni souliers, — Ni chemises !... — A sept ans, je ramassais du crottin ; — A vingt, je pousse la brouette. — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

A Jarret, pour Pentecôte, — Pour Pâques, le long du Bachas, — Dans les cercles où l'on goûte — Je vais précipiter le fracas ! — Pour la Saint-Jean, — A Meilhan, — Je vais joncher les allées — De genêts et de pensées... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Per derraba la cassïo,
Senso li dire : ooublizè !
A la fïo pa tan fïo
Qué creido : fenissè ! fè !
Un nebla
Poou mouela ;
Mai un ferri dé cervèlo
Beou qu'aouve : grègou ! bacèlo !...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Ieou dirieou : « Madameisèlo,
« Crèsi qué m'avè enmasqua :
« Si poou-ti restre tan bèlo !
« Vè ! sieou ome à n'en brequa !
« Li vieou blu ;
« Mangi plu ;
« Chasquo nué dé vou pantaï,
« Sé vou vieou passa, varaï !... »
— Oousso-anen ! sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Ieou dirieou : « Ma santo facho,
« Lou tiqueta dé moun couar
« V'es cooucien qué sé fen pacho,
« N'ai per la vido é la mouar !
« Bouen nini,
« Soouva-mi !
« En pounchié couta dé chapo
« Contro moun pous qué s'aclapo !... »
— Oousso-anen ! sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Pour arracher la cassie, — Sans lui dire : bien obligé ! — A la fille pas tant fille — Qui s'écrie : finissez ! faites ! — Un avorton — Peut mollir ; — Mais un luron de cervelle — Dès qu'il entend : Grec ! cogne dur !... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Moi, je dirais : « Mademoiselle, — Je crois que « vous m'avez ensorcelé : — Se peut-il être aussi « belle ! — Voyez-vous, je suis homme à en trébu- « cher ! — J'y vois bleu ; — Je ne mange plus ; — « Chaque nuit de vous je rêve, — Quand je vous « vois passer, je chancelle !... » — Allons-donc ! je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Moi je dirais : « Ma sainte face, — Le tic-tac « de mon cœur — Vous est garant que, si nous « faisons pacte, — J'en ai pour la vie et la mort ! « — Bon nini — Sauvez-moi ! — En étais calez des « bûches — Contre mon puits qui s'éboule !... » — Allons donc ! je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Bouen nini farié l'escouto
Oou chila dé meis apeou.
Ah-tè ! la campano es routo :
Vai ti fa roumpre, Marteou !
Ti va foou,
Patatoou !
Fignoulaire dé tendresso,
Traouques din la secaresso !
— Oousso-anen ! sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

En fen vira ma carrèlo,
Quan dé coou mi sieou cresu
Qu'un jou pourrian dei pieouzèlo
Pastissa lei cuou-cousu !...
Sian esta
D'abeta
Dé dormi doou tem dei pâto !...
Aro qu'a mangeoun si grâto !...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Mai espouscara, la flamo,
Sounco ven lou gro pelaou !
En chooupinan lei madamo,
Li moustraren sé sian caou !
Ei menin
Dé satin
L'escarteira lei membruro,
Oh ! dé Dieou ! qué jouissuro !...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Bon Nini ferait la sourde oreille — Au sifflet de mes appeaux. — Ah ! tiens ! la cloche est rompue : — Va te faire rompre Martel ! — Il te le faut, — Gros Pataud, — Raffineur de galantise, — Tu creuses dans le sec ! — Allons donc ! je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

En faisant tourner ma poulie, — Combien de fois me suis-je cru — Qu'un jour nous pourrions des pucelles — Chiffonner les culs-cousus !... — Nous avons été — Des hébétés — De dormir au temps des claques !... — Maintenant, qui a démangeaison se gratte !... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Mais elle jaillira, la flamme, — Lorsqu'adviendra le grand pêle-mêle ! — En bousculant les Madames, — Nous leur montrerons si nous sommes chauds ! — Aux nymphes-bijoux, — Toutes satinées, — Leur écarteler les membrures, — Dieu de Dieu ! Quelle volupté !... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

Sieou groussié coumo un pan d'ouardi ;
Sieou pu ferouge qu'un lou ;
Mai sé graffini, sé mouardi,
Es-ti ma faouto, aprè tou ?
Mounte soun
Lei liçoun
Qué m'oourien rascla la grueio ?
Qué s'apren dedin lei sueio ?...
— Qué voulè ? sieou un capoun !
Foou l'amour à coou dé poun.

Octobre 1854.

Je suis grossier comme un pain d'orge ; — Je suis plus farouche qu'un loup ; — Mais si j'égratigne, si je mords, — Est-ce ma faute, après tout ? — Où sont-elles — Les leçons — Qui m'auraient râclé l'écorce ? — Qu'apprend-on dans les sentines ?... — Que voulez-vous ? je suis un capon ! — Je fais l'amour à coups de poing.

LOU CRÈDO DÉ CASSIAN

A peri tout entié, qué servirié dé neisse !
Dieou, qué li vi tan lun, nou forgé pa per ren :
En mouren regrïan ; l'ome, quan dispareisse,
Va pupla leis estèlo oou foun doou firmamen !

Ti souvenes, Vidaou, dé dèso-iué-cen-trento ?
Doou tem qu'ères pitoué dei patroun pescadou ?
Mi courries à l'aprè, lun d'avé poou ni crento
Doou sorcié maou pigna, l'espouvantaou doou gou !
En bivaquan la nué lou lon dé la pantiero,
Dei cavo doou passa touei dous resounavian,
E su toun joueine espri luzié, din la sorniero,
Lou Crèdo dé Meste Cassian :
A peri tout entié, qué servirié dé neisse !
Dieou, qué li vi tan lun, nou forgé pa per ren :
En mouren regrïan ; l'ome, quan dispareisse,
Va pupla leis estèlo oou foun doou firmamen !

Ben qué fousses cadeou, alor, ti deleguaves
Dé m'oouzi desplega lei mistèri dé l'èr !
Buvies toutei mei mo ; souventei fé boumbaves :
O Cassian, mi fasies, semblo qué dia lou ver !...

LE CREDO DE CASSIEN

A périr tout entier, que servirait-il de naître ! — Dieu, qui y voit si loin, ne nous forgea pas pour rien : — En mourant, nous *regermons* ; l'homme, quand il disparaît, — Va peupler les étoiles au fond du firmament !

Te souviens-tu, Vidal, de dix-huit-cent-trente ? — Du temps où tu étais mousse des patrons pêcheurs ? — Tu courais après moi, sans avoir peur ni honte — Du sorcier mal peigné, l'épouvantail du golfe ! — En bivouaquant la nuit le long de la côte (du sentier), — Des choses du passé tous deux nous discourions, — Et sur ton jeune esprit luisait, dans les ténèbres, — Le Credo de Maître Cassien. — A périr tout entier, que servirait-il de naître ! — Dieu, qui y voit si loin, ne nous forgea pas pour rien : — En mourant, nous *regermons* ; l'homme, quand il disparaît, — Va peupler les étoiles au fond du firmament !

Bien que tu fusses gamin, alors, tu te délectais — De m'entendre déployer les mystères de l'air ! — Tu aspirais tous mes mots ; maintes fois tu bondissais : — O Cassien ! me faisais-tu, il semble que vous récitez l'hymne en vers !...

Aro sies un saven ! as treva leis escolo ;
T'an apré lou desdein deis encian, ei tubé ;
E ti parei foulié dé fisa ta boussolo
Oou viei qué soou ni A ni B...
A peri tout entié, etc...

Enfan ! rigues pa troou dé Cassian, doou gro pastre !
Soun plan es lou soulé mounte vèsse l'espouar !...
L'a deja cinquanto an qué liegi din leis astre ;
Moun silabèro d'or garisse dé la mouar !...
Menavi l'escaboué dé Louei dé la Varruno
Dei couelo dé la Nerto à la Baoumo-Borboun,
Lou souar qu'ai devina lei secrè dé la luno
Su la battarié dé Niouloun !...
A peri tout entié, etc...

Maduro avan lou tem, ma testo, qué vies blanquo,
A glena quaouquei gran dedin chasque gara.
Mies qué lou marguiié qué rounflo su sa banquo
Ai souven tria dé grame ei sermoun doou cura.
Dei prepaou dei moussu, dei cansoun dei femèlo,
Dei questien dei nistoun, surtou, mi sieou nourri :
Tan qu'un secrè nouveou coutiguo sa cervèlo
Lou senigran voou pa mouri !
A peri tout entié, etc...

Vidaou, l'a quatorze an, parties coumo nouvici ;
A bor doou *Souverein* revenes timounié :
Un marin dé l'Eta duou avé dé judici,
Eou qué su tan d'esteou a vi la brefounié !
S'à teis ouro dé quar lou ven a tira mouele,
As ben agu fissa, dé teis uei espandi,
Lei millien dé millien dei vïolo doou ciele :
Mestre, t'oourien jamai ren di ?...
A peri tout entié, etc...

A cette heure tu es un savant ! tu as fréquenté les écoles ; — On t'a appris le dédain des anciens, aux estaminets ; — Et il te paraît folie de confier ta boussole — Au vieillard qui ne sait ni A ni B !... — A périr tout entier, etc...

Enfant ! ne ris pas trop de Cassien, de l'épais pâtre ! — Son système est le seul où déborde l'espoir !... — Il y a déjà cinquante ans que je lis dans les astres ; — Mon syllabaire d'or guérit même de la mort !... — Je conduisais le troupeau de Louis de la Varrune — Des collines de la Nerthe à la Baume-Bourbon, — Un soir que j'ai deviné les secrets de la lune — Sur la batterie de Niollon !.. — A périr tout entier, etc ..

Mûrie avant le temps, ma tête, que tu vois chenue, — A glané quelques grains dans chaque guéret. — Mieux que le marguillier qui ronfle sur son banc, — J'ai souvent trié du chiendent aux sermons du curé. — Des propos des messieurs, des chansons des femelles, — Des questions des bambins, surtout je me suis nourri : — Tant qu'un secret nouveau titille sa cervelle, — Le grand-père ne veut point mourir ! — A périr tout entier, etc...

Vidal, il y a quatorze ans, tu partais comme novice ; — A bord du *Souverain* tu reviens timonnier : — Un marin de l'État doit avoir du jugement, — Lui qui sur tant d'écueils a vu l'ouragan furieux ! — Si à tes heures de quart le vent a molli, — Tu as bien eu contemplé, de tes yeux épanouis, — Les millions de millions de lampes du ciel : — Maître, elles ne t'auraient jamais rien dit ?... — A périr tout entier, etc...

Mi dies qué toun major crei ren d'uno aoutro vido ;
Qu'en chaplan nouesto peou, l'ooutis doou medecin
L'a jamai trouva l'amo, é qu'uno fé goouzido,
Ta carcasso voou tan coumo aquelo d'un chin !...
Mai la lenguo dé fué qué pouigne toun cadabre,
E ti creido : toujou mountaras ! lanço-ti !
Serié qu'un marri blé nega dins un salabre !...
Moun fieou, toun major n'a menti !...
A peri tout entié, etc...

Lei capelan ti dien : cantaras dé gran-messo
Duran lei secula, sé vas oou paradis ;
Mai songeo qu'à l'infer la pouarto es proun espesso ;
E si passo qu'un coou su sei pouen levadis !
Lou Signour, noueste pèro, alestirié la brazo
Per nou faire fregi touto l'eternita !
Noun, pitoué ! tou devò qu'armo Dieou d'uno espazo,
S'es pa jan-foutre, es abeta !...
A peri tout entié, etc...

Ta mèro ti disié tamben qu'oou precatori
Couelan nouesto bugado, un paou fouarto en lissieou,
Per pousqué doou tineou sorti-né coumo vori,
Digne dé figura davan leis uei dé Dieou...
Mai souven, per malur, toun linge a tan dé crasso
Qué bouïes, oou peiroou un tem, fouero resoun ;
Surtou qué per lava toun gorbiné d'estrasso
Ti fan paga chier lou saboun !...
A peri tout entié, etc...

Es differentamen qué léi cavo si passoun.
Sieou zèro ; mai degun m'a servi dé bouffé ;
E coumo ni l'esfrai ni l'embicien m'enliaçoun,
Vieou l'abus dé l'ecès é doou manquo dé fé.

Tu me dis que ton major ne croit rien d'une autre vie ; — Qu'en déchiquetant notre peau, l'outil du médecin — N'y a jamais trouvé l'âme, et qu'une fois usée, — Ta carcasse vaut autant que celle d'un chien !... — Mais la langue de feu qui aiguillonne ton corps, — Et te crie : toujours tu monteras ! Elance-toi ! — Ne serait qu'une piètre mêche noyée dans une truble !... — Mon fils, ton major en a menti !... — A périr tout entier, etc...

Les prêtres te disent : tu chanteras des grand'-messes — Durant les siècles des siècles, si tu vas au Paradis ; — Mais songe qu'à l'enfer la porte est bien épaisse ; — Et il ne se passe qu'une fois sur ses ponts-levis ! — Le Seigneur, notre Père, apprêterait la braise — Pour nous faire griller toute l'éternité ! — Non, mon garçon ! Tout dévot qui arme Dieu d'un glaive, — S'il n'est pas jean-foutre, est hébété !... — A périr tout entier, etc...

Ta mère te disait aussi qu'au Purgatoire — Nous coulons notre lessive un peu forte en potasse, — Pour pouvoir du cuvier sortir propres comme ivoire, — Dignes de figurer devant les yeux de Dieu !... — Mais souvent, par malheur, ton linge a tant de crasse — Que tu bous, au chaudron, un temps hors de raison ; — Surtout que pour laver ton corbillon de drilles — On te fait payer cher le savon !... — A périr tout entier, etc...

C'est différemment que les choses se passent. — Je suis zéro ; mais personne ne m'a servi de soufflet ; — Et comme ni la peur, ni l'ambition ne m'enlacent, — Je vois l'abus de l'excès et du manque de foi.

Toun major, toun cura, ta mèro soun dé plagne :
N'a vun qué fa mestié dé toujou menaça ;
L'aoutre crèbo d'orguei ; foou qu'aquesto si lagne :
Suivoun toutei tres un cuou dé sa !...
A peri tout entié, etc...

Dieou mandan sa semençò ei ciele, à l'avanturo,
Coumo lou bastidan qué sameno soun bla,
Lou gran s'esparpaié lon dé la vouto bluro :
Qu s'enregué d'eici, qu s'enané d'eila.
Nouesto grano encapé dé toumba su la terro :
Aqui rescountrerian noueste premié relès,
Mounte tan dé doulou duvien nou fa la guerro
Jusqu'oou suari, despui lou brès !...
A peri tout entié, etc...

Mai lou darnié badaou pa pu leou nous escapo,
Sian saia aperamoun senso cro ni palan ;
Aven entamena nouesto segoundo etapo ;
Anan mai espeli su d'un globou pu gran !
Aqui sian dejà mies : aven lou cor dé ferri,
Vin pan d'ooutou, lei bras eme lei ner d'acié ;
Creignen ni cirurgien, ni droguo, ni cristèri :
Counoueissen plu la maladié !
A peri tout entié, etc...

Oou lué dé roupïa su la baouquo, ei feniero,
Lei mendre dei varlé dormiran assousta
Din dé superbei salo à fenestro en crousiero,
Su dé lié pu mouflu qu'aqueou dé Fouresta !
Davan nouestei casteou lou riban deis alèio
Sera tou tapissa deï flou deis arangié ;
E tou l'an cueïren dé couffin dé dragèio
Eis aoubre dé nouestei vargié !...
A peri tout entié, etc...

Ton major, ton curé, ta mère sont à plaindre : — Le second fait métier de toujours menacer ; — L'autre crève d'orgueil ; il faut que celle-ci se lamente ; — Ils suivent tous trois un cul de sac !... — A périr tout entier, etc.

Dieu répandant sa semence aux cieux, à l'aventure, — Comme le campagnard qui sème son blé, — Le grain s'éparpilla le long de la voûte bleue : — Qui s'aligna par-ci, qui se glissa par-là. — Notre graine devina de tomber sur la terre : — Là nous rencontrâmes notre premier relai, — Où tant de douleurs devaient nous faire la guerre — Jusqu'au suaire, depuis le berceau !... — A périr tout entier, etc...

Mais le dernier soupir pas plus tôt nous échappe, — Nous sommes hissé par là-haut sans crochets, ni palans ; — Nous avons entamé notre seconde étape ; — Nous allons de nouveau éclore sur un globe plus grand ! — Là nous sommes déjà mieux : nous avons le corps de fer, — Vingt empans de hauteur, les bras et les nerfs en acier ; — Nous ne craignons ni chirurgien, ni drogues, ni clystères : — Nous ne connaissons plus la maladie ! — A périr tout entier, etc...

Au lieu de roupiller sur la litière, aux fénils, — Les moindres des valets dormiront abrités, — Dans de superbes salles, à fenêtres en croisée, — Sur des lits plus moelleux que ceux de M. de Foresta ! — Devant nos châteaux le ruban des allées — Sera tout tapissé des fleurs des orangers ; — Et tout l'an nous cueillerons des cabas de dragées — Aux arbres de nos vergers !... — A périr tout entier, etc...

Aqui rouigaras plu dé galetto mouzido,
Ni lieoume mita crus, ni jamboun troou morfi ;
S'as sé, li buouras plu tan paou l'aiguo pourrido
Mounte oouran destrempa lei troué d'estoquofi !
Pa l'oumbro doou rouli dé San-Micheou à Pasquo ;
Enca men d'aragan à ti rasa lou pouen !
Ven d'à-poupo toujou ! sentiras la bourrasquo
Qu'en la pantaian, din tei souen !...
A peri tout entié, etc...

Adelà fourra plu qué tout un pople laoure
Per gava finqu'eis uei quaouquei pouar à l'engrai ;
Aqui l'ooura plu gé dé riche, ni dé paoure ;
Ni saven, ni bestias ; ni beou pitoué, ni lai !
Seren toutei parié souto la memo bacho !...
Pu gai qué dé jouven qu'an chima lou claré,
Oouren noueste bouenur escri dessu la facho,
Coumo s'erian oou cabaré !
A peri tout entié, etc...

Per qué sachoun lou gous dé la vaquo enrabiado,
Lei richas marri-couar gardaran lei mooutoun ;
Li faren souspira touto uno semanado
Un platelé d'espeouto, un pan senso corchoun !...
Mai sian pa dé bourreou ! aprè dous an d'esprovo
Li pouargiren la man per si mettre à l'abri.
Alor, à sei despen oouran senti la provo
Qué l'ome es ren, s'a pa souffri !
A peri tout entié, etc...

A cin-cen-milo lèguo oou dessu dei tounerro,
Sé nou pren fantasié dé durbi lei journaou,
Li veiren lei travai qué nouesto ancieno terro
Fara, per si servi dei forço dé l'uiaou.

Là tu ne rongeras plus de biscuits moisis, — Ni légumes à moitié crûs, ni jambons trop mortifiés ; — Si tu as soif, tu n'y boiras plus jamais l'eau pourrie — Où l'on aura détrempé les tronçons de stockfisch ! — Pas l'ombre du roulis de Saint-Michel à Pâques ; — Encore moins d'ouragans à te raser le pont ! — Vent en poupe toujours ! Tu ne sentiras la bourrasque — Qu'en la rêvant, dans tes sommes !... — A périr tout entier, etc...

Par delà il ne faudra plus que tout un peuple laboure — Pour bourrer jusqu'aux yeux quelques porcs à l'engrais ; — Là, il n'y aura plus de riches, ni de pauvres ; — Ni savants, ni butors ; ni beaux garçons, ni laids ! — Nous serons tous égaux sous la même bâche !... — Plus gais que des jouvenceaux qui ont humé le clairet, — Nous aurons notre bonheur écrit sur la face, — Comme si nous étions au cabaret ! — A périr tout entier, etc...

Pour qu'ils sachent le goût de la vache enragée, — Les richards mauvais-cœurs garderont les moutons ; — Nous leur ferons soupirer toute une *semainée*, — Une écuelle d'épeautre, un pain sans quignon !... — Mais nous ne sommes pas des bourreaux ! après deux ans d'épreuves, — Nous leur tendrons la main pour se mettre à l'abri. — Alors, à leurs dépens, il auront senti la preuve — Que l'homme n'est rien, s'il n'a pas souffert ! — A périr tout entier, etc...

A cinq cent mille lieues au dessus des tonnerres, — S'il nous prend fantaisie d'ouvrir les journaux, — Nous y verrons les travaux que notre ancienne terre — Fera, pour se servir des forces de l'éclair.

Coumo l'aplooudirian, soun assaou dé couragi
Dei reire-pichoun-fieou é dei reire-nebou,
Qué voudran counqueri lei nieou à l'arrambagi,
S'à la fin n'en venien à bou !...
A peri tout entié, etc..

A peno acoumençan la premiero ezistanço,
Per aco vies degun dire : ai dejà viscu ;
Mai sounco relachan ei por dé beneranço,
Qué d'ami si battran pèr nou vouela dessu !
Coumo si souvendren, alor, d'aquestou mounde
Mounte avian estraia lei claou dé l'aveni !
Oou centre dei souleou é quan lou maou s'escounde,
Fa tan bouen dé si souveni !
A peri tout entié, etc...

Aqui retrouvaras ta mèro é sei caresso,
Ta bloundo Madeloun, tei coulèguo doou bor,
Toutei lei Rouvenen, teis ami dé joueinesso,
Toun enquié dé cura, toun payen dé major !
Qué delici ! oou mitan dé l'urouso famïo,
Sé passes en brasseto eme toun viei Cassian,
Dé dire à toun dooutour candi dé merevïo :
E-ben ! mi semblo qué li sian !...
A peri tout entié, etc...

Alor dei bouenei gen fenira plu la festo !...
Mai lei tigre, dé qué si voudran rapela?
Semblaran d'estrangié ! degun li tendra testo
Perqué viroun toujou l'aiguo din sei vala !
Leisso leis arpagoun ti tratta d'imbecile :
En ti fasen cheri, moougra tou soun mespres,
Vidaou, places tei foun mies qué lou pus abile :
Oou milo per cen d'interes !...
A peri tout entié, etc...

Comme nous l'applaudirions leur assaut de courage — Des arrière-petits-fils et des arrière-neveux, — Qui voudront conquérir les nuées à l'abordage, — Si à la fin ils en venaient à bout !... — A périr tout entier, etc.

A peine nous commençons la première existence, — Pour cela tu ne vois personne dire : j'ai déjà vécu, — Mais lorsque nous relâcherons aux ports de surabondance, — Que d'amis se battront pour voler dans nos bras ! — Comme nous nous ressouviendrons alors de ce bas monde — Où nous avions égaré les clefs de l'avenir ! — Au centre des soleils, et quand le mal se cache, — Il fait si bon de se souvenir ! — A périr tout entier, etc...

Là, tu retrouveras ta mère et ses caresses, — Ta blonde Madelon, tes collègues du bord, — Tous les Rovenais, tes amis de jeunesse, — Ton inquiet de curé, ton payen de major ! — Quel délice ! Au milieu de l'heureuse famille, — Si tu passes bras dessus bras dessous avec ton vieux Cassien, — De lui dire à ton docteur, pétrifié de tant de merveilles : — Eh bien ! il me semble que nous y voilà !... — A périr tout entier, etc...

Alors, des bonnes gens elle ne finira plus, la fête ! .. — Mais les tigres, que voudront-ils se rappeler ? — ils sembleront des étrangers ! nul ne leur tiendra tête, — Car ils tournent toujours l'eau à leurs ruisseaux ! — Laisse les harpagons te traiter d'imbécile : — En te faisant chérir, malgré tout leur mépris, — Vidal, tu places tes fonds mieux que les plus habiles : — Au mille pour cent d'intérêt !... — A périr tout entier, etc...

Noueste segoun repaou si poou nouma grant-arto :
Si li sian radassa iué-cens an, per lou men ;
Mai dé tou l'univer duven suivre la carto,
Anan cerca pu lun d'aoutrei refrescamen.
Uno tresiemo fé doun retournan oou viagi :
Oou bou d'un vira d'uei qu'à peno aven dormi,
Si revïan adaou, ben pu fier é pu sagi,
Ei saliver dé l'enfini !...
A peri tout entié, etc...

Qué parles dé Paris ? dé sei lume d'agazo ?
Deis Inde ? dei tresor dé la Califournié ?
Lei tiatre dé couraou, lei palai dé topazo
Serien nouestei poussieou, sé fasian dé fumié !
D'estèlo doou tremoun, coumo aquelo dei Magi,
Brularan su lei ciergi, à nouestei proucessien !
Quan alluminaren, à nouestei roumavagi,
Oouren dé luno per lampien !...
A peri tout entié, etc...

Din lou gouffre dei mar, d'un soulé coou d'espalo,
Mies qué dé pei furan, soutaren oou pu foun.
Travessaren l'espai eme dé largeis alo,
Pu vite qu'un boulé qué souarte doou canoun !
Senso si li rima vieouren din la flamado ;
Seren dé pèt-en-cimo enviroouta dé rai ;
Noueste cor sentira l'ooudou dei ginouflado ;
Seren dé tourre dé cristai !...
A peri tout entié, etc...

Qué nou faran alor sei belei micaniquo !
Sei boumbo, sei veisseou, sei globou, sei vagoun !
Sei pistoun, sei vapour, sei souenaio eletriquo !
Tan dé jugué dé mouar entre man dei pichoun !

Notre second repos se peut nommer grande-halte : — Nous nous y sommes vautrés huit cents ans pour le moins; — Mais de tout l'univers devant suivre la carte, — Nous allons chercher plus loin d'autres rafraîchissements. — Une troisième fois, donc, nous retournerons à la charge : — Au bout d'un clin d'œil qu'à peine nous avons dormi, — Nous nous réveillons là-haut, bien plus fiers et plus sages, — Aux ciels-ouverts de l'infini !... — A périr tout entier, etc...

Que parles-tu de Paris? de ses luminaires à gaz ? — Des Indes ? des trésors de la Californie ? — Les théâtres de corail, les palais de topaze — Seraient nos loges à cochon, si nous faisions du fumier ! — Des étoiles du Nord, comme celle des Mages, — Brûleront sur les cierges, à nos processions ! — Quand nous illuminerons, à nos romérages, — Nous aurons des lunes pour lampions !... — A périr tout entier, etc...

Dans le gouffre des mers, d'un seul coup d'épaule, — Mieux que des poissons monstrueux, nous plongerons au plus profond. — Nous traverserons l'espace avec de larges ailes, — Plus vite qu'un boulet lorqu'il sort du canon ! — Sans nous y roussir, nous vivrons dans la flamme ; — Nous serons de pied en cime environnés de rayons ; — Notre corps exhalera la senteur des œillets ; — Nous serons des tours de cristal !... — A périr tout entier, etc...

Que nous feront alors leurs belles mécaniques ! — Leurs bombes, leurs vaisseaux, leurs aérostats, leurs wagons, — Leurs pistons, leurs vapeurs, leurs carillons électriques! — Tant de jouets de mort aux mains de petits enfants !

Tan d'engien fabriqua per si roumpre lou couele,
Qué lou paoure mooudisse é paguo dé soun san,
E qué soun enventour, quan fenisse pa ei fouele,
Es segu dé mouri dé fan !...
A peri tout entié, etc...

La jalousié deis ome é sei bruteis entriguo,
Coumo s'en truffaren, quan seren tou-puissan !
Per quaouquei pessu d'or s'escaloun à la biguo,
Trouvaren à manès lei mouloun dé diaman !
S'à la retiro-puou deraboun d'espouleto,
Dé capeou galouna, dé mitro dé satin,
Qué sera tout aco, senoun dé pampaieto
Su d'un lai viesti d'arlequin !...
A peri tout entié, etc...

Mai alor qué bouenur d'ooublida la coulèro !
Dé jouï doou printem senso apranda l'iver !
Dé dire ei capouchin qu'esfraieroun ta mèro :
Reveran, bouffa-li su lei brasié d'infer !
Dé dire à Madeloun, quan lou pies li ressaouto :
Din noou-milo an d'eici, gento caligneiris,
Coumo vui, per passien ti mangearai lei gaouto,
E toujou mordrai frui requis !...
A peri tout entié, etc...

Mountan, mountan toujou dé planeto en planeto ;
Doou camin dé San-Jaque ei pieloun doou souleou.
Leissan à man senèquo un clapié dé coumeto...
E su chasquo estacien sian pu fouar é pu béou !...
Tanti-aou creignen plu qué la testo nou vire :
Talamen sian parfè courririan su d'un fieou !
Vian tou; counoueissen tou; pouden tou; per tou dire,
Anfin, Vidaou : sian eme Dieou !...
A peri tout entié, etc...

Tant d'engins fabriqués pour se rompre le cou, — Que le pauvre maudit et paie de son sang, — Et dont l'inventeur, quand il ne finit pas aux fous, — Est assuré de mourir de faim !... — A périr tout entier, etc...

La jalousie des hommes et leurs sales intrigues, — Comme nous nous en rirons, quand nous serons tout-puissants ! — Pour quelques bribes d'or s'ils grimpent à la bigue, — Nous trouverons sous la main des monceaux de diamants ! — Si, en se prenant aux cheveux, ils arrachent des épaulettes, — Des chapeaux galonnés, des mîtres de satin, — Que sera-ce tout cela, sinon de pauvres paillettes — Sur un laid vêtement d'arlequin !... — A périr tout entier, etc...

Mais alors quel bonheur d'oublier la colère ! — De jouir du printemps sans appréhender l'hiver ! — De dire aux capucins qui effrayèrent ta mère : — Révérends, soufflez-y sur vos brasiers d'enfer ! — De dire à Madelon, quand le sein lui tressaille : — Dans neuf mille ans d'ici, ma gentille amoureuse, — Comme aujourd'hui, avec passion je te mangerai les joues, — Et toujours je mordrai fruit exquis !... — A périr tout entier, etc...

Nous montons, nous montons toujours, de planète en planète ; — Du chemin de Saint-Jacques aux pics du soleil. — Nous laissons à main gauche un tourbillon de comètes... — Et sur chaque station, nous sommes plus forts et plus beaux !... — Tant et tant élevés, nous ne craignons point que la tête nous tourne ; — Tellement nous sommes parfaits, nous courrions sur un fil ! — Nous voyons tout ; nous connaissons tout ; nous pouvons tout ; pour tout dire, — Enfin, Vidal : nous sommes avec Dieu !... — A périr tout entier, etc...

Mestre, t'ai amarra su l'ancro d'esperanço :
Vai acaba ta pleguo entre leis afama,
E quan oouras feni ta vido dé soufranço,
Vene trouva Cassian ei péis enbeima.
Doou calici dé feou poues escouela lei gouto :
T'ai coupa lou bastoun qué ti duou sousteni ;
Parti premié ; veiras mei piado su la routo ;
M'agantaras à l'embruni...
A peri tout entié, qué servirié dé neisse !
Dieou, qué li vi tan lun, nou forgé pa per ren :
En mouren regrian ; l'ome, quan dispareisse,
Va pupla leis estèlo oou foun doou firmamen !

Novembre 1854.

Maître je t'ai amarré sur l'ancre d'espérance : — Va achever ta tâche au milieu des affamés, — Et quand tu auras fini ta vie de souffrances, — Tu viendras trouver Cassien aux pays embaumés. — Du calice de fiel tu peux épuiser les gouttes : — Je t'ai coupé le bâton qui te doit soutenir ; — Je pars premier ; tu verras mes traces sur la route ; — Tu me rattraperas à la brune... — A périr tout entier, que servirait-il de naître ! — Dieu, qui y voit si loin, ne nous forgea pas pour rien : — En mourant, nous *regermons* ; l'homme, quand il disparaît, — Va peupler les étoiles au fond du firmament !

DEMONI

Oh ! din qu'unei taranino
S'èro embuia moun espri,
Quan suivieou, à la dooutrino,
Lei liçoun dé pèro Ooudri !
Ben lun d'estre fran demoni,
Mi cresieou qué lou bouenur
Ero dé dré per lei toni,
Lei beà, leis enfan dé cur !
Mai despui qu'en fasen mei classo
Oou mitan dei destermina,
Ai vi lei bouen porta la biaço,
Mi sieou di : siguen fena !
Qué serto dé si gena ?
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Coumo l'amendo abelano
Ero duro, é facho oou tour,
Louiso, uno bèlo crestiano,
Moun pieouzelagi d'amour !...
Li vieou la burbo fassido
Su la fin doou segoun mes.

DÉMON

Oh ! dans quelles toiles d'araignée — S'était enchevêtré mon esprit, — Quand je suivais, au catéchisme, — Les leçons du Père Audric ! — Bien loin d'être franc démon, — Je croyais que le bonheur — Etait de droit pour les simples (candides), — Les béats, les enfants-de-chœur ! — Mais depuis qu'en faisant mes classes — Au milieu des effrénés, — J'ai vu les bons porter la besace, — Je me suis dit : soyons forcené (chenapan) ! — Que sert-il de se gêner ? — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Comme l'amande à coque serrée — Elle était ferme, et faite au tour, — Louise, une belle jeune fille, — Mon pucelage en amour !... — Je lui vois la tripaille farcie — Vers la fin du second mois ; —

M'avié counsacra sa vido,
E la planti din l'empes....
Coumo sortieou à la carriero,
Dé l'estro, eme un cris dechira,
Louiso partié testo premiero....
Mi sieou pa mancou vira....
Vai, Demoni ! fai tira !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Dessena qu si trebouero
Dé tan paou !... dé ren dé tou !
La mestresso qué jangouero
Es qu'un marri pissadou.
Si ramplisse é pui s'embriguo :
Dei tarraio es lou destin.
Ieou n'enfremini lei briguo,
Sé toumboun su moun camin.....
Qué ma fortuno s'aquilibre :
L'a plu qué ieou din l'univer !
Ai vint an ! sieou malin ! sieou libre !
Lou mounde entié m'es duber !
Ai fa pacho eme l'infer !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

A fougu chiffra dé testo
Per escala mounte sieou !
L'ai tesado, l'ooubaresto,
Per pesca quaouquei chichieou !
Enfan d'un varlé d'estable,
Sensalò dei carretié,
Mi sieou tirassa minable
Lon-tem coumo rassetié !

Elle m'avait consacré sa vie, — Et je la plante là dans la glu... — Comme je sortais à la rue, — De la fenêtre, avec un cri déchirant, — Louise partait, tête première... — Je ne me suis pas même retourné .. — Va ! Démon ! fais tirer (fouette cocher) ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Insensé qui se trouble — De si peu !... de rien du tout ! — La maîtresse qui geint — N'est qu'un méchant vase de nuit. — On le remplit puis on le brise : — Des poteries c'est la destinée. — Moi j'en pulvérise les fragments, — S'ils tombent sur mon chemin... — Que ma fortune s'équilibre : — Il n'y a plus que moi dans l'univers ! — J'ai vingt ans ! je suis malin ! je suis libre ! — Le monde entier m'est ouvert ! — J'ai fait pacte avec l'enfer ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Il a fallu calculer de tête — Pour grimper (escalader) jusqu'où je suis ! — Je l'ai tendue, l'arbalète, — Pour piper quelques oisillons ! — Enfant d'un valet d'écurie, — Petit-marron de charretiers, — Je me suis traîné minable (misérable), — Longtemps comme marchand de son !

Quan chascun ti nèguo lou crèdi,
Qué dé pertou foou faire chi,
Mettries proun man ei gran remèdi ;
Mai s'à peno poues trachi,
Lou mouyen dé fa ranchi !...
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Pinateou eme Simoni,
Dous moounié deja cala,
Mi venoun dire : Demoni,
S'assoucian ; nou foou dé bla.
Nou n'en tendras à bel-eime
Mouyenan la coumissien
Doou cin ; es un pouli deime :
Countan su ta discrecien !...
Es counvengu.... siei mes si passoun ;
Lou bla proumé, l'ai proucura.
Entantou mei tourdre s'estrassoun ;
E ben leou li restara
Ren qué leis uei per ploura...
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Ai gratta su sei fatturo
Leis esconte à chapelé ;
L'ai rouigna su la mesuro,
En fourran mei cavalé ;
Ai crevela din sa tuello
Dé peiretto dé la mar ;
Ai mela din sa richello
Dé moundïo jusqu'oou quar !
Tamben, oou bou dé la campagno,
Tenieou quaranto milo fran

Lorsque chacun te refuse le crédit, — Que de toutes parts il te faut rater, — Tu mettrais bien la main aux grands remèdes ; — Mais si à peine tu peux végéter, — Le moyen de latrociner (voler) !... — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Pignatel avec Simoni, — Deux meuniers déjà bien posés, — Me viennent dire : Démon, — Nous nous associons ; il nous faut du blé. — Tu nous en tiendras à foison — Moyennant la commission — Du cinq ; c'est une jolie dîme : — Nous comptons sur ta discrétion !... — C'est convenu... six mois se passent ; — Le blé promis, je l'ai procuré. — Cependant mes étourneaux se lancent ; — Et bientôt il ne leur restera — Rien que les yeux pour pleurer... — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

J'ai gratté sur leurs factures — Les escomptes à chapelets; — Je leur ai rogné sur la mesure, — En fourrant mes chevalets ; — J'ai criblé dans leur tuzelle — Du gravier de la mer ; — J'ai mêlé dans leur richelle — De la mondille jusqu'au quart ! — Aussi, au bout de la campagne, — Je tenais quarante mille francs

Deis assoucia fouele dé lagno ;
M'en duvien encaro ooutan ;
E poousavoun soun bilan !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Leissi ni pielo ni maio
En qu passo à moun tamis :
Ai mé Bounaou su la paio
En li serven dé coumis.
Bounaou counouei la musiquo,
Talen dé gagno-peti !
Voou plu ren per domestiquo :
Soun cerveou es entouarti.
Si lougara tambourinaire...
S'èro men rede, pagarié
Per estre moun ome d'affaire !...
Mai Demoni n'en ririé ;
Oou large ! leis avarié !...
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

S'ai croumpa la marchandiso
Pres-courren ei fin voulur
Qu'an fleira din ma remiso
L'entrepaou doou recelur,
Eis aprendris doou rapiamus
Qué chichounoun su l'impos,
Li dieou : senso cataplamus,
Crèbo en dintre lou depos !
Que d'abïo din moun eissame !
Per meissouna lou plen pouigné
Ensin mi passi dé l'ourame...
Qu refuso lou bigné,

Des associés fous de désolation ; — Ils m'en devaient encore autant ; — Et ils déposaient leur bilan ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Je ne laisse ni pile ni maille — A qui passe à mon tamis : — J'ai mis Bonnaud sur la paille — En lui servant de commis. — Bonnaud connaît la musique, — Talent de gagne-petit ! — Il ne vaut plus rien comme domestique ; — Son cerveau est bistourné. — Il se louera tambourin-ménétrier... — S'il était moins à sec, il paierait — Pour être mon homme d'affaires !... — Mais Démon en rirait ; — Au large ! les avaries !... — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Si j'ai acheté la marchandise — Prix-courant aux fins voleurs — Qui ont flairé dans ma remise — L'entrepôt du receleur, — Aux apprentis de la rapine — Qui lésinent sur l'impôt, — Je leurs dis : sans cataplasme, — Il crève en dedans l'abcès ! — Que d'abeilles dans mon essaim ! — Pour moissonner à pleine poignée — Ainsi je me passe de la faucille... — Qui refuse le beignet,

Lou menaci doou couigné.
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Gé d'ami qué noun chabissi :
Couesto dé lei manteni.
Qu m'empacho, l'espooutissi,
Qu m'ajudo, n'es puni.
Resto dré, tu, qué m'assèti !...
Sies oou quicha dé la claou ?
Tan-pis ! foou qué mi li metti !...
Sies moun frèro ? m'es egaou !...
Parles doou san, dé la famïo ?
Ieou, mei paren mi soun suspè
Quan mi despassoun la cavïo.
Jouine é viei, senso respè,
Caouqui tou souto lei pè !,..
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Anfin ai mounta la pouncho
A la barbo dei fada !
Su leis aiguo lei pu founcho
Lou raquin pourra neda !
Ai fouesso peiro plantado,
E lou coffre ben prouvi :
Dé senti lei cambarado
Qué n'escumoun, sieou ravi !...
Agneou ! vanta vouesto inoucenço,
Voueste ounur, vouesto boueno-fé :
Lou fassetoun dé la counciençó !...
En vou serran, ome fè,
Sa senglo vou estouffé !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Je le menace de la massue. — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Point d'amis que je ne démolisse : — Il en coûte de les maintenir. — Qui m'empêche, je le broie ; — Qui me secourt, en est puni, — Reste debout, toi, que je m'assoie !... — Tu es à la dernière extrémité ? — Tant pis ! Il faut que je me mette à ta place !... — Tu es mon frère ? cela m'est égal !... — Tu parles du sang, de la famille ? — Moi, mes parents me sont suspects — Quand ils me dépassent la cheville. — Jeunes et vieux, sans respect, — Je foule tout sous les pieds !... — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Enfin j'ai doublé la pointe — A la barbe des nigauds ! — Sur les eaux les plus profondes — Le requin pourra surnager ! — J'ai force pierres plantées, — Et le coffre bien pourvu : — De sentir les camarades — Qui en enragent, je suis ravi !... — Agneaux ! vantez votre innocence, — Votre honneur, votre bonne foi : — La chemisette de la conscience !... — En vous serrant, hommes postiches, — Sa sangle vous étouffe ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Lou Demoni, quan s'amuso,
Es prevò dé porcarié :
Oou poussieou ! vengue dé guzo !
Su la testo lei flourié !
Vieouten-si dedin la fanguo !
Lei maleroué van brounca,
E soun cor fara restranguo
Per lou vin qu'oouren raca !...
Ieou, mei vouaddè lei pu sublime
Soun d'invencien dé gro farçur :
Jouïssi qué dei sale crime !
Entrelardi moun bouenur
Dé plesi d'escarrissur !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Senso fé, pui impoucrito,
Mei vici soun assorti.
Tou viei diable ven ermito ;
Singearai lou counverti.
Lei beni dé ma parouasso,
Qu'incensoun lei louei tara,
Segu mi gardoun ma plaço
Souto l'envan doou cura.
Sera curieou, sounco m'attali
Eme Oouber lou controbandié,
Per souspesa lei flo doou pali !...
Presiden dei marguiié,
Serai lou san doou quartié !
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

Deja li sieou à la sousto !
Qu's qu'oougearié m'accusa ?

Le Démon, lorsqu'il s'amuse, — Est prévot de saletés : — Au fumier ! viennent des guenons ! — Sur la tête les cotillons ! — Vautrons-nous dans la fange ! — Les malheureuses vont broncher, — Et leur corps fera digue — Pour le vin que nous aurons vomi !... — Moi, mes voluptés les plus sublimes — Sont des inventions de grands farceurs : — Je ne jouis que des immondes crimes ! — J'entrelarde mon bonheur — De plaisirs d'équarrisseur ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Sans foi, puis hypocrite, — Mes vices sont assortis. — Tout vieux diable devient ermite ; — Je singerai le converti. — Les bénis de ma paroisse, — Qui encensent les louis tarés, — Sûrement me gardent ma place — Sous l'auvent (la chaire) du curé. — Ce sera curieux, si un jour je m'attelle — Avec Aubert le contrebandier, — Pour empoigner les glands du dais !... — Président des marguilliers, — Je serai le saint du quartier ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Déjà je suis à l'abri ! — Qui est-ce qui oserait m'accuser ?

Li mitounarieou sa rousto ;
Serié tan leou escrasa !
Qué voularié qué coumbini,
Sieou troou ouneste ; ai ruissi !...
Lou bestiari qué dooumini
Si counfounde en gramaci !...
Dooumina ! sensacien parfèto !
Dooumina meme su lei prieou !
Sies ben pu dous qué la Ninèto !
Orguei qué m'aousses ei nieou;
Sies un delici dé Dieou !
Mangeo-merdo es lou crentous;
Qu si gèno ven gibous !

E pamen moun su frouncisse ;
Moun chevu s'es enrari ;
Tou beou jus moun pous glatisse ;
Qu soou despui qu'ai plu ri !
Foou pieta, tan vèni maigre !
Sieou en guerro eme lou souen ;
Moun malaga mi semblo aigre ;
Lei peti-pié soun plu bouen!...
Ah ! qué danreio dé ressourço
Jouven, imour-gaio é santa !...
Dooumagi qué manquoun en Bourso !
Sé si poudien broucanta !...
Sé poudieou lei fa peta !...
Mangeo-merdo es lou crentous ;
Qu si gèno ven gibous !

E ma pichouno Angelino
Que foou instruire oou couven ?
L'aimi tan !... Es uno espino !
Qué dira sounco reven ?

Je lui mitonnerais sa volée ; — Il serait si vite écrasé ! — Quelque volerie que je combine, — Je suis trop honnête; j'ai réussi !... — Le bétail que je domine — Se confond en grands mercis !... — Dominer ! sensation parfaite ! — Dominer même sur les prieurs ! — Tu es bien plus doux que la Ninette ! — Orgueil qui me hisse jusqu'aux nues ; — Tu es un délice de Dieu ! — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Et pourtant, mon crâne se ride ; — Mes cheveux sont devenus rares ; — Tout bien juste mon pouls bat-il ; — Qui sait depuis quand je n'ai plus ri ! — Je fais pitié, tant je deviens maigre ! — Je suis en guerre avec le sommeil ; — Mon malaga me semble aigre ; — Les petits oiseaux ne sont plus bons !... — Ah ! quelles denrées de ressource — Jeunesse, humeur gaie et santé !... — Dommage qu'elles manquent en Bourse ! — Si elles pouvaient se brocanter !... — Si je pouvais les filouter !... — Mange-merde est le timide ; — Qui se gêne devient bossu !

Et ma petite Angéline — Que je fais instruire au couvent ? — Je l'aime tant !... C'est une fine mouche ! — Que dira-t elle, lorsqu'elle reviendra ?

Deis engoueisso dé sa mèro
Si douto pa, boueno-di ?
Mai, en estudian soun pèro,
Sé coumpren qu'es un bandi !...
Triste bessai en qu m'acipi !...
Dei sentimen qu pouarto doou,
Pleidegeo plu su lei prinçipi...
Metten qué li fagui poou,
Ma fïo n'ooura dé troou !
Ai rendu soun sor urous :
Qu si gèno ven gibous !

Février 1855.

Des angoisses de sa mère — Elle ne se doute point, fort heureusement ! — Mais, en étudiant son père, — Si elle comprend qu'il est un bandit !... — Triste peut-être auquel je m'achoppe !... — Des sentiments qui porte deuil, — Ne plaide plus sur les principes... — Admettons que je lui fasse peur, — Ma fille aura du bien de trop ! — J'ai rendu son sort heureux : — Qui se gêne devient bossu !

VEOUZO MÈGI

Eier as passa la reformo :
Avian degun per n'ajuda,
Cadé : sies basti din lei formo ;
As tira trege, é sies sorda !
Lei coucho-buou, su nouestei terro,
Fan soun rabai per la tuarié ;
Li vas garni sa boucharié,
Moun bel agneou ; vas à la guerro,
Paga l'impos dé ma misèro !
Dien qu'es la lei : affrouso lei
Qué cresto mai tan dé famïo !
L'aboulissé, noueste bouen rei ;
Si suivié plu dedin Marsïo !
Es pa la lei : es uno ourrour ;
Es un decrè dé l'Amperour !
Es lou couteou dé la tripièro
Oou couar dei mèro !

Oou bou dé vounze an dé mariagi,
Toun pèro, en mouren, m'a leissa
Sèt orfelin doou pu bas iagi
Senso uno pielo din lou sa.

Ses droits !... Suzon ni la pauvraille — N'en ont pas même les effondrilles !... — Ils disent que c'est la loi : affreuse loi — Qui châtre encore tant de familles ! — Il l'abolit, notre bon roi ; — Elle ne se suivait plus dans Marseille !... — Ce n'est pas la loi : c'est une erreur ; — C'est un décret de l'Empereur ! — C'est le couteau de la tripière — Au cœur des mères !

GLOSSAIRE ET NOTES

FENIAN É GROUMAN

Bousso. Au propre, blague à tabac. Au figuré, cerveau creux. Niais. Stupide.

Bedeou. Boyau. Imbécile.

Coouvasso. Grand flandrin. Paresseux.

Vidasso. Augmentatif de *vido.* Large, joyeuse vie.

Qué challa! Quelle jouissance! quel délice ! probablement du Maschallah! arabe.

Vouaddé-millié ! Exclamation de jouissance. Au propre, ces mots qui viennent on ne sait d'où, mais que les polissons emploient dans leurs ébats sur la plage, expriment la sensation d'un homme qui nage avec volupté. Au figuré, ils rendent les sensations du mortel trois fois heureux qui se pâme dans un océan de délices.

Lei Carèno sont les galas des fêtes de la Noël. Du *calen* de la crèche. En substituant le R au L, selon l'usage provençal.

Faire gin-gin. C'est grelotter.

Degoubia. Au propre, vomir copieusement. Au figuré, parler beaucoup et avec une grande volubilité.

Vui cadun parlo politiquo. Ce terrible dernier couplet est la conclusion brutalement logique de toute la chanson. Il doit paraître d'autant moins dangereux qu'il est plus effroyablement énergique. Je ne sache pas

qu'aucun lecteur judicieux ait jamais fait un crime à Barbier de sa *Curée*.

Octobre 1838.

VINT-UN-CEN FRAN

Nicou. Diminutif de Dominique.

Un boou est un coup de filet heureux, une pêche miraculeuse.

Tira doou chantié. Sortir d'embarras.

Quita lei braieto. Déposer les insignes de sa profession. Abdiquer. Dans nos fêtes de village, nos lutteurs, nos coureurs et nos sauteurs en renom portent d'ordinaire un caleçon à grelots ou *braieto*, qu'ils conservent avec orgueil tant qu'ils sont vainqueurs à ces jeux gymnastiques. Ils sont moralement tenus de s'en dépouiller et d'en faire hommage au rival qui parvient à les vaincre.

Sieou pu riche qu'un ramplaçan! Les remplaçants militaires étaient déjà fort chers en 1809 et 1810. Pour un gueux de crocheteur, un vendu de cette époque devait être l'idéal du Crésus.

Fa ligueto. Faire la figue. La nique.

L'enterigou. L'agacement des dents.

Lou charnigou est un chien lévrier à oreilles pendantes.

Vitou doou Farò était un traiteur fort en vogue sous l'Empire. Son établissement était situé même sur la plage de l'anse du Pharo, que l'on comble en ce moment pour y établir les chantiers de construction de nos navires. Les Magdelaines y affluaient.

Meissemino. C'est le nom d'une tavernière de la place intérieure de la porte d'Aix. Elle existe encore aujourd'hui et elle continue à tenir son établissement qui a déjà plus de quarante ans de date.

Lei gateiroou sont les porteuses de poisson, et par extension, toutes les femmes de la halle, moins les cacanes.

Lei pelanchoué sont les fileuses de coton, ainsi nom-

mées du *pelanchoun* ou duvet qui s'attache à leurs vêtements de travail.

Gobè. Commissaire de police très redouté à Marseille, sous l'Empire. C'était un véritable Croquemitaine pour les trois-quarts de notre population. Beaucoup de bonnes femmes n'entendaient pas prononcer son nom sans faire le signe de la croix. Non-seulement il était détesté comme fonctionnaire public, mais sous le rapport des mœurs il avait encore une réputation affreuse. On le disait giton effréné. La populace cynique caractérisait brutalement ses vices en disant de lui : *Gobè pren sei lavamen eme uno sasso.* Révoqué en 1814, il alla se faire bouquiniste sur la place des Prêcheurs, à Aix, où il est mort oublié. Son malheureux collègue Arnoux, dit *la Victoire*, quoique moins haï, fit une fin plus triste. Il fut massacré le vingt-cinq juin dans les vallons de Cassis, tout près du Logisson, par les égorgeurs de 1815.

Tibodò. Thibaudeau, ancien conventionnel ; plus tard comte et sénateur de l'Empire, puis préfet des Bouches-du-Rhône. Il était exécré de notre populaire, que, du reste, il ne ménageait guère. Il faut dire aussi qu'il succédait à Charles Delacroix dont le souvenir est encore sympathique à notre ville. Thibaudeau est aujourd'hui pair de France. Il doit être fort vieux.

Lou Pounchu. C'est le Pavillon-Chinois Wauxhall qui était établi sur la place Royale, là où est maintenant la Bourse provisoire. Après avoir eu ses jours de splendeurs, il n'était plus fréquenté que par les marins et les filles publiques. Il a été démoli en 1824.

Manda la cano. C'est faire explosion.

Un pelaou. Un pêle-mêle, un bouleversement radical.

Briqué. Briquet était un paysan qui assassina son maître à la campagne et en jeta le cadavre dans un puits. Il fut rompu vif peu de temps avant la grande révolution. On a remarqué que ce fut le dernier criminel qui ait subi ce genre de supplice. Ce nom d'assassin est depuis lors très usité à Marseille ; mais il ne se prend point en fort mauvaise part. Il sert à désigner un homme très audacieux, un casse-cou, un cerveau brûlé qui n'aspire qu'à l'impossible. Durant plus de cinquante ans, le chemin aujourd'hui dénommé de

Lodi, derrière Notre-Dame-du-Mont, a été appelé chemin de Briquet parce que la campagne, théâtre du crime, y était située.

Gè. Diminutif de Joseph.

Lei barrien dé paio. Jusqu'en 1824, la place extérieure de la porte d'Aix a été la place de la paille. Les crocheteurs qui y stationnaient, travaillaient surtout au transport des bottes de paille et de foin.

Boussegea. Boursicoter.

Février 1839.

L'AGAZO

Lou pipi est le *leno* des anciens Romains.

Zipi. Corruption du prénom Joseph.

Pouarfè. Le nom de préfet, estropié.

Estraia la braso. C'est faire beaucoup plus de bruit que de besogne. Gaspiller en pure perte des ressources précieuses.

Aquelo empeguo ! Littéralement : celle-là colle ! C'est une de ces mille exclamations qui, traduites, n'ont plus aucun sens, mais qui sont très expressives par l'accentuation énergique que les vieux Marseillais savent leur donner.

Moussu Tian. Marchand de bois dont l'enclos a été plus de quarante ans entre le chemin de la Joliette et le boulevard des Dames, en face de la rue Etroite, à côté de la fameuse tour Sainte-Paule. Il a cédé la place, en 1837, à l'usine à gaz de la Compagnie Méridionale.

Breguetian. Bateleur, banquiste, saltimbanque, charlatan de carrefour.

Lou Barri. La falaise éboulée, depuis l'extrémité de la place de la Major, en face de la rue Jean-Galand, jusqu'au fossé du fort Saint-Jean, sous la Tourrette.

Leis Enfiermarié. C'est le nouveau Lazaret, au nord de la ville. Le peuple lui a conservé le nom que portait anciennement l'établissement sanitaire situé aux Catalans. Ce dernier quartier est encore appelé quartier des Vieilles Infirmeries dans les actes administratifs.

Crazo. Aboutissant de vallon. Anse. Calanque.

Faire un pei. C'est pêcher du poisson. Dans l'idiome vulgaire on emploie beaucoup ce provençalisme qui substitue partout le verbe *faire* au verbe actif spécial à la circonstance. Ce mot est la cheville ouvrière du discours marseillais, son verbe par excellence.

Adieou meis uou! En d'autres termes : adieu, paniers ! vendanges sont faites. C'est peut-être une vieille allusion aux œufs de Perrette la laitière.

La mounisso. Les munitions de bouche. Le pain.

Adieou flame basse dé buou! A l'angle ouest de la rue Saint-Ferréol et de la Canebière, on voit tous les jours, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, une vieille-vieille femme, accroupie sur un escabeau, devant une petite table vermoulue, se chauffant les mains à une *cassoro* (gueux en poterie) et qui, de temps immémorial, vend aux manœuvres, journaliers, Génois, crocheteurs, etc., toutes sortes de viandes cuites provenant de la desserte des grandes maisons. On dit communément que les domestiques des quartiers riches apportent à la vieille marchande ces rogatons dans un bas. De là ce nom de *basse* donné par métonymie à ces viandailles que l'on nomme arlequins, à Paris.

La sooucisso. La boulette avec laquelle on empoisonne les chiens errants.

Tebelein. Nom propre, ou peut-être sobriquet provenant du fameux Ali Tebelain, pacha de Janina.

Chèchi. Corruption de François.

Mècle. Corruption de Barthélemy.

Cieouclé, *Mietayoun*. Sobriquets.

Gèto. Diminutif de Joseph.

Nin. Diminutif d'Antoine.

En dé gouapou à carrosso. L'entreprise du balayage de la ville, exclusivement pratiqué jusqu'en 1827 par les affreux *escoubiié* qui travaillaient chacun pour son propre compte, a été mise au concours et adjugée, à cette époque, à une compagnie dont les membres ne manquaient pas d'une certaine importance sociale. Les *escoubiié* se sont vivement émus de ce changement. L'un d'entre eux, nommé Charlon, dans un transport de rage, a tué deux employés de la nouvelle administration, et blessé trois gendarmes. Poursuivi

par la force armée depuis la rue Thubaneau jusques à la Plaine Saint-Michel, il a fini par y être abattu comme une bête féroce. En se défendant, il était parvenu à tordre le sabre qui lui a donné le coup de grâce.

Mettre d'oli oou blé. Garnir la lampe. Se sustenter.

Clapié dé piaffou. Littéralement, monceau de filous.

Creida oou lar. Crier à l'aide.

La figuo. Le nez.

Zèno ! pas baliazo ! Gêne ! pas de balayage ! Exclamation dont se servent les enfants au jeu de gobilles, lorsque l'un des joueurs a sa bille enterrée ou cachée.

Mars 1839.

LEIS AOUBRE DOOU COUS.

Seren Floro. Nous serons victimes.

Enchancrissian. Terme de métier. Lorsqu'en mêlant l'eau avec la farine, en *frasant*, l'ouvrier boulanger n'opère pas assez vivement, la pâte ne peut plus obtenir d'ordinaire un velouté parfait. Elle demeure toute ratatinée. Le mitron alors a *enchancri*.

Faren chouïo. Quand le mitron quitte le pétrin, quand il *estanquo* avant d'avoir suffisamment travaillé sa pâte, il fait *chouïo*. Le pain de la fournée reste bas, rabougri et d'une couleur très foncée.

Lei bossou. Les maîtres.

Amouessa la cigalo. Rabattre le caquet.

Meste Felipo. Sa Majesté Louis-Philippe Ier, roi des Français, qui est fort peu respecté, en général, de ses bons Marseillais naturellement enclins à l'irrévérence et au sarcasme.

Leis uei darnié l'oourïo. Ou bien midi à quatorze heures.

Frejourié. Tailleur de pierre dure, dite pierre froide, à Marseille.

Coouqua fouero l'iero. Sortir de la question. Battre la campagne. Lorsqu'un cheval ou un mulet foule le blé sur l'aire, s'il s'écarte du cercle où sont les gerbes, *sé caouquo fouero l'iero*, son travail n'aboutit plus à rien.

Faire baboou. C'est poindre et disparaître subitement. L'éclair fait *baboou.* La Galatée de Virgile qui fuit derrière les saules et désire être vue, fait *baboou. La Santo*, la république, fit *baboou* en 1830.

N'avien bourra dessu leis ome blan. Au bon temps des émeutes, de ces accès de fièvre périodiques qui ont suivi la révolution de Juillet, les garçons boulangers ont joué un certain rôle à Marseille. Chauds partisans des idées démocratiques (ils nous viennent presque tous du département du Var, où ces idées sont en grande faveur), ils faisaient très souvent, en corps, des promenades républicaines dans les vieux quartiers, drapeau tricolore en tête et chantant à pleine voix la *Marseillaise.* Ces excursions bruyantes au milieu du foyer de l'opinion légitimiste avaient, sinon l'approbation, du moins la tolérance de l'autorité supérieure qui n'était peut-être pas fâchée de faire un peu d'intimidation inoffensive vis-à-vis des anciens fanatiques du drapeau blanc.

Si chala. Au propre, jouir d'une magnifique perspective, et encore, se balancer à l'escarpolette. Au figuré, se livrer à tous les plaisirs imaginables. Les savourer avec délices.

Espoumpi. Terme de mépris. Au propre, il signifie un corps quelconque imbibé d'eau. Au figuré, il dit ce que ne pourrait rendre aucun mot français. Mais ici il faut encore l'accentuation marseillaise. Elle est sublime pour le dédain.

Qué dé marrias, etc. Depuis bien longtemps le Cours est devenu la promenade favorite, le quartier-général de beaucoup d'ouvriers, et surtout des garçons boulangers et des maçons. C'est aussi le poste de prédilection des *pocho grasso*, cordons-bleus du plus mince calibre, et celui des agents subalternes des remplacements militaires.

La peissaïo. Le menu fretin. La *ville multitude* de notre compatriote M. Thiers.

Avril 1839.

LEI LUME É LOU FRICO

Meste Manuei. A Marseille on a l'habitude d'appeler familièrement *Meste Manuei*, Maître mauvais-œil, ou *borniclé*, tout individu qui a la vue faible ou malade.

Osquo ! Interjection approbative équivalant au *bravo !* italien. Au propre, l'*osquo* est la coche que l'on fait sur une taille de boucher ou de boulanger.

Lou gi. Le vin, en argot marseillais.

L'artoun. Le pain. Ce mot est grec. Il nous vient directement des Phocéens. Mais il n'y a plus guère que nos *Blème* qui s'en servent.

Fa ranchi. Voler. Autre terme d'argot. Du grinche parisien.

Moustou. Bon. Excellent.

Morpienó. Cette qualification n'a rien de bien grossier dans la bouche d'un portefaix. Par extraordinaire le mot de ce diminutif est plus brutal en français qu'en provençal.

Barbabou. Surnom commun à tous les habitants mâles du quartier Saint-Jean. C'est aussi le nom provençal d'une herbe à salade dont la racine est le salsifis ou la scorsonère On ne sait trop pourquoi ce sobriquet a été appliqué aux paroissiens de Saint-Laurent, à tous les pêcheurs arrière-neveux de Pythéas.

Boudori au lieu de *bou d'oli*, par substitution du R au L. Outre pleine d'huile. C'est ainsi que l'on qualifie parmi les *Guïeoume* tout homme gros, gras et fainéant.

Piarreto. Diminutif de Pierre.

L'agazo attaquo lou souleou. Le gaz défie la lumière du soleil.

Un pié c'est un sou.

Faire pichoun. Manger à très petites bouchées un morceau de pitance.

Cagan dé dré. Quand un portefaix a travaillé plus qu'un cheval toute la journée, il ne peut plus lui rester aucune souplesse dans les articulations : partant *caguo dé dré.*

Mai 1839.

LA LOUTARIÉ

Faire la crous. Le Marseillais primitif fait la croix sur quelque chose qu'il quitte pour jamais de gré ou de force. Un amant fait la croix à la maison de sa maîtresse, dont il s'éloigne pour ne plus y revenir, qu'il aime encore ou qu'il n'aime plus. L'ouvrier chapelier Toussaint va faire la croix au bonheur auquel l'abolition de la loterie le contraint de dire un éternel adieu ; de même qu'il a pu faire la croix sur l'atelier de tel ou tel fabricant avec lequel il aura eu des discussions sérieuses.

Debooussa à l'Ourso. C'est à l'anse de l'Ourse, sous les ruines de l'Observance, près l'abattoir de la Joliette, qu'était la voirie, il n'y a pas bien longtemps. On dit d'un homme désespéré qu'il n'a plus qu'à aller se précipiter à l'Ourse.

Un roudrigou. Un grison, un vieux reître, fin matois.

Caffi d'orduro. En terme de chapellerie, tout défaut dans le feutre provenant de l'ouvrier, s'appelle une ordure.

Fa dé bla c'est amasser du bien. Le blé, pour le pauvre dont le pain n'est jamais assuré, est la première de toutes les richesses.

Lou cicorè. En argot, le chapeau.

Lou mitou. Le nez. Probablement de *mitan*, parce que le nez est au milieu du visage.

Fa pecouïé. Quand la figue est mûre au point de commencer à se dessécher, elle penche sur sa queue. Ainsi le nez d'un malheureux sans espoir s'allonge outre mesure. *Fa pecouïé.*

Titè. Poupée. Femme galante.

Choouria. Choyer. Différemment, guetter, épier.

Arsouna. Terme de chapellerie. Feutrer le poil au moyen des cordes d'arçon. *Arsouna la lei* c'est donc la rédiger pour la soumettre à la discussion.

Boutis. Terme injurieux qui a plusieurs significations, une entre autres fort cynique, tirée d'une comparaison avec les raves lorsqu'elles sont creuses. Dans ce cas, giton est son synonyme français.

La bourro. La matière dont on fait le feutre, pour dire la chapellerie, les chapeliers. Encore une métonymie : notre patois en fourmille.

La galioto. Diminutif de galion. Navire qui autrefois apportait en Europe l'or et l'argent des mines d'Amérique.

Un paou dé bono à la misèro ! Toute friandise, tout morceau succulent, toute douceur est une *bono* en provençal. Au figuré, la loterie était donc réellement une *bono* pour la misère. D'autant plus que, comme toutes les sucreries vous laissent un dégoût, des aigreurs dans la bouche et sur l'estomac, elle finissait aussi par laisser plus d'un regret aux fervents de son culte.

Juin 1889.

LOU PÈGOU

Lou pègou est, en argot, le larron des quais. De la *pègre* parisienne. Dans le jour il fait main-basse sur toutes les marchandises qui se trouvent à sa portée. La nuit il vagabonde et couche dans les chalands et les accons couverts.

Lou Pouen dé peiro était situé à l'entrée de Rive-Neuve, au commencement du Canal. Depuis 1842 il a été remplacé par un pont tournant en bois.

(*Note de* 1855.)

Lei caraman. Les bois flottants qui étaient dans le port, à gauche, immédiatement après le chantier de construction de Rive-Neuve. Depuis l'agrandissement du bassin on les a transportés à l'anse du Pharo. Jusqu'en 1844, toute cette partie du quai de Rive-Neuve, depuis la machine à mâter jusqu'à la terre des Prud'hommes (bassin de Carénage), a été la terre classique des *Blème* de tout poil. Mais aujourd'hui ils doivent avoir disparu. (*Note de* 1855.)

Caïman. Monstre de fainéantise qui se vautre jour et nuit dans la crapule, comme l'amphibie dans la boue. Telle est, je pense, l'origine de cette dénomination

ignominieuse de *caïman*, infligée par nos travailleurs du port à tous les vagabonds qu'ils voyaient grouiller autour d'eux.

Damian. Ce nom dériverait-il de Damiens, l'assassin de Louis XV, ou du gamin de la capitale? Quoi qu'il en soit, *Damian dé logeo, Pègou, Piaffou, Queinçou* sont autant de synonymes du franc-vaurien sans aveu.

Galiegou. Espagnol de la Galice.

Counouei la manipolo. Il sait jouer des mains avec adresse.

Lei Frèro dé l'escolo. Les Ignorantins..... A propos *dei Frèro dé l'escolo*, quoique je sois peu leur homme, je ne puis résister au désir de raconter une anecdote où l'un d'entre eux figure d'une manière tout à fait digne. (C'était avant la Révolution.)

MON PÈRE A L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

« Parmi les divers incidents de son enfance, il en était un surtout que mon père aimait particulièrement à nous raconter. Je m'en souviendrai toute ma vie avec plaisir, et je le crois assez touchant pour intéresser même le public.

« Mon grand-père n'était point assez fortuné pour faire élever son fils au collège ni non plus chez un instituteur en vogue. Aussi, l'envoyait-il tout bonnement à l'école chrétienne; et cette éducation, plus que modeste, satisfaisait pleinement toutes les vues d'ambition paternelle que le grand-père Gelu pouvait avoir sur son fils unique. Dans ce temps-là, les boulangers faisaient de leurs enfants des boulangers, et non point des avocats, des médecins, des ingénieurs ou des artistes. Peut-être ce système d'ancien régime valait-il bien le système actuel.

« C'était en 1780. Mon père avait alors neuf ans, et il faisait ses *études* chez les Frères de l'école chrétienne, autrement dits Frères Ignorantins.

« Un jour le Frère Moniteur fut obligé de s'absenter pour deux heures. Il confia, selon son habitude, la surveillance de l'école au plus âgé des élèves. Après avoir bien recommandé à tous les enfants la tranquillité et l'application pendant son absence, il sortit, en pro-

mettant une belle image pour celui qui, à son retour, lui serait désigné comme ayant été le plus sage.

« Voilà donc tous mes marmots qui alléchés par cette promesse de l'image précieuse, cessent tout à coup de chuchoter, ferment leurs livres, fixent leurs regards au plafond de la salle, et croisent dévotement les bras sur la poitrine avec un air de recueillement et de componction ineffables. A les voir dans ce maintien, on eût dit un chœur de petits Chérubins en extase devant la Divinité.

« Mon père seul, au lieu de s'étouffer pour retenir son souffle, et de se mettre en quatre pour imiter l'allure des bienheureux, poursuivit bravement l'étude de sa leçon ainsi que le gribouillage de ses *barres* et de ses *O*.

« Cependant le Frère revient et trouve tous les enfants dans l'attitude décrite. Il interroge le *marqueur* sur la conduite des petits écoliers.

« Cher Frère, répond le marqueur, nul d'entre eux « n'a bougé ni parlé depuis votre départ. Ils ont tous été « bien sages, excepté pourtant Victor Gelu qui n'a « cessé de faire du bruit en étudiant et en écrivant. »

« Il disait vrai, l'impitoyable marqueur. Mon père, sans égard pour l'exemple édifiant de ses camarades, et jugeant autrement qu'eux de la recommandation du maître, avait, depuis la sortie de ce dernier, appris par cœur deux grandes pages de son catéchisme et griffonné trente lignes d'O et de jambages. Toutes choses qui avaient nécessité des mouvements, des soupirs, des frôlements de papier, des grincements de plume, un murmure presque continuel du bout des lèvres. Et de là le bruit dont on l'accusait.

« — Victor Gelu, approchez !... dit le maître d'un ton solonnel et presque sévère... Victor Gelu, plus mort que vif, approche en tremblant. Il jette un regard de douleur sur la férule appendue au fauteuil du Frère. Celui-ci, néanmoins, au grand étonnement du pauvre Victor, ne se hâtait point, comme à l'ordinaire, de porter la main vers l'instrument terrible.

« — Voyons votre cahier d'écriture, dit gravement le Moniteur... Il examine le cahier avec attention, et puis il ajoute : ces lignes de barres et surtout ces lignes d'O ne sont pas encore tout à fait sans reproche ; mais

elles valent mieux qne les dernières. Allons, c'est bien !...

« Comme le Frère ne plaisante jamais, mon père, en lui entendant prononcer le : c'est bien ! le regarde avec des yeux ébahis, sans oser croire à la sincérité de l'éloge. Bientôt pourtant une tape amicale sur la joue et un sourire plein de bienveillance le rendent à lui-même.

« — A présent, mon enfant, continue le Frère avec douceur, récitez-moi ce chapître du catéchisme. Mon père, entièrement rassuré, récite alors avec aplomb les deux pages qu'il venait d'apprendre. Quand il a fini, le maître l'embrasse avec effusion ; et pendant que Victor Gelu laisse tomber de grosses larmes de joie sur la couverture de son livre, le Frère lui dit :

« Très bien, mon ami, très bien ! Voici l'image que « j'avais promise au plus sage, et que vous seul avez « méritée par votre intelligence et par votre application. « De plus, voici la croix de mérite. Vous la porte- « rez jusqu'à ce que, dans l'école, quelqu'un de vos « condisciples s'acquitte de son devoir mieux que vous. « Et cela ne sera pas de sitôt, pourvu que vous conti- « nuiez comme aujourd'hui. C'est bien !... je suis très- « content de vous. Aussi, dorénavant, lorsque je serai « obligé de m'absenter, vous surveillerez l'école à « ma place ; vous serez marqueur. Vous avez com- « pris qu'être sage, c'est étudier ; qu'être sage ce n'est « pas faire des grimaces, mais chercher à s'occuper « utilement. Bien, mon cher enfant, très bien ! Tâchez « de ne jamais oublier que l'amour du travail est la « première de toutes les vertus. Allez... »

« Victor Gelu ne l'a point oublié. Bon père ! il est mort à la peine en travaillant pour ses enfants. »

Août 1852.

Lou bouiroun. La maraude des fruits, résultat inévitable de l'école buissonnière.

Cagatroué, Breca, Pataclé. Sobriquets.

M'an fa esquinetto. M'ont fait la courte échelle.

Faire bouqueto. Faire la petite bouche. Sourire imperceptiblement.

Lou cin-çan-vuei est trop vrai. Cela s'est vu et cela se voit ...

Un de mes bons amis, conteur pittoresque à un degré superlatif et garçon d'esprit, quoique négociant-armateur et quoique chaud enthousiaste de mes chansons, assistait, il n'y a pas bien longtemps, à un festin quasi nuptial. Les convives, au nombre de vingt-cinq, appartenaient, pour la plupart, au commerce de deuxième classe. Il se trouvait aussi parmi eux trois peseurs jurés, un entre autres dont le nom m'échappe, et que j'appellerai Simon. Ce M. Simon est un de ces hommes faibles qui ont le travers de rougir de leur profession (tout en la défendant *unguibus et rostro*, si quelqu'un l'attaque), et qui se rengorgent en parlant de leur famille, ancienne et bonne, mais ruinée par la révolution.

Au dessert, on chanta à la ronde et mon ami dut, quand vint son tour, payer sa dette. On lui demanda une de mes chansons: elles étaient déjà connues de plusieurs convives. Comme on lui avait laissé la faculté du choix, mon ami, sans doute par une innocente malice, le fit tomber sur la pièce intitulée *Lou Pègou*. Les deux premiers couplets réjouirent fort les dîneurs, et furent accueillis, l'un après l'autre, par des bravos formidables. M. Simon osa seul protester de son blâme énergique contre ce joyeux *tutti* d'applaudissements. Il soutint que c'était mauvais genre de parler patois, et que le chanter était du dernier ignoble. Il trouva ma composition ordurière, canaille au suprême degré et souverainement indigne de l'honorable réunion. Mais comme mon détracteur était seul de son avis, on le laissa dire, et le chanteur se mit bravement en devoir d'entonner le troisième couplet. Dès le premier vers de ce terrible troisième couplet, M. Simon avait froncé le sourcil; pendant toute sa durée il ne fit que murmurer et trépigner; enfin quand il entendit :

Lou portafai guincho de l'uei,
Lou pesadou souarte l'estuei
E fa bouquelo en creidan : cin-çan-vuei !

notre peseur bondit sur sa chaise. Son indignation éclata en termes du dernier mépris et en imprécations

furieuses contre l'auteur de la chanson. Il parla même, *horresco referens!* de me dénoncer au procureur du roi pour faire punir mon audace sacrilège. J'avais, selon lui, outrageusement diffamé la respectable communauté des peseurs publics... Tout le monde riait de sa colère, et plus on riait, plus il s'exaspérait. Tous les autres convives demandaient à grands cris la fin de la chanson, et lui vociférait : Non ! non ! avec tant de violence que les éclats de sa voix couvraient presque toutes les autres clameurs. Je ne sais trop comment tout cela eût fini, si mon ami, qui est bon diable au fond et qui craignait pour l'irascible peseur une attaque d'apoplexie, n'avait eu pitié de sa colère. Non seulement il refusa de continuer le chant maudit, mais encore il entreprit de faire venir M. Simon à résipiscence à ce sujet, et il y parvint.

« M. Simon, lui dit-il avec douceur, pourquoi vous fâcher tout rouge d'un coup de fouet général qui ne peut vous atteindre vous individuellement ? Vous n'êtes pas floueur, vous ; c'est connu, que diable ! laissez donc passer cette plaisanterie, quelque mordante qu'elle vous paraisse, sinon vous donneriez à tous ces Messieurs une triste idée de votre savoir-vivre. Un galant homme, un homme de bonne maison, comme vous, se mettre en fureur pour une vétille pareille, pour un couplet de chanson ! Ah ! M. Simon ! vous n'y réfléchissez pas !

« Sous l'Empire, en 1810, poursuivit mon ami, les cordonniers de Marseille s'étaient réunis pour célébrer la Saint-Crépin. Au moment où ils entraient en corps dans l'église de Saint-Martin pour y entendre la grand'messe, l'organiste de cette paroisse, subitement et singulièrement inspiré, se prit à exécuter l'air :

Le Jour de Saint-Crépin,
Mon cousin,
Les cordonniers se frisent.

« En effet, ils étaient tous beaux comme des calices. La spirituelle fantaisie de l'organiste, loin de leur agréer, les rendit furieux. Le virtuose fut insulté et frappé ! il y eut scandale dans le lieu saint ! — Que

voulez-vous ? interrompt M. Simon : c'étaient des cordonniers !

« — Six mois plus tard, reprend mon ami, arrive la Saint-Yves, fête des robins. Toute la gent avocassière se rend cérémonieusement à la cathédrale pour y assister à la grand'messe d'usage. Mon maître organiste (il s'appelait Mathieu, je crois), en voyant arriver la corporation des hommes de palais, joue spontanément l'air de Camille :

Ami si tu fais bien, et si tu veux m'en croire,
Ne va pas, ne va pas à la Forêt-Noire !

« M. C***, avoué, l'un des assistants, se retourne avec vivacité du côté de l'orgue et dit assez haut à l'un de ses collègues : bon b..... ce musicien !... L***, il faut absolument l'inviter à dîner avec nous aujourd'hui !... — Vous avez raison, dit alors M. Simon à mon ami. M. C*** était un homme de bon sens et d'esprit qui savait vivre. Mais c'était un avocat ! les cordonniers n'étaient que des rustres, des imbéciles ! »

La leçon avait porté fruit. Depuis lors, M. Simon le peseur ne parle plus de me poursuivre correctionnellement. Il lui est même arrivé d'écouter le troisième couplet tout entier du *Pègou* sans frémir.

(*Note de* 1845.).

Esquicha l'agi. Ecraser sous la dent le grain de raisin. Au figuré, gobelotter.

Un leventi. Un beau, un merveilleux, un lion comme on dirait en français, aujourd'hui.

Un bachin est un Génois. Ils ont presque tous le prénom de Jean-Baptiste. Dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bachichin*, et par abréviation *Bachin.* De là ce nom de Bachin qui est devenu à Marseille une injure très grave, parce qu'il désigne un Génois, et que pour tout bon Marseillais un Génois est un peu moins qu'un chien.

L'aiguo es sumo. Les eaux sont basses. De l'Italien *scemare*, diminuer, décroître.

Foou l'endigò, etc. Encore une application du verbe universel *faire.* Lorsqu'un industriel de la jauge de *Blème* a fait son coup, il lui arrive de crier à quelqu'un de ses camarades : *ô Galoubé* ! *ô Saoupo* ! *ai fa lou*

souffre ! c'est-à-dire , j'ai dérobé cette marchandise ; je l'ai cachée ; elle est en sûreté.

Gavachou. Equivalent de *Pègou.*

Lou bras qué pissi. Provençalisme. Ellipse. *Qué* pour : avec lequel ou par lequel. On dit: *lou couteou qué coupi moun pein ; lei crosso qué marchi din ma chambro, l'eissado qué garachi* , etc. Quant à l'expression elle-même, *lou bras qué pissi* n'a rien d'ordurier. C'est tout bonnement le bras droit que *Blème* veut indiquer ici par une figure appropriée à son grossier langage ordinaire.

Chiqua l'arris. Les Mercures du plus bas étage mangent le riz ; c'est-à-dire ils vivent du produit de leur triste industrie , comme font les Mercures du grand monde. (Il y a partout de ces êtres-là. Les Grecs en avaient fourré jusque parmi leurs Dieux.) Mais ceux de la rue ont besoin de qualités physiques que *Blème* se plaint de ne point posséder,

Cala mei thys. Tendre mes filets. Le *thys* est un de ces mots, aujourd'hui fort rares, qui nous viennent directement de Phocée, et qui ont traversé vingt-cinq siècles et dix langues sans altération aucune.

Pinto-moffi est intraduisible. C'est l'un des termes les plus débraillés du vocabulaire des *Pègou.*

La Fontaine a mis en scène un *pinto-moffi* dans l'un de ses contes. On y voit un artiste en couleur qui, par excès de précaution conjugale, au moment de partir pour un voyage assez long, peint un âne sans bât sur le.... *moffi* de sa femme, et trouve, à son retour, le quadrupède bâté.

Mais nous sommes déjà bien loin du temps de La Fontaine, et les mœurs, depuis , ont fait de tels progrès, que ni le mot ni l'action ne peuvent plus se dire. L'épithète cynique ne peut plus servir aujourd'hui qu'au plus sale des truands Marseillais pour exprimer son mépris féroce.

Lei glori non plus *lei roustoun* ne peuvent trop jurer dans le discours de *Blème.*

Quècou. Diminutif Génois de *Francesco.* Dans leur haine sauvage contre les *Bachin* , les Marseillais de la vieille souche ont trouvé piquant de faire de ce prénom , très commun chez les Liguriens, le synonyme de voleur.

Septembre 1839.

LOU CHIN-NANA-POUN.

Rebou. C'est le nom d'un gargotier de la plage d'Arenc qui était fort en vogue chez les ouvriers, sous la Restauration. Les sablonniers et les pêcheurs y passaient tout leur temps qui n'était pas pris pour le travail, et même durant leur travail ils y faisaient plus d'une pause.

L'anrièto, L'ariette, la chanson.

Dé saouto-en-l'èr. Des gringalets. Tous les artistes amateurs ne peuvent qu'exciter la pitié du rude matelot *Troumbloun.* Aussi emploie-t-il toute sorte d'expressions dédaigneuses pour les qualifier.

Basseto. Agréable, charmante, délicieuse.

Lou Chin-nana-poun. Onomatopée. La musique militaire, dont les cuivres et la grosse-caisse sont la base.

Lei chichieou. Les oiseaux.

La fumèlo fa lou ga. A moins d'être une chanteuse de génie (chose beaucoup plus rare qu'on n'a l'air de le croire aujourd'hui qu'il suffit d'être *prima-donna* pour faire partout crier au miracle), toute femme chantant sera toujours un chat qui miaule, pour un enfant de la nature.

Lei miraou creba. La voix éraillée. Quand les enfants ont pris une cigale, ils lui grattent, sous le ventre, ce qu'ils appellent les miroirs, pour l'exciter à chanter, et dès que, nonobstant le frottement de ce tablier cuirassé, la cigale cesse de se faire entendre, ils disent qu'elle a *lei miraou creba.*

Dé tirassur dé coumodo. Pour nos hommes du petit peuple, la première de toutes les voix, la seule qu'ils estiment comme digne du mâle, c'est la basse. Chez eux, une voix de ce registre qui fait trembloter les notes les plus graves, imite jusqu'à un certain point le bruit d'un meuble lourd que l'on traînerait sur le sol d'un appartement. *Tirassa la coumodo* est donc le sublime du chant pour ces organisations fortes qui se sont appelées *nervi* parce qu'elles sont réellement tout nerfs.

Leis abiqué. Les petits habits. Les freluquets,

Berbi. Ce sont les dartres. Horrible sobriquet infligé,

l'on ne sait pourquoi, par les Marseillais à tous les paysans de leur banlieue.

Breffounié. Tempête affreuse. Ouragan.

Dé tiro-vin. Le trombonne, qui a un peu la forme du syphon à décanter le vin. Dans son *Paysan au théâtre*, Cheilan décrit cet instrument d'une manière très plaisante, en quelques mots.

Brando-biasso. Porte-besace. Gueux, fainéant. C'est encore une aménité du vieux marin à l'adresse des artistes musiciens qu'il considère comme tout-à-fait inutiles et partant souverainement méprisables. Il dira au besoin : *la mouar n'a pas fan dé tout aqueou sequgi !*

Lou tambourin dei grapaou. Le tonnerre.

Moun founfoni. Au figuré, ma symphonie, mon concert. Au propre, le *founfoni* est une mandoline, un instrument de musique à cordes, sans archet.

Ti n'a gagna dé bataio ! A preuve, la *Marseillaise*, mais la *Marseillaise* vraiment militaire, et non celle d'orchestre.

Octobre 1839.

LOU MIRORAMO

Lou Miroramo est le myriagramme, estropié par *Mioun*.

P***. *Babè*, est une femme très connue depuis 1818 au cours Saint-Louis et à la halle Delacroix. Elle a conservé, vingt années durant, de fort beaux yeux bleus, un port de reine, des dents de nacre, une jambe délicieuse, une taille ravissante, et il lui reste encore un pied mignon, une force de bœuf et une langue cruellement affilée.

Mioun. Trois ou quatre générations de *Mioun* fruitières se sont succédé au coin du Cours et de la Grand'-Rue, à côté de la fontaine des Méduses, qui vient de disparaître avec elles. La dernière de ces *Mioun* est morte depuis peu, à l'âge de soixante-quinze ans, aussi haineuse pour toute innovation que sa trisaïeule, qui avait complimenté Louis XIV au temps de Nioselles. La mère de *la Mioun* que nous avons connue,

causait un jour avec un de ses compères *lettrus*, vers l'époque du Directoire. Le compère cherchait à lui expliquer les dénominations des mois du calendrier républicain. *Mioun* interrompt vivement son interlocuteur, et lui indiquant d'un geste impudemment dédaigneux son... antérieur et son postérieur, elle lui dit avec cet accent qui n'appartient qu'aux poissardes : *Tè ! vaqui pluvioso é vaqui vantoso !*

La Tata. La maîtresse d'école qui, moyennant un sou par jour, garde et soigne tous les enfants qui lui sont confiés, filles et garçons, pêle-mêle, jusqu'à l'âge de sept ans inclusivement. Elle les nettoie de son mieux, et cherche à leur inculquer les premiers éléments de la lecture, comme elle sait. Les *Tata* s'en vont aussi : elles ont été remplacées par les salles d'asile en plusieurs endroits.

Santo-Croua. A Marseille, dans le vieil abécédaire des commençants, une croix précède les lettres majuscules de l'alphabet. De là le nom de Sainte-Croix donné à ce petit livret.

Lei Cacano sont les patriciennes de la halle. Il n'est pas de duchesse au monde qui ait plus d'orgueil dans l'âme, un pied plus délicat, et, relativement plus de recherche dans la mise, plus de luxe dans la toilette que telle *Cacano* des poissonneries Vieille et Charles Delacroix.

Verguo. Balance à un seul bassin et à Romaine, avec peson. C'est un ustensile de très grand rapport aux mains des *repetiero.*

Faire benoua. Frauder, tromper, tricher. Probablement quelque mari benoît, plus ridicule ou plus évidemment benoît, que tant d'autres, a donné lieu à ces dictons qui s'appliquent à toutes sortes de duperies, mais surtout aux infidélités conjugales.

Qu'a fa la lei a fa l'engambi. Qui a fait la loi a créé en même temps l'embarras, la chicane. Au propre, *engambi* signifie croc-en-jambe.

Lou gro grun. Ce qui est cossu, important, considérable. Allusion probable aux épaulettes à graines d'épinards. D'un autre côté, les haricots et autres légumes à cosses, quand ils ont de gros grains, sont les légumes par excellence, *soun doou gro grun.*

L'escrivan dé la fouen Marouno. De temps immémorial, l'écrivain public de la place Maronne, entre la rue des Fabres et celle de l'Etrieu, a été l'oracle de toutes les femmes de la halle.

Moussu Gay. Curé actuel de la paroisse Saint-Laurent, successeur de M. Bonafous, qui avait été quarante ans l'idole de ces vieux quartiers.

L'an quaranto. Dans une ville aussi vieille que Marseille, il est impossible de ne pas rencontrer une foule de vieilles persuasions, de vieux préjugés, fort peu rationnels sans doute, mais indestructibles. L'an quarante a sérieusement effrayé au moins trente mille âmes de notre population.

Janvier 1840.

A LA RISQUO !

A la risquo! Espèce d'interjection qui signifie : Au hasard ! à tout risque ! va tout !

Moun mourouné. Mon petit tas, mon petit magot.

Moussu Freissiné. M. Fraissinet, l'un des principaux banquiers de Marseille.

Lei piarre. Les espèces.

Leis acubié. Au propre, ce sont les trous pratiqués à la proue des navires pour y faire passer le câble. Au figuré, les yeux tout grands ouverts.

Riche marchan vo paoure poulaïé ! est un dicton fort usité parmi les joueurs ; il dit expressément d'une manière anecdotique : tout ou rien ! par allusion à un petit marchand de volailles qui tint bon un jour de veine, à la Vendôme, et devint riche d'un seul coup.

Un pegò. Un cordonnier. Encore une figure tirée de la poix.

Lei Matagò sont les esprits follets, les démons de la nuit.

La Logeo. La salle de la Bourse, à l'Hôtel-de-Ville.

Milor Barriquo eme Milor Oouffié. Deux riches négociants de Marseille, M. A*** et M. M***, ainsi surnommés l'un de son atelier de tonnellerie, l'autre de sa

fabrique de sparteries. Nous avons aussi Milord Prune et Milord Coton que *Gargamèlo* aurait encore pu rappeler.

Attrouva lou bouen Dieou endormi. Trouver l'occasion on ne peut plus belle. A la lettre : Trouver Dieu endormi et pouvoir tout se permettre impunément, tout, même ce que l'on n'oserait point, si Dieu veillait.

Bagatouni. Désignation populaire de nos vieux quartiers et surtout du quartier des Grands-Carmes, habité par un grand nombre de Génois. C'est de ces derniers, sans doute, que provient cette terminaison italienne.

Placeto. Petite place ou carrefour.

La Patincho ou *lou Saouto-Tur.* Le jeu du cheval fondu ou coupe-tête.

Là ! ti-vieou ! Jeu d'enfants qui a quelque analogie avec le cligne-musette. Je n'y ai point vu jouer ailleurs qu'à Marseille.

Lou Panié. Le quartier du Panier entre l'Hôtel-Dieu et la Butte des Moulins.

Soun Marca-noou, pieouɣeou bleɣi, varaio. Le Marché-neuf des Capucins, dont la corniche a croûlé avant même qu'on eût achevé de la poser. Depuis lors, il a été nécessaire d'étançonner tout l'édifice, pour en terminer la construction.

La muraio qué duou cencha, etc. Le mur de ceinture projeté pour l'octroi, qui doit englober tout le territoire de notre commune.

Sei chivaou gris é blanc. Allusion au brillant équipage de M. F*** qui va presque toujours à pied, lui, tandis qu'il fait conduire à la promenade ses voitures vides, attelées de magnifiques chevaux gris pommelés, pour les étaler à l'envieuse admiration du public.

Sounco. Contraction de *sé un coou,* si une fois. Lorsque.

Lou Fada. Le littoral de la mer, à droite du Prado, sur la plage. Ce quartier possédait deux ou trois anciennes guinguettes, qui existent encore, et qui étaient fréquentées par les ouvriers amis du lundi, bien avant l'établissement de la grande promenade, de la Rambla, de l'Alameda marseillaise.

Toumbo-bèlo ! Jeu d'enfants qui consiste à frapper sur les mains d'un camarade pour en faire tomber ce

qu'elles contiennent. D'après les lois de ce jeu, tout ce qui échappe des doigts est de bonne prise pour l'adversaire.

Uno chouno. Un plongeon.

Facho dé peguo. Enduites de poix. Encore le verbe universel *faire.*

Février 1840.

LOU PARISIEN.

La pas. La paix de 1814.

Tira en terro. Se retirer des affaires. Tirer la barque sur le rivage, comme cela se pratique à l'entrée de l'hiver, sur le littoral de la Méditerranée, depuis l'antiquité.

Prèguo-dieou. Espèce de sauterelle verte assez commune dans la banlieue de Marseille.

Bou dé barro. Enfant de la barre. La barre est l'arme du portefaix, son outil spécial.

Francïò. Qui parle d'habitude le français avec l'accent du Nord. Le *Francïò* est souverainement antipathique au Marseillais pur sang. Il n'y a guère que le Génois qui lui inspire une aversion plus grande, et après le Gavot, c'est encore le *Francïò* qui lui paraît le plus ridicule. A la vérité, le *Francïò* rend avec usure au Marseillais haine et dédain. Au reste, depuis 1832, les choses ont bien changé : les vieux Marseillais sont maintenant débordés par les *Francïò;* et ce mot n'a presque déjà plus cours, sauf dans quelques ruelles aux environs de l'Oratoire.

Lou buai ! équivaut au pouah ! français. *Lou buai* est donc le mal au cœur. Les Marseillais font, au besoin, des substantifs de tous les mots ; flèche de tout bois.

Lou calò. Diminutif de la calotte. Coiffure en feutre fort en usage parmi les hommes de peine. Les pêcheurs à la ligne s'en servent aussi pour enfermer leurs amorces.

Un arlèri. Extravagant qui est bien près de la folie complète.

Un cougourdié ! Être vain et présomptueux, bouffi et creux comme une courge, une citrouille.

Un perruquié! Pas plus à Marseille qu'ailleurs, ces pauvres perruquiers n'ont jamais obtenu grande considération. *Un perruquié*, au figuré, chez nous, est un sot, un fat, un individu sans consistance.

Piarrò. Saltimbanque. Sauteur. Coureur. Du Pierrot de la comédie italienne.

T'intarlò participe du freluquet, du muguet, du calicot, de l'écolier, du saute-ruisseau, auxquels il s'applique également bien. Mais c'est un terme de caresse ; il ne se prend point en mauvaise part.

La Muso. Que peut avoir de commun la Muse, cette gracieuse progéniture du dieu des beaux-arts, avec le métier très utile, sans doute, mais archiprosaïque des portefaix ? La Muse est cependant le nom par lequel ils désignent leur corporation. C'est aussi le bureau de leur syndicat ; et lorsque quelqu'un d'eux se repose en attendant son tour de travail, il fait *muso*. N'y aurait-il pas, dans ce singulier rapprochement, quelque amère épigramme contre l'inanité des préoccupations artistiques et littéraires ?

Tacheto. Très petites pointes à tête large et plate qui servent à ferrer les chaussures demi-fines, de pacotille.

Moussu Demoussian. C'était le premier et le plus ancien parfumeur de notre ville. Son magasin était situé rue Cannebière, 14, en face de la rue Saint-Ferréol. A la suite d'un litige qui a duré assez longtemps entre ses héritiers directs ou collatéraux, se proclamant tous à la fois ses seuls et uniques successeurs, l'un d'entre eux, ayant obtenu gain de cause, a fait inscrire sur son enseigne, au-dessous d'un soleil ardent, l'orgueilleuse devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar!*... M. Demoussian, parfumeur, *ancien magasin*, dont le nom était si répandu à Marseille, a dû mourir vers 1823.

Dé bedin dé bedò saouto oou clò. Clopin-clopant saute au trou : traduction littérale en français de cuisine. Termes dont se servent les enfants qui poussent dans un trou à terre des noyaux d'abricot avec le travers du doigt indicateur.

Croyançur. Fier comme un marchand de craie et de plâtre. *Croyançur* et *cougourdié* sont synonymes. Le premier de ces surnoms appartient aux habitants d'Allauch, et le second aux habitants d'Aix. Il y a beaucoup

de carrières de craie et de plâtre aux environs d'Allauch. On dit de quelqu'un qui fait l'important: *Es ana Araou: a carga dé croyo*. Le terroir d'Aix abonde en courges énormes.

Miè-fooudiou. Demi-femelle. Le tablier et le chapeau désignent figurément l'homme et la femme.

Foou qué Jané reste Jané ! C'est une solution (peut-être la seule non désastreuse) du terrible problème qui menace la société, et contre lequel elle viendra se briser tôt ou tard, si *Jané*, Gros-Jean, ne veut plus consentir à demeurer Gros-Jean.

Juillet 1840.

VIEIO GUERRO.

Passa dé libre. Lire des livres. Répéter plusieurs fois cette lecture du commencement à la fin. Les enfants et autres apprentis lecteurs qui épèlent, ne peuvent lire que dans un seul livre, leur syllabaire. Pour un homme de la force du patron *Machoferri*, c'est donc une marque de grande confiance aux lumières de son jeune neveu que de lui dire : *Tu, pichouné, qu'as passa tan dé libre !* Tu es savant ! tu peux lire les papiers publics : *lei papié !*

Sian loucha. Nous somme floués.

Machoferri. Les vieux marins de la République et de l'Empire étaient tout à la fois durs et âpres comme le mâchefer.

Adrou ! doit être une corruption du *haro !* des Normands. Il a la même signification et presque la même consonnance.

Lou Santus. Le moment suprême. Cette figure est tirée de la messe. Dans leur dialecte imagé, les Marseillais mêlent sans scrupule le sacré et le profane.

Lou Gran-Pilò. C'est Napoléon, dont les Anglais nous rendaient les restes, au moment même où ils cherchaient à nous duper par le traité du quinze juillet 1840. Certes, si jamais quelqu'un a mérité d'être appelé le Grand-Pilote, c'est à coup sûr l'Empereur, bien qu'en définitive

il n'ait pas pu conduire la barque à bon port. Mais qu'importent les revers ! Les vieux soldats, les anciens compagnons de l'homme du Destin, ne l'ont jamais jugé cet homme ; ils l'ont toujours adoré.

Sé n'an brusqua quaouquei bèto din Carri. Sous l'Empire, les Anglais venaient surprendre et brûler souvent des embarcations dans les petits ports de la côte. Ils faisaient tranquillement de l'eau aux fontaines du quai, à Cassis ; et plus d'une fois il leur est arrivé de capturer des navires de quelque importance jusque sous le canon de nos batteries. Mais *Machoferri* n'est pas homme à avouer ce fait humiliant pour son orgueil national. Il ne parle que de quelques *bèto*. C'est, après le *nèguochin*, la plus petite de toutes nos embarcations.

Aquelei farandouro ! Qui ne se souvient ou qui n'a entendu parler des fêtes populaires données aux Anglais par les Marseillais en 1814 et 1815 ? De l'engoûment de nos dames de tout âge et de toute condition pour ces bons alliés? Du frénétique enthousiasme de nos chevaliers du Lys ? La chronique scandaleuse s'est lassée à répéter les exploits amoureux *dei bloundin testié* dans une ville où, avant 1816, le type *flavus* était rare et où, depuis lors, il est devenu presque commun.

Pita l'amouro. Happer un bon morceau à la barbe d'autrui.

Juran. Le nom de géant, estropié.

Foou pa peri ! Il ne peut pas admettre l'alternative de vaincre ou de mourir, *Machoferri ;* il veut à toute force aller battre un entrechat à dix sur les pontons de Portsmouth, avec le tronçon de sa jambe amputée.

La testo din lou sa ! comme le Scapin de Molière, et tu seras réduite à merci.

Août 1840.

PACIENÇO

Lei sueio sont les fosses à fumier du boulevard des Dames. Malgré les réclamations les plus nombreuses et les mieux fondées, des dépôts considérables d'immondi-

ces et d'engrais restent encore aujourd'hui entassés dans ce lieu, et cela dure peut-être depuis le siége de Marseille par le Connétable de Bourbon. Singulier encens à laisser fumer pendant trois cent quinze ans sur la place même qui a été immortalisée par nos amazones du XVIe siècle.

L'Oousservanço. L'ancienne église de l'Observance, derrière l'hospice de la Charité, sur le bord de la mer, à l'anse de l'Ourse. Construite vers le milieu du siècle dernier, elle n'avait jamais été entièrement achevée, quant aux détails d'ornementation. Elle eût pu devenir la plus belle église de notre ville, sans la grande Révolution qui commença à la ruiner. Un M. Romieu, fabricant chapelier, l'acheta, disait-on, au prix de dix-neuf mille francs et la fit démolir en 1821. On prétendait, dans le temps, que les matériaux lui avaient rendu plus de cinquante mille écus.

Santo-Paoulo est la fameuse tour Sainte-Paule du siège de 1525. Il n'en reste plus que la base entre le boulevard des Dames et le boulevard du Belloy.

L'adoubadou. L'abattoir public contigu à l'antique porte de la Joliette. Les environs de cet abattoir, les ruines de l'Orbservance et de Sainte-Paule ainsi que les débris de plusieurs couvents en ruines, fort nombreux dans ces quartiers, sont occupés par des tanneries et par des ouvriers qui fabriquent les mottes de tan.

Ti lou mordries, ou *lou couparies, n'en serié pa pu lon*. C'est l'argument irrésistible de quiconque prêche la résignation.

Lou mous. Le vin non encore fermenté, le moût. Par extension, toute sorte de vin, et particulièrement tout gros vin, est du *mous ;* c'est aussi celui auquel donnent toujours la préférence nos rouges-trognes du ruisseau.

Lou Viei Palai. La rue de ce nom, où était situé anciennement le Palais-de-Justice, va de la place du Terras à la Plate-Forme et derrière les Grands-Carmes.

Lou Racati. Morceau de viande. Ce nom est probablement un corrompu du rogaton français. Au chemin de Belle-de-Mai, au bout de la rue Turenne, en face du cimetière, il existe encore une ancienne guinguette appelée *lou Racati*. Autrefois elle était très fréquentée par tous les ouvriers des quartiers Nord de Marseille.

Cette guinguette a beaucoup perdu de sa prospérité première.

Lou brigadeou. La bouillie de farine.

Ni coquo, ni moquo. Ni feu, ni lieu. La *coquo*, dans les ménages ruraux, est un corbillon en osier cloué sur la table de la cuisine et contenant le gobelet qui sert à toute la famille pour boire. La *moquo* est le roseau appendu au plancher et servant pour y accrocher le *calen*.

Lou pichoun Bavò. Lorsque le quartier Beauvau fut construit, vers la fin de l'ancien régime, sur les terrains de l'arsenal de marine, c'était le plus beau quartier de Marseille ; aujourd'hui encore il peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de mieux et de plus nouveau dans la ville basse. Depuis soixante ans, les femmes du peuple, par antiphrase, appellent Petit-Beauvau tout l'arrondissement des Grands-Carmes, le plus sale de nos immondes vieux quartiers.

La sisampo. Toute bise, tout vend froid.

Girenti. Lou casteou Girenti, château Gerin, était une maison de campagne en ruines qui existait encore en 1815 dans l'anse des Tamaris, à la Villette. On trouvait quelque chose du genre italien dans cette construction, et elle avait dû être établie sur un pied seigneurial. Dans mon enfance elle servait de refuge à beaucoup de pauvres familles génoises. Il n'en reste plus vestige depuis que le Lazaret a été agrandi en 1823.

Seis inoundacien. Allusion aux terribles inondations qui ont failli détruire Lyon dans les premiers jours de ce mois-ci.

Poutitè. Méchante drogue.

Novembre 1840.

FELIPO

Estrambò. Enthousiasme, bruit, vacarme.

T'a plu qu'aqueou roun ma pipo ! Un polisson, un décrotteur de quinze ou seize ans qui a une pipe avec un culot bien noir, est aux anges ; il se croit un homme et se rengorge en conséquence.

Uno fripo. Un festin. Au figuré, une bonne fortune, un avantage inespéré.

Chi. Diminutif de François.

Fran, Carambo, Raffeou é Pissarotto, noms et sobriquets burlesques des camarades intimes de Philippe.

La Balotto. Diminutif de *balo.* La fortune, le magot.

Lou bataioun. La bataille des enfants à coups de pierres. Une chose qui n'a point été remarquée, et qui en vaut pourtant la peine, c'est que, depuis la grande Révolution, toutes les fois qu'il y a eu en France quelque remue-ménage politique, il y a eu aussi recrudescence de fureur parmi les enfants pour ce jeu dangereux du bataillon. En 1814 et 1815, c'était un véritable délire. L'autorité dut intervenir et prendre des mesures sérieuses pour empêcher ces combats dont les grands garçons avaient fini par se mêler. Les enfants de l'Empire n'ont point encore oublié les *Turquins* et les *Maɣettes,* Guelfes et Gibelins au petit pied des écoles primaires de ce temps-là.

Mi fan dé votro. Me font des révérences, des courbettes. Par abréviation de la formule de salutation : votre serviteur.

L'api. L'habit, le frac.

La limaço. La chemise.

Uno mouaɣò pour les commères de la place aux Œufs, est une demoiselle jeune, jolie, élégante et dédaigneuse. Ce seul mot de *mouaɣò* comprend toutes ces idées.

Un nitar. Un enfant très adroit à toutes sortes de jeux.

Un globou. Un ballon gonflé.

Lei baoumo doou Gran Caire. Cavités naturelles et factices qui existaient encore, il y a quinze ou vingt ans, le long des falaises, de la pointe de la Major à celle du Lazaret, surtout à l'anse de l'Ourse, dite du Grand-Caire. Elles servaient la nuit de refuge à beaucoup de pauvres diables. Les hôtes de ces cavernes s'y faisaient des lits d'algue sèche assez convenables sous le rapport hygiénique, pendant la saison chaude; mais l'hiver, par les vents du mistral, la place ne devait pas être tenable. Aussi ces repaires ont-ils été abandonnés pour les chalands et les accons du port. Ces nouvelles tanières sont probablement moins saines ; mais elles sont

bien mieux abritées. Et les misérables dont le ventre est souvent creux, redoutent beaucoup plus le froid que l'ordure ou l'air vicié.

Passerouné. Terme de caresse. Petit passereau.

La battrai. Sous entendu : la générale. Battre la générale, trembler.

Cebeto! Particule explétive. Interjection qui donne de la vigueur à la phrase patoise et ne peut point avoir d'équivalent en français. Le mot signifie : petit oignon.

Lei clicleto en tarraio. Au front d'un régiment qui défile, on voit souvent une troupe de gamins précéder les tambours et accompagner les batteries des caisses du cliquetis de crécelles improvisées au moyen de tessons de poterie. Les gamins, dans notre ville, sont gamins peut-être plus que partout ailleurs.

Lei voualà. Les bulletins-nouvelles que les crieurs publics colportaient dans les rues sous l'Empire. Leur annonce finissait toujours par ce cri : Le voilà! le voilà! et le papier a conservé le nom de *voilà*.

Castagnié. Nom donné par les royalistes, en 1814 et 1815, à Bonaparte et à ses partisans, par allusion aux châtaignes que l'île de Corse produit en très grande quantité.

Lou glacé! Quel est l'homme né à Marseille et élevé démocratiquement, comme nous l'avons tous été nous autres âgés de trente à trente-cinq ans, qui ne se rappelle avec délices et l'eau à la bouche le *glacé dé Meste Alègre* ? Ce fameux *glacé*, d'un blanc douteux ou d'un rose pâle, que notre fournisseur bien aimé fabriquait en plein vent sur le cours Saint-Louis, à l'entrée de la Canebière, et qu'il nous servait dans de petits verres d'un sou et de deux liards ! *Fè un paou bada, Meste Alègre!...* Oh ! oui, il était bon ce *glacé!* bien meilleur encore que l'eau de réglisse bue au *garri* chez *Mioun* des *Méduses*.

Leis ar dé trioufle. Les guirlandes de verdure dont on avait décoré presque toutes les rues de Marseille, à la paix de 1814. Il y en avait une très grande quantité de fort bon goût. Mes plus vieux souvenirs m'en rappellent une entr'autres, de la place Janguin, où les *Cacano* de ce marché avaient marié le lierre et les œufs avec un pittoresque qui charmait mes yeux de sept ans.

Jita peirin ! Jetez, parrain ! C'est le cri des polissons qui suivent les voitures de baptême pour arracher quelques sous au parrain. Ce pauvre parrain ! Ses quêteurs importuns ne lui épargnent pas même les injures en cette occasion ! *Peirin couguou ! A la corno oou cuou ! A louga l'abi !* etc., etc.

Fa vira dé dous. Jouer à croix ou pile avec de gros sous. Nos *quècou* s'adonnent avec frénésie à ce jeu. Il est plus expéditif encore que la vendôme et que le baccara.

Lou Boumbu. C'est Louis XVIII qui était énorme, comme on sait. Un gros homme, un homme obèse, est un *boumbu*.

Vivo lé Roua ! Comme tous les pauvres du monde, comme les mendiants frères-lais, comme les poètes, les marchands d'oublies ont l'imagination à l'affût des circonstances, qu'ils exploitent dans leurs discours. En 1814, ils cherchaient à amorcer les chalands en criant : *Oubli à la roua ! Vivo lé roua ! Marsan d'oubli ! vivo Louï !...*

La rime n'est pas riche et le style en est vieux...

Eh bien ! cela faisait plaisir au bon peuple, et il *pitait*.

Babò. Diminutif d'Elisabeth.

Février 1841.

BOUENO-VOYO.

Lissandro. Alexandre.

A la chuchu. A la sourdine. En cachette.

Lei joio. Les prix des fêtes de village. *Lei darnié an pa lei joio.* Traduction libre du *tarde venientibus ossa*.

Ancra. Ancré. Solide. En fonds.

Manelas. Augmentatif de *maneou.* Adulateur, vil complaisant.

La castagno. L'indolence qui recherche le *far niente* italien.

Lei chicouroun ou *chicouloun* sont de petites gorgées.

Taio ! taio ! C'est-à-dire : marque ! marque une coche sur la taille, comme font les portefaix à chaque transport qu'ils effectuent.

Fusardié. Tireur de fusées. Pique-assiette qui vit aux dépens du tiers et du quart.

Su lou crestian. Quand la chaussure est usée au point d'être percée en dessous, on marche sur la peau, sur le chrétien.

Lou coupo-cuou. La carmagnole.

Gourrinò. Diminutif de *gourrin.* Libertin de bas-lieu. Vaurien. Mauvais sujet. Espiègle. Méchant.

Lei bouffo sont de vigoureux soufflets appliqués à un individu qui gonfle expressément ses joues pour recevoir les coups. Il existe à Marseille trois ou quatre pauvres malheureux qui font métier de se laisser asséner pour un sou une lourde *bouffo* sur chaque joue. L'on trouve aussi à Marseille un assez grand nombre de misérables qui achètent, moyennant un sou, le triste plaisir de frapper à tour de bras sur la face d'un crétin. On ne voit ces atrocités stupides que dans notre ville. C'est le passe-temps par excellence des crocheteurs désœuvrés. Ces barbares ne comprennent pas que des jeux pareils les placent bien au-dessous du bourreau ! Et pourtant, à l'occasion, ils ne manquent ni de cœur ni de bon sens.

Lei chichibèli sont des fragments de papier ou d'étoffe ou de bois que l'on accroche aux vêtements de quelqu'un. Les enfants et les mauvais plaisants suivent la personne ainsi désignée aux risées de la foule, et ils crient : *Oh ! lou chichibèli ! bèli ! bèli ! bèli !*

Lei santi-bèli sont les figurines en plâtre que vendent dans nos rues les Piémontais et les Lucquois, en criant : *Santi belli ! belli santi !*

Nouʒo-ti lei ribouleto. Fais un nœud à tes intestins puisque tu cours risque de ne plus manger ton soûl.

Ti nequerisse. Te dessèche. T'épuise.

Fa la paoumo. Etre à l'agonie. Quelques instants avant de mourir, et même quand ils souffrent du froid, les petits oiseaux se pelotonnent dans leurs plumes, et s'arrondissent comme une paume.

Portugalo. Autrefois la voirie était à la Joliette. La

porte de ce nom, qui était la principale entrée de la ville, s'appelait aussi *Portugalo*, de *Porta Gallica*, porte française. De là ce nom de *Portugalo* donné plus tard à tous les lieux de voirie indistinctement : l'Ourse, le Pharo, les Catalans et autres.

Juin 1841.

LOU TRAMBLAMEN

Mourou. Le Maure, le noir. Ce sobriquet, provenant du teint de celui à qui on veut l'appliquer, est fort répandu chez les manouvriers.

La matiero. La soude factice.

Clava. Au propre, se fermer la bouche à clef. Au figuré, jeter sa langue aux chiens, désespérer de deviner le mot d'une énigme.

La favo. Le guignon. Au propre, la fête du gâteau des rois.

Lou rouiaoume. Le gâteau des rois, *dei richas*, sur lequel l'ouvrier savonnier *Mourou* veut donner sa *mouardiduro*. Le bien-être, les jouissances matérielles que procure toujours la fortune.

Lou coumourun. Le comble de la mesure.

Coucha lou marlus. Donner la chasse au merlan. Au figuré, vivre misérable, tirer le diable par la queue.

Lou peze crèbo. Le poids crève. L'indignation ne peut plus être contenue ; elle éclate.

Lou Traou dei Masquo. Quartier rural près la Belle-de-Mai, qui a tiré son nom d'un égout placé même à l'intersection du chemin de ce hameau et du boulevard Mouren. Il me souvient que quand nous étions tout petits, le cœur nous battait fort en passant devant le Trou des Masques, surtout quand nous retournions du *bouiroun*, La pensée de *Misè Mandino la Tarasquo* ou de toute autre stryge, sa devancière, nous faisait frissonner de terreur.

N'a tira lei carto oou gran jué. Nous avons encore à Marseille beaucoup de vieilles nécromanciennes tireuses de cartes ; leurs exercices sont diversement tarifés. Le

petit jeu coûte un franc, mais le grand jeu ne se paie pas moins de cent sous, et dans les occasions suprêmes, tous ces grands enfants qui pullulent aux vieux quartiers de notre ville primitive, ne manquent jamais de recourir au grand jeu pour lire plus sûrement dans l'avenir.

Lacha lou grame ei cervouranto ! Lâchez de la ficelle aux cerfs-volants. Le vent est favorable : déployez-vous ! largue la grand'voile !

Sapur, Calobre, l'*Agacin, Nazou, Ratoun, Naveou, Mesiquo*. Sobriquets des savonniers, camarades de *Mourou*.

Lei braio à miraou. Les pantalons de travail, qui ont des pièces carrées aux genoux et aux fesses. L'étoffe de ces pièces est ordinairement plus fraîche, elle a une couleur plus foncée que celle du reste du vêtement ; et comme la couture forme une espèce de rebord qui semble encadrer la pièce, ces pantalons sont appelés *braio à miraou*, ainsi que l'homme qui les porte, et ce par une double métonymie qui a bien son côté pittoresque.

Zou ! saio-la ! A bord des navires, sur les quais, dans les fabriques et dans tout chantier, chaque fois que plusieurs hommes ont à réunir leurs efforts pour mouvoir ou soulever un fardeau quelconque, soit à l'aide de poulies, soit au moyen de leviers, il y a toujours parmi eux un conducteur qui, pour faire concorder tous les efforts, crie à des intervalles mesurés : *Zou ! saio-la !* c'est-à-dire : Sus ! tire ! force !

La cuecho. L'entreprise, par métaphore.

Ci-davan. Noble, de l'appellation des républicains, pendant la Révolution. *Ci-devant* était une qualification injurieuse alors ; mais les choses ont bien changé depuis, et quoiqu'il parle avec mépris des *ci-davan*, je suis bien sûr que *Mourou* ou tout au moins sa femme et sa sœur conservent au fond du cœur beaucoup de considération pour le privilège de la naissance.

Lou libre dé conte. Pour nos Marseillais illettrés (et ils sont encore fort nombreux), le livre de comptes, soit un cahier d'exercices sur les quatres règles de l'arithmétique, c'est le *monumentum ære perennius* d'Horace. Un père a fait de son fils le plus immense éloge dès qu'il a dit : *A fa soun libre dé conte !* Un livre de comptes calligraphié avec amour, bariolé d'encre de toutes

couleurs, relié ensuite en parchemin et marbré sur tranche, lui semble un diplôme d'immortalité.

Porcas dé disqui ! Les Provençaux, en général, blasphèment le nom de Dieu d'une manière horrible. Probablement quelqu'un d'eux, moins brutal ou moins osé que le commun de ses compatriotes, pour concilier le besoin de jurer avec le respect qui lui restait encore pour la Divinité, aura déguisé le nom de Dieu au moyen de la terminaison *isqui* ; et ce mode de jurer aura fini par acquérir une certaine vogue, même chez les blasphémateurs les moins timorés. Ce serait un peu l'histoire du Jarni-Dieu ! d'Henri IV, qui devint plus tard Jarni-Coton ! sur la remontrance de son confesseur, le Père Coton, jésuite.

Radassaire. Ouvrier qui nettoie avec un écouvillon les barriques d'huile.

Espaousso-salado. Maladroit qui n'est bon à rien qu'à secouer la salade.

Lei quatre façado. L'échafaud soit pour la décapitation, soit pour l'exposition. A Marseille, on élève cette horrible machine sur la place Saint-Louis ; de sorte qu'elle fait face au Cours, à la rue de Rome, à la rue Noailles et à la Canebière. Chez le peuple inventif ces quatre façades aux quatre points cardinaux ont servi, à désigner l'instrument du supplice.

Sié estordi. Soit tué.

Coquolein. Le bourreau qui fonctionnait à Marseille sous la Terreur, s'appelait *Coquelin*. Le nom de ce terrible officier ministériel est resté à tous ses successeurs.

Septembre 1841.

S'ÈRI TUR!

Sooucissò. Sobriquet du cousin de *Brouqueto*, le pilote lamaneur, héros de cette chanson. *Sooucisso* a déjà fait plusieurs voyages dans le Levant comme matelot. *Brouqueto*, allumette, n'a pas eu le même avantage.

Pingre. Maigre, chétif, sans considération.

Lei testo. Les maîtresses.

La cambeto. Le croc-en-jambe.

Oh ! dé mei bouteou ! Provençalisme. Exclamation qui ne s'emploie guère que pour exprimer les sensations de douleurs violentes. *Oh ! dé ma den ! oh ! dé ma testo !* Ici c'est l'extase du plaisir que cette locution veut rendre.

Leis escudé. Emplâtres résineux qui s'appliquent sur la poitrine et sur le bas-ventre. Ils sont ordinairement noirs et de forme ovale. Ici l'emploi de ce terme figuré était indispensable. Le mot propre eût été impossible.

Lei Braiasso. Les Turcs, et en général tous les Orientaux, qui portent de larges braies.

Lou vici. Ce nom de vice donné aux mauvais lieux et aux tripots par la populace elle-même, ne pouvait certainement pas être mieux choisi ni plus expressif.

Rousto. Volée de coups.

Chiqur. Mercure de bas étage.

A jabò. Gratuitement.

Mei brutici. Au propre et au figuré, mes ordures.

Lei charchèli sont les joyaux, les falbalas, les volants ; tout l'attirail, tout le clinquant d'une toilette féminine.

Dé sissolo. Des entrechats. De deux notes de musiques *si* et *sol*.

Cacarouchou. Mamelon de la toupie. Voilà un mot qui peut être articulé hardiment devant toutes les femmes, tandis que son équivalent français ne peut plus même être prononcé en public devant des hommes. Il en est ainsi de toute cette chanson, où, grâce à la bizarrerie énergique de la langue provençale, il a été possible, quoique très difficile, de rendre très brutalement le délire de la passion érotique chez une nature ardente et grossière, sans jamais employer un seul mot obscène.

Qué toun cabudeou si desfiele. Delille aurait dit : Que le fil de tes jours soit tranché, etc.

Vun dei sans Angi dé toun ciele. Le paradis de Mahomet, promis surtout aux hercules érotiques.

Escarpissur. Qui déchire, qui met en charpie.

Mèzou-mèzou. Couci-couci.

Lou vèzou. La perspective. Ces mots nous viennent des Génois.

Mamalou. Pour Osmanlis.
Canela. Synonyme de *Cacarouchou*.
Nigodèmus. Nigaud. Bénet.

Novembre 1861.

PICHOUN FAI

Un plò. Un billot de bois.
L'aisso. L'herminette des charpentiers.
Vooucansoun. C'est le nom d'un cabaretier de Rive-Neuve fort achalandé. Il est Grenoblois comme son homonyme, le célèbre mécanicien des automates.
Creida oou charroun. Crier à l'aide. Cette locution doit avoir été introduite dans notre patois par les rouliers et les postillons. Dès qu'il survient quelque accident à leur véhicule, ils n'ont rien de plus pressé que de réclamer le secours du charron le plus proche. De là sans doute le dicton.
La negresso. La dive bouteille.
Dessouto la croux fa tan d'esso. Les croix d'église en métal sont trop lourdes pour un enfant. Les petits clergeons qui les portent dans les cérémonies religieuses de peu d'apparat, sont d'ordinaire surchargés de leur fardeau. Quand la force trahit le zèle de ces faibles desservants, ils vacillent, ils serpentent en marchant. Ils décrivent des *S* tout comme un homme ivre.
Qu'unteis uou ! L'a d'uou. C'est faire de grands efforts pareils à ceux de la poule qui pond. On dit plaisamment de quelqu'un qui plie sous le faix : *Sembloun dé bocho seis uou*. Ceux du charpentier *Buou* étaient encore plus gros, puisqu'il les compare à des pots de fraises.
Moussu Guiaou. M. Guiaud, le médecin des fous, dont l'établissement est situé derrière la Vierge-de-la-Garde, sur le chemin du Roucas-Blanc. Les environs fourmillent de cabanons où les ouvriers vont par myriades passer le dimanche en famille.
Quan feri plan. Faire *plan* c'est se mettre d'accord avec une maîtresse. Faire agréer ses hommages et ses vœux, comme disaient les vaudevillistes de l'Empire.

Lou mentoun à crouseto. Le menton à fossette.

Un beou corché. Le crochet d'argent, pour les ciseaux, est la parure, le bijou indispensable à toute femme ou fille d'ouvrier qui a vingt francs à sa disposition.

Couiffon. Bonnet rond, sans barbes ni mentonnières. Il a remplacé la *Coquette,* ce gracieux échafaudage de tulles et de dentelles qui devait coiffer si délicieusement nos jeunes grand'mères.

La verso. La valse.

La memo merso. Le même acabit. La même trempe. *Merso* est le mot italien marchandise, *merce.*

Lou picacouano. Le purgatif l'ipécacuanha dont le nom est ainsi défiguré et ne pouvait manquer de l'être, par le vulgaire.

Uno arencado. Un hareng-saur.

Pichoun fai dé lun peso. Ce proverbe, d'un sens profond, comme tous les proverbes (non rimés), est fort répandu chez nos bonnes gens de la vieille roche plébéienne. Il est incroyable le nombre des maximes de sagesse connu de ce monde-là. Sur ce chapitre, le premier venu de nos *patroun Coouvin* pourrait en remontrer à Salomon et à Sancho-Pança.

Août 1862.

LEI VOUATURIN

Cura la coumodo et *douna un coou dé pè oou garda-raoubo* sont deux locutions synonymes qui signifient : mettre ses plus beaux habits.

Lisqué. Élégant. L'ouvrier *lisqué* est l'antipode du *nervi.* On aurait grand tort de confondre ces deux types qui n'ont absolument rien de commun.

Moussu Mas Counsoula. M. Consolat, maire de Marseille, qui signe Max. Consolat et qui peut-être tout aussi bien Maximilien que Maximin et que Max, est plaisamment appelé *Moussu Mas Counsoula* par ses administrés illettrés qui croient avoir raison de se plaindre de ses arrêtés.

T'an gasta toun trin. On t'a bouleversé ton ornière.

A proun papié soun estori. L'affiche des arrêtés municipaux relatifs aux voitures de place était d'une dimension énorme ; beaucoup plus longue que le placard colossal d'une représentation dramatique à bénéfice.

Marrèlo. Jeu d'enfants. Carré long sur lequel deux diagonales sont tirées de manière à former deux triangles unis au centre par la pointe de leur sommet. C'est l'échiquier des gamins.

Lei pessègui. Au figuré, par antiphrase, les ruades.

Galifou. Pipe orientale, pipe de calife. Par extension, tout brûle-gueule, même le *cachimbaou* plébéien. Avec cette différence que ce dernier mot s'emploie à la campagne et celui de *galifou* surtout à la ville.

La rebucitè. Le rebours. Ce mot nous vient des Génois. Il est pourtant du pur marseillais.

Lou ciele ti san preserve, et même *ti san dé Dieou preserve !* est un provençalisme où les particules explétives sont accumulées pour donner plus de force à la recommandation. Cette formule ne peut pas se traduire exactement en français.

Un mouflianti, un poca roba sont des termes empruntés aux patois italiens. Ils signifient : un piètre sire, un va-nu-pieds.

Lei quichié sont les sangsues du paisible bourgeois et de l'hospitalier artisan de Marseille. Ce sont des gens, depuis le père nourricier de votre fils, jusqu'au cousin issu de germain de la belle-sœur de votre fermier, qui hasardent constamment une sardine pour pêcher un thon, un œuf pour un bœuf. Ils s'abattent par nuées, comme des corbeaux, sur notre ville, à la foire Saint-Lazare et aux fêtes de la Noël. Le peuple ne les ménage guère dans ses lardons : mais il n'a point encore cherché à s'exonérer de cette lourde contribution indirecte. *Quichié* se traduit en français par : celui qui pressure.

Mascaro ! En sous-entendant un autre mot presque aussi noir et beaucoup plus sale. Cette ellipse cynique est le digne pendant de *pinto-moffi.* Ces deux injures font partie essentielle des aménités ordinaires de nos héros de carrefour.

La caguo-mangeo. La prison, où jusques au dix-neuvième siècle, le détenu a pourri dans une oisiveté funeste, sans jamais pouvoir faire autre chose que satis-

faire ses besoins naturels. La poésie brutale du bas peuple sait trouver des mots qui sont expressifs et durent au souvenir.

Lei ramasso. Les filles publiques.

Lei prince dé la chasso. Les voituriers de place peuvent se qualifier princes du fouet. Ils ont mené le public bon train durant assez longtemps pour avoir mérité ce surnom. *La chasso* est la corde fine et serrée, la petite ficelle que les voituriers attachent au bout du fouet et qui le fait claquer.

Saoutenbarquo. Saltimbanques. Banquistes.

Su lei pouen doou terradou. Jusqu'à ces derniers temps tous les ponts de notre territoire sur Jarret, sur l'Huveaune et sur le ruisseau des Aygalades ont été d'affreux casse-cous; plusieurs le sont encore. Aussi ne se passait-il pas semaine sans accident grave sur ces passages étroits et ardus comme le chemin du Paradis. Il y a deux ans, M. R***, l'un de nos principaux négociants, a été précipité avec sa voiture du pont de Saint-Giniez. Il s'en est tiré sain et sauf; mais sa jeune domestique y a péri, et le sinistre a fait sensation. Aussi comme le nombre des équipages s'accroît chaque jour, on commence à reconstruire ces ponts.

Septembre 1842.

LOU BOUES DÉ CUGEO.

Dans l'ancien régime et sous la république, le bois de Cuges, sur la route de Marseille à Toulon, était pour le moins autant fréquenté de voleurs et autant redouté des voyageurs que la fameuse forêt de Bondy, aux environs de Paris. On dit proverbialement d'un lieu dangereux, d'un coupe-gorge : *Es un boues dé Cugeo.* La rue Latour, sur la place Royale, a été appelée le Bois de Cuges, par les Marseillais, parce que durant de longues années, et surtout à l'époque où florissait *lou Pounchu,* on n'a pu la traverser le soir, et que maintenant encore on ne peut y pénétrer la nuit sans être arrêté par les femmes sans nom. Le Palais de

Justice est aussi un Bois de Cuges, le coupe-gorge sans comparaison, pour notre caustique populace.

Gouapou, gros bonnet, homme huppé.

Ana oou viagi, sauter le pas, risquer le paquet.

Ro, le prenom Roch. *Lu,* Luc.

Moun fatou. Mon fait, mon affaire, peut-être aussi mon destin, selon que le mot est corrompu du *factum* ou du *fatum* des Latins.

Uno rodo dé darrié. Une pièce de cent sous, les autres pièces d'argent sont les petites roues.

Seras fraire. Dans les fêtes de village, aux jeux d'adresse ou de combinaison, dès que l'un des concurrents a rempli les premières conditions du programme, il est reconnu *fraire ;* il a l'espoir d'obtenir le prix pourvu que dans l'épreuve définitive, en se *desfrairan* avec tous ses compétiteurs déjà reconnus frères comme lui, l'adresse et la chance ne lui fassent point défaut.

Gavanço. Equivalent de Gargantua.

Abroué. Haie vive, buisson.

T'arribo d'à proué. Vient t'attaquer en face, par la proue.

Lou sagattes. Tu le frappes, tu le perces. Probablement du latin *sagitta.*

Uno rageado dé boudin. Un saignement de nez.

Gagnoun la crous dé merite, etc. Ce couplet, ainsi que le dernier, paraîtront plus qu'exagérés à ceux qui ne réfléchissent pas que tout plaideur a vingt-quatre heures pour maudire ses juges. Mon industriel les maudit à sa manière. En pareille occurrence, les gens du beau monde peuvent être plus sobres d'imprécations barbares, mais ils n'en sont pas beaucoup plus débonnaires pour cela, et ils gardent rancune, tandis que Roch est essentiellement oublieux ; sa colère n'est qu'un *fué dé lenguo.*

Novembre 1842.

LEI MEDECIN

Petadou. Bâton de sureau dont les enfants extraient la moelle, et dont ils se servent pour lancer des boulettes d'étoupe. Ils placent une de ces boulettes de chaque

côté du *petadou*, aux deux orifices, puis au moyen d'une baguette qu'ils introduisent de force dans le canon et qu'ils appuient vivement contre la poitrine, ils chassent la boulette qui fait partir celle du côté opposé, avec un certain bruit. L'os tibia a quelque analogie avec le *petadou*.

Cantoun Catalan. Rendent un son pareil à celui d'une cloche, d'un plat, d'un vase fêlés. Les Marseillais ont probablement tiré cette métaphore du chant nazillard et fêlé des pêcheurs catalans.

Sieou pa blan. Je suis dans de sales draps, je cours un grand danger.

Bazaruto. Commère bavarde et tatillonne.

Courre oou cirurgien. Notre bon peuple ne fait aucune distinction entre le chirurgien et le médecin. Depuis les grandes guerres de l'Empire, le nom de chirurgien avait laissé plus d'impression dans l'esprit des masses. C'est pourquoi on dit plutôt un chirurgien qu'un médecin.

L'ourrour. Le délire de la fièvre. Corruption du mot erreur.

Talamen l'ai lou ti. Avoir le *tic* contre quelqu'un, c'est l'avoir en grippe.

Sounco vies broussa toun pessin. C'est un fort mauvais signe, au dire des bonnes femmes, lorsque au début d'une maladie aiguë, et surtout pendant le malaise plein d'angoisses qui précède les violents accès de goutte et de rhumatisme, l'urine se trouble et qu'elle prend l'odeur de la violette et du jasmin. *Qu pisso clar, fa la figuo oou mègi*, disent encore les *Barbabou* du *Casteou Joli*.

Fèli é Catin. Félix et Catherine.

Davant darnié dessu la crous. Comme saint André, sens devant derrière sur la croix. Métaphore pour indiquer une position très fâcheuse.

Lei goutto. En parlant de cette terrible affection, les Provençaux illettrés ne se servent jamais de son nom qu'au pluriel. Ils croient que le mal provient de l'épanchement de quelques gouttes d'une humeur corrosive dans les articulations endolories.

Lei coou d'arno. Les piqûres du ver, de la teigne. Au figuré, le levain des galanteries de jeunesse, qui

reste latent de nombreuses années dans le corps, et le rend ensuite vermoulu lorsque arrive le déclin de l'âge mûr.

Leis usso. Faire les *usso* à quelqu'un, c'est le regarder de travers, *torvis oculis.*

La man dé Dieou. On ne saurait trouver en français d'image aussi heureuse pour qualifier un remède tout puissant, une panacée infaillible ; et ce nom appliqué à une combinaison formidable des poisons les plus actifs, devient singulièrement ironique.

Un plé qué degun soou liegi. Les ordonnances de médecins sont ordinairement illisibles, même pour un lecteur expert ; à plus forte raison pour nos gens de métier qui ont toutes les peines du monde à déchiffrer les lettres moulées.

Mi rebouquo lei botto. Elle me recrépit les deux jambes.

Balotto. Boulettes et pilules sont toujours des *balotto,* en provençal.

Ben saouda. Bien soudé, bien étamé par toutes les préparations métalliques qu'on lui a fait avaler.

Taia, luzen, qué fasié gaou. Qui faisait plaisir à voir, tellement il était bien ciselé et reluisant. Il est de fait qu'on ne peut se défendre d'une sensation bizarre, qui ne manque cependant pas d'une espèce d'attrait, lorsqu'on examine d'un œil curieux ces terribles instruments d'acier aux étalages de nos couteliers en renom. Beaucoup de personnes avouent avoir éprouvé cette sensation.

Qué coutoun. Qui *calent,* qui assujettissent les dossiers du lit, comme on cale les roues d'une charrette.

La gatouniero. Trou pour les chats.

Brulavo en mi gielan. Cela est tout à fait exact. On dirait du fer de l'opérateur que c'est tout à la fois une langue de feu et une lame de glace qui vous traverse les fibres.

*Moussu San R***.* C'est le nom d'un médecin de notre ville qui vient de mourir bien vieux, après avoir été presqu'un demi-siècle l'Esculape vénéré de nos vieux quartiers.

Un Su-Omo. Corruption de l'*Ecce Homo* de la Passion.

Douei bletto dé fenou. Deux baguettes de fenouil sont bien peu solides.

Leis assèdi sont les consultations entre gens de l'art. Du latin *accedit*.

Eri dessu meis uou. J'étais sur ma couvée, à mon aise, au niveau de mes petites affaires.

Lou malan. La crise, les mauvais jours, la maladie. Du *malanno* italien.

Mete-ti leou d'à plan. Mets-toi vite à plat de lit.

Avril 1868.

L'OOUTROUA

Pechié. Pot en terre à contenir du vin. Pichet.

Bregadié. D'octroi.

Grampin. Crochet, grappin d'abordage. Au figuré, jeter le grappin sur quelqu'un ou quelque chose, c'est s'en emparer de vive force.

A cabrimè su la demito. A califourchon sur la limite qui confronte les boulevards... A Marseille plus peut-être qu'en aucune autre grande ville, la contrebande sur les liquides est immense. Ce qui fait surtout que chez nous la fraude a pris des dimensions fabuleuses, c'est que la ville n'ayant point de mur de ceinture, l'octroi est obligé de faire garder un espace de douze kilomètres au moins de circonférence, par des préposés échelonnés çà et là. Presque tous nos guinguettiers, contrebandiers enragés, ont profité de ce vice de situation pour déjouer avec plus de facilité la surveillance de l'Administration. Ils ont tous placé leurs établissements soit à cheval sur la limite de l'octroi, soit à de très-petites distances en dedans comme en dehors de la ligne. De cette manière, la contrebande est on ne peut plus aisée. Et dans une position pareille, à moins d'être un saint de bois, tout marchand de vins doit être fraudeur incorrigible.

Gabian. Au propre goëland, oiseau aquatique. Au figuré, terme de mépris par lequel les Marseillais désignent les préposés de l'octroi.

Morbin. Dépit violent, accès de colère qui peut aller jusqu'à la frénésie. Du *morbus* latin.

Agachoun. Poste de chasseur à l'affût pour attendre le gibier au passage. La guinguette de Gaspard était pour lui un excellent *agachoun* puisqu'à son dire il y aurait pu débiter toute l'eau de la mer, si cette eau avait été du vin.

Lei mouissoun. Les moucherons du vin nouveau. Au figuré, les buveurs.

Li devessavo lei doubluro, etc. Celui qui en est arrivé à son dernier sou, retourne parfois la doublure de ses goussets pour s'assurer qu'il n'y a point oublié de menue monnaie. Ainsi faisaient toujours les clients de Gaspard, tant ils étaient contents du vin de leur hôte : *bouen, pa chier é grosso mesuro.*

Eme dé tèlo enquitranado. Ce moyen de fraude a été pratiqué par un brave homme, fort connu à Marseille. Quand la mèche a été éventée, le fraudeur était déjà fort riche.

Embu. Grand entonnoir en bois, cylindrique et plat en dessous. On s'en sert pour remplir les grandes futailles.

L'Embulan. Garde de l'ambulance. C'est la patrouille grise de l'octroi. *L'Embulan* est le gendarme, le mouchard, le sbire, l'argousin, la bête noire de tous nos cabaretiers à califourchon.

Tavanegeavo dessu l'embruni. Papillonnait en bourdonnant, sur la brune.

Mi choourio. Me choie, me caresse, me cajole. Dans un autre sens, m'épie, me guette.

Gatamiaoulo. Chatte mite. Fin matois.

Miato. Ivresse.

Esclata. Faire effraction. Faire voler les portes en éclats.

Lei sorda dé la soundo. Les préposés de l'octroi se servent d'une sonde en fer très-longue et très-aiguë pour fouiller les chargements de certaines charrettes, tels que charbons, terres, pierres, chaux, etc.

Bouregeo. Bouillie de farine. Ce terme est surtout employé par les campagnards. Les citadins se servent du mot *brigadeou.*

Reviscouria. Ragaillardir.

Chiqué. Doigt de vin pur.

S'estigne. S'éteint, se meurt d'inanition.

Papafar. Galimatias. Pancarte, loi, placard, édit, affiche, arrêté impopulaire.

Chiquo-estrasso. Au propre, jongleur qui avale de l'étoupe. Au figuré, terme de mépris qui sert à caractériser tout charlatan, même le bureaucrate.

Es pan benezi dé tua un gardi. Nos artisans et nos industriels du petit commerce peuvent être brutaux quelquefois ; mais, loin d'être cruels, ils sont en général, doués d'un cœur excellent. Cependant il semble que pour eux ce soit une action méritoire que d'éreinter un garde d'octroi, un préposé des douanes, un agent de police et un gendarme. Tous les enfants de la nature confondent facilement la licence avec la liberté, et tout ce qui leur représente des idées de gêne et de compression, les effarouche et les exaspère. On aura beaucoup à faire pour corriger chez eux cette manière de voir affreusement injuste, mais instinctive... Peut-être les tribunaux ne tiennent-ils pas assez compte de ces erreurs populaires et de ces préjugés sucés avec le lait, lorsqu'ils sévissent avec tant de rigueur contre les braconniers accusés de rébellion par la gendarmerie... Il est bien de punir, mais on l'a dit avec beaucoup de raison depuis que nos mœurs se sont adoucies et nos lois humanisées : il serait encore mieux de prévenir les délits, en éclairant les masses.

Champeira. Au propre, poursuivre à travers champs. Au figuré, réclamer avec instance.

Octobre 1847.

A MOUSSU JOOUSSEMIN

Ces vers ont été lus à Jasmin, d'Agen, le 10 février 1848, à la suite d'un dîner que nous lui avons donné chez Roux, restaurateur, rue Thubaneau, douze de mes camarades et moi. Depuis cette soirée, Jasmin a souvent répété que nulle part à Marseille, il n'avait été mieux traité sous le double rapport du confortable gastrono-

mique et de l'appréciation littéraire. En effet, le dîner était délicieux, et les convives étaient la plupart amateurs d'élite en littérature.

Au dessert, Jasmin me pria de chanter. Avant de lui rien donner du mien, je lui débitai son poëme : ***Lous Dus Frays Bessous*** que j'avais appris par cœur depuis peu. Pendant ce récit, Jasmin ne tenait pas sur sa chaise, tant il semblait vivement ému. Quand j'eus fini, il vint m'embrasser avec transport à plusieurs reprises, et me dit : « Oh ! Monsieur ! je n'avais jamais bien senti que j'étais un grand poète : je viens de le comprendre en vous entendant ! »

Lettru est plus qu'un lettré. C'est un docte, un homme considéré pour son vaste savoir.

Marrias. Synonyme exact de truand.

Lei baceou. Les battoirs. Les larges mains du ***quècou***.

Loouvisso. Mansarde.

Lei grans ome d'esprè. Les faux grands hommes. Les grands hommes pour rire. Cette traduction à peu près littérale ne peut pourtant pas bien rendre l'ironie de la qualification provençale.

Draioou. Petit sentier. Contraction du diminutif italien ***stradieciuolo*** ; c'est possible.

Minable vo sapa. Déguenillé ou cossu.

Faire gaou. Faire joie. Il est malheureux que le français n'ait pas d'équivalent à ce provençalisme.

Février 1848.

TACHETO

Tacheto. Petite pointe. Sobriquet de mon ***Rasclaire***.

Lou péis dei mino. La Californie, dont les merveilles, habilement exploitées par la presse anglo-américaine, sont venues tout-à-coup donner, dans l'ancien monde, un essor prodigieux à l'imagination des masses besogneuses. Depuis juillet 1848, la quatrième page de tous nos journaux français est presque exclusivement envahie par une foule d'annonces et de prospectus, tous relatifs à des Sociétés d'exploitation des mines d'or de la rivière

El Sacramento. L'émigration européenne est immense. Les espérances sont fabuleuses.

Leis indès. Les trépieds sur lesquels on pose la marmite, la casserole ou la poële, lorsqu'on veut cuire au bois, sur nos potagers.

Qué m'a foutu dé poletiquo, etc. Jusqu'en 1848, la classe bohémienne de notre population ne s'était jamais occupée ni directement, ni indirectement de politique. (Le pauvre a-t-il une patrie ?) Mais il paraît que le suffrage universel est venu modifier même le moral granitique de ces gens-là. Il n'est point rare à présent, d'entendre les *Blème*, les *Nicou*, les *Tebelein* et les *Tacheto* discourir avec quelque bon sens de la chose publique. Ces nouveaux *citoyens* se plaignent surtout amèrement de la violation des promesses qui leur avaient été prodiguées aux jours de la grande effusion, en mars et avril 1848.

Mandrouno. Comme les mots changent d'acception avec le temps! Celui-ci, matrone, qui était donné chez les Romains, à leurs dignes mères de famille, à leurs Véturie et à leurs Cornélie, est aujourd'hui chez les Marseillais une expression d'affreux mépris. *Uno mandrouno* est littéralement une pourvoyeuse de mauvais lieux du plus bas étage.

Peleganto. Mince lambeau de chair adhérent à un fragment de peau presque desséchée.

Descaladaire. C'est ainsi que la population vraiment marseillaise, celle pur sang, dénomme les héros de Juillet et de Février ainsi que tous les révolutionnaires exubérants. En général, ces grossiers apôtres de l'avenir sont loin d'être en odeur de sainteté auprès de notre classe quasi moyenne (celle des ouvriers rangés qui aspirent à devenir artisans.) Quant aux classes bourgeoise et supérieure, c'est bien pis !

Per lou canaou é per l'agazo. Depuis plus de douze ans, toute la surface du sol de Marseille a été souvent bouleversée et elle l'est encore aujourd'hui, par les tranchées, du gaz et du canal. Ces travaux n'ont pas toujours été exécutés avec assez de soin et de précaution pour ne pas compromettre quelquefois la sécurité des passants ; et rarement du moins ont-ils été poussés avec assez d'activité pour ne pas entraver trop longtemps la circulation. *Tacheto* y a pris garde.

Adieou lou mestié dé rasclaire ! Il y a quelques années, M. Marius Massot, alors premier adjoint de la mairie, fit publier et afficher un arrêté qui prohibait sévèrement l'industrie des *Rasclaire*, par la raison que leur crochet, en déchaussant les pavés des ruisseaux et rigoles, exposait nos rues à être ravinées par les pluies torrentielles de l'équinoxe. Assurément l'arrêté de M. Massot était fondé et judicieux ; mais les gagne-petit auxquels cette mesure rigoureuse enlevait leur pauvre morceau de pain noir, ne pouvaient pas s'y résigner sans murmures et sans imprécations. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Grananué. Petit lézard gris. C'est le sobriquet du grand camarade de *Tacheto*.

I ! lei couliquo. Au diable la colique ! la peur ! cet I ! est un provençalisme très expressif et très pittoresque qui n'a point d'équivalent en français.

Lou Pèrrou ! lou Missipipi ! Tacheto pas plus que son entourage, n'a encore retenu le nom de la Californie, et il ne le prononce pas, mais plusieurs fois, et depuis longtemps, il a entendu des mousses et des novices au long-cours, enfants de sa connaissance, parler du Pérou et du Mississipi comme de contrées fabuleuses où les montagnes sont toutes d'or. Aussi, à propos du nouvel Eldorado, tous ces noms-là doivent-ils revenir en mémoire à l'enthousiasme du pauvre *Rasclaire*.

Selon la libertè. Dans ce couplet, *Tacheto* paraphrase à sa manière la fameuse légende : Liberté, Egalité, Fraternité, ressuscitée en Février, qui ne sera jamais, hélas ! qu'une légende !

Lou jou dei barricado. Le 22 juin 1848. Cette journée déplorable qui vit reparaître à Marseille l'insurrection armée et les barricades oubliées depuis Nioselles, a semblé être le sanglant prologue des terribles journées de Juin, à Paris.

Lou gran pouaire. L'Océan, qui est, sans contredit, un immense seau d'eau.

Pampaieto. Paillette d'or.

Gurdus. Mot d'argot provençal. Corruption de *gour* qui signifie grand trou, grande excavation naturelle ou factice, remplie d'eau.

Cascareleto. Cabriole.

Fa l'aoubre dré. Marcher sur les mains.

L'or dé Luquo. Le similor. Le chrysocale. Il est probable que cette expression nous vient de la monnaie de Lucques. Sans doute l'or monnayé de ce duché n'est pas d'un titre meilleur que l'argent de ses écus ; ceux-ci sont refusés partout à l'étranger. Les Marseillais ne veulent point en entendre parler.

La Sambuquo est un bois traversé par la route départementale entre Saint-Zacharie et Saint-Maximin, tout près de la Sainte-Baume. Ce bois est fameux par le brigandage qui s'y pratiquait sur une vaste échelle, ainsi qu'à l'Estérel, au bois de Cuges et aux Taillades, au temps de Gaspard de Besse. C'est aussi dans ces parages que la mauvaise queue des fuyards du Directoire a laissé des traces sanglantes de son passage, à l'époque où le *Nadi*, de sinistre mémoire, les *Pierre Mouton* et les *Choua-doou-Vala* infestaient toutes nos grandes routes depuis les gorges de la Bourdonnière jusqu'au pont du Var.

Ai fa vu. Quoique l'irréligion commence à gagner la populace de nos grandes villes méridionales, les lazzaroni de notre port n'en ont pas moins conservé une certaine foi en la protection de la Sainte-Vierge. Il n'y a rien que de très naturel à voir *Tacheto*, à la veille d'un long voyage sur mer, aller faire un *vu* à la Bonne-Mère. Ce vœu lui sert d'égide ; il a fait *vu*, il ne craint plus aucun danger. *La Viargi lou preservara.*

Ma nèço li dira lou ver. Ordinairement ce *ver* est une pièce de douze à vingt alexandrins qui sort de l'échoppe d'un écrivain public ou du cerveau de quelque congréganiste en train de faire ses humanités au Petit-Séminaire. On fait apprendre le chef-d'œuvre par cœur à quelque jeune fille de cinq ou six ans ; puis, quand la procession de la Sainte-Vierge passe, ou bien lorsque la famille va faire ses dévotions à la chapelle de la Garde, on hisse l'enfant sur une table, et là, il récite sa leçon en levant alternativement chacun de ses bras avec une précision toute mécanique. *Les Cacano* sont aux anges, quand elles peuvent faire dire le *ver* à quelqu'une de leurs petites filles. Un jour, Catin R***, dont il a été question quelque part dans mes chansons, et à qui l'on avait beaucoup vanté ma *Muse*, vint me demander un

ver pour sa filleule. Elle croyait me faire un certain honneur, et elle m'appela *maou gracieou*, parce que tout en riant de bien bon cœur de sa demande, je refusai obstinément d'y acquiescer.

Foou basti la catedralo. Quand ce ne serait que pour voir son navire d'or suspendu sous le dôme de la nouvelle cathédrale, *Tacheto*, à son retour, est bien capable de faire bâtir à ses propres frais cette fameuse église dont la construction préoccupe si vivement aujourd'hui toutes les sacristies de notre ville.

Un uei soutieou. Un œil sournois. Un œil d'envie.

Gran soci eme lou Mèro. L'ami intime, l'inséparable du Maire.

Gênes. Juillet 1880.

JAN-TREPASSO

Jan-trepasso signifie Jean qui dépasse tous les autres. Jean le *nec plus ultra*. Ce conte est un ressouvenir de nos causeries d'enfant, dans lesquelles par de splendides nuits d'été, à la campagne, donnant l'essor à notre imaginative de dix ou douze ans, nous faisions assaut d'exagérations phénoménales avec les petits paysans du voisinage.

Lou patu. Sobriquet. Synonyme de lourdaud.

Espelé et *Cougourdo.* Autres surnoms.

Bastidan. Paysans de la campagne. Il existe une différence morale assez notable entre les paysans campagnards et les paysans villageois. Ceux-ci sont plus vaniteux et ceux-là beaucoup plus goguenards et souvent aussi plus madrés. Les *Gaspard-l'avisé* pullulent parmi les paysans *bastidan.*

Lou blé. Au propre, la mèche. Au figuré, la langue.

Lou siblé. La parole.

Coumo trei ga borni blaguavoun. Locution proverbiale qui s'applique aux grands parleurs. Quand les chats, la nuit, commencent leur infernal concert, ils ne peuvent plus finir.

D'affuscacien allumavoun. Ils flamboyaient, tant ils étaient animés dans la conversation.

Loufielé. Le frein de la langue, que les sages-femmes coupent aux nouveau-nés. On dit familièrement d'un babillard que la femme qui lui a coupé le filet a bien gagné ses cinq sous. C'est le taux de l'opération.

Un pantai. Une pensée. Un songe.

La cano. Mesure ancienne, valait deux mètres.

La chouïo. La tranche ou la côtelette de mouton grillée.

Lei pachichoï sont les desserts des quatre mendiants : figues, noix, amandes, raisins secs.

Lei bouffin. Les grosses bouchées.

Lou radié. Le dernier. Les Provençaux tout à fait incultes disent assez communément *darnié* pour derrière, *darrié* ou *radié* pour dernier.

L'escoumesso. La gageure. Du *scommettere* des Italiens. On ne se sert plus guère de ce terme qu'au village.

Toucan lou pichoun dé. L'enlacement du petit doigt a été jusqu'à ce jour, dans nos contrées, l'engagement sacré, le sceau inviolable de tout pacte, pour les enfants et pour les hommes de la nature.

Tignasso. Chevelure abondamment fournie et très mal peignée.

La gatado est le travail du paysan, fait en dehors de la journée, aux heures perdues. Par extension, la tâche.

La petado. Au propre, le crottin du cheval, du mulet et de l'âne, et même de tout pachyderme. Au figuré et dans la bouche de *Cougourdo,* il s'emploie pour sortie, bordée, discours, apostrophe.

Din l'estoupo. Dans le pétrin. Dans l'embarras, comme un chat dans l'étoupe.

Chamavo. Il demandait, il implorait par signes. Aux jeux de cartes à quatre, *chama* c'est indiquer ; jeter une couleur pour en avoir une autre de son partenaire. De l'italien *chiamare.*

Qu'un animaou pelous ! Pour dire : quel homme terrible ! C'est une métaphore rustique qui ne peut jamais être prise en mauvaise part, bien qu'elle soit singulièrement brutale. Dans la position et dans la bouche de *Mar Espelé,* cette apostrophe est un compliment flatteur pour *Cougourdo.*

Enregua la sieouno. Mettre en ligne sa pensée.

S'eici l'ooura la vido. Si je pourrai trouver de quoi vivre ; si ce que j'ai à dire en vaudra la peine.

Dé caissetin ; noun, mies ; dé sa dé fino tèlo. Parce que la toile occupant moins d'espace que le bois, c'est autant de place ménagée en sus pour y contenir les louis d'or et les doublons.

Lou grieou signifie tout à la fois le germe et le cœur. Le germe de toutes les semences-graines est un *grieou*, de même que le cœur de tous les choux, de toutes les salades et autres herbacés est aussi un *grieou*.

M'as cuerbi. Tu m'as couvert ; tu m'as dépassé ; tu m'as vaincu.

Faire la gallino. Faire le joli-cœur, la cane, le goguenard. Caqueter comme une poule qui vient de pondre.

Rescassa. Saisir au bond ou à la volée.

La trouncho. La tête. Le chef du tronc.

Vou cresè fouesso dù ? Vous vous croyez bien forts ?

A fa lou pouen. Il a monté le coup, comme font les grecs aux cartes, en leur donnant une légère courbure à l'endroit propice pour que le joueur qui coupe, taille nécessairement au pont.

A l'uei, loupei ! Le particulier y voit clair. *Es demama.* Il est sevré. *Soou sei priero.* Toutes ces locutions désignent un luron expert en finesses, un dégourdi clairvoyant. Quand le poisson est frais et vif, on le reconnaît surtout à l'éclat de l'œil. De là cet idiotisme fort répandu sur notre littoral et dans les environs. L'accentuation et le geste qui l'accompagnent toujours ont un cachet d'énergie inexprimable.

Octobre 1892.

LEIS AJUDO

Espinassi, l'oste doou pouen. L'auberge de Long, dit Espinasse, qui vient de fermer, était située à la Barrasse, presque vis-à-vis la grande minoterie de M. Jérôme Borrelli. Elle avait eu, comme beaucoup d'autres hôtelleries de son acabit, une grande vogue au bon temps des charretiers. Depuis que les grands chemins ont été

améliorés, depuis qu'ils sont entretenus avec soin, les communications étant devenues beaucoup plus faciles et plus rapides, tout a été changé dans les anciennes habitudes des voituriers. Dans un rayon de trente et même de quarante kilomètres aux alentours de Marseille, les charretiers de nos contrées font leur voyage dans les vingt-quatre heures, sans avoir besoin de découcher. Aussi les auberges de rouliers n'ont-elles presque plus de raison d'être ; et elles s'en vont peu à peu en attendant que le chemin de fer vienne leur donner le coup de grâce.

Si li poudié cueï dé bouei counseou. Les gens de la campagne cueillent une infinité de choses : ils cueillent un compte, ils cueillent une maille, ils cueillent jusqu'à un conseil sous le chapeau, c'est-à-dire sur les lèvres d'un de leurs anciens. Trouvez donc en français quelque tournure de phrase aussi pittoresque. Dumarsais, grammairien et rhéteur distingué de Marseille, avait bien raison de dire qu'il se faisait plus de tropes en une heure à la halle ou au marché que dans toute une année à l'Académie. Et les figures employées par les barbares ont bien une autre vigueur que celles des savants.

Li. Diminutif de Louis. J'ai connu un certain *Li*, charretier d'Aubagne, vieux Roger-Bontemps, dont le souvenir n'est pas tout à fait étranger à cette à chanson.

Masquegea. Courir toute la nuit. Faire un travail excessif et sans relâche.

Lou trentun. Les vêtements du dimanche et des fêtes carillonnées.

Lou Plouraire. Sobriquet caractéristique d'un riche fermier du canton de R***, roulier par occasion, et Gaspard l'avisé, *Demama*, par excellence.

Vertadié. Vrai. Véridique. Ce mot vieillit. Il a pu nous venir des Aragonais, nos vainqueurs au moyen-âge. En espagnol, la vérité est *vertad.*

Lou poouce. La tempe, le point précis où l'on sent la pulsation de l'artère : du pouls français. Selon les bonnes femmes et le vulgaire, ce point serait l'endroit le plus sensible de toutes les parties du corps, le siège principal de la vie. Quelqu'un reçoit-il à la tête un coup sérieux, de suite on s'écrie : *Ah ! moun Dieou ! li piquesse oou poouce, lou sequavo !*

Lei fanfan. Les faces. Le haut des favoris quand ils frisent naturellement. La mode des fanfans date de 1789. Elle est venue avec la Révolution, et à l'inverse de sa compagne, elle est encore en grande faveur auprès de beaucoup de villageois.

Lei Jooussemin sont les cheveux blancs, tant qu'ils sont clairsemés sur une chevelure toute noire.

Taiavi la Vandomo. Ce terrible jeu de hasard qui a fait tant de ravages dans nos contrées, se jouait encore avec frénésie il y a peu d'années ; il commence pourtant à perdre de son prestige : la coutume a pris une autre direction.

Lei pountou. Les pontes. Les adversaires du banquier à la vendôme et autres jeux de hasard.

Sambi. Appeau à la chasse du petit gibier. Au jeu, c'est un grec, un faux frère qui fait connaître par des signes convenus les cartes du joueur derrière lequel il est placé.

Sieou vun dei prieou. Je suis l'un des premiers, des maîtres, des plus forts.

Quan li foou lume. Je leur démontre que j'y vois clair, et que je ne puis être dupe d'aucune de leurs ruses.

Lou contro eme lou proun. Le contre et le pour. Le fond du sac. Le derrière du rideau. Le dessous des cartes. Ici *proun*, qui, dans son acception ordinaire signifie assez, est une corruption de la préposition *per*, pour.

Rounchèlo et *carcan* sont l'un et l'autre synonymes de vieille rosse.

Lou paiun. La paille de blé, hachée menue.

Maoumoucha. Sobriquet d'un ancien voiturier de charbon qui a tenu plus de vingt-cinq ans une auberge en face de la campagne Menpenti, au chemin de Toulon, avenue de Castellane. Depuis l'extension des limites de l'octroi jusqu'au pont de Jarret, cet établissement a été converti en maison bourgeoise. Il était très connu et très fréquenté de tous les charretiers de la Provence méridionale.

S'estroupa. Retrousser les manches de la chemise.

Uno arudo est une fourmi ailée excessivement longue et ténue, dont on se sert dans nos campagnes pour amorcer certains pièges à petits oiseaux.

Gran roun! Quand deux individus de notre infime plèbe en viennent aux mains, il arrive presque toujours

que les spectateurs, camarades ou non des combattants, loin de s'interposer pour les séparer, forment le cercle en criant : *gran roun ! leissa faire !* C'est ainsi que nos enfants de la nature continuent à pratiquer en petit le jugement de Dieu ; et comme leurs nobles devanciers du moyen-âge, on les voit constamment se ranger du côté des vainqueurs. *Væ victis !* partout et toujours !

La Mouto est une grande campagne entre Saint-Loup et Saint-Marcel. Les légitimistes y donnèrent un banquet politique à l'orateur Berryer, en 1833.

Fasieou lou lan !... oou couteou !... tout en frun ! Je faisais feu et flamme... Je joue du couteau... Je déchire mes bêtes... Je les mets en lambeaux.

Ai avala. J'ai dévalé. Je suis parti.

Vounze à la tiero. Bien souvent les charretiers sont plus de onze et même plus de trente à la file, sur la route d'Aubagne à Marseille. Qu'ils dorment ou non, il est rare de les voir se déranger pour faire place, tant qu'ils n'y sont pas contraints par l'arrivée du courrier ou de quelque gendarme.

La Miiero. Moulin à farine et scierie de marbre, près du pont de la Reynarde, sur l'Huveaune.

La gardo doou chafaou. La garde de l'échafaud. Haine, mépris et injures pour le gendarme ! Tous les villageois et plus encore tous les charretiers ont sucé ces principes avec le lait. Le gendarme est leur bête noire ; et ils l'exècrent d'autant plus que c'est le seul être au monde qui leur impose. Que de malédictions ! quelle guerre à outrance ! Il est étonnant qu'en décembre 1851, un seul de ces militaires ait pu se tirer sain et sauf de la bagarre.

La lei nouvèlo. Ce règlement est assez ancien. On l'avait laissé tomber en désuétude. En le remettant en vigueur, on a surtout agi dans l'intérêt direct des charretiers. Ils en conviennent bien un peu ; mais ils trouvent aussi que cette loi les expose à de fréquentes contraventions. Et de là les blasphèmes.

Lou pè din lou mourraou. J'avais donné dans le guêpier. C'est à peu près la signification du dicton provençal. Mais quelle différence de force ! Ces idiotismes locaux sont bien souvent de véritables massues. Un seul de leurs coups suffit pour vous assommer.

Neno. Diminutif de Magdeleine.

Lou marriassas qué ten la bassoculo Il y a beaucoup de vrai malheureusement, dans l'accusation que le charretier *Li* porte ici contre les employés de la bascule municipale ou préfectorale. Il s'est vu de nos jours plus d'une fortune scandaleuse amassée par de simples commis et employés d'administration, au moyen de tripotages et d'exactions déplorables. On cite des noms propres dans le public. Tel préposé de bascule, aux appointements annuels de huit ou neuf cents francs, s'est retiré au bout de trois ou quatre ans d'exercice, avec un avoir de cent cinquante à deux cent mille francs. C'est fabuleux et révoltant. Mais qu'importe ! puisque le succès absout de tout aujourd'hui.

Lei lien. La vermine.

Un gava. Un richard. Un repu.

Vouigne lou fassun. Graisser la patte.

Cazò. Gilet de tricot, à manches.

Pachaou. Femelle indolente.

Bastié. Synonyme de bourrelier. Les bêtes à bât disparaissent de jour en jour de notre pays où les muletiers sont déjà devenus presque une curiosité. Le nom de *bastié* a bien vieilli. Il n'y a plus guère que les vieux voituriers qui s'en servent encore quelquefois.

Lou cordié est la bête qui vient après le limonier; *cordié* et *caviié* sont la même chose.

Meis Angles. Mes créanciers. Mes ennemis. Longtemps encore ces trois mots seront synonymes pour les enfants du peuple.

Avril 1859.

DOGOU

Propos oiseux, sermons stériles, banalités naïves, démarches vaines, promesses illusoires, protestations hypocrites, regrets et récriminations inutiles, notre populaire appelle tout cela des *Pater noster dei couioun*.

Mooufa et *Dogou*. Sobriquets.

Poulissoun. Agent de police.

Lei creidaire dé nué dont l'institution remonte au moyen âge, ont duré à Marseille jusqu'en 1851.

Taio la messo. Manque la messe. Les enfants disent : *taia l'escolo.*

La caço maio. La tirelire.

Fariber. Philibert. Mauvais sujet. Vaurien. Floueur. Flibustier.

Un bogou. Un homme de peine.

Soun segoun malur. Certains loups-cerviers appellent cyniquement leurs malheurs, plusieurs faillites qui, bien exploitées, ont fini par les rendre millionnaires. « A mon premier malheur, disait un de ces probes Crésus, je proposai 75 p. o/o. Mes créanciers jetèrent les hauts cris. Ils voulaient à toute force me faire condamner aux travaux forcés. A mon second malheur, je me contentai d'offrir 50 p. o/o. On fut beaucoup moins intraitable. A mon troisième, je parlai du 25 p. o/o. L'on commença à me saluer avec quelque considération. Enfin, à mon quatrième, je ne proposai plus que 5 p. o/o. Dès lors on s'inclina profondément devant moi. Je fus proclamé le modèle des galants hommes. »

Incro. Acre. Noir aussi.

Li mandes beou. Tu cognes dur.

Fa subrouesse. Au figuré, s'ossifier. Se durcir au point de paraître impérissable.

Cour é coustié. Doublement malheureux ou maladroit, viser au but et frapper tout à la fois à court et de côté.

Qué mangeoun pa per noun caga. Ils sont tellement avares qu'ils s'abstiennent de manger, dans la crainte de rendre par le bas ce qu'ils ont pris par le haut.

Estouffado. Synonyme affaibli du *malur* expliqué ci-dessus.

Gaffetou. Factotum. Recors d'huissier. C'est une corruption génoise de notre *Jan-fai-tou.*

Jan-d'Olando. Sans-souci. Indolent. Flegmatique comme un Hollandais.

La Barriquo. L'affreuse tonne municipale des vidanges quotidiennes. Elle a succédé sans trop de mieux aux antiques *passares.* Deux ou trois fois par jour, elle affecte d'une manière abominable les nerfs optiques et olfactifs des habitants de Marseille. La plupart d'entre eux sont persuadés que si l'Administration le voulait

bien sérieusement, il lui serait possible de supprimer à tout jamais ces odieuses barriques et de les remplacer d'une manière convenable en fort peu de temps.

Bouen omé Jo. Sans doute par allusion au sage sublime de la Bible, nous disons d'un souffre-douleurs sincèrement résigné : *Es lou bouen omé Jo.* Seulement, le nombre de ces hommes prodiges devient de jour en jour plus restreint.

L'ome blan. Tous les quinze ou vingt ans, tantôt dans un quartier de notre ville, tantôt dans un autre, il apparaît certains hommes blancs, fantômes, loups-garous, qui semblent avoir pris à tâche d'effrayer de leurs cris lugubres les passants attardés. On prétend même que des personnes ont été quelquefois maltraitées par ces loups-garous. Mais le plus souvent ils n'ont d'autre but que de favoriser la contrebande. Les crieurs de nuit et les ambulants de l'octroi leur font la battue. En 1824, un de ces hommes blancs a terrifié six mois durant tout le quartier depuis la porte d'Aix jusqu'à Saint-Martin. Activement traqué, il fut enfin pris par un garde nommé *Glaoudou* qui le terrassa après l'avoir blessé d'un coup de feu. C'était tout bonnement un pauvre fou que l'on fut obligé d'envoyer à Saint-Lazare... En 1852, tous nos journaux ont retenti des méfaits prolongés d'un autre homme blanc loup-garou. Ce dernier hantait le boulevard Chave et ses aboutissants, de la plaine Saint-Michel à Jarret. Peut-être était-ce encore quelque contrebandier déguisé en spectre. Quoiqu'il s'attaquât de préférence aux femmes, il avait, dit-on, bousculé plus d'un homme. Après avoir fait beaucoup de bruit, il a fini par disparaître tout à coup sans que l'on ait su ce qu'il avait pu devenir... C'est surtout pendant les nuits bien noires que ces singuliers maniaques aiment à prendre leurs ébats.

Sounoumbrous. Sombre. Isolé. Dangereux.

La rouppo est la houppelande du Directoire et du Consulat. Remplacée par le carrik, sous l'Empire, elle est venue finir misérablement sur les épaules de nos crieurs de nuit, en 1840. Deux ou trois ans plus tard les *Lions* de Juillet l'ont ressuscitée, mais beaucoup plus courte, sous le nom de paletot-sac. *Nil novi sub sole.*

Pourri dé la fortuno. Enfant gâté de la fortune.

Perqué nou precha la counciençe ? La vertu est, sans contredit, une bien belle chose, puisque les méchants eux-mêmes sont tous obligés de se couvrir de son manteau, lorsqu'ils veulent faire illusion à la multitude ; pourtant il est affreux de penser que, dans notre société, telle que les excès de la civilisation l'ont faite, tout homme qui veut être sincèrement honnête et vertueux, ne peut être que dupe ou victime. Ceci est un lieu commun ; mais il a son poids.

Lou nini. Le tendron qui pleure chaque nuit pour gagner au prix de son infamie l'aumône que lui jette quelquefois un grave moraliste.

Ai oousi dire à n'un peysan. Les propos affreux de ce métayer de R*** : *Aco soun pa dé pouli paire... etc., etc.* et : *Èro l'ouro !* sont réellement historiques. C'est aussi dans la même localité qu'une jeune mère de famille dans l'aisance s'est suicidée, parce qu'étant devenue enceinte de son quatrième enfant, ses grands parents lui reprochaient avec amertume cette grossesse.... A R***, chacun possède quelque peu de bien. Sur une population de trois mille âmes, on n'y trouverait pas cent indigents : aussi la soif du gain, l'âpre convoitise y sont-elles plus ardentes que partout ailleurs, dans nos environs. Un paysan de ce canton préfère presque toujours son porc à sa mère.

Souquo. Heurte. Attaque. Frappe.

S'ooupilo. Se passionne.

Un jou, senoun, quaouque espetacle. Quand tous les bons sentiments de la nature sont conspués ; quand les désirs de jouissance sont universels et effrénés ; quand le pauvre n'a plus ni foi, ni résignation, on en est à se demander avec effroi si la société peut durer ainsi, et l'on tremble qu'un cataclysme épouvantable n'engloutisse tout d'un moment à l'autre.

Septembre 1858.

MARLUSSO

Dans notre ville, le métier d'emballeur est exercé exclusivement par les Marseillais pur sang. L'emballage de

morue est l'une des branches les plus importantes de cette industrie. Dès lors, le vieil ouvrier, mentor de *Boouturra*, Balthazar, pouvait bien avoir le sobriquet de *Marlusso*.

Lou tinchié est le pot au rouge qui sert aux emballeurs pour marquer les colis.

La chino. Le dénûment le plus absolu. La misère.

Miraou dé putan. C'est ainsi que nos anciens Marseillais qualifient encore brutalement un jeune beau garçon adonné aux filles de joie. Le français n'a point d'équivalent à cette expression énergique.

Travaian pour travailleur. Provençalisme qui fait un substantif d'un participe.

Cuou é camié. Cul et chausses des vieux Gaulois. Oreste et Pylade.

Trei crous. Trente ans. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix. Ainsi font nos citadins : ils comptent les années par double lustre, qui leur fait *uno crous*. Arrivé au dernier degré ascendant de sa carrière, que de fois le quadragénaire marseillais ne dit-il pas avec un profond soupir : *Ah paoure ! sieou din mei cin crous !*

Tremounté. Quand le soleil se couche, il tramonte, comme disent les Italiens, de qui nous tenons cette figure, appliquée ici à la vie de l'homme.

Estrasso et *lingar*. Termes spéciaux du métier. Il y a trois qualités différentes, trois choix dans la morue à emballer : *l'estrasseto*, *l'estrasso* et *lou lingar*. Ce dernier, ou morue verte, est le morceau par excellence. Il est, du reste, assez difficile de s'en procurer : *rara avis in terris !* même chez les emballeurs. Aussi nos vieux gourmands de cabanon se lèchent-ils les lèvres lorsqu'ils parlent d'une brandade bien réussie, faite avec du *lingar* véritable.

Lei toundu. Les pièces de cent sous à l'effigie de Bonaparte, premier consul, avaient été ainsi appelées après Marengo, lorsque le petit caporal se fut fait tondre. Depuis lors, le nom de *toundu* est resté à cette monnaie, bien que les successeurs de Napoléon n'aient pas tous été des tondus ; tant s'en faut.

Qué fan ben lou peirar. Quand la morue cuite est bien charnue, bien blanche et qu'elle se détache en larges écailles on dit : qu'elle fait bien *lou peirar !* On a la bouche

pleine de ce mot, *peirar !* De même l'écu de cinq francs tout neuf rend un son métallique et produit au toucher une sensation qui rappelle le son et le toucher des pierres à fusil.

Coulou dé la cassio. Le jaune de l'or imite parfaitement le jaune de la cassie.

Tranto-an. Joueur effréné. Par métonymie nos ouvriers ont appliqué à tout homme passionné pour le jeu ce nom de *trente ans*, du fameux mélodrame de Victor Ducange. Cette œuvre dramatique a toujours été et elle restera probablement toujours populaire. Que de spectateurs elle a fait frémir depuis 1827 ! *Castigat horrendo* ou *terrendo mores*, dirait un pédagogue latiniste : et pourtant ce drame n'a corrigé personne. Convertisseurs, vous perdez votre temps.

L'ooussin d'uno fio, quoique intraduisible en synonyme décent, n'en est pas moins un mot très naturel et très convenable dans la bouche du vieux *Marlusso*.

Mouqué. La coqueluche. Au figuré, ironiquement, la syphilis.

Lou carrè. L'ornière.

Balalin-Balalan ! Interjection imitative qui rend bien le balancement de la voiture dans une ornière profonde.

Massacan. Au propre, pierre bonne pour assommer un chien. Caillou brut. Moellon à bâtir. Au figuré, lourdaud. Maladroit. Stupide. Ce mot me remet en mémoire un bon vieux prêtre que mes camarades et moi nous avons fait enrager plus d'une fois, dans notre enfance. Il a dû mourir presque centenaire, en 1823 ou 1824. On l'appelait *Lou Pèro Faou*. Depuis un temps immémorial il était chargé du service des inhumations à la paroisse des Prêcheurs à laquelle il était attaché... Il me semble le voir encore, précédé à grande distance de son acolyte, quand il retournait du cimetière. Il était gros et court ; il avait l'air rageur, le bonnet sur l'oreille, la démarche piétinante, la face rouge comme une arbouse, l'œil très petit mais très vif, la tête pelée comme la pomme d'ivoire de sa canne. Il me semble l'entendre encore lorsque, arrivant tout essoufflé près du cul-de-sac de la rue Sainte-Barbe, au point d'intersection de la rue des Chapeliers, il s'arrêtait en criant de loin et d'une voix encore vibrante au clergeon porte-

croix : *Pichò, aplanto-ti qué pissi !* Le père Faou n'avait jamais été un aigle : il ne se faisait aucun scrupule d'en convenir. Lorsqu'il se présenta pour être ordonné prêtre, son évêque, peu satisfait, sans doute, des résultats de l'examen qu'il lui avait fait subir, faisait beaucoup de difficultés pour lui conférer la prêtrise ; mais le jeune diacre Faou dit au prélat : *Mounsignour, sabi ben qué sieou un massacan ; mai quan un maçoun bastisse un bel oustaou, sé li mette dé bèlei peiro dé tai, li fa tamben passa fouesso massacan. Vou n'en foou dé massacan à l'Égliso : é ben ! ieou n'en serai vun !...* Et grâce à la naïveté de sa remarque, l'abbé Faou fut ordonné prêtre, quoique *massacan*.

Moucaquo. Macaque. Le plus laid des singes. En provençal, tous les singes, ainsi que tous les laiderons humains, mâles et femelles, sont des *moucaquo*.

Escarrassa. Carder. Déchirer avec des dents de fer.

Gé dé counieou qué lipe toun morveou ! Au figuré : point de femme, ni mère, ni sœur, ni maîtresse qui te mange de caresses. Au propre, c'est encore du franc-parler du vieux *Marlusso*. Tout cela se dit et s'entend parfaitement sans scandaliser qui que ce soit et sans éveiller aucune pensée sale, dans le milieu où vit cet ouvrier.

Lei San-Jan-bouquo-d'or. Ces faux Chrysostômes dont la franchise atroce se complaît à vous accabler au jour du malheur, et qui ne manquent jamais d'ajouter, en vous lançant le coup de pied de l'âne : « C'est que moi je suis franc ; moi j'ai le cœur sur la main ; *ieou sieou San-Jan-bouquo-d'or !* ».

Lou cafè doou Bloundin. Le café des Arts, sur le Cours, entre la rue des Fabres et la rue de l'Etrieu. De 1815 à 1834, M. C***, dit *le Blondin*, a fait une fortune considérable dans ce modeste établissement. Il l'ouvrait à deux heures du matin, et avant huit heures, il y avait déjà débité deux mille tasses. C'est du moins ce qu'il a assuré plusieurs fois. Pendant la nuit et jusques au petit jour, son café était le rendez-vous des messagers et des partisanes. Dans la journée, et jusqu'à onze heures du soir, il était très assidûment fréquenté par les artisans marseillais de la vieille souche.

*Lei Frèro M****, d'abord petits traiteurs, puis auber-

gistes de la rue Thubaneau, en 1827, aujourd'hui propriétaires du grand hôtel de Provence, sur le Cours, ont, dans les diverses phases de leur honorable fortune, toujours conservé la clientèle des portefaix, des emballeurs et autres ouvriers cossus, en train de gala.

Escotisson. Pique-nique.

Cacan. Richard bouffi et dédaigneux.

Mesteiroou. Homme de métier.

Qué mi voues?... qué mi dies?... Demandez à un *nerf* brutal quelque chose qu'il soit loin de vouloir faire pour vous, à coup sûr il vous répondra en chantonnant sur un ton diabolique, avec un accent d'ironie implacable : *Qué mi voues?... qué mi dies?*

Esparra su tei cepoun. Broncher en glissant. Vaciller sur tes jambes avinées.

Mortaou. Ivre-mort.

Guichard Pibrouigno. Balayeur des rues fort connu à Marseille sous l'Empire et au commencement de la Restauration. Il était de première force dans son métier et tellement adroit pour la cueillette et la manipulation qu'il pouvait, avec son *eissadetto*, lancer un... *canelas* à travers les deux anses de son *couffin* sans même les toucher. A distance, c'est presque aussi fort que la pomme de Guillaume Tell... Guichard gagnait beaucoup d'argent et il en buvait une grande partie ; aussi ne se dégrisait-il jamais. Quelques années après la mort de ce balayeur ivrogne, Carvin, musicien du Grand-Théâtre, le mit en scène dans une petite comédie provençale fort gaie, intitulée : *Meste Barna, marchan dé vin ei Gran-Carme.* Certainement cette pièce sans prétention a bien son mérite. On y trouve de l'entrain, du naturel, une franche gaîté, et un cachet de couleur locale inconnu jusqu'alors et oublié depuis.

Pougea. Terme de marine. Tourner la barre quand le vent est tout à fait contraire. Faire avant-arrière ou volte-face.

Blede. Livide et taché comme un fruit trop mûr qui commence à se décomposer.

Pistachié. Libertin. Coureur de bonnes-fortunes.

Piquo-pies. Ceux qui affectent de se frapper la poitrine *coram populo*. Les contrits par calcul.

Lour desçadena. Hormis peut-être à Saint-Laurent ou

dans quelques-uns des vieux quartiers non encore envahis par les *Bachin*, il ne reste probablement pas à Marseille cent enfants de la ville qui sachent qu'en marseillais un ours est un *lour*.

Lou peze gros. Le cœur gonflé.

Tè-vè ! Interjection très usitée que le français pourrait rendre par : Tiens!... vois !... seulement le mot français se traîne, tandis que l'expression provençale est rapide comme la foudre.

A plega. Il est mort.

Janvier 1854.

JAQUE FIGOUN

Lei Menime. Le couvent des Minimes, sous l'ancien régime, était situé à l'extrémité de la rue de ce nom, tout près de la plaine Saint-Michel. Il a été démoli pendant la grande Révolution. Il n'y a guère plus de quinze ans que l'on voyait encore quelques ruines du cloître dans la rue Saint-François-de-Paule. La rue des Minimes, qui aboutissait au couvent, est large et belle. Autrefois elle a été habitée par de riches négociants.

En fè dé l'escrituro èro jus. Bien certainement cette allégation n'est ni un conte fait à plaisir, ni même une exagération. Sous l'ancien régime, et jusqu'en 1830, il s'est vu à Marseille plus d'un chef de bonne maison commerciale absolument illettré. M. Maximin M***, qui est mort sous la Restauration, et dont le nom est resté si justement populaire dans notre ville, ne connaissait littéralement ni A ni B. Cela ne l'empêchait point de faire tout par lui-même, et de dicter simultanément toute sa correspondance à plusieurs de ses secrétaires (ainsi qu'on le rapporte de Jules César). Cela ne l'a pas empêché non plus de laisser à ses enfants une fortune immense, qu'il avait loyalement gagnée dans la fabrication du savon et dans les spéculations les plus vastes et les mieux combinées. A une époque où personne encore dans Marseille ne parlait la langue française, il n'était pas rare de rencontrer de riches armateurs, infi-

niment capables sous tous les autres rapports, mais très peu versés, comme M. *Denis Foucard*, dans les secrets de la syntaxe et de l'orthographe.

Siei vèlo. Six navires. Métonymie.

Marlussiaire. Pêcheur de merlan. Emballeur de morue aussi.

Poutarguo. Espèce de caviar fait avec les œufs du poisson mulet ou muge. On presse d'abord très fortement ces œufs ; on leur fait subir une fermentation : ensuite on les confit dans le vinaigre. Et puis on les prépare en petites tablettes plates et oblongues. Les pêcheurs de Mazargues fabriquaient autrefois ce condiment. Aujourd'hui il nous vient surtout des Martigues et des autres petites localités de l'étang de Berre. Il faut une très longue habitude pour pouvoir user de la poutargue sans répugnance. Comme le caviar russe elle a un goût singulièrement nauséabond.

Leis Ilo. Toutes les colonies françaises, tant insulaires que continentales, ont été, jusqu'en 1830, appelées indifféremment *leis Ilo* par les purs Marseillais.

Boulegoun. Homme remuant. Ce mot se prend assez souvent en mauvaise part ; mais l'accentuation peut aussi bien des fois lui donner une signification favorable.

Mena rejoun. Tout conduire avec ordre, précision et économie. Ne rien laisser péricliter par sa négligence.

Cooussigua. Pincer avec le pied. Plus particulièrement marcher sur les talons de la personne qui vous précède. Encore un terme bien simple, bien usuel, et qui ne peut cependant pas se traduire exactement.

Lou sacrebieou. L'ardeur. Les Provençaux, qui jurent beaucoup, parce qu'ils sont très ardents, ont fait ce substantif d'un juron très énergique.

Qu'abravo. Qui allumait. Le verbe *abra* vieillit ; on n'en fait plus guère usage que dans le *terradou*, et plus d'un Marseillais ne parlant d'ordinaire que le patois, ignore sans doute que *l'esquo abrado* est l'amadou qui a pris feu.

Si deleguavo. Se délectait.

Mouscous. Fougueux.

L'esclussi sourdo. L'éclipse sombre. La disparition complète.

Bouaro à la grosso cougourdo. Avaler une bourde. Donner dans le panneau. Se tromper grossièrement.

S'espassa. Se divertir. Se récréer.

Relevan la crèmo. Sauf le saint-chrême qui constitue le chrétien, et l'élève au-dessus de la bête.

Pissoué. Le populaire de Marseille appelle familièrement *pissoué* la femme en général. Tout fournit son contingent à notre langage figuré : les vices et les vertus comme les qualités et les défauts physiques. On sait que les *pissoué* lâchent facilement le superflu de la boisson. De là cette appellation sauvage du beau sexe.

La mouïè. Proprement l'épouse ; de la *moglie* des Italiens.

Mettre à coua. Préparer l'incubation. Au figuré, méditer sur ce que l'on a à dire ou à écrire ; chercher l'inspiration.

L'abi dé san Françoua. On dit proverbialement de quelqu'un qui parle ou écrit mal le français : qu'il déchire la robe de Saint-François.

Toumba din lei jacò. Tomber dans les ganaches. Vieillir subitement avant l'âge. Perdre la boule. Rabâcher comme font les perroquets.

Lou couiouna sé. La plaisanterie sèche et amère. Il se dit d'un homme qui n'entend pas la raillerie.

Furna. Fureter.

Cala dé lequo. Tendre des piéges, des lacs.

Nouɣabi. Noué. Rachitique.

Assieouna. Ranger avec beaucoup de soin.

Si pimo. Il se pâme.

Lei titou su leis i. Les points sur les *i*. Il est à présumer quele mot *titou* nous vient du tilde, signe typographique aujourd'hui très peu usité en français, mais qui sert bien fréquemment aux Espagnols pour indiquer l'omission d'une lettre et surtout du *g* devant la lettre *n*, quand cette dernière doit être prononcée *gne*.

Uno revirado. Une indisposition. Une maladie peu sérieuse.

A resouna. Il a arraisonné aux bureaux de la Consigne, à l'entrée du port.

Ma testo es franco dé granaio. Mon cerveau est vierge de plomb. Je ne suis pas fou. J'ai tout mon bon sens.

Mounte papié soun barbo caio. Contre des titres la

chicane caille. Elle cède ; elle est forcée de mettre les pouces. Ce proverbe est très usité. Le français ne peut guère en rendre la pittoresque énergie.

Lou gran librè. La grande table de Pythagore.

Resto à n'uno. Garde le silence. C'est peut-être une ellipse qui nous vient de *niuno* et *niuna* des Italiens. *Stare à niuna parola.* Nos vieillards emploient fréquemment cette locution *resta à n'uno.*

Sorti la feruno. Préparer la férule pour frapper. Au figuré, gronder. Se mettre en colère.

Lei grandei Madraguo. Au propre, la grande pêcherie des thons. Figurément, la scène du grand monde, où les puissants tendent aussi leurs filets sur d'immenses espaces pour y pêcher autre chose que du poisson.

Baŗa. Achat en bloc. Espèce de marché à forfait.

Li pintarié. Peindrait. Ornerait. Le mot chausserait, quoique bien trivial, et même parce que trivial, rendrait encore mieux le vrai sens de *pintarié. Va qué pinto !* c'est parfait ; c'est à merveille !

La lituro. Pour les Marseillais incultes, la *lituro* comprend toutes les connaissances élémentaires que l'on enseigne dans les écoles primaires : la lecture, l'écriture et les quatre règles de l'arithmétique.

Un gro cho. Proprement, un grand écart au jeu du cheval fondu, que l'on nomme en provençal *la patincho* ou *lou saouto-tur.* Au figuré, c'est une grande faute, une lourde bévue.

Per leis aoubre doou Cous as pré dé cooulé flori. Et vice-versâ. Tu as pris Vaugirard pour Rome, un goujon pour un thon, un œuf pour un bœuf. Dans ton appréciation naïve, tu t'es presque trompé du tout au tout, en plus comme en moins. Avant 1839, alors que le grand Cours de Marseille était encore orné de ses ormes majestueux, cette locution originale faisait image piquante. En effet, à cause de leur couronne, ces arbres en floraison ne ressemblaient pas mal à de gigantesques choux-fleurs ; et quand le large bassin des Méduses reflétait encore leurs bourgeons printaniers, l'antithèse burlesque ci-dessus rappelée venait toujours bien, à la suite d'un quiproquo énorme.

Septembre 1884.

MARTEOU

Capourié. Chef de brigade de paysans ou d'ouvriers. Piqueur. Contre-maître.

Meste Oouraci. On appelle familièrement ainsi un homme d'un âge mûr, qui a le maintien empesé et le ton sentencieux.

Citè, Zovè. Félicité et Zoé.

Quista. C'est quêter.

Couetto. Tape. Taloche.

Capoun n'a point en provençal la même signification que son correspondant français *capon*. Un *capoun* est surtout un va-nu-pieds, un gueux, un misérable, plus encore au physique qu'au moral.

Fa la languo. Faire le beau parleur.

Lisqué. Jeune garçon et surtout jeune artisan élégant dans ses manières, sucré dans son langage et recherché dans sa mise.

Moudourrou. Sournois. Bourru. Maussade.

L'arpo. La main.

Mubla lou su. Meublé la cervelle, au figuré. *Lou su,* proprement dit, n'est que le sommet de la tête, le sinciput.

Mettieou dessu. Lorsqu'on décharge les blés des navires sur les quais, le manouvrier qui remplit avec des cabas les chevalets à mesurer, *met dessus,* en termes de portefaix.

A Jarré, per Pandecousto. Durant de longues années, aux secondes fêtes de Pâques et de Pentecôte, les bords du Jarret, entre Saint-Pierre et les Chartreux, et les bords du ruisseau des Aygalades, au lieu dit le *Bachas,* entre les jardins d'Arenc et ceux du Bas-Canet, ont été envahis par tous les *lisquets,* tous les *nerfs,* tous les *ferris* et toutes les filles de *sèt-ouro* de Marseille et de ses faubourgs. Cette jeunesse, toujours folle et souvent brutale jusqu'à la férocité, se livrait sur ces points, les jours dits, à des ébats tellement impétueux et grossiers, à des jeux de mains tellement audacieux, que la police a été plus d'une fois obligée d'intervenir pour empêcher des rixes sérieuses. Plus tard, l'ouverture du Prado ayant attiré sur ses allées, dans les grandes solennités, une

bonne partie de ces bruyants promeneurs, les fidèles du passé ne se sont plus trouvés en nombre pour bousculer à tort et à travers. Un jour, alors, la force armée a fait acte de vigueur pour protéger l'ordre public, et les *ferris* désappointés sont allés transporter ailleurs leur turbulence déjà radoucie. Le Jarret et le *Bachas* sont aujourd'hui à peu près déserts, même aux fêtes carillonnées.

Per San-Jan, à Maian. La jeunesse fougueuse du Jarret et du *Bachas* venait aussi étaler à la foire aux fleurs de la Saint-Jean d'été, sur le Cours et aux allées de Meilhan, ses excentricités brutales de la promenade champêtre. Elle s'y est même hasardée impunément à peu près jusqu'en 1846. Mais dans l'intérieur de la ville, des désordres aussi intolérables ne pouvaient pas être supportés bien longtemps. Dès qu'on s'est plaint, et avec trop de raison, du scandale, l'autorité a sérieusement voulu y mettre fin. Le gendarme et le fantassin, flanqués du *policeman* en écharpe, ont eu bientôt raison des perturbateurs les plus obstinés ; et maintenant il est à peu près possible de traverser les allées, le jour de la Saint-Jean, sans se voir arracher de vive force l'arbuste ou le vase de fleurs dont on vient de faire l'acquisition.

La cassio. Ce bouton d'or si délicieusement parfumé, ne brille déjà plus dans nos promenades à la bouche de nos piquantes grisettes !... Ainsi l'ont voulu les progrès de la civilisation.

La fio pa tan fio. Désignation ironique de la femme que l'on appellerait en français une demi-vertu. Mais, comme toujours, il y a beaucoup plus de sarcasme et d'énergie dans la qualification provençale.

Un nebla. Se dit, au propre, des fruits niellés ou brouis. Au figuré, un *nebla* est un avorton, un homme incomplet.

Un ferri. Un homme de fer. Ce sont les enfants de la populace eux-mêmes qui ont imaginé de s'appliquer par de hardies ellipses ces dénominations expressives de *ferri* et de *nervi*... tellement ils se savent durs et forts.

Grègou ! Dire : *grègou !* à un casse-cou, c'est l'exciter en le bravant ; en le mettant au défi de faire acte d'audace ou de folie.

Brequa. Broncher.

Uno chapo. Un fragment de billot de bois refendu à la hache.

Chila. Siffler en imitant les appeaux, à la chasse au poste, au moyen d'un petit sifflet de fer-blanc appelé *chilé*. C'est un instrument de forme ronde, de la dimension d'une pièce de deux francs et plus épais du double. Il est creux et percé d'un trou au milieu. Le *chilé* rend assez bien le gazouillement des oisillons.

La campano es routto. Adieu, panier ! vendanges sont faites.

Patatoou. Lourdaud.

Cuou-couzu. A Marseille, dans la classe artisane aisée, les jeunes filles les plus réservées, les mamans les plus graves et les plus pieuses même, ne se font aucun scrupule d'appeler *cuou-couzu* toute bégueule outrée, toute prude renforcée ; mais ce mot, tout à fait innocent sur les lèvres de nos honnêtes bourgeoises, redevient horriblement cynique dans la bouche du farouche *Marteou*.

Lou tem dei pâto. Le temps des jouissances brutales. Le moment des révolutions, où les hommes de la trempe de notre puisatier donnent l'essor à tous les rêves imaginables de leur concupiscence forcenée.

Lou gro pelaou. Le grand cataclysme. Le grand bouleversement social auquel aspirent avec ardeur toutes les mauvaises natures, et que tous les esprits réfléchis regardent avec effroi comme inévitable. *Di talem avertite casum !*.

Un menin. Une jeune femme accomplie de tous points, en beauté, en grâces et en vertus. *Un menin dé satin*. Provençalisme. Ellipse : vierge enchanteresse vêtue de satin.

Octobre 1854.

LOU CRÈDO DE CASSIAN

La croyance si consolante que je prête ici au vieux berger Cassien, a été l'un des rêves les plus chers de mon adolescence et de ma jeunesse. Et dût-on prendre

en pitié mon ingénuité, j'avouerai sans honte que cette croyance est devenue plus tard la persuasion de mon âge viril. En fouillant dans mes plus anciens souvenirs pour y chercher quelque sujet de composition attrayant, j'ai trouvé celui-ci et je l'ai mis en œuvre... J'avais toujours été fort étonné de ne voir trace de ce système dans aucune de mes lectures. Mais depuis que ce petit poëme est écrit, j'ai appris que Jean Reynaud avait publié dernièrement sur la même donnée un livre magnifique intitulé : *Terre et Ciel.* J'ai su que Georges Sand, dans la conclusion de son ouvrage l'*Histoire de ma vie*, avait professé la même croyance ; (et mon obscure Musette aurait pu s'enorgueillir en songeant qu'elle avait entrevu les hautes régions de la vie future de compagnie avec de tels esprits !) Enfin, j'ai lu dans les *Commentaires de César*, que le dogme de la transmigration des âmes et de la perfectibilité indéfinie et progressive, telle que l'entend Cassien, formait la base de la religion druidique. César ajoute que, grâce à l'influence de cette foi salutaire, les Gaulois, nos ancêtres, ignoraient le mal de la mort. (Il y avait bien de quoi, en effet !)

Pitoué. Jeune gars. Les mousses des patrons pêcheurs sont toujours appelés *pitoué*.

Lou Gou. Le golfe. La baie de Marseille.

La pantiero. Le chemin ou le sentier de ronde tracé pour le service de la douane sur la crête des falaises et des collines qui bordent presque tout notre littoral.

Treva. Fréquenter.

Lei tubé. Les estaminets.

Lou Silabèro. Petit livret dans lequel les enfants apprennent à épeler les syllabes. On l'appelle aussi Sainte-Croix.

La Varruno est une ferme assez importante située au milieu des collines arides qui s'étendent depuis le vallon de la Nerthe, à l'entrée du grand tunnel du chemin de fer, jusqu'au Plan des Pennes. C'est aussi dans ces montagnes, et sur le versant septentrional, que se trouve la *Baoumo Borboun*, à peu de distance de la station du Pas-de-Lanciers.

La battarié dé Niouloun est au fond du golfe, en deçà des collines du Rove, tout près du vallon de la Nerthe.

Lou senigran. Le grand-père. Le vieillard.

Voou pa mouri. On demandait un jour à Virgile s'il y avait au monde quelque chose dont l'homme ne pût jamais se lasser ni se dégoûter. Le poète répondit : *Nihil, præter intelligere.* Notre dicton populaire : *la vieio voulié jamai mouri*, n'a pas d'autre signification, au fond.

Lou Souverein est un de nos vaisseaux de ligne de 120 canons. Le maître-timonier d'un tel navire doit être un personnage important pour tous les bohémiens de la côte, et même pour un pâtre quelque peu philosophe.

L'esteou. Le récif. L'écueil.

Mestre. Sous-entendu *timounié.* Il y a tout à la fois de la flatterie, de la bienveillance et un peu d'ironie dans cette appellation employée par le vieux Cassien vis-à-vis du ci-devant *pitoué.*

Lou salabre est une truble, engin de pêche, espèce de panier-filet en forme de pain de sucre, entouré d'un cerceau et emmanché d'un bâton. On fait aussi des *salabre* en gaze pour la chasse aux papillons.

La baouquo. Petit jonc de marais fort abondant sur les bords des étangs des Bouches-du-Rhône. Les paysans hachent cette juncacée et s'en servent comme de la paille pour leur litière. Ils la conservent soit en garenne dans les granges, soit en meules énormes dans les champs.

Fenestro en crouziero. Les anciens châteaux et les anciennes maisons de campagne de quelque importance ont conservé la croisée que les nobles du moyen âge nous avaient rapportée d'Orient, et bien que cette forme d'ouverture ne soit plus usitée depuis une centaine d'années pour les villas modernes, notre vieux patriarche Cassien ne peut manquer de considérer la croisée comme un signe de grandeur.

Fouresta. M. le marquis de Foresta et son pittoresque château des Tours, construit à mi-côte en face du village de Séon-Saint-Henri, sont trop connus dans notre territoire pour ne pas avoir souvent occupé la pensée de Cassien.

Lei Rouvenen. Les habitants du Rove, toute petite commune isolée dans les montagnes au nord-ouest de notre golfe. Cette localité produit du laitage excellent, qui est très recherché des Marseillais. Le Rove est l'Ar-

cadie de notre département. Ses enfants valent mieux encore que ses recuites. Le vieux Cassien n'est point tant imaginaire qu'il en a l'air. En cherchant avec attention, on pourrait rencontrer plus d'une part son idéal dans les âpres solitudes où vont brouter les chèvres du Rove.

En brassetto. Bras dessus, bras dessous.

Saliver. Ciel-ouvert.

Lei pei furan. Les gros poissons. Les poissons monstrueux.

L'espai. L'espace.

La biguo. Le mât de cocagne.

A manès. A profusion et sous la main.

M'agantaras à l'embruni. Tu me rejoindras ce soir à la brune.

Novembre 1854.

DEMONI

Taragnino, et *taranino* suivant la prononciation marseillaise. Au propre, toile d'araignée. Au figuré, vapeur qui trouble la vue. Brouillard qui obscurcit les idées.

La dooutrino. Le catéchisme des enfants pour la première communion.

Pèro Oudri. M. Audric, vieux brave prêtre qui a été fort longtemps curé de Saint-Barnabé, et plus tard des Aygalades. S'il n'est pas mort à l'heure qu'il est, il doit être au moins nonagénaire. M. Audric a fait de nombreux élèves dans ces deux paroisses et dans leurs environs. Sa mémoire y est en vénération, et c'est justice. Il serait à désirer que tous ses confrères lui ressemblassent.

Demoni. Démon. Affreux mauvais sujet.

Toni. Candide. Niais. Benêt.

Bia ou *Bea*. Bienheureux. Dévot adonné au mysticisme le plus exalté.

Fena. Forcené. Ce mot ne peut pas se rendre exactement en français. Il dit tout à la fois plus et moins que ses équivalents de cette langue.

Mangeo-merdo es lou crentous. Demoni est relativement assez cultivé ; d'ordinaire il s'observe et sait garder de la décence dans ses propos. Mais toutes les fois qu'il se parle à lui seul, et qu'il ne craint pas de se compromettre, son naturel de bohémien reprend le dessus. *Demoni* devient alors cynique dans son langage autant qu'il l'est dans sa conduite. Quand il lui arrive de jeter le masque ou de s'oublier, il retrouve aussitôt sur ses lèvres toutes les ordures du vocabulaire des voyous qu'il bégayait étant enfant dans les écuries où son père servait de palefrenier. C'est ce qui explique la crudité de certains passages de cette chanson. A sujet diabolique, ironie atroce. *Facit indignatio versum.*

Qu si gèno ven gibous. Dicton fort usité à Marseille dans la classe des bons artisans.

La burbo. Le ventre. Les entrailles, en patois de roulier brutal.

L'empes. L'empois. Au figuré, l'embarras.

Qué jangouero. Qui gémit ; qui geint. Geindre et *jangouera* sont exactement synonymes.

Ooubaresto. Petit filet de chasse tendu sur un arc en forme d'arbalète.

Trachi. Se dit au propre de tout végétal qui croît et se développe heureusement. Au figuré, l'homme qui ne peut pas *trachi* se traîne misérablement sans arriver au but ; rien ne lui réussit.

Faire chi. Se dit d'une arme à feu qui rate.

En fourran mei cavalé. Cette fraude, celles indiquées dans le couplet et beaucoup d'autres encore ont été pratiquées dans le commerce. Loin de les blâmer sévèrement, le public en rit ; les plus rigides en parlent avec une ironie nonchalante qui ressemble fort souvent à une approbation tacite. Il est triste de le dire, mais il est bien vrai que la masse se blase peu à peu sur tout ce qui est inique, même sur l'improbité flagrante. Il semble que chacun ayant besoin d'une ample dose d'indulgence, nul n'ose plus faire éclater

. . . . . Ces haines vigoureuses
Que portent aux méchants les âmes généreuses

Oou quicha dé la claou. Au moment fatal. A la dernière extrémité.

Lei peiro plantado. Les maisons. Les constructions en maçonnerie.

Qué n'escumoun. Qui écument de rage envieuse.

Lou fassetoun. Au propre, la petite casaque, chemisette des enfants au maillot.

Lei flourié. Au propre, *lou flourié* est la pièce de grosse toile qui recouvre la lessive dans le cuvier. Au figuré, c'est le vêtement indispensable.

Souto l'envan doou cura. Sous la chaire, qui est ordinairement placée au-dessus du banc des marguilliers.

La ninèto est l'un des cinquante mille noms du péché de la chair.

Glatisse. Donne de très faibles pulsations.

Lou jouven. La jeunesse.

Fa peta. Filouter. Escamoter.

Uno espino. Fine-mouche, railleuse et difficile à manier.

Triste bessai en qu m'acipi. Littéralement : triste peut-être auquel je me heurte.

Février 1855.

VEOUZO MÈGI

La reformo. Le conseil de révision.

Lei coucho-buou. Les conducteurs qui vont prendre le bétail au marché pour le mener à l'abattoir.

Es pa la lei : es uno ourrour ! etc., etc. *Bellaque matribus detestata*, disait Horace, il y a dix-neuf cents ans : le cœur maternel ne peut pas changer. La veuve Mègi est une femme de la halle, qui est née avec le siècle. Elle est pauvre ; elle est mère et elle est Marseillaise. Son cri est celui de la nature, compliqué du souvenir des fêtes de la paix en 1814 et 1815. Toutes nos mères sont Vendéennes.

Lou couteou dé la tripiero. Couteau à double tranchant.

Garo-bouen-tem. Ce mot en provençal ne se prend que dans la pire acception. Il signifie plutôt un mauvais sujet fieffé que proprement un Roger-Bontemps.

Broumé. Espèce d'appât. Viande ou fressure en bouillie que l'on jette à la mer pour attirer le petit poisson en abondance autour du bateau où l'on pêche à la ligne.

La peissaio. Le menu fretin.

Cerca garrouïo. Chercher noise. Du *garbuglio* des Italiens. C'est aussi le grabuge français. Manzoni a donné le nom d'*Azzeca-garbugli* à l'un des personnages de son magnifique roman: *I Promessi Sposi.*

Meste Mouscou, lou viei moundaire. Ce vieux facteur de meunier a existé, et peut-être vit-il encore. Il est connu comme le loup blanc en Rive-Neuve, à Marseille. Je me suis trouvé souvent avec lui de 1839 à 1844, à Saint-Loup, où il allait passer régulièrement tous les dimanches et les fêtes. Chacun l'aimait, ce brave *Mouscou* Sa conversation ne manquait pas d'attrait ; et plus d'une fois j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt ses récits pittoresques de la terrible campagne de 1812, qui lui avait valu son surnom significatif. Je crois qu'il avait été fait prisonnier à la Bérésina ; et comme il avait blanchi de bonne heure, ses camarades disaient de lui : *Es ana à Mouscou, a adu la nègeo su la testo.*

Sa patto es goïo, Quand la mer est très mauvaise, il arrive que les roues des bateaux à vapeur ne peuvent agir que d'un seul côté.

Ti li remouques. Tu t'y traînes.

La merengeano. L'aubergine.

Voueste bastimen si prefoundo. Allusion à la douloureuse catastrophe de *la Sémillante.* Cette frégate de soixante canons, commandée par le capitaine Jugan, officier de haut mérite, était partie de Toulon pour la Crimée, le 14 février 1855. Elle était montée de trois cent cinquante hommes d'équipage et transportait en outre cinq cents passagers militaires avec des munitions pour l'armée d'Orient. Surprise à la hauteur de la Corse, par un ouragan d'une violence inouïe, comme les plus vieux marins de ces parages ne se souviennent pas d'en avoir vu depuis soixante-dix-ans, il paraît que toute manœuvre lui était devenue impossible. Le 16 février, à onze heures et demie du matin, la frégate, emportée par une force irrésistible, est allée se briser en mille pièces sur les écueils de l'îlot Lavezzi, dans les bou-

ches de Bonifacio. Tout a été instantanément englouti et broyé. Pas un seul homme n'a échappé au désastre. Ce n'est guère que dix jours après le sinistre qu'il a été possible de recueillir une partie des cadavres des naufragés : environ trois cents. Ils étaient tous défigurés d'une manière horrible et entièrement nus, sauf celui du capitaine et celui de l'aumônier. Le premier avait conservé son uniforme, et le second ses bas noirs.

Lou tris. Le hachis. Aussi le gâchis.

Douna barro. Courir sus.

Jarretoun. Petit poisson.

Niado. Couvée.

L'aiguo signado. L'eau bénite.

Moun Benouni. Mon Benjamin. Mon bien aimé.

Leis Avangilo. Prières spéciales que nos mères font dire à la messe par le prêtre qui impose l'étole sur la tête de leurs enfants pour les préserver de quelque danger imminent. Ces *avangilo,* selon les tendres mères, ne peuvent manquer de porter bonheur. Aussi dit-on plaisamment à quelqu'un que le guignon poursuit sans trêve : *Ah ! vai ti fa dire leis avangilo.*

Tan dé paoureis inoucen ! Depuis le mois de janvier, il arrive régulièrement de la Crimée à Marseille deux et quelquefois trois paquebots à vapeur par semaine. Chacun de ces bateaux nous apporte deux cent cinquante et trois cents malades, amputés ou convalescents, le trop plein des ambulances de Kamiesch et des hôpitaux militaires de Constantinople. L'aspect de ces pauvres victimes de la guerre que l'on porte sur des civières, ou qui se traînent sur des béquilles dans nos rues, au milieu de la foule, est peu fait pour donner du cœur à nos mères de famille.

Leis escourio. Les égouttures. Les effondrilles.

Mai 1855.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

	TEXTE.	NOTES.
AVANT-PROPOS	VI	
VICTOR GELU	XVII	
AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION.	LI	
AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION.	LIX	
NOTE SUR LA TRADUCTION	LXVII	
CHANSONS MARSEILLAISES		
Fenian é Grouman	2	313
Vint-un-cen fran	10	314
L'Agazo	18	316
Leis Aoubre doou Cous	26	318
Lei Lume é lou Frico	36	320
La Loutarié	42	321
Lou Pègou	50	322
Lou Chin-nana-poun	58	330
Lou Miroramo	66	331
A la Risquo	74	333
Lou Parisien	82	335
Vieio Guerro	94	337
Pacienço	100	338
Felipo	108	340
Boueno-Voyo	120	343
Lou Tramblamen	128	345
S'èri Tur !	138	347
Pichoun Fai	146	349

	TEXTE.	NOTES.
Lei Vouaturin	152	350
Lou Boues dé Cugeo	162	352
Lei Medecin	174	353
L'Ooutroua	186	356
A Moussu Joousseminin	194	358
Tacheto	196	359
Jan-Trepasso	208	363
Leis Ajudo	214	365
Dogou	224	369
Marlusso	236	372
Jaque Figoun	246	377
Marteou	256	381
Lou Crèdo dé Cassian	266	383
Demoni	284	386
Veouzo Mègi	300	388

Typ. et Lith. J. CAYER, Marseille.